

**LES SPORTS MODERNES n°1**  
Société, Culture, Temporalité, Territoire

2023

# La montagne: territoire du moderne ?



# **LES SPORTS MODERNES n°1**

Société, Culture, Temporalité, Territoire

2023

## **La montagne: territoire du moderne ?**

© Association pour la valorisation des archives et de l'Histoire des sports (AvaHs)  
c/o Grégory Quin  
Institut des Sciences du sport de l'Université de Lausanne  
Université de Lausanne  
CH-1015 Lausanne

Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, 2023  
Rue du Tertre 10  
CH-2000 Neuchâtel  
[www.aphil.ch](http://www.aphil.ch)  
[www.aphilrevues.com](http://www.aphilrevues.com)

N° 1, 2023  
DOI : 10.33055/SPORTSMODERNES.2023.001.01

ISSN papier 2813-5776  
ISSN numérique 2813-5784

ISBN 978-2-88930-534-6  
ISBN PDF 978-2-88930-535-3  
ISBN Epub 978-2-88930-536-0

### **Adhésion à l'AvaHs**

60 CHF, comprenant l'abonnement à la revue *Les Sports Modernes*.

### **Vente directe et librairie (abonnements ou numéros individuels)**

Éditions Alphil-Presses universitaires suisses  
Rue du Tertre 10  
2000 Neuchâtel  
[commande@aphil.ch](mailto:commande@aphil.ch)

### **Vente version électronique (abonnements ou numéros individuels)**

[www.aphilrevues.com](http://www.aphilrevues.com)  
[www.libreo.ch](http://www.libreo.ch)

### **Photographie de couverture**

Walter Amstutz (à droite) devant le Piz Bernina, été 1936.

© Dokumentationsbibliothek St. Moritz, Urheber: Andreas Pedrett.  
Copyright: Max Galli.

### **Graphisme et mise en page**

Nusbaumer-graphistes, [www.nusbaumer.ch](http://www.nusbaumer.ch)

### **Responsable d'édition**

Marie Manzoni, Éditions Alphil-Presses universitaires suisses



# LES SPORTS MODERNES

Société, Culture, Temporalité, Territoire

---

Publié avec le concours de  
*l'Association pour la valorisation des archives et de l'Histoire des sports*

## Directeurs de rédaction

Christophe Jaccoud, Grégory Quin

## Comité de rédaction

Monica Aceti, Daniel Anker, Ingrid Brühwiler, Hans-Dieter Gerber, Manuela Maffongelli,  
Marco Marcacci, Kevin Talleg Marston, Claire Nicolas, Laurent Tissot, Philippe Vonnard

## Correspondant-e-s

Daphné Bolz, Kateryna Chernii, Sylvain Dufraisse, Francesco Garufo, George Kioussis,  
Lindsay Krasnoff, Jörg Krieger, Rahul Kumar, Rafael Matos-Wasem, Diego Murzi,  
Juan Antonio Simon Sanjurjo, Nicola Sbeti, Amanda Shuman, Matthew Taylor, Fernando Segura Trejo

## Correspondance

Revue *Les Sports Modernes*  
*Association pour la valorisation des archives et de l'Histoire des sports*  
c/o Grégory Quin  
Institut des sciences du sport de l'Université de Lausanne  
Bâtiment Synathlon  
CH-1015 Lausanne  
[lessportsmodernes@avahs.net](mailto:lessportsmodernes@avahs.net)

## Adhésion

Les adhésions sont annuelles, d'un montant de 60 CHF, et comprennent un abonnement  
à la revue *Les Sports Modernes*. Elles peuvent être souscrites auprès  
de *l'Association pour la valorisation des archives et de l'Histoire des sports (AvaHs)* :

*Association pour la valorisation des archives et de l'Histoire des sports*  
c/o Grégory Quin  
Institut des sciences du sport de l'Université de Lausanne  
Bâtiment Synathlon  
CH-1015 Lausanne

### Par virement bancaire

IBAN : CH 21 0076 7000 C548 3333 9

BIC : BCVLCH2LXX

Nom et adresse du compte :

Association AvaHs

Université de Lausanne

1015 Lausanne

Banque : Banque Cantonale Vaudoise,  
place Saint-François 14, Case postale 300, CH-1001 Lausanne

### Par QR-Code



# SOMMAIRE

Éditorial .....	7
Christophe <b>Jaccoud</b> , Grégory <b>Quin</b>	
La montagne : territoire du moderne? .....	8
Laurent <b>Tissot</b> , Christophe <b>Jaccoud</b> , Grégory <b>Quin</b>	

## Partie 1 - La montagne : territoire du moderne ?

«Wanderlust» and «Wilderness»: Mountain Sports and Transatlantic Exchange in the Twentieth Century.....	13
Jon <b>Mathieu</b>	
Von der Escherhöhe auf die Dufourspitze, vom Paulcketurm zur Punta Maria Luisa.....	23
Daniel <b>Anker</b>	
Franchir les cols, atteindre les sommets et glisser sur les pentes .....	45
Grégory <b>Quin</b>	
Wildest dreams of Everest and modern mountaineering .....	61
Peter H. <b>Hansen</b>	
La modernité sous l'œil de la presse quotidienne régionale.....	71
Dorothee <b>Fournier</b>	
La fondation du Club alpin canadien : un transfert culturel triangulaire?.....	85
Olivier <b>Hoibian</b>	
À la conquête sportive, spirituelle et commerciale d'une nature alpine idéalisée.....	109
Pierre-Yves <b>Donzé</b> , Claude <b>Hauser</b>	
From the Mountains to the Olympics – The Case of Sport Climbing... ..	127
Juliane <b>Lanz</b>	
Modernities, subalternity, and orality in Ecuadorian mountaineering history (ca. 1900-1960).....	139
Jeroen <b>Derkinderen Lombeida</b>	

## Partie 2 - Repères et éclairages

<b>Grand entretien</b> .....	
«Venir de la plaine et observer la montagne» .....	155
Grégory <b>Quin</b> et Christophe <b>Jaccoud</b>	
<b>Voir et entendre</b> .....	
«Ja, weit dir einisch ufe fahre?» .....	165
Daniel <b>Anker</b>	
Les Alpes par les sons : quelques réflexions et pistes de recherche.....	171
Nelly <b>Valsangiacomo</b>	

<b>Faire vivre</b>	Les nouvelles montagnes de Bernard Crettaz ..... 177 Laurent <b>Tissot</b>
<b>Découvrir</b>	Labisalp : un quart de siècle à étudier l'histoire des Alpes ..... 183 Philippe <b>Vonnard</b>
	Das Urner Institut « Kulturen der Alpen » der Universität Luzern entdecken ..... 189 Romed <b>Aschwanden</b>
	Le CREPA, trente ans d'études des populations alpines ..... 193 Yann <b>Decorzant</b>
	Le CIRM : un centre de recherche interdisciplinaire pour réfléchir aux enjeux des régions de montagne ..... 197 Emmanuel <b>Reynard</b> , Mélanie <b>Clivaz</b> , Iago <b>Otero</b>
	Das Institut für Kulturforschung Graubünden – vor Ort vom Ort für den Ort forschen ..... 205 Cordula <b>Seger</b>
<b>Découvrir une région : L'Engadine</b>	Das Kulturarchiv Oberengadin – Archiv culturel d'Engiadin'Ota ..... 211 Dora <b>Lardelli</b>
	Museum Alpin Pontresina ..... 223 Stefanie <b>Stegemann</b> , Annemarie <b>Brülisauer</b>
<b>Lire et relire, voir et revoir</b>	<i>L'esprit de l'alpinisme. Une sociologie de l'excellence du XIX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle</i> ..... 229 Delphine <b>Moraldo</b>
	Plaire, skier vite et mourir jeune : sur la vie et la mort de Wladimir « Spider » Sabich ..... 233 Christophe <b>Jaccoud</b>
	Montagnes, modernité et gloire ..... 239 Laurent <b>Tissot</b>
	Montagnes, religion et modernité ..... 241 Grégory <b>Quin</b>
	Annemarie Schwarzenbach et Ella Maillart dans les montagnes afghanes ..... 243 Claire <b>Nicolas</b>
	Consignes pour la rédaction des contributions ..... 246

À la mémoire de Dora Lardelli  
et Bernard Crettaz



# ÉDITORIAL

CHRISTOPHE JACCOUD  
GRÉGORY QUIN

**L**a conviction selon laquelle le sport serait le « miroir de la société » est une conviction bien établie. Il n'est pas vain peut-être de pondérer cette affirmation pour rappeler alors que, si le sport est à l'évidence fortement modelé par les grandes tectoniques sociales, la société est aussi le *reflet* du sport. À cet égard, le sport a joué, et continue de jouer d'ailleurs, un rôle central dans la construction d'imaginaires, de représentations et de récits, de même qu'il a pris une part prépondérante dans les transferts culturels et les circulations transnationales d'idées et de personnes depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans une telle perspective, alors que la Suisse a été précocement exposée à la diffusion de la culture sportive britannique, que paradoxalement son système académique a longtemps relégué le sport aux confins du monde de la connaissance habitée et que le paysage éditorial est largement dominé par des revues disciplinaires, la création d'une revue annuelle nous a paru un défi digne d'être relevé.

Portée par l'élan du fort développement, en Suisse, des recherches en sciences humaines et sociales qui font du sport un objet d'attention désormais légitime, la revue *Les Sports Modernes* souhaite d'abord offrir un espace de dialogue permettant de mettre en valeur des travaux de recherche et de présenter, de manière accessible, les connaissances produites par les chercheuses et les chercheurs qui sont engagés dans des analyses interdisciplinaires et transnationales du phénomène sportif. L'ambition est aussi de constituer, ici et maintenant, un héritage durable, tout à la fois au service de la consolidation de l'analyse du sport dans les Hautes écoles et à celui du soutien d'une dynamique d'échanges entre les sphères académiques et l'ensemble des acteurs du monde du sport.

En outre, nous souhaitons aussi documenter les implications politique, économique, sociale et culturelle qui se déduisent d'une indéniable sportivisation de la société. Dans cette perspective, la revue entend ne pas se confiner à l'expression de questionnements et de réflexions, qui seraient issus du seul canal des « spécialistes » labellisés du domaine. À rebours de cette orientation, *Les Sports Modernes* entend favoriser l'exploration plurielle de l'objet sport, et ceci de deux manières. En premier lieu, à travers la sollicitation rédactionnelle de celles et ceux qui, hors de l'Alma Mater, peuvent nourrir, par un point de vue, une expérience, une compétence ou un statut informé, le thème et apporter ainsi des gains de connaissance originaux. En second lieu, par le bon accueil fait et l'encouragement apportés à des formats variés (narrations, images, méthodologies...) ou résolument audacieux.

Destinée à la communauté académique, aux acteurs du sport, aux institutions qui en assurent la gouvernance, mais aussi à l'ensemble de celles et ceux qui souhaitent enrichir une culture scientifique, la revue *Les Sports Modernes* se propose d'offrir un regard interdisciplinaire par-delà les frontières nationales, en encourageant notamment la publication de contributions en français, allemand, italien et anglais.

La revue publie un numéro par année sur une thématique définie, en fonction des choix éditoriaux de son équipe de rédaction, mais aussi des propositions qui pourraient lui être faites en tout temps. La revue publie également des comptes rendus de lecture et de films, des entretiens, des descriptions de fonds d'archives et iconographiques originaux, des bilans de conférences et d'autres contributions diverses selon les propositions des futur·e·s autrice·s/auteur·s.

# LA MONTAGNE : TERRITOIRE DU MODERNE ?

LAURENT **TISSOT**  
CHRISTOPHE **JACCOUD**  
GRÉGORIE **QUIN**

« *La montagne, ordinairement, est un monde à l'écart des civilisations, créations des villes et des bas pays.* »<sup>1</sup>

**L**a montagne est-elle « moderne » ou mieux est-elle un *territoire du moderne* ? Poser cette question revient en fait à en poser deux autres. En premier lieu, l'altitude générerait-elle des prédispositions spécifiques relativement à l'acquisition et à l'adoption d'attitudes et d'actions avant-gardistes, indices d'une modernité qui en ferait alors des signes de distinction et de reconnaissance à nul autre pareils ? En second lieu, comment ces mêmes indices se révèlent-ils et sont perçus *ailleurs*, à l'extérieur des espaces alpins ? Se plonger dans l'histoire – et dans l'historiographie qui les ont abordées – amène à répondre de façon très contrastée, voire contradictoire. Économiquement et socialement, la montagne souffre sans conteste d'un jugement péremptoire. Elle est massivement condamnée à raison de son inertie dès lors qu'elle est comparée à d'autres communautés. Lieu d'isolement, de repli, de retard, d'ignorance et de conservatisme, base d'exode, elle ne ferait qu'accumuler les handicaps propres à la laisser loin derrière les progrès réalisés dans le monde d'en bas. La rendre abordable, fréquentable et pour tout dire *aimable* passe donc par l'imposition de normes venues d'ailleurs. D'un autre côté, elle s'affirme précurseur, par ses contraintes et ses ressources propres, notamment dans l'expérimentation et la mise en œuvre de formes de démocratie, et l'on pense ici à des modalités inédites de gestion

collective des biens communs et à des pratiques de gouvernance anticipant des évocations qui, pour paraphraser Thomas Mann, la rendent à bien des égards « magique ». L'émergence des sanatoria et des sports d'hiver répond aussi, comme en écho, à cette valorisation des espaces montagneux et à la recomposition du regard porté sur ces derniers.

En d'autres termes, un « monde à l'écart » signifie-t-il qu'il soit aussi différent ? Dans l'affirmative, il s'agit de montrer en quoi et pourquoi il en est ainsi, c'est-à-dire de s'intéresser autant à tout ce qui fait la montagne et à tout ce qui s'y fait qu'à ce que l'on en fait ; et ceci autant par ses résidents que par ses visiteurs. Car si la montagne est aujourd'hui accessible à tous, il n'en demeure pas moins qu'elle constitue une matrice dans laquelle s'élaborent des compétences, des hybridations, des valeurs, des comportements, des sentiments, des émotions dont on peut dire qu'ils sont résolument modernes, ou pour le moins annonciateurs de tendances et de changements plus globaux s'étendant à terme à l'ensemble des sociétés. Sous la forme d'un inventaire loin d'être exhaustif, citons : les cuisiniers Marc Veyrat et Roland Pierroz, l'architecte Peter Zumthor, des skieurs et skieuses, comme Bernard Russi, Roland Collombin, Jean-Claude Killy et Lindsey Vonn, les « *riders* » Andri Ragettli et Fanny Smith, les alpinistes Yvette Vaucher

DOI : 10.33055/SPORTSMODERNES.2023.00101.8

et Catherine Destivelle, les « *speed-climbers* » Ueli Steck et Killian Jornet. Pour ne rien dire des hôteliers pionniers et prométhéens, mais aussi des tournages, comme ceux des films de James Bond, des personnages qui peuplent les romans de François Vallejo (*Hôtel Waldheim*) ou de Monica Sabolo (*Crans Montana*) ; enfin les mélodies de Pat Burgener, celles du groupe Winterhome et Oesch's die Dritten. Ou encore, dans une incarnation plus collective, les débats et les discussions du World Economic Forum et les affluences du Verbier Classic Festival...

Les rêves les plus fous, les entreprises les plus hardies, les rencontres les plus singulières, les destinées les plus énigmatiques parfois sont nées et ont pris corps dans cet environnement dont on pensait a priori qu'il était stérile et de peu d'inté-

rêt. C'est dire que l'opposition entre tradition et modernité, si souvent affirmée comme la clé de compréhension de cet univers, tombe à l'eau. Il s'agit de donner vie aux possibles autant qu'aux impossibles qui façonnent aujourd'hui notre regard sur la montagne. Bernard Crettaz en était déjà conscient il y a une trentaine d'années. Sentant l'épuisement des Alpes à force d'être « *miniaturisées et enjolivées* » par des « *manipulations incessantes* », il questionnait l'avenir en se demandant quelle serait la nature de la « *nouvelle culture* » qui allait émerger de ces « *décombres* » et qui « *n'a pas encore de nom et d'identité propre* »<sup>2</sup>. C'est le but de ce numéro des *Sports Modernes* que de faire irruption dans cette culture, d'en faire l'analyse, d'en débusquer tous les aspects et, peut-être, de la nommer.

## Notes

<sup>1</sup> BRAUDEL Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, tome 1, Paris, Armand Colin, 1985, p. 30.

<sup>2</sup> CRETZAZ Bernard, « Dix questions pour réinterpréter une 'découverte' », in: *L'Homme et les Alpes*, Grenoble, Glénat, 1992, p. 48.







**partie**

**La montagne :  
territoire  
du moderne ?**



# «WANDERLUST» AND «WILDERNESS»: MOUNTAIN SPORTS AND TRANSATLANTIC EXCHANGE IN THE TWENTIETH CENTURY

JON MATHIEU  
University of Lucerne

**Abstract:** This essay explores the history of mountain sports in the 20<sup>th</sup> century through two foreign words: the German word «Wanderlust» in American English and the American word «Wilderness» in European languages. The linguistic exchange is symptomatic of broader transatlantic transfers that first went from Europe to United States and later back to Europe. Hiking, and particularly long-distance hiking, serves as the main example of this exchange.

**T**his essay explores aspects of the history of mountain sports in the 20<sup>th</sup> century through two foreign words: the German word «Wanderlust» in American English and the American word «Wilderness» in German and other European languages. This linguistic exchange serves as a framework for a broader transatlantic transfer history that first passed from Europe to the New World and conversely conquered the Old World from America at the end of the century.

• «Wanderlust» describes the desire to wander, to explore the world and nature on foot. The word appeared in German-speaking regions at the beginning of the 19<sup>th</sup> century. A related poem («*Das Wandern ist des Müllers Lust*») became famous when Franz Schubert set it to a lively melody in 1823. Later, this romantic expression was a leitmotif of the emerging hiking associations. In American English, on the other side of the Atlantic, this German word

appeared in the 1890s and was used frequently until the 1930s<sup>1</sup>.

• «Wilderness» describes free nature that has been changed little or not at all by humans. In English, it was also a biblical term, an equivalent of «Wüste» (desert) in German Bibles, i.e., a place of spiritual temptation. In the U.S., temptation turned into promise: Wilderness became the key term for the nascent conservation and national park movements from the late 19<sup>th</sup> century onward. After a new upsurge with the post-war ecological turn, this American word found its way over the Atlantic into German and other European languages starting in the 1980s<sup>2</sup>.

The new sport of long-distance hiking will be used here as the main example of this transfer history. Long-distance hiking is not easily distinguishable from other sporting activities; I will approach it from the supply side – the trails<sup>3</sup>. The first deliberately designed long-distance trails emerged in the early 20<sup>th</sup> century in the

United States, first in the Appalachians on the East Coast, and later in the high mountain ranges of the West. In Europe, national trail networks began to develop during this period, but a surge in the popularity of long-distance hiking in the Alps and elsewhere did not occur until the late 20<sup>th</sup> century. In detail, transatlantic influences are a complex matter and cannot be clarified in a short essay. My focus is on the broad lines along with some specific examples. The historical framework resulted from rapidly advancing industrialization and urbanization, which created among many people a need for movement and nature. Geopolitically, the changes in power are significant. The period before World War I, when the term «Wanderlust» crossed over to the United States, was the peak of European imperialist deployment. Then, as the U.S. rose to global leadership over the course of the two world wars, the transfer changed direction and passed from west to east.

### **To the United States...**

In 1862, an essay entitled «*Walking*» appeared in a U.S. literary magazine. In it, William Henry Thoreau, a Massachusetts naturalist and philosopher who posthumously became famous as a pioneer and prophet of environmentalism, made a strong case for exercise and movement in unspoiled nature. In contrast, he cast doubt on the achievements of civilization. «*I wish to speak a word for Nature, for absolute freedom and wildness, as contrasted with a freedom and culture merely civil, – to regard man as an inhabitant, or a part and parcel of Nature, rather than a member of society. I wish to make an extreme statement, if so, I may make an emphatic one, for there are enough champions of civilization: the minister, and the school-committee, and every one of you will take care of that.*» This essay gave (white) American nature and especially its mountains a spiritual, almost religious meaning, but could not deny an intellectual descent from the enthusiasm for nature of the European Enlightenment and

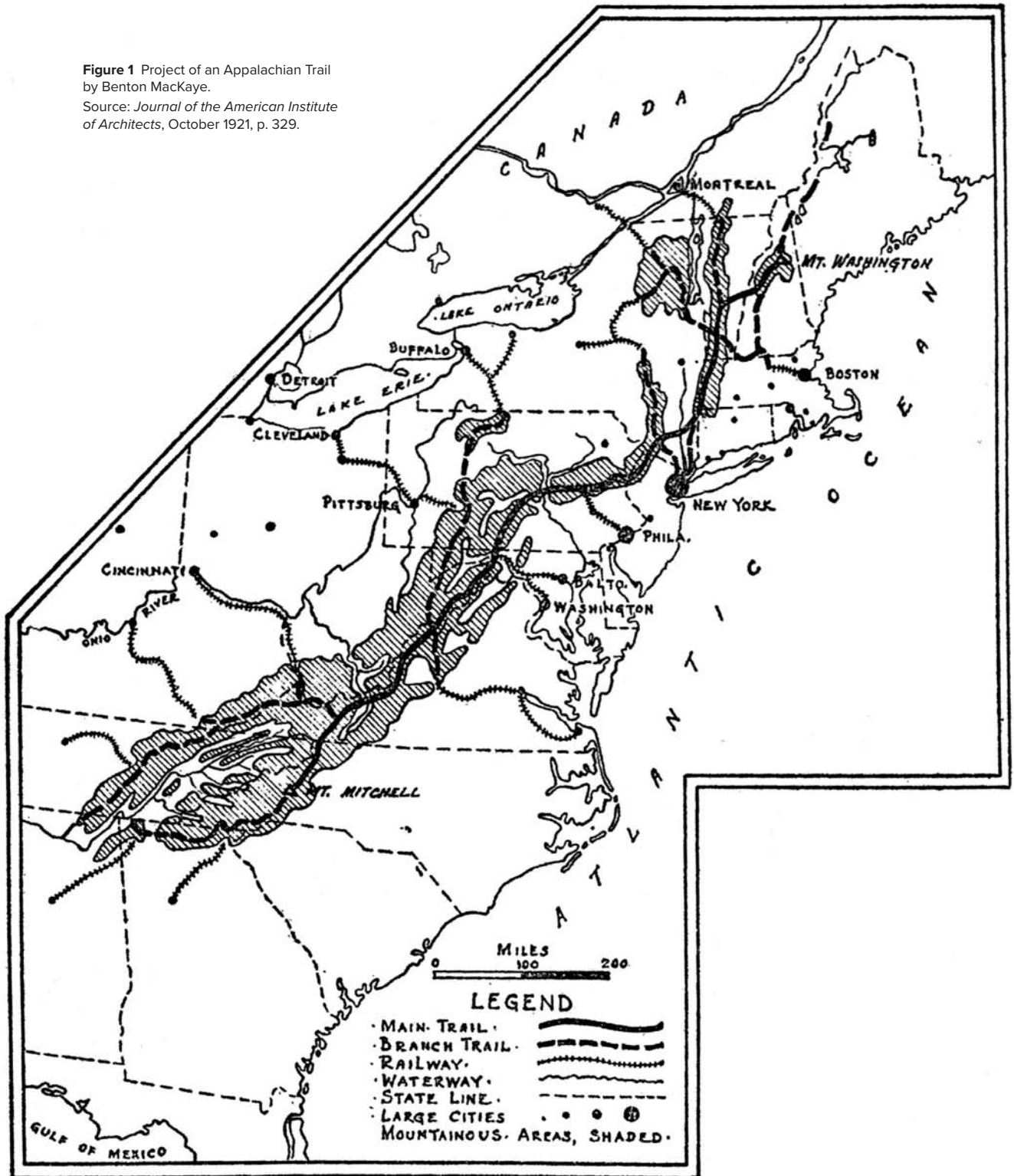
Romanticism. Among others, the German naturalist Alexander von Humboldt and the British poet William Wordsworth were mentioned<sup>4</sup>.

A few decades later, mountaineering clubs would play an important role in the development of long-distance hiking as an independent sport. The chronology of their formation showed a continental east-west movement as well. The first mountaineering club was the English Alpine Club, founded in 1857. It was followed by foundations in Austria (1862), Switzerland (1863), Italy (1863), Germany (1869, merged with Austria four years later) and France (1874). The Appalachian Mountain Club, the first significant mountaineering club in the U.S., came later (1876) and it took a while longer (1892) before the Sierra Club was founded in the west of this huge country. In the 19<sup>th</sup> century, it was generally held that America could not keep up with Europe in terms of culture – but it certainly could with regard to nature. Nevertheless (or precisely because of this), people never tired of comparing it to Europe and to the Alps in particular. For example, in a report about the Sierra Nevada ascertaining that «*the Alps, so celebrated in history and by all travelers and admirers of mountain landscape, cannot... present a scenery more wild, more rugged, more grand, more romantic, and more enchantingly picturesque and beautiful, than that which surrounds Lake Tahoe*»<sup>5</sup>.

The majority of the white American population lived in the East, which was first hit by the wave of industrialization and urbanization. The rapidly growing cities were also subject to criticism and gave rise to excursions into the countryside as compensation. This was the context in which the wanderlust that had come across the Atlantic became naturalized. To satisfy it more conveniently, chapters of the Appalachian Mountain Club and other local clubs began to blaze and mark trails. These activities initially involved the Northeast and did not cross the boundaries of these relatively small states. After a generation, however, a larger scale



Figure 1 Project of an Appalachian Trail by Benton MacKaye.  
 Source: *Journal of the American Institute of Architects*, October 1921, p. 329.



was envisioned. In 1921, forester, planner, and conservationist Benton MacKaye published a proposal for an Appalachian Trail. The paper was subtitled «*A Project in Regional Planning*» and intended, along with a long-distance trail, to contribute to economic development in this modest-altitude mountain range. When the trail was completed in an astonishingly short time, by 1937, it connected Mount Katahdin in Maine to Springer Mountain in Georgia over a distance of about 3500 kilometers. At its highest point, it reached 2000 meters. As Sarah Mittlefehldt points out in her historical study of the subject, during the first phase it was a true grassroots undertaking, based to a large extent on volunteer labor in many individual locations. Only toward the south did the initiators have to rely more and more on government support and unemployment programs<sup>6</sup>.

Even though the Appalachian Trail (AT) reached its southern terminus in 1937, it remained a constant work in progress. A major problem was the fact that in many places it crossed private land and depended on the goodwill of farmers and property owners. This proved to be a minor problem at first; permission was still often granted with a handshake. As the number of hikers grew and the trail relied more and more on the state, the difficulties increased. Eventually, plans had to be made to acquire land with public money or to move the trail to public land. The development effect envisioned at the beginning did not materialize to the extent initially hoped for. The infrastructure with shelter and food supplies remained for a long time extremely variable and was generally limited to only the most necessary items. After World War II, as the number of hikers grew, the AT began to spawn a new sporting culture. In addition to the vast majority who used it for local and regional excursions, there were now more and more enthusiasts who wanted to walk the whole trail, which usually took about half a year. Only a minority of them really made it. But for

the «thru-hikers», whether they failed or made it, the AT could become, according to Mittlefehldt, a «*life-changing pilgrimage*». And for many others, too, walking the AT created a certain sense of an American sporting community<sup>7</sup>.

The AT was often touted as a «*footpath through the wilderness*», but for wilderness purists it was too tame and too close to East Coast civilization. To satisfy their needs, they preferred the large, sparsely populated mountain ranges on the other side of the U.S. In the West, one could travel for a long time without encountering a soul. The West was also the cradle of the expanding national park system<sup>8</sup>. There were already some older trails, and in 1932 the idea came up to create a Pacific Crest Trail (PCT) from the Mexican to the Canadian border, over 4300 kilometers in length and reaching altitudes of 4000 meters. Since most of this land was owned by the state, there were much fewer legal problems than with the AT. However, two more generations passed before the project was completed<sup>9</sup>. In the meantime, the central government stepped in. In 1964, Congress enacted the Wilderness Act to promote federal conservation. In a now famous description, wilderness was defined as a largely deserted area: «*A wilderness, in contrast with those areas where man and his own works dominate the landscape, is hereby recognized as an area where the earth and its community of life are untrammelled by man, where man himself is a visitor who does not remain.*»<sup>10</sup>

Four years later, Congress also specifically considered hiking and enacted the U.S. National Trails System Act, «*in order to provide for the ever-increasing outdoor recreation need of an expanding population*». It was signed into law by President Lyndon B. Johnson on October 2, 1968, and distinguished several forms of trails. Highlighted were the AT and the PCT, designated as «*national scenic trails*» and initial components of a country-wide system<sup>11</sup>. From their modest beginnings in the forests of the Northeast, they had become flagships of the powerful United

States at a moment when its youth were engaged in cultural revolt, while protests against the Vietnam War and ecological concerns were spreading across the globe.

### **... and back to Europe**

A year after Johnson signed the bill into law, a number of old established hiking clubs in Europe joined forces internationally. On October 19, 1969, the presidents of eight clubs from five countries met on Raichberg in the Schwäbische Alb: France, Belgium, Luxembourg, Germany and Switzerland. Their goal was to promote «*hiking without borders*». The number of member clubs joining this European Ramblers Association grew rapidly, but this new umbrella organization began to exert a practical influence only later, when it planned and partially realized European long-distance hiking trails (traversing at least three countries)<sup>12</sup>. Again, a year later, in November 1970, representatives of the French national hiking organization «Grande Randonnée» met in Chamonix with local representatives from the Alps to launch a transalpine trekking trail. On June 21, 1971, the «Grande Traversée des Alpes françaises» was officially founded in Grenoble. France already had an extensive network of trails, including one traversing the Alps. But the philosophy was new and the financial resources skyrocketed: the Traversée from Lake Geneva to the Mediterranean was also intended to serve as a tourist revitalization of the mountain economy with its traditional culture and at the same time promote nature conservation (similar to the AT in the United States particularly during its initial period). French state support helped to ensure that accommodation was available for long-distance hikers at different locations<sup>13</sup>.

Among the various trail projects that subsequently emerged, I have chosen the Piedmontese «Grande Traversata delle Alpi» GTA, about which Luisa Vogt has done systematic research. After its completion, the GTA ran for about 1000 kilo-

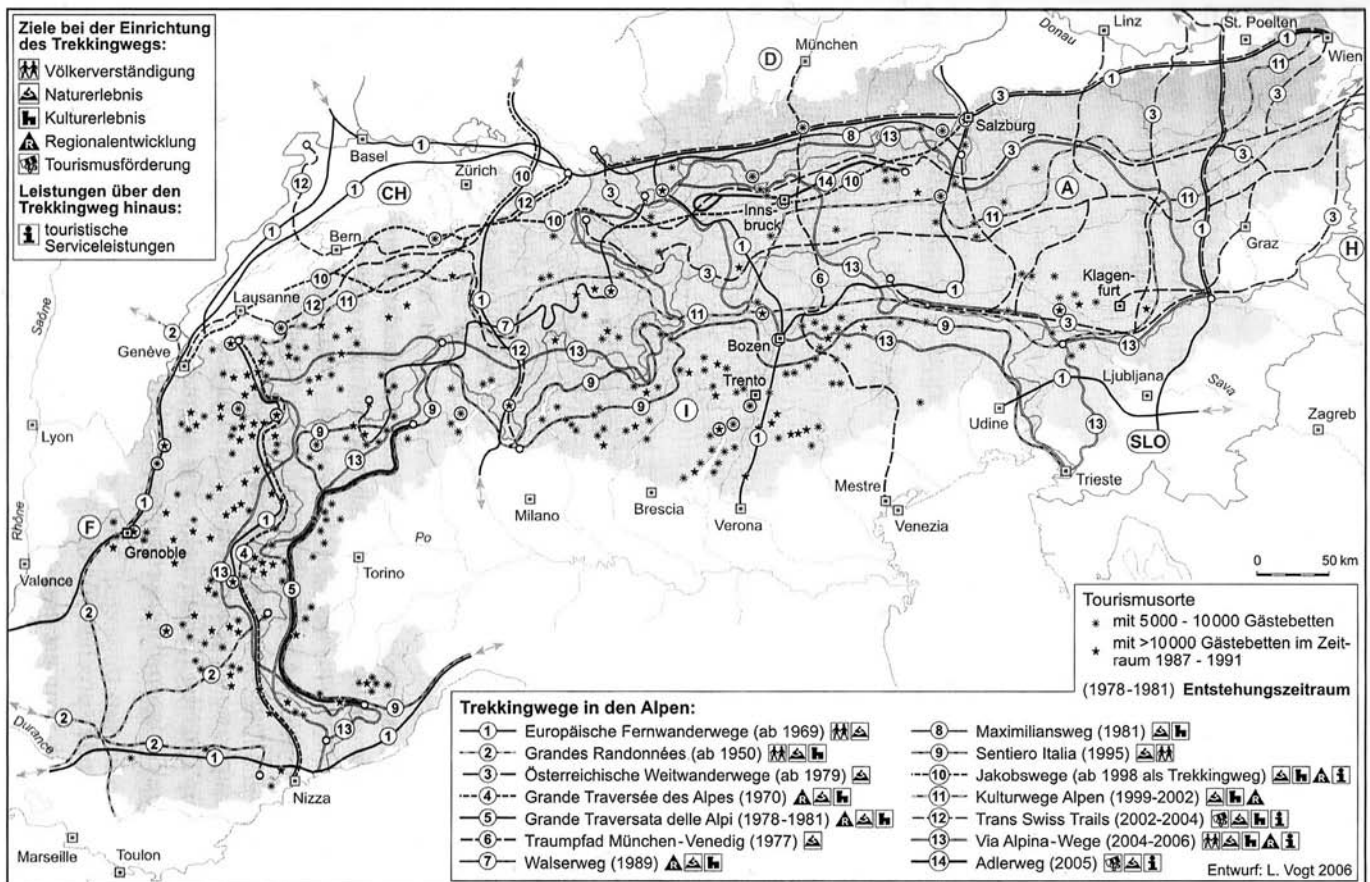
meters from the northern Italian province of Verbano-Cusio-Ossola to Liguria. There are about 60 daily stages; the highest point is at 2760 meters; the differences in altitude to be overcome are considerable. As with the American trails, a «through-hike» is described as challenging and difficult. The GTA was inspired by the French «Traversée». But the general situation and the promoters of the project were quite different. An article about the French project in an Italian magazine was taken up by a group of mountain enthusiasts in Turin, from which a «Comitato Promotore» was formed in 1977. Almost all the members were of urban origin. They shared their enthusiasm for the Alps and usually met at the «Libreria della montagna» (Mountain Library) in the Piedmontese capital. They designed an ideal route that bypassed larger tourist locations and took advantage of the existing trail infrastructure (alpine trails, mule tracks, and old military roads). An impor-

They designed an ideal route  
that bypassed larger tourist  
locations and took advantage of  
the existing trail infrastructure  
(alpine trails, mule tracks, and  
old military roads).

tant and difficult task was the identification of lodging facilities at each stage, which would give the operators a modest income and allow the hikers to come into contact with the locals. Everything was done on a voluntary basis and experimentally – the members of the «Comitato Promotore» had no professional knowledge of large-scale tourist-sporting projects, and they tried to maintain its idealistic character<sup>14</sup>.

In the early 1980s, the GTA experienced a boom to a certain extent. Driven by great media interest, Italian neo-hikers were steered onto this unusual route. But demand quickly dwin-





Quelle: BÄTZING 2003a, Association Grande Traversée des Alpes 2003, 2006, BETSCHARD 2005, BLUM 1998, DIEM 1998, GRAßLER 2004, Institut Géographique National/FFRP 1996, JAISLI 2002, 2004, Naturfreunde Schweiz 1999, STÜRZLINGER 2002, 2002a, Regione Piemonte Turismo o. J., TREGO 1993, WURST 1982

Figure 2 Selected long-distance hiking trails in the Alps, 2008.

Source: VOGT Luisa, *Regionalentwicklung peripherer Räume mit Tourismus?*, Erlangen, Erlanger Geographische Arbeiten, 2008, p. 111.

dled, and if German Alpine lovers had not stepped into the breach, the GTA might have closed altogether. For the Germans, this remote part of the Alps, with its extreme depopulation and ancient-looking culture, had an exotic appeal. A small but effective circle formed, which, under the aegis of ecology and «soft tourism», publicized the GTA in the media and facilitated access with trekking guides<sup>15</sup>. Unlike the French trail, the GTA had little recourse to government support. The initiators had started the project out of a certain oppositional attitude, also toward the powerful Italian Alpine Club, still uninterested in «horizontal» hiking, and the respective cultural contacts of the time. The «Associazione GTA», which was formed in 1981

from the founding committee, did not manage to anchor itself firmly in the political structures, and repeatedly underwent severe crises<sup>16</sup>.

In her careful analysis, Luisa Vogt points to a gap between public perception and reality in the development of long-distance hiking. In the 1990s, hiking had a rather outmoded image, and summer tourism in the Alps was considered unexciting. Nevertheless, more and more Alpine regions began to position themselves as hiking and long-distance hiking (trekking) tourist destinations. There was no reliable research data, but suddenly these sporting activities were described as a trend or megatrend in the media. The managers wanted to use the hype for their own purposes and give the summer experience

new meaning. Thus, numerous «new» trails were created, some of them only on paper or with a different name. Figure 2 shows a selection from 2008, when the «Via Alpina» had just been added, an alpine-wide network of long-distance hiking trails more than 5000 kilometers in length. The European Union and the Alpine countries had invested several million euros for the launch, without achieving any significant impact<sup>17</sup>. Despite inconclusive results, «adventure» and «authentic nature experiences» continued to be seen as something that could improve the image of these destinations. One can safely surmise that the new desire came in part from globalization. In 2006, a mountain journalist stated that long-distance hiking and the corresponding routes had been almost unknown in Switzerland until a few years previously. «*The Pacific Crest Trail in the U.S., the Abel Tasman Coastal Track in New Zealand and the Inca Trail in Peru were more firmly anchored in the popular consciousness than the fact that Switzerland is also crisscrossed by major long-distance hiking trails.*»<sup>18</sup>

From the 1980s, «adventure» and «authentic nature experiences» have also received a new name in Europe: «Wilderness». This was the time when this cool term, imported from the United States, was increasingly integrated into the continental languages. It was usually pronounced incorrectly as «wailderness», because it was derived from the better-known adjective «wild», pronounced as «waild». In French, Italian, and other neo-Latin languages, there was also a need to decide on the gender (*la* or *le* wilderness?). Associated with this linguistic transfer were images of the celebrated U.S. national parks and American ideas about wilderness as virtually deserted areas. In the Alps, and even more so in their surroundings, such areas had been rare or even non-existent for a long time. Nevertheless, many began to advocate for it. In 1985, the «Associazione Italiana per la Wilderness» was founded. Its ideas explicitly referred to the American Wilderness

Society and to famous role models such as Henry David Thoreau and Aldo Leopold. Two years later, in Piedmont, in opposition to the conservative Italian Alpine Club, environmental activists and mountaineers founded an association named «Mountain Wilderness», with the global slogan «*Alpinists of the whole world defend the high mountains*». A working group dealt at length with interpreting this unfamiliar expression, giving it a twist that the philosopher from Massachusetts could have penned: «*The term 'mountain wilderness' thus refers to any untouched mountain environment where anyone who so wishes may come into direct contact with the wide-open spaces, experience solitude, silence, rhythms, natural dimensions, laws and dangers.*»<sup>19</sup>

## Conclusion

Linguistic facts are useful indicators for historical transfer research. It has been plausibly demonstrated, for example, that alpine terms spread across the globe during the age of nature enthusiasm and European imperialist expansion. Since the late 18<sup>th</sup> century, key terms such as «Alps» and «Switzerland» became popular. As a result, «Alps» were to be found on five continents and there were five hundred «Switzerlands» worldwide. Some of these designations remained temporary, some became established, and a few are still in use<sup>20</sup>. The iconic Matterhorn became famous after the first tragic ascent in 1865 (which caused the deaths of several participants). Similar to other linguistic transfers, the name spread and was applied to other mountains, mostly with some resemblance to the original. A recent count found more than two hundred «Matterhorns» across the planet<sup>21</sup>.

The linguistic indicators outlined in this essay, «Wanderlust» and «Wilderness», were not geographical designations but foreign words full of meaning. The latter case also concerned an expression exported, and not imported, by the United States, the new global leader, in a reversal of earlier transfers. Linguistic history

has the advantage of pointing to the social weight behind a transfer, like a broad river flowing in a particular direction and irrigating a large landscape. It is difficult, on the other hand, to capture in a historically differentiated way all the factors that produced this movement.

In this essay, I have brought into play primarily the modern sport of long-distance hiking. Despite its popularity, hiking is under-researched. Not even the great hiking clubs, which have existed for more than a hundred years, have aroused enough interest among historians to warrant solid research. The Appalachian Trail and the Grande Traversata delle Alpi, the two main examples in this essay, are exceptions. They caught the researcher's attention because they illustrated the more general U.S. environmental policy (AT) or served to clarify the tourist potential in peripheral regions (GTA). Of course, it can be argued that long-distance hiking is not a sport at all in the modern sense, but a recreational activity because it has few formal rules and is usually not prac-

ticed in a directly competitive manner. But this is not really true, at least for the AT, which we have mentioned in the first place. Here, people keep careful records of those who can be considered genuine «thru-hikers». From the 1930s until today there have been more than 20 000<sup>22</sup>.

To what extent the creation of the AT influenced the later Pacific Crest Trail, and how strongly the internationalization of the European trails and the new construction of long-distance trails were initiated by the American movement, I am not able to say. I have mainly used chronological references. The U.S. National Trails System Act dates from 1968, the first federation of European hiking clubs from 1969, and the Grande Traversée des Alpes from 1971<sup>23</sup>. The Traversée then demonstrably acted as an inspiration for the later GTA and initiated the Via Alpina in 1999. Many factors are likely to have played a role in each individual decision and foundation, including those of an elusive cultural character, such as a new trend claimed by the media, whether real or fictitious.

**Biography:** Jon Mathieu is Editor-in-chief of the online journal *histories* and professor emeritus at the University of Lucerne. He has published widely about the history of mountain regions. His latest book is a brief global history of sacred mountains since 1500.

**Keywords:** mountain sports, long-distance hiking, transatlantic exchange.

**Résumé:** Cet essai observe l'histoire des sports de montagne au XX<sup>e</sup> siècle à travers deux mots étrangers : le mot allemand «Wanderlust» en anglais américain et le mot américain «Wilderness» dans les langues européennes. L'échange linguistique est symptomatique de transferts transatlantiques plus larges qui sont d'abord allés de l'Europe vers les États-Unis, puis en sens contraire vers l'Europe. La randonnée, et en particulier la randonnée longue distance, est le principal exemple de cet échange.

**Mots-clés:** sports de montagne, randonnée longue distance, échanges transatlantiques.

## Notes

- <sup>1</sup> See the word frequency graph in the Ngram Viewer (2019 edition): <https://books.google.com/ngrams>, accessed on 1 June 2021.
- <sup>2</sup> CRONON William, «The Trouble with Wilderness: Or, Getting Back to the Wrong Nature», *Environmental History* 1/1, 1996, pp. 7-28; MATHIEU Jon, «Mountain Wilderness – mit einem Begriff die Alpen verteidigen», *Histoire des Alpes* 27, 2022, pp. 29-43; for a word frequency graph of «wilderness» in German see Digitales Wörterbuch der deutschen Sprache: <https://www.dwds.de/d/ressourcen>, accessed on 1 June 2021; sometimes «wilderness» is used today by researchers in places where an earlier generation (and the historical actors) would have rather spoken of «sublimity»: TISSOT Laurent, «La montagne n'est pas suffisamment imposante. Alpinisme et tourisme face à la wilderness», in: CLASTRES Patrick et al. (eds.), *Gravir les Alpes du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours. Pratiques, émotions, imaginaires*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2021, pp. 51-58.
- <sup>3</sup> VOGT Luisa offers a useful survey of different walking and climbing activities in her: *Regionalentwicklung peripherer Räume mit Tourismus? Eine akteur- und handlungsorientierte Untersuchung am Beispiel des Trekkingprojekts Grande Traversata delle Alpi*, Erlangen, Erlanger Geographische Arbeiten, 2008, p. 87; of course, long-distance hiking also oscillates between a recreational activity and what is usually understood as sport, see the conclusions below.
- <sup>4</sup> THOREAU William Henry, «Walking», *The Atlantic Monthly. A Magazine of Literature, Art, and Politics* IX, June 1862, pp. 657-674; see also HOWARTH William (ed.), *Thoreau in the Mountains: Writings*, New York, Farrar Straus Giroux, 1982; for a general hiking study e.g., AMATO Joseph Anthony, *On Foot. A History of Walking*, New York, New York University Press, 2004.
- <sup>5</sup> NASH Roderick Frazier, *Wilderness and the American Mind*, New Haven, Yale University Press, 2001, p. 74.
- <sup>6</sup> MITTFELDLT Sarah, *Tangled Roots. The Appalachian Trail and American Environmental Politics*, Seattle, University of Washington Press, 2013; see also EMBLIDGE David (ed.), *The Appalachian Trail Reader*, Oxford, Oxford University Press, 1996; for a general history of the region: WILLIAMS John Alexander, *Appalachia. A History*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2002.
- <sup>7</sup> MITTFELDLT Sarah, *Tangled Roots...*, quote p. 103.
- <sup>8</sup> GISSIBL Bernhard, HÖHLER Sabine, KUPPER Patrick (eds.), *Civilizing Nature. National Parks in Global Historical Perspective*, New York, Berghahn, 2012; KUPPER Patrick, *Creating Wilderness. A Transnational History of the Swiss National Park*, New York, Berghahn, 2014.
- <sup>9</sup> USDA Forest Service et al. (eds.), «Comprehensive Management Plan for the Pacific Crest National Scenic Trail», January 1982, on: <https://www.pcta.org/about-us/history>, accessed on 2 June 2021; ANKER Daniel, *Wanderungen in Kalifornien*, München, Bruckmann, 1995, pp. 8-14.
- <sup>10</sup> <https://www.justice.gov/enrd/wilderness-act-1964>, accessed on 2 June 2021.
- <sup>11</sup> <https://www.govtrack.us/congress/bills/90/s827/text>, accessed on 2 June 2021.
- <sup>12</sup> *Blätter des Schwäbischen Albvereins* 125/3, 2019, p. 9; about the main initiator, Georg Fahrbach, his Nazi past, career in post-war Germany and promotion of hiking and nature conservation, see the detailed account in [https://de.wikipedia.org/wiki/Georg\\_Fahrbach](https://de.wikipedia.org/wiki/Georg_Fahrbach), accessed on 5 June 2021.
- <sup>13</sup> BAECQUE Antoine de, *La traversée des Alpes. Essai d'histoire marchée*, Paris, Gallimard, 2014, pp. 255-265; VOGT Luisa, *Regionalentwicklung...*, pp. 115-117, 378; for a general history of the Alpine area see MATHIEU Jon Mathieu, *The Alps. An Environmental History*, Oxford, Polity, 2019.
- <sup>14</sup> VOGT Luisa, *Regionalentwicklung...*, pp. 117-125.
- <sup>15</sup> The theologian and geographer of the Alps, Werner Bätzing, was the principal actor and publicist on the German side; see VOGT Luisa, *Regionalentwicklung...*, pp. 133, 275-278.
- <sup>16</sup> See also BÄTZING Werner, «Grande Traversata delle Alpi. Über einen Weitwanderweg durch die piemontesischen Alpen», *nextroom*, 30 June 1996, <https://www.nextroom.at/article.php?id=3915>, accessed on 5 June 2021.
- <sup>17</sup> VOGT Luisa, *Regionalentwicklung...*, pp. 117-125; VOGT Luisa, «Megatrend Wandern und Trekking? Eine narrative Synopse von Marktforschungsdaten, Medienberichten und anderen, vermeintlichen Indikatoren», *Mitteilungen der Österreichischen Geographischen Gesellschaft* 152, 2010, pp. 276-305, esp. pp. 278, 298.
- <sup>18</sup> VOGT Luisa, *Regionalentwicklung...*, p. 109 (my translation from German).
- <sup>19</sup> MATHIEU Jon, «Mountain Wilderness»..., p. 34.
- <sup>20</sup> FREI Philippe, *Transferprozesse der Moderne. Die Nachbenennung 'Alpen' und 'Schweiz' im 18. bis 20. Jahrhundert*, Bern, Peter Lang, 2017, pp. 50-54, 83-88, 199, 210.
- <sup>21</sup> ANKER Daniel (ed.), *Matterhorn. Berg der Berge*, Zürich, AS Verlag, 2015, pp. 282-291.
- <sup>22</sup> <https://appalachiantrail.org/explore/hike-the-a-t/thru-hiking/2000-milers>, accessed on 6 June 2021.
- <sup>23</sup> Unfortunately, the essayistic book on the French alpine trail by BAECQUE Antoine de, *La traversée des Alpes* is radically limited to France and ignores international context and contacts.



Figure 1 Paulcketurm. Hans Schmithals, *Die Alpen*, 1926.




# VON DER ESCHERHÖHE AUF DIE DUFOURSPIITZE, VOM PAULCKETURM ZUR PUNTA MARIA LUISA

Die unbekannte Landschaft der Schweizer Personenberge

DANIEL ANKER  
Bern

**Übersicht:** Eine erstmalige Zusammenstellung der Personengipfel in der Schweiz, von der Punta Adami bis zur Zumsteinspitze. Es sind 200 oft ziemlich unbekannte Gipfel, die auf der Landeskarte verzeichnet sind oder auch nicht. Wer versteckt sich hinter der Madeleine (Begleiterin von Jesu), der Punta Carducci (italienischer Literaturnobelpreisträger) und dem Paulcketurm (Lawinenpionier und Nazi)? Unter den personifizierten Gipfeln hat es starke (Pointe Marie-Christine), brüchige (Agassizhorn) und bescheidene (Dunantspitze). Das metergenaue Verzeichnis dieser Berge ermöglicht einen neuen Blick auf das helvetische Gipfelterritorium und die Toponomastik des Landes.

« sieh, sieh», rief Heidi in großer Aufregung, «auf einmal werden sie [die Berge] rosenrot! Sieh den mit dem Schnee und den mit den hohen spitzigen Felsen! Wie heißen sie, Peter?»  
«Berge heißen nicht», erwiderte dieser. [...]  
«Warum haben die Berge keinen Namen, Großvater?», fragte Heidi wieder.  
«Die haben Namen», erwiderte dieser, «und wenn du mir einen so beschreiben kannst, dass ich ihn kenne, so sage ich dir, wie er heißt.»<sup>1</sup>

Die beiden Gesprächsausschnitte stammen aus dem weltweit berühmtesten, am häufigsten gedruckten und übersetzten Schweizer Buch. Genau genommen sind es zwei Bücher: *Heidis Lehr- und Wanderjahre* (1880) und *Heidi kann brauchen, was es gelernt hat* (1881). Oder sind es gar deren drei, dreissig, dreihundert? Mit *Heidi* hat

Johanna Spyri (1827–1901) eine mediale Almlawine losgetreten, die noch keineswegs zum Stillstand gekommen ist. Auch nicht rund um Maienfeld im Bündner Rheintal, dem Hauptschauplatz von *Heidi*. Da heisst die Autobahnraststätte natürlich Heidiland, da gibt es den Heidihof und die Heidihütte, da nennt sich das Taxi nach dem Mädchen, und das Heidi Hotel setzt noch ein Swiss davor. Nur Heidiberg oder Heidihorn sucht man vergebens. Peter hingegen kommt hoch hinauf, bis auf den Petersgrat (3194 m) in den – nein, nicht Bündner, sondern Berner Alpen. Der Solothurner Gletscherforscher Franz Joseph Hugi (1796–1855) gab dem eisigen Grat zwischen Lötschental und Lauterbrunnental den Namen zu Ehren seines Führers Peter Baumann (1800–1853) aus Grindelwald, der

DOI: 10.33055/SPORTSMODERNES.2023.001.01.23





**Figure 2** Tête de Calvin. Foto Daniel Anker.

ihn am 23. Juli 1829 bei der ersten touristischen Überschreitung begleitet hatte<sup>2</sup>.

Hugi seinerseits ist in der helvetischen Gipfelwelt mit dem Hugihorn (3647 m) beim Lauteraarhorn ebenfalls verewigt. Wie einige andere grosse und kleine Persönlichkeiten. Drei der vier höchsten Gipfel der Schweiz tragen Personennamen: Dufour, Zumstein und Gnifetti. Und kurz über die Schweizer Grenze hinausblickend: Der höchste Berg der Welt ist nach dem britischen Geodäten und Offizier George Everest benannt, der höchste der Antarktis nach dem US-amerikanischen Senator Carl Vinson. Der Denali, höchster Gipfel des nordamerikanischen Kontinents, hiess von 1917 bis 2015 offiziell Mount McKinley (nach William McKinley, dem 25. Präsidenten der USA), der Puncak Jaya, Top of Ozeanien, heisst auch Carstenz-Pyramide (nach dem niederländischen Seefahrer und Entdecker

Jan Carstenz). Drei der fünf höchsten Gipfel der ehemaligen Sowjetunion, der Pik Stalin (7495 m) von 1932 bis 1962, der Pik Lenin (7134 m) und der Pik (Jewgenija) Korschenewskaja (7105 m) waren nach Personen benannt bzw. sind es immer noch. Da nehmen sich der Piz Jenatsch (3249 m) und der Corn Jenatsch (3163 m) in Erinnerung an den Bündner Nationalhelden Jörg Jenatsch (1596–1639) sowie die italienisch-schweizerische Cima Garibaldi (2843 m) zu Ehren des italienischen Freiheitskämpfers Giuseppe Garibaldi (1807–1882) geradezu bescheiden aus, wenigstens was die Höhe betrifft.

200 Personengipfel in und am Rande der Schweiz wurden gefunden: vom Napoleon (ca. 2732 m) an der Haldensteiner Calanda über die Pointe Kurz (3677 m) für Vater Louis und die Pointe Marcel Kurz (3499 m) für den Sohn, über die Gipfel der heiligen Anna, Maria und Josef bis zur Okenshöhe (800 m) am Pfannenstiel und zur Eduardsruh (487 m) südlich von Frauenfeld. Der deutsche Mediziner Friedrich Parrot (1791–1841), der britische Anwalt George Stapylton Barnes (1858–1946) oder die holländische Kronprinzessin Amalia (geb. 2003) erhielten ebenfalls ihre Berge. Mit dabei sind auch gipfelähnliche Erhebungen wie das Fellenbergflieli (3385 m) an der Jungfrau, der Schillerstein (ca. 450 m) im Urnersee, der Otto von Greyerz-Hubel (ca. 590 m) in der Stadt Bern, die Tête de Calvin (ca. 822 m) im Neuenburger Jura und der Jakobsfelsen (ca. 737 m) am Nordrand des Kantons Schaffhausen.

Viele Namensgipfel sind auf der offiziellen Landeskarte der Schweiz verzeichnet, andere nur in der Literatur oder auf bergsportlichen Internetforen. Es gab Vorschläge, die sich nie durchgesetzt haben, wie Piz Flaig für den Piz Boval oder Jacksonspitze für das Pfaffenstöckli. Während ersteres zu begrüßen ist, da der deutsche Alpinist und Alpinautor Walther Flaig (1893–1972) als Spion für Nazideutschland verurteilt wurde<sup>3</sup>, ist letzteres insofern schade, weil damit die grosse Alpinistin Margaret Anne Jackson (1843–1906) geehrt worden wäre<sup>4</sup>.

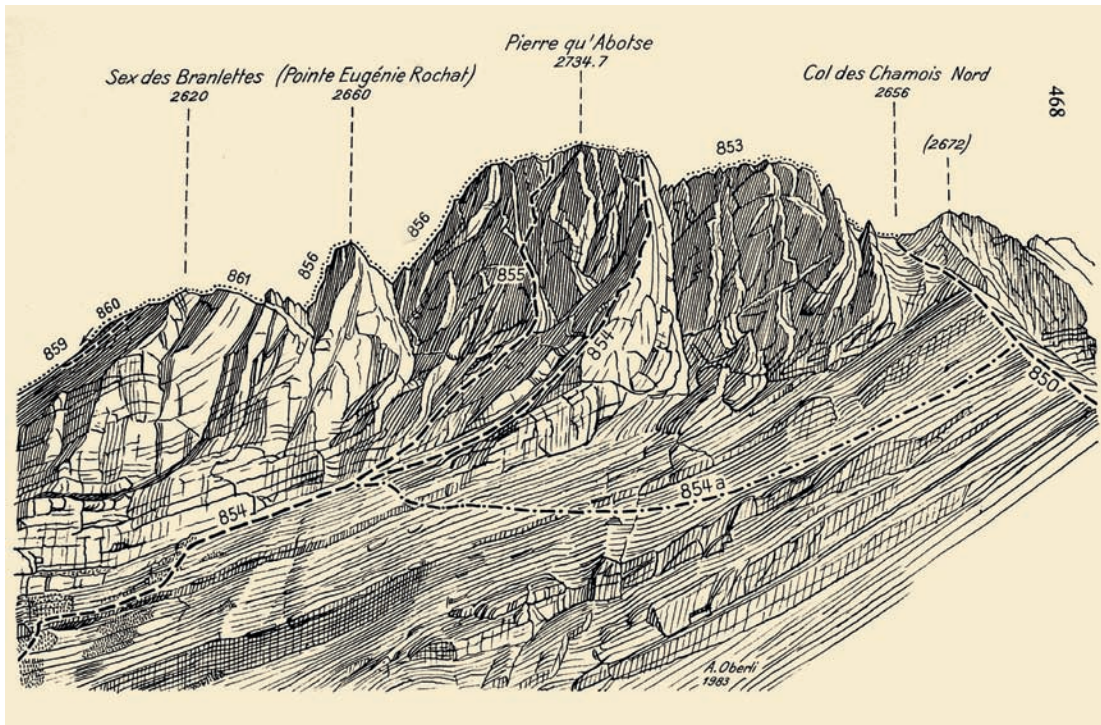


Figure 3 Pointe Eugénie Rochat. SAC Alpes et Préalpes vaudoises, 1985.

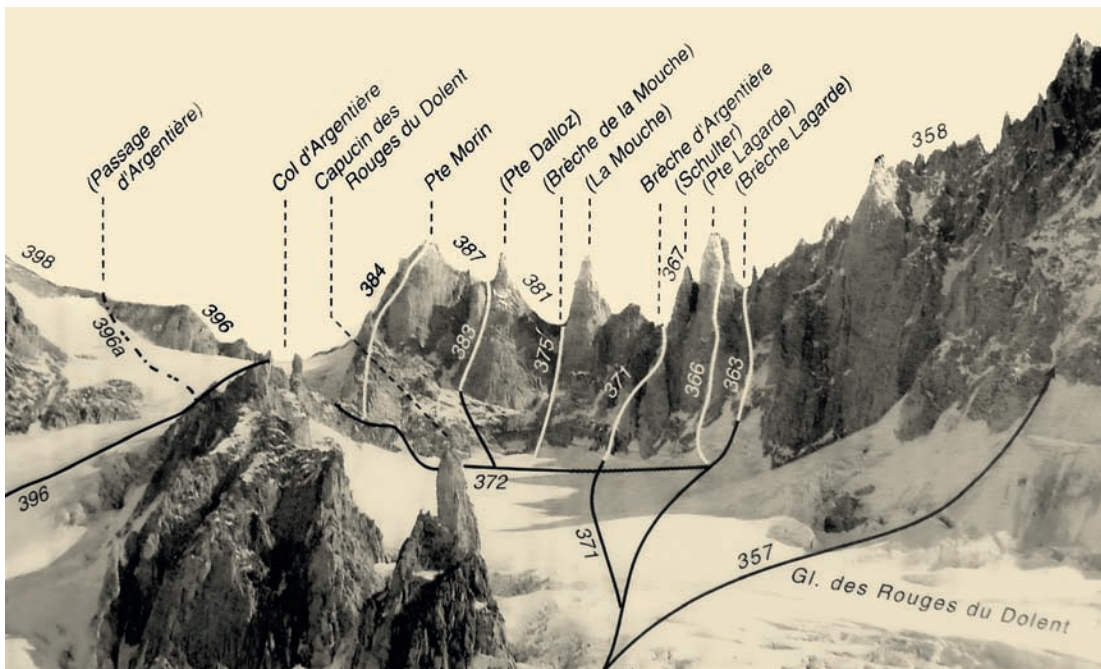


Figure 4 Pointes Morin, Dalloz, Lagarde und Kurz (rechts, ohne Namen auf diesem Foto). SAC Walliser Alpen, 1999.



Bei Personengipfeln klettern Frauen ohnehin hinten nach. Wer kennt schon die Ago di Cleopatra (ca. 3230 m) zwischen dem Torrone Centrale und dem Torrone Orientale im Bergell, die Punta Maria Cristina (3705 m) westlich des Zermatter Matterhorns oder die Pointe Eugénie Rochat (2559 m) am Waadtländer Matterhorn? Diese Gipfelnamen sucht man auf der Landeskarte vergeblich. Die Pointe Morin (3587 m) hingegen findet man angeschrieben zwischen der Tour Noir und dem Mont Dolent; sie steht für Micheline Morin (1899–1972) und Jean-Antoine Morin (1897–1943), französische Geschwister, die sich im Mont-Blanc-Massiv mit grossen Neutouren hervortaten. Die Pointe Morin wurde hier zu den weiblichen Personengipfeln gezählt, damit deren bescheidene Anzahl um einen höher wurde. Im Weiteren fällt auf, dass Frauen kleinere Berge erhalten haben. Immerhin gibt es die Pointe Burnaby (4133 m), den Ostgipfel des Bishorns in den Walliser Alpen; am 6. August 1884 erstmals bestiegen von Elizabeth Main (1861–1934), damals noch verheiratet mit Fred Burnaby, mit ihren Führern. Warum sie nicht zum nahen Hauptgipfel (4151 m) weitergingen, weiss man nicht; dann wäre wenigstens bei einer Erstbesteigung der 48 offiziellen Viertausender der Schweiz eine Frau dabei gewesen<sup>5</sup>. Den Namen Pointe Burnaby brauchte Emile-Robert Blanchet seinerseits im Bericht über die erste Durchsteigung der Nordostwand des Bishorns im Jahre 1924. Der berühmte Pianist, Komponist und Alpinist aus Lausanne, dem zahlreiche Erstbesteigungen und -begehungen gelangen, gab einem 30 Meter hohen Felsturm im Nordgrat des Balfrin, den er zusammen mit dem Führer Peter Maria Zurbriggen am 9. September 1920 erstmals erkletterte, den Namen Pointe Marie-Christine (ca. 3601 m), «*en honneur à ma femme*»<sup>6</sup>. Die Escherhöhe (675 m), «*höchster Punkt des Zürichsberges*», wie die an einem Findling angebrachte Metalltafel aufklärt, ehrt die Zürcher Schriftstellerin Nanny von Escher (1855–1932). Welche Frau sich allerdings hinter der Cima Dora (2453 m) im Zwischbergental versteckt, konnte

nicht herausgefunden werden. Sie ist seit 2001 auf der Landeskarte, aber in keinem der Führerwerke zu finden. In gängigen Tourenportalen wie [www.hikr.org](http://www.hikr.org) hat die Dora ihren Platz.

Die Liste mit den Personengipfeln der Schweiz wurde seit 2014 nach und nach zusammengestellt<sup>7</sup>. Für drei Gipfel konnten verschiedene Namen eruiert werden. Den namenlosen Gipfelpunkt 3063 des Blattes «Tödi» des Topographischen Atlas der Schweiz im Massstab 1:50 000 wollte der britische Erstbesteiger Martin Conway von 1894 zu Ehren seines nepalesischen Bergleiters und Soldaten Karbir Sing Piz Gurkha taufen<sup>8</sup>, die Zweitbesteiger um Hans Brun schlugen Heimstock vor, zu Ehren des berühmten Zürcher Geologen Albert Heim (1849–1937); dieser Name setzte sich durch, obwohl Heinrich Dübi (1848–1942), Redaktor des *Jahrbuch des Schweizer Alpenclub*, noch Zweifel geäussert hatte: «*Wir fürchten, daß beide Namen, so sehr wir den Betreffenden diese Auszeichnung gönnen möchten, vom eidg. topogr. Bureau aus prinzipiellen Gründen nicht werden acceptiert werden können.*»<sup>9</sup> Und dann sorgt seit ein paar Jahren das Agassizhorn (3947 m) in den Berner Alpen für dicke Schlagzeilen, nachdem bekannt worden war, dass der aus dem freiburgischen Môtier gebürtige Glaziologe und Zoologe Louis Agassiz (1807–1873) auch ein übler Rassist war. Alle bisherigen Versuche, den markanten Gipfel in Rentyhorn (nach einem Sklaven aus dem Kongo) oder in Perraudinhorn (nach dem Walliser Glaziologen Jean-Pierre Perraudin) umzutaufen, schlugen fehl<sup>10</sup>.

Von den hier aufgeführten 200 Gipfeln konnte gut die Hälfte bekannten Personen zugeordnet werden (85 Männer = 42,5 %; 12 Frauen = 6 %), und das mit Gipfeln, die in der alpinen Literatur sowie auf der Landeskarte unter diesem Namen einigermassen und aktuell bekannt sind. Zwölf männliche (inkl. Piz Gurkha etc.) und vier weibliche Namen konnten sich nicht durchsetzen. Zum Beispiel Almerhorn für das Grosse Fiescherhorn (4049 m) zu Ehren des berühmten Grindelwalder Bergführers Chris-



Eine eigene Kategorie bilden die Gipfel, die nach biblischen und nicht-biblischen Heiligen benannt sind, wie das Theodulhorn (3468 m) und der Pizzo San Giacomo (2924 m), die sich je über gleichnamigen Pässen zwischen der Schweiz und Italien erheben, die Rochers (1901 m) und Nez (1883 m) de St-Jacques in den Freiburger Alpen, der San Stefano (491 m), der zweite Hausberg von Chiasso.

tian Almer (1826–1898) oder Dame Alys (3293 m) in Andenken an Alice Eacy Young-Kennedy (1840–1922), die Mutter des Erstbesteigers Geoffrey Winthrop Young im Jahre 1898; seit 1977 heisst dieser Gipfel oberhalb der Belalp brav Gänderhorn. Die zweite Auflage von Über Eis und Schnee, des Standardwerkes zur Geschichte der Bergbesteigungen in der Schweiz, meinte zum Vorschlag von Young: «Eine Gelegenheitsbezeichnung, die ebensowenig Anspruch hat, in die Karten aufgenommen zu werden, wie die französischen Namen Bonne Poupée und Mauvaise Poupée, die in der Nähe eines Unterbächshorns, eines Hohstocks, eines Sparrhorns u.s.w. schlechterdings nicht angebracht sind.»<sup>11</sup>

Von unbekanntenen Personen sind einige Vor- und Nachnamen (alpin)touristische und kartografische Realität geworden. So der Pic André (ca. 952 m), ein Felsturm im oberen Teil der Arête du Raimeux im Berner Jura, der Mariannehubel (2155 m), ein sehr beliebter Skitouren-gipfel im Diemtigtal, die beiden Gipfel Piz digl Barba Peder (2745 m) und Muot digl Barba Peider (2978 m), die je auf das Jagdrevier eines Onkels Peter hinweisen, oder der Tschudi (2511 m), der östlichste Gipfel der Walenstöcke: Welche Person genau bzw. welche Familie dahintersteckt, weiss man nicht. Der Müllerspitz (1206 m) hoch oberhalb der Linthebene wird bereits im Jahre 1468 in einem Marchbrief erwähnt<sup>12</sup>.

Die 43 männlichen nicht genau bekannten Vor- und Familiennamen sowie die acht weiblichen Vornamen machen 25,5 % der personalisierten Gipfel der Schweiz aus. Mit dabei ist das vielbeschriebene Vrenelisgärtli (2905 m) in den Glarner Alpen. Aber auch das brüchige Vreneli (1887 m) im Lauterbrunnental verlockte einige Alpinisten zu Besteigung und Beschrei-

bung. «Schon als Schulbub hatte ich mich in das Vreneli vergafft», gesteht der Lauterbrunner Hoteliersohn Othmar Gurtner (1895–1958) in Schlechtwetter-Fahrten. Er bestieg mehrmals den 1878 erstmals von Eduard Müller erkletterten Zahn. «Wer dem Vreneli bei der Taufe Pate gestanden, weiss ich nicht. Sicherlich war es keiner der Herren Topographen. Die gaben ihm den prosaischen Namen <Dünne Fluh>.»<sup>13</sup>

Eine eigene Kategorie bilden die Gipfel, die nach biblischen und nicht-biblischen Heiligen benannt sind, wie das Theodulhorn (3468 m) und der Pizzo San Giacomo (2924 m), die sich je über gleichnamigen Pässen zwischen der Schweiz und Italien erheben, die Rochers (1901 m) und Nez (1883 m) de St-Jacques in den Freiburger Alpen<sup>14</sup>, der San Stefano (491 m), der zweite Hausberg von Chiasso. Dass sich solche Namensberge vor allem in katholischen Gebieten finden, erstaunt nicht. Im Tessin ist der heilige Bernhard von Clairvaux (um 1090–1153) dreimal auf Gipfeln zu finden, zweimal inklusive Kapelle. Da wurde zuerst das religiöse Gebäude errichtet, worauf der Name des/der Heiligen auf den Berg übergang, manchmal mit einem Monte präzisiert, wie beim Monte Sant'Agata (940 m). In den Walliser Alpen findet sich viermal der Name Madeleine; der Name kletterte von Alpweiden, die um den 22. Juli, dem Fest der Heiligen Magdalena, erstmals benutzt wurden, auf die Anhöhen hinauf<sup>15</sup>. Die Tour St-Martin (2907 m) im Diablerets-Massiv und die Martinsfluh (ca. 572 m) bei der Verenaschlucht, beide Martin von Tours (316–397) gewidmet, das skiweltcupberühmte Chuenisbärgli sowie die St. Chrischona (522 m), der höchste Gipfel des Kantons Basel-Stadt, sind die vier ersten Personengipfel, die auf dem amtlichen topografischen Kartenwerk der Schweiz verzeichnet

wurden (1844 bis 1846). Insgesamt warten in der Schweiz 28 männliche und zwölf weibliche heilige Gipfel auf Besucherinnen und Besucher, was einen Anteil von 20 % ergibt. Zusammen mit 48,5 % bekannter Personen ohne ein «St.» oder Ähnliches im Namen können 137 der 200 gefundenen personalisierten Gipfel der Schweiz einer Persönlichkeit zugeschrieben werden.

Bleiben wir kurz auf Jakobshorn (2589 m), Pilatus (2118 m), Säntis (2502 m) oder San Salvatore (913 m), was umso leichter fällt, als diese vier Namensgipfel je und exklusiv per Seilbahn erreichbar sind. 129 Gipfel (64,5 %) sind auf der Landeskarte der Schweiz im Massstab 1:25 000 angeschrieben (Stand Ende 2021). Beim Zeitpunkt, wann ein Name im eidgenössischen Landkartenwerk zum ersten Mal auftaucht, wurde der Massstab nicht berücksichtigt, ausser bei 1:10 000. Die Widmannshöhe (1496 m) schaffte es von 1993 bis 2012 aufs Blatt «Guttannen»; warum Joseph Viktor Widmann (1842–1911) den schattigen Gipfelplatz oberhalb der Grimselpassstrasse räumen musste, konnte nicht herausgefunden werden. Unter den Personengipfeln, welche es nicht auf die Landeskarte geschafft haben, finden sich einerseits diejenigen, die sich nicht durchsetzen konnten, wie Pointe Beaumont (2578 m) im Unterwallis oder Gerard's Peak (2522 m) in den Engelhörnern, obwohl Paul de Beaumont und Gerard Collier je die Erstbesteiger waren. Und andererseits solche, die den kartografischen Gipfelerfolg aus verschiedenen Gründen nicht schafften: Ablehnung des vorgeschlagenen Namens durch eine Behörde wie beim Piz (2473 m) für den kasachischen Radrennfahrer Alexander Vinokourow; wohl zu wenig Platz auf der Karte wie bei der Pointe (ca. 3661 m) für Bergführer Alphonse Couttet aus Chamonix. Piz und Pointe sind aber im alpinen analogen und digitalen Diskurs durchaus angekommen, genauso wie der Piz Oesch (1934 m) in den Berner Voralpen oder der Kluckerzahn (ca. 2896 m) in den Bergeller Alpen.

Eine kartografische «Speedbesteigung» schaffte hingegen der Genfer Humanist Henri Dunant (1828–1910) im Jahre 2014. Der damalige Bundespräsident Didier Burkhalter wollte für Dunant, der wesentlich zur Gründung des Roten Kreuzes (1863) sowie zur Genfer Konvention (1864) beigetragen hatte, einen Gipfel im Monte Rosa benennen, wenn möglich in der Nähe der Dufourspitze (4634 m). Der Genfer Kartograf und General Guillaume Henri Dufour (1787–1875) hatte an der Gründung des Roten Kreuzes teilgenommen. Dass ihm die Ehre des höchsten Gipfels der Schweiz zugesprochen wurde, geht auf einen Bundesratsbeschluss von 1863 zurück<sup>16</sup>. Für die neue Dunantspitze dachte man zuerst ans Nordend (4609 m), die Nummer Zwei des Monte Rosa, fand diesen mächtigen Gipfel dann aber doch zu bekannt in Bergsteigerkreisen. Fündig wurde man mit der Ostspitze (4632 m) auf dem Kamm der Dufourspitze. An einer feierlichen Zeremonie am 6. Oktober 2014 auf dem Gornergrat taufte Burkhalter die bescheidene Ostspitze in Dunantspitze um. Die Gemeinde Zermatt sowie der Kanton Wallis waren mit der Neubenennung einverstanden<sup>17</sup>. Und Mitte Januar 2015 erhielt die Dufourspitze auf <http://map.geo.admin.ch> schriftlich ihren neuen Nachbarn. Allerdings ist die gewählte Schrift bei der Dunantspitze zu gross geraten. Sie müsste, kartografisch gesehen, kleiner als bei der Dufourspitze sein, weil der neue Namensberg nur ein Nebengipfel ist. Auch wenn Didier Burkhalter bei der Taufe auf dem Gornergrat behauptet hatte, die beiden höchsten Gipfel der Schweiz würden nun Dufourspitze und Dunantspitze heissen<sup>18</sup>. Da letzterer auch mit gutem Willen nicht als eigenständiger Gipfel gilt, bleiben Nordend, Zumsteinspitze (4563 m) und Punta Gnifetti/Signalkuppe (4554 m) auf den Rängen zwei bis vier in der helvetischen Gipfelhöhenliste.

Fünfehn Viertausender stehen auf der Personengipfelliste, wovon drei nur von historischem Interesse sind. Bleiben zwölf, die mit

Ausnahme von Dufour- und Dunantspitze sowie Pointe Burnaby alle auf der schweizerisch-italienischen Staatsgrenze liegen. Überhaupt hat Italien mit 34 Personengipfeln auf der Grenze (17 %) den grössten Anteil an den 200 gefundenen Gipfeln; Frankreich hat deren zehn, Österreich vier, Deutschland und Liechtenstein je keinen. Diese Vorrangstellung des südlichen Nachbarn der Schweiz hat drei Gründe. Erstens ist die Grenze zu Italien mit 800 Kilometern nicht nur die längste, sondern auch noch fast ausschliesslich gebirgig; entsprechend viele Gipfel konnten und mussten da einen Namen erhalten. Zweitens benennt man in Italien Gipfel und Hütten gerne mit Namen von Personen. Ein Beispiel aus dem Bergell: Die Bergsteiger-Unterkünfte auf der Schweizer Seite heissen Albigna, Sciora und Sasc Furä, auf der italienischen aber Allievi-Bonacossa, Gianetti und Luigi Brasca, um nur drei zu nennen. Die Punta Brasca (ca. 3020 m), und das ist jetzt doch eine kleine Überraschung, befindet sich ganz auf Schweizer Boden in der Suretta-Gruppe, zwar ohne Namen auf [map.geo.admin.ch](http://map.geo.admin.ch), aber aufgenommen im SAC-Führer. Und drittens ist das Grenzgebirge in mehreren schweizerischen und italienischen Führerwerken bestens dokumentiert, wodurch die Personengipfel eine Legitimation erhalten, auch wenn der Name auf der schweizerischen Landeskarte fehlt.

Dass Italien an erster Stelle der nicht-schweizerischen Personen liegt, die hierzulande ihre Gipfel haben, ist nur folgerichtig. Die insgesamt 97 heute gebräuchlichen Namen für bekannte Personen (ohne Heilige) teilen sich wie folgt auf: Schweiz 45, Italien 20, Frankreich 9, Deutschland und Grossbritannien inklusive Irland je 8, Österreich 2 und verschiedene 5.

Eine Besonderheit unter den mit einem Gipfel geehrten Persönlichkeiten sind die Erstbesteiger und – selten – Erstbesteigerinnen. Die bergsportliche Inbesitznahme wird so zur verbalen. Bei 26 aktuell gebräuchlichen Gipfelnamen ist das der Fall. Acht nach Erstbesteigungen vorge-

schlagene Namen zu Ehren der Erstbesteiger konnten sich nicht durchsetzen. Dafür sind drei Fast-Erstbesteiger an ihrem Gipfel verewigt, so der Stuttgarter Finanzrat E. Renner, der 1888 zweimal vergeblich versuchte, den schwierigen Mittelgipfel (3396 m) des Fluchthorns in der östlichen Silvretta auf der Grenze Schweiz-Österreich zu erklettern<sup>19</sup>. 1,2 Kilometer südöstlich der Rennerspitze erhebt sich der rund 50 Meter hohe Paulcketurm (3073 m). Am 6. September 1906 gelang Wilhelm Paulcke (1873–1949) und Ferdinand Fuchs die erste Besteigung. Heinrich Cranz schlug in der *Zeitschrift des Deutschen und Österreichischen Alpenvereins* von 1909 den Namen Paulcketurm vor; der SAC-Clubführer von 1934 übernahm den Namen, neben dem angestammten Zahnturm. In der Landeskarte der Schweiz von 2014 ist der brüchige Turm erstmals unter beiden Namen eingetragen. Zum morschen Fels passt Paulckes politische Gesinnung: Sein Buch *Berge als Schicksal* von 1936 ist eine ungeniessbare Mischung von Deutschtümelei und Volk, Sieg und Kampf; 1943 erhielt er den Grossen Ehrenbrief des Nationalsozialistischen Reichsbundes für Leibesübungen<sup>20</sup>.

Eine besondere Kategorie bilden diejenigen Erstbesteiger, die den von ihnen eroberten Gipfel einem weiblichen Familienmitglied widmeten, wie bei der Punta Alessandra (3268 m) zu Ehren von Alexandrine von Rydzewsky-von Nordmann (1847–1924). Eine weitere vorher namenlose Spitze benannte Umberto Balestreri (1889–1933), ein bekannter italienischer Alpinist (er starb in einer Spalte des Morteratschgletschers) und Jurist (er verweigerte die Mitgliedschaft im Partito Nazionale Fascista), nach seiner Tochter; die Punta Maria Luisa (ca. 3317 m) liegt im Grenzkamm zwischen dem Mont Vêlan und der Dent d'Hérens<sup>21</sup>. Der Schweizer Führerautor Marcel Kurz (1887–1967) war damit nicht zufrieden: «*Malgré toute la sympathie de l'auteur pour le cher disparu et sa petite fille, il est impossible d'admettre de nouveaux noms personnels sur notre frontière.*»<sup>22</sup> Er schlug den Namen Petit Epicoune





Figure 5 Studerhorn links, Finsteraarhorn und Agassizhorn (ganz rechts). *Jahrbuch SAC*, 1865.

vor. Maurice Brandt (1927–1999), Nachfolger von Kurz für die SAC-Führer zu den Walliser Alpen, bekräftigte das Urteil im Führer von 1987; in der Auflage von 1999 fehlt es<sup>23</sup>. Dass sowohl Marcel Kurz wie Brandt heute «ihre» Gipfel erhalten haben, steht auf einem separaten Blatt... In der aktuellen, von anderen Autoren verfassten Ausgabe von 2014 stehen die Namen Petit Epicoune und Punta Maria Luisa gleichberechtigt nebeneinander<sup>24</sup>. Nun fehlt nur noch die Aufnahme auf die Landeskarte, wenigstens mit einer Kote.

Höhe und Bezeichnung: Genau das vermisste Ludwig Freiherr von Welden (1780–1853), als er begann, das Monte Rosa-Massiv zu vermessen. «*Ich hatte bereits bei meiner ersten Reise nach dem Monte-Rosa im Jahre 1821 die grössten Schwierigkeiten, mich zu orientieren, in dem Mangel aller eigenen Namen gefunden, die eine so grosse Gebirgsstrecke doch nöthig hat, um beschrieben zu werden. Jede grosse Bergspitze, nach der ich mich in der Runde von mehreren Stunden erkundigte, war der Monte-Rosa, und nichts Anderes konnte ich von meinen Führern herausbringen, deren Unkenntniss ich dieses zuschrieb.*»<sup>25</sup> Der österreichische General und Topograf veröffentlichte 1824 in Wien das Werk *Der Monte-Rosa, eine topographische und naturhistorische Skizze, nebst einem Anhang der von Herrn Zumstein gemachten*

*Reisen zur Ersteigung seiner Gipfel*. Von den neun Gipfeln des eigentlichen Monte-Rosa-Stocks gab von Welden acht den Namen, die sich seither eingebürgert haben, von der «Vincent-Pyramide» bis zum «Nord-Ende». Nur die «Höchste Spitze» wurde 1863 zu Ehren eines anderen Generals in Dufourspitze umgetauft, und die Signalkuppe erhielt nach ihrem Erstbesteiger noch den Zweitnamen Punta Gnifetti. Und warum wählte von Welden deutsche Namen für die namenlosen Spitzen? Weil, wie er argumentierte, «*wirklich der ganze Monte-Rosa von allen Seiten von Deutschen umgeben ist, und ihnen gleichsam anzugehören scheint*»<sup>26</sup>. Zu Beginn des 19. Jahrhunderts war das Walserdeutsche in den drei Dörfern am Ost- und Südfuss des Monte Rosa noch viel lebendiger als heute, und in Zermatt wird ja ebenfalls Deutsch gesprochen.

Es gibt keinen anderen Berg der Alpen, an dem so viele Namen so prominent verewigt sind, wie der Monte Rosa. Und es gibt keine andere Gegend in der Schweiz mit so zahlreichen Personengipfeln als Unteraar- und Finsteraarhorngletscher in den östlichen Berner Alpen. Von 1840 bis 1845 logierten dort Wissenschaftler, insbesondere aus Neuchâtel, mit ihren einheimischen Führern, betrieben glaziologische, geologische, topografische, botanische und

zoologische Studien, und sie machten auch (Erst) besteigungen. Die Führer hätten nur Finsteraarhorn und das Oberaarhorn namentlich benennen können, schrieb Edouard Desor (1811–1882) im 1841 erschienenen Buch *Excursions et Séjour de M. Agassiz sur la mer de glace du Lauteraar et du Finsteraar, en société de plusieurs naturalistes*. Deshalb entschlossen sie sich im Sommer 1840 «*que nous désignerions les autres [cimes] d'après le nom des plus célèbres géologues et physiciens suisses*»<sup>27</sup>. Die damals acht benannten Gipfel behielten ihre Namen bis heute. Das Studerhorn (3636 m) hat gleich zwei Berner Namenspatrons: Gottlieb Studer (1804–1890) und seinen Vetter Bernhard Studer (1794–1887). In *Das Panorama von Bern. Schilderung der in Berns Umgebungen sichtbaren Gebirge* schilderte Gottlieb Studer, wie es dazu kam: «*Als der Verfasser auf seiner Strahleckreise im Jahr 1839 bei dem zuverlässigen [Jakob] Leuthold sich vergebens nach dem Namen dieses bisher unbekanntes Horns erkundigte, fielen seine Freunde auf den scherzhaften Einfall, dasselbe nach seinem Namen zu taufen, und es wurde diese Benennung von Agassiz zu Ehren unseres bekannten Geologen B. St. adoptiert.*»<sup>28</sup> Die Erstbesteigung des Studerhorns machte Gottlieb Studer mit seinen Leuten am 5. August 1864, seinem 60. Geburtstag. Besser lässt sich ein runder Geburtstag eines Alpinisten kaum feiern. Gottlieb Studer, der zu den 35 Mitbegründern des Schweizer Alpen-Clubs am 19. April 1863 in Olten gehört, verfasste für den zweiten Jahrgang des *Jahrbuch des Schweizer Alpenclub* von 1865 den Bericht über die Fahrt aufs Studerhorn: «*Als wir nur noch einige Schritte vom Ziele entfernt waren, machten meine Vorgänger Front und liessen mir in freundlicher Weise die Ehre, zuerst den Fuss auf den jungfräulichen Gipfel des Studerhorns zu setzen.*»<sup>29</sup>

Im gleichen Jahrgang des SAC-Jahrbuches befasste sich der Bündner Johann Coaz (1822–1918), Forstingenieur, Gebirgstopograf, Erstbesteiger und Namensgeber des Piz Bernina im Jahre 1850, ausführlich mit der «*Benennung noch unbezeichneter Oertlichkeiten in den Schweizeralpen*»<sup>30</sup> und kommt darin auch auf die Personengipfel

zu sprechen: «*In jüngster Zeit endlich wurden auch mehrere Bergspitzen und andere alpine Orte mit Namen ausgezeichneter Führer, kühner Bergsteiger oder solcher Personen belegt, die sich durch ihre Verdienste in Erforschung der Alpenwelt hervorgethan. Diese persönliche Huldigung fand indessen doch nur im Berner Oberland u. z. Th. im Wallis statt, dessen Gebirge von Touristen und Gelehrten bisher am meisten besucht und erforscht wurden; in anderen Kantonen ist dies nur ausnahmsweise oder gar nicht der Fall.*»<sup>31</sup> Zu den Ausnahmen gehören Speichstock (2966 m) und Hauserhorn (2750 m) in den Glarner Alpen, benannt nach zwei SAC-Mitbegründern. Coaz konnte sich «*mit der Uebertragung von Personen-Namen auf Bergspitzen im Allgemeinen nicht befreunden. Es ist nach meiner Ansicht eine Anmassung unserer Generation, Gebirge, die hunderttausende von Jahren älter sind als wir und uns um ebenso viele Jahre überleben werden, mit unserem flüchtigen Leben in unzertrennliche Verbindung bringen zu wollen. [...] Ausgezeichnete Schweizer, die sich um das Vaterland Verdienste erworben, die leben wärmer im Herzen des Volkes fort, zu dessen Wohlergehen sie beigetragen, als auf den hohen, kalten Olymp.*»<sup>32</sup> Wie die Zusammenstellung zeigt, wurde dem Wunsch von Coaz nur halbwegs entsprochen. Zieht man von den 97 heute bekannten, nach Persönlichkeiten benannten Gipfeln diejenigen ab, die sich zu Coaz-Zeiten bereits etabliert hatten (neun Gipfel in den Berner Alpen, fünf am Monte Rosa, zwei in den Glarner Alpen und je einer am Matterhorn und im Oberengadin), so fanden seit 1865 79 Übertragungen von Personennamen auf Bergspitzen statt.

Der Autor dieser Zusammenstellung schliesst jedoch nicht aus, dass der eine oder andere personifizierte Gipfel übersehen wurde. Er denkt dabei keineswegs an Ankenbälli, Ankestock oder Ankehübel, wohl wissend, von welchem Milchverarbeitungsprodukt sich der Name ableitet. Aber Pointe de Tsirouc, Tête de Ran und Mont Racine stammen möglicherweise von Familiennamen ab. Und was ist mit dem Hächler (1282 m) beim Weissenstein? Ich frage mal Beat Hächler, Direktor des Alpinen Museums der Schweiz in Bern.



## Literaturliste Tabelle

AACB, *Clubführer durch die Engelhörner*, Bern, Verlag von G. A. Bäschlin, 1914, 104 p.

AACB, *Engelhornführer*, Bern, Verlag A. Francke, 1934, 80 p.

AACZ/SAC, *Führer durch die Urner Alpen II*, Zürich, A. Tschopp, 1905, 304 p.

AGUILAR Laura, REDMANN Ueli, *Schaffhausen. 60 ausgewählte Wanderungen*, München, Bergverlag Rother, 2016, 208 p.

ALLGÄUER Oskar, *Zentralschweizerische Voralpen II (Unterwaldner Voralpen)*, Luzern, SAC Sektion Pilatus, 1930, 248 p.

*Die Alpen – Les Alpes – Le Alpi. Schweizer Alpen-Club SAC – Club Alpin Suisse CAS – Club Alpino Svizzero CAS – Club Alpin Svizzer CAS*, Bern, Schweizer Alpen-Club Zentralverband, seit 1925.

*Alpes fribourgeoises*, Kriens, Publications du CAS, 1951, 240 p.

*Alpina. Mitteilungen des Schweizer Alpen-Club. Bulletin officiel du Club Alpin Suisse*, Zürich, Orell Füssli, 1893-1924.

*The Alpine Journal. The journal of the Alpine Club. A record of mountain adventure and scientific observation*, London, Alpine Club, since 1863.

ANKER Daniel, *Jungfrau – Zauberberg der Männer*, Zürich, AS Verlag, 1996, 141 p.

ANKER Daniel, *Finsteraarhor – die einsame Spitze*, Zürich, AS Verlag, 1997, 125 p.

ANKER Daniel, *Bernina – König der Ostalpen*, Zürich, AS Verlag, 1999, 176 p.

ANKER Daniel, SCHNEGG Ralph, *Skitouren Berner Alpen West, Waadtländer und Freiburger Alpen. Le Moléson bis Balmhorn*, Bern, SAC Verlag, 2000, 668 p.

ANKER Daniel, VOLKEN Marco, *Monte Rosa – Königin der Alpen*, Zürich, AS Verlag, 2009, 333 p.

ANKER Daniel, «Wie die Jungfrau zur «Madame Meyer» wurde», *Neue Zürcher Zeitung*, 8.7.2011, p. 56.

ANKER Daniel, *Helvetia-Club. 150 Jahre Schweizer Alpen-Club SAC, 1863-2013*, Bern, SAC Verlag, 2013, 277 p.

ANKER Daniel, *Matterhorn – Berg der Berge*, Zürich, AS Verlag, 2015, 333 p.

ANKER Daniel, BACHMANN Thomas, *Gipfelziele im Tessin. 88 Wanderungen zwischen Gotthard und Generoso*, Zürich, Rotpunktverlag, 2017, 335 p.

ANKER Daniel, *Après-Lift. 49 Skitouren auf Ex-Bahn-Berge der Schweiz*, Zürich, AS Verlag, 2022, 373 p.

ARMELLONI Renato, *Alpi Lepontine. Sempione – Formazza – Viguzzo*, Milano, CAI/TCI, Guida dei Monti d'Italia, 1986, 477 p.

ARMELLONI Renato, *Alpi Retiche. Cima di Piazzè – Piz Sesvenna*, Milano, CAI/TCI, Guida dei Monti d'Italia, 1997, 428 p.

BALMER Dres, *Wanderziel Hütte. Ein Kulturführer zu 50 SAC-Hütten*, Bern, SAC Verlag, 2006, 272 p.

BANZHAF Bernhard Rudolf, BINER Hermann, BURGNER Beat, *Walliser Alpen 4/5. Vom Theodulpass zum Simplon. Alpinführer*, Bern, SAC Verlag, 2009, 649 p.

BANZHAF Bernhard Rudolf, BINER Hermann, THELER Vincent, *Matterhorn/Dent Blanche/Weisshorn. Vom Col Collon zum Theodulpass. Alpine Touren, Walliser Alpen*, Bern, SAC Verlag, 2010, 658 p.

BANZHAF Bernhard Rudolf, FOURNIER Xavier, RODUIT Olivier, *Mont Dolent/Grand Combin/Pigne d'Arolla. Vom Col de Balme zum Col Collon. Alpine Touren, Walliser Alpen*, Bern, SAC Verlag, 2014, 928 p.

*Baselbieter Namenbuch 5. Die Orts- und Flurnamen des Kantons Basel-Landschaft. Bezirk Liestal*, Liestal, Verlag des Kantons Basel-Landschaft, 2017.

BAUER Ursula, FRISCHKNECHT Jürg, *Ein Russ im Bergell. Anton von Rydzewski 1836-1913: der erste Fotograf des Bergells*, Chur, Verlag Desertina, 2007, 135 p.

BONACOSSA Aldo, *Másino – Bregaglia – Disgrázia*, Milano, CAI/TCI, Guida dei Monti d'Italia, 1936, 591 p.

BRANDT Maurice, *Guide d'escalades dans le Jura, Vol. I*, Berne, Éditions du CAS, 1966, 336 p.

BRANDT Maurice, *Berner Voralpen*, Bern, SAC Verlag, 1981, 508 p.

BRANDT Maurice, *Guide d'escalades dans le Jura, Vol. II*, Berne, Éditions du CAS, 1981, 344 p.

- BRANDT Maurice, *Guide des Alpes et Préalpes vaudoises*, Berne, Éditions du CAS, 1985, 588 p.
- BRANDT Maurice, *Walliser Alpen 3. Col Collon – Theodulpass*, Bern, SAC Verlag, 1993, 628 p.
- BRANDT Maurice, *Walliser Alpen 1. Vom Trient zum Gr. St. Bernhard*, Bern, SAC Verlag, 1999, 724 p.
- BRANDT Maurice, *Walliser Alpen 2. Vom Gr. St. Bernhard zum Col Collon*, Bern, SAC Verlag, 1999, 730 p.
- BRANDT Maurice, BRENNA Giuseppe, *Tessiner Voralpen 5*, Bern, SAC Verlag, 2000, 574 p.
- BRENNA Giuseppe, *Misoxer Alpen 4*, Bern, SAC Verlag, 1981, 725 p.
- BRITSCHGI Markus, FÄSSLER Doris, ANKER Daniel, *Elizabeth Main (1861-1934). Alpinistin, Fotografin, Schriftstellerin: eine englische Lady entdeckt die Engadiner Alpen*, Luzern, Diopter Verlag für Kunst und Fotografie, 2003, 176 p.
- BUSCAINI Gino, *Alpi Pennine, Volume II, Cervino – Alta Valpelline*, Milano, CAI/TCI, Guida dei Monti d'Italia, 1970, 612 p.
- BUSCAINI Gino, *Alpi Pennine, Volume I, Das Col du Petit Ferret al Col d'Otemma*, Milano, CAI/TCI, Guida dei Monti d'Italia, 1971, 495 p.
- BUSCAINI Gino, *Monte Rosa e Mischabel*, Milano, CAI/TCI, Guida dei Monti d'Italia, 1991, 688 p.
- CAMINADA Paul, *Pioniere der Alpentopographie. Die Geschichte der Schweizer Kartenkunst*, Zürich, AS-Verlag, 2003, 240 p.
- CANETTA Nemo, MIOTTI Giuseppe, *Bernina*, Milano, CAI/TCI, Guida dei Monti d'Italia, 1996, 616 p.
- CHABOD Renato, GRIVEL Lorenzo, SAGLIO Silvio, BUSCAINI Gino, *Monte Bianco, Volume II*, Milano, CAI/TCI, Guida dei Monti d'Italia, 1968, 326 p.
- COOLIDGE W. A. B., *The Range of the Tödi*, London, T. Fisher Unwin, Conway and Coolidge's Climbers' Guide, 1894, 167 p.
- COOLIDGE W. A. B., DÜBI Heinrich, *Hochgebirgsführer durch die Berner Alpen I. Von der Dent de Morcles bis zur Gemmi*, Bern, A. Francke Verlag, 1907, 111 p.
- COOLIDGE W. A. B., DÜBI Heinrich, *Hochgebirgsführer durch die Berner Alpen III. Vom Mönchsloch zur Grimsel*, Bern, A. Francke Verlag, 1909, 199 p.
- COOLIDGE W. A. B., DÜBI Heinrich, *Hochgebirgsführer durch die Berner Alpen II. Von der Gemmi zum Mönchsloch*, Bern, A. Francke Verlag, 1910, 259 p.
- DEVAUX GIRARDIN Carine, DEVAUX Christophe, *Escalade dans le Jura bernois*, Berne, Éditions du CAS, 2007, 240 p.
- DEVIES Lucien, HENRY Pierre, *La chaîne du Mont Blanc III. Aiguille Verte – Triolet – Dolent – Argentières – Trient*, Paris, Éditions Arthaud, 1975, 491 p.
- DÜBI Heinrich, *Walliser Alpen IIIb. Vom Strahlhorn bis zum Simplon*, Bern, SAC Verlag, 1916, 381 p.
- DÜBI Heinrich, *Alpes Valaisannes II. Du Col de Collon au Col du Théodule*, Berne, Éditions du CAS, 1922, 374 p.
- EGGERLING Carl, TÄUBER Carl, *Bündner Alpen 8, Siloretta – Samnaun*, Bern, SAC Verlag, 1934, 468 p.
- FALKE Konrad, *Im Banne der Jungfrau*, Zürich, Rascher & Cie, 1909, 250 p.
- FERRARI Erminio, PALEARI Alberto, *Ossola quota 3000. 75 cime da scoprire*, Gignese, Monte-Rosa edizioni 2019, 256 p.
- FLÜCKIGER Alfred, *Offizieller Ski-Tourenführer der Schweiz. Herausgegeben vom Schweizerischen Skiverband*, Zürich, Kümmerly & Frey / Emil Rüeegg & Co., 1933, 367 p.
- FRICK Chris, DEVAUX GIRARDIN Carine, *Kletterführer Basler Jura*, Bern, SAC Verlag, 2020, 396 p.
- FRISCHKNECHT Jürg, «Wie der Berninapoet Walther Flaig einen Spion in die Schweiz schickte», in: ANKER Daniel, *Bernina – König der Ostalpen*, Zürich, AS Verlag, 1999, pp. 120-133.
- FRISCHKNECHT Jürg, «Walt(h)er Flaig: <Schweizer Zeitgenosse> lässt in der Schweiz spionieren», in: PROSKE Wolfgang (Hg.), *Täter Helfer Trittbrettfahrer, Band 5: NS-Belastete aus dem Bodenseeraum*, Gerstetten, Kugelberg Verlag, 2016, pp. 103-114.
- Geographisches Lexikon der Schweiz*, Neuenburg, Gebrüder Attinger, 1900-1910, 6 Bände.
- GERBER Martin, *Kletterführer Berner Oberland Nord*, Bern, SAC Verlag, 2015, 352 p.
- GIGLIO Pietro, PECCHIO Oriana, *Enciclopedia della Valle d'Aosta*, Bologna, Zanichelli, 2005, 408 p.

- GOGNA Alessandro, RECALATI Angelo, *Mesolcina – Spluga*, Milano, CAI/TCI, Guida dei Monti d'Italia, 1999, 575 p.
- GRANDE Julian, *The Bernese Oberland in Summer and Winter. A Guide-Book*, London, Thomas Nelson & Sons, 1911, 202 p.
- Guide de la Chaîne frontière entre la Suisse et la Haute Savoie II*, Genève, Section genevoise du Club Alpin Suisse, 1930, 204 p.
- GUJAN Peter, HARTMANN Gian Andrea, *Bündner Alpen, Silvretta/Unterengadin/Münstertal. Alpine Touren*, Bern, SAC Verlag, 2010, 695 p.
- GURTNER Othmar, *Schlechtwetter-Fahrten*, Bern, G. A. Bäschlin, 1917, 96 p.
- HALDER Arnold, *Bergluft. Sonntagsstrefferein eines alten Clubisten*, Bern, Dalp'schen Buch- und Kunsthandlung, 1869, 221 p.
- HÄNE Stefan, «Ein rassistischer Schweizer Pionier und sein Gipfel», *Tages-Anzeiger*, 30.6.2007, p. 8.
- HENSELER Nathalie, *Gipfelgeschichten. Wie die Schweizer Berge zu ihren Namen kamen*, Lenzburg, Fona Verlag, 2010, 185 p.
- HERTIG Paul, *Wie die Berge zu ihren Namen kamen. Wer waren die Männer, die mit Gipfelnamen geehrt wurden?*, Guttanen, Einwohnergemeinde, 1999, 48 p.
- Historisch-Biographisches Lexikon der Schweiz*, Neuenburg, Administration des Historisch-biographischen Lexikons der Schweiz, 7 Bände, 1921-1934.
- HOHL Ludwig, *Jugendtagebuch*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1998, 221 p.
- HUG Oscar A., LAUPER Hans, SIEGFRIED Walter, BRAWAND Samuel, *Hochgebirgsführer durch die Berner Alpen IV. Petersgrat – Finsteraarjoch – Unteres Studerjoch*, Bern, Verlag A. Francke, 1931, 256 p.
- HUG Oscar A., LAUPER Hans, SIEGFRIED Walter, BODMER Daniel, *Hochgebirgsführer durch die Berner Alpen IV. Petersgrat – Finsteraarjoch – Unteres Studerjoch – Galmilücke*, Bern, Verlag A. Francke, 1956, 230 p.
- HUNZIKER Manfred, *Bündner Alpen 3. Avers (San Bernardino bis Septimer)*, Bern, SAC Verlag, 1994, 312 p.
- HUNZIKER Manfred, BRANDT Maurice, BRENNA Giuseppe, *Gotthard. Von der Furka zum Lukmanier*, Bern, SAC Verlag, 1995, 412 p.
- HUNZIKER Manfred, *Bündner Alpen 2. Vom Lukmanier zum Domleschg*, Bern, SAC Verlag, 1996, 434 p.
- HUNZIKER Manfred, *Bündner Alpen 6. Vom Septimer zur Flüela*, Bern, SAC Verlag, 2000, 483 p.
- HUNZIKER Manfred, *Bündner Alpen, Ringelspitz/Arosa/Rätikon. Alpine Touren*, Bern, SAC Verlag, 2010, 707 p.
- Jahrbuch des Schweizer Alpenclub*, Bern, Verlag der Expedition des Jahrbuches des S.A.C., 1864-1923.
- JOUTY Sylvain, ODIER Hubert, *Dictionnaire de la montagne*, Paris, Omnibus, 2009, 1065 p.
- KANTEZKY Reinhard, RÜBER Hedwig, STRASSER Axel, *Personalbibliographie historischer Persönlichkeiten des Alpinismus*, München, Deutscher Alpenverein, 1988, 412 p.
- KRAEGE Charles, *Lexique de toponymie alpine III*, Lausanne, Éditions Section des Diablerets CAS, 1995, 111 p.
- KÜNZI Gilbert, KRAEGE Charles, *Montagnes romandes. À l'assaut de leur nom. Étude étymologique des noms de Suisse romande*, Yens-sur-Morge, Éditions Cabédita, 2001, 184 p.
- KURZ Louis, KURZ Marcel, *Guide de la chaîne du Mont Blanc à l'usage des alpinistes*, Lausanne, Payot, 1935, 501 p.
- KURZ Marcel, *Alpes Valaisannes I. Du Col Ferret au Col de Collon*, Berne, Éditions du CAS, 1923, 304 p.
- KURZ Marcel, *Alpes Valaisannes I. Du Col Ferret au Col Collon*, Berne, Éditions du CAS, 1937, 304 p.
- LA HARPE Eugène de, *Les Alpes Vaudoises. Guide détaillé des Pléiades aux Dents de Morcles*, Lausanne, Libr. des Semailles & Section des Diablerets du Club Alpin Suisse, 1931, 276 p.
- LENZ Folkert, «Eine Frage der Ehre», *Bergsteiger*, Serie: Die Paten/Teil 2, Nr. 08/2013, pp. 116-119.
- MATHIEU Roger, *Walliser Alpen, Simplon/Binntal/Nufenen. Alpine Touren*, Bern, SAC Verlag, 2011, 643 p.
- MEIER Ruedi, *Chaîne franco-suisse. Du col des Montets au lac Léman*, Berne, Éditions du CAS, 2003, 633 p.

- MEIER Ruedi, ALIG Peter, *Bündner Alpen 4. Südliches Bergell – Disgrazia*, Bern, SAC Verlag, 2006, 637 p.
- MOOSER Philipp, ««Berg der Schande» behält seinen Namen», *www.1815.ch*, 25.8.2015.
- MOSIMANN Ueli, *Berner Alpen 5. Von Grindelwald zur Grimsel*, Bern, SAC Verlag, 1996, 472 p.
- NYFFENEGGER Eugen, GRAF Martin H., *Thurgauer Namenbuch. Teilband 4: Verzeichnis und Dokumentation der Flurnamen des Kantons Thurgau L-Z*, Frauenfeld, Huber Verlag, 2007, 911 p.
- OCHSNER Kaspar, *Engelhornführer*, Bern, Akademischer Alpenclub Bern, 1990, 152 p.
- REMY Claude et Yves, *Gastlosen*, Lausanne, E. Charlet, 1999, 191 p.
- REMY Claude et Yves, *Escalades. Jura, Vaud, Chablais, Bas-Valais, Sanetsch*, Vers-l'Église, C. et Y. Remy, 2010, p. 287.
- REMY Claude et Yves, *Escalades. Vaud, Chablais, Bas-Valais, Sanetsch*, Vers-l'Église, C. et Y. Remy, 2019, p. 400.
- RHYNER Hansueli, JENNY Ruedi, LEUZINGER Samuel, *Glarner Alpen. Walensee bis Tödi. Alpine Touren*, Bern, SAC Verlag, 2013, 584 p.
- RÖLLIN Albert, TÄUBER Carl, *Bündner Alpen 3. Calanca – Misox – Avers*, Bern, SAC Verlag, 1921, 248 p.
- SCHNEGG Ralph, ANKER Daniel, *Skitouren Berner Alpen West. Gantrisch bis Wildhorn*, Bern, SAC Verlag, 2006, 524 p.
- SCHORTA Andrea, *Wie der Berg zu seinem Namen kam. Kleines räatisches Namenbuch mit zweieinhalbtausend geographischen Namen Graubündens*, Chur, Terra-Grischuna-Verlag, 1991, 159 p.
- Der Schosshaldenfriedhof. Ein Spaziergang mit Geschichten*, Bern, Direktion für Tiefbau, Verkehr und Stadtgrün, 2017, 66 p.
- SONDEREGGER Stefan, *Der Alpstein im Lichte der Bergnamengebung*, Herisau, Verlag Appenzeller Hefte, 1967, 93 p.
- SPRECHER Friedrich Wilhelm, NAEF-BLUMER Eduard, *Graubündner Alpen 1*, Bern, SAC Verlag, 1916, 488 p.
- STUDER Gottlieb, *Ueber Eis und Schnee. Die höchsten Gipfel der Schweiz und die Geschichte ihrer Besteigung. I. Abtheilung: Berner Alpen*, Bern, Dalp'sche Buch- und Kunsthandlung, 1869, 300 p.
- TGETGEL Heinrich, *Bündner Alpen 9, Unter-Engadin*, Bern, SAC Verlag, 1946, 380 p.
- VOLKEN Marco, *Badile – Kathedrale aus Granit*, Zürich, AS Verlag, 2006, 221 p.
- WÄLTI Thomas, *Kletterführer Graubünden*, Bern, SAC Verlag, 2013, 560 p.
- WEBER Berchtold, *Historisch-topographisches Lexikon der Stadt Bern*, Bern, Schriften der Berner Bürgerbibliothek, 1976, 320 p.
- WELDEN Ludwig von, *Der Monte-Rosa. Eine topographische und naturhistorische Skizze, nebst einem Anhang der von Herrn [Joseph] Zumstein gemachten Reisen zur Ersteigung seiner Gipfel*, Wien, C. Gerold, 1824, 166 p.
- WENZEL Eugen, *Bündner Alpen 6. Albula*, Bern, SAC Verlag, 1934, 595 p.
- ZOPFI Emil, *Glärnisch – Rosen auf Vrenelis Gärtli*, Zürich, AS Verlag, 2003, 173 p.
- ZOPFI Christa und Emil, *Sehnsucht nach den grünen Höhen. Literarische Wanderungen zwischen Pfannenstiel, Churfürsten und Tödi*, Zürich, Rotpunktverlag, 2014, 415 p.
- ZOPFI Emil, «Wenn Berge neue Namen bekommen», *Tages-Anzeiger, Outdoorblog*, 15.4.2015, p. 2.



Name	Höhe	Koordinaten	Person	Quelle/Literatur	LK	Bemerkungen	Grenze
<b>Mont-Blanc-Massiv und Chaîne franco-suisse 17</b>							
Pointe Alphonse Couttet	c. 3661	2°566'689, 1°090'913	Alphonse Couttet, Bergführer von Chamonix; Erstbesteiger einer Route am E-Grat der Aig. du Chardonnet	SAC Walliser Alpen 1 1999; AJ 118, 2014		Der Turm im E-Grat der Aig. du Chardonnet heisst auch Pointe de Saleina	F
Pointe Beaumont	2578	2°562'426, 1°105'117	Paul de Beaumont, franz. Advokat, Mitglied CAF und SAC-Sektion Monte Rosa; Erstbesteiger 1886	CAS Chaîne franco-suisse II 1930, 2003; Alpen SAC 1927		Name setzte sich nicht durch, obwohl offiziell; es blieb bei Dent de Fenestral	
Tête Blanche	3507	2°568'966, 1°092'603	François Biseix (1849-1921), Bauer, Hotelier und Bergführer in Champey. So getauft von Albert Barbey	SAC Walliser Alpen 1 1999; www.his.ch	seit 1968	Biseix, Barbey und Henri Copt machten Erstbest. der Tête Biseix. 1892	
Pointe Bourdillon	2713	2°552'651, 1°109'112	Francis W. Bourdillon (1852-1921), brit. Dichter; Übersetzer; Erstbesteiger 1901. Name von Chamonix-Bergf.	CAS Chaîne franco-suisse 2003; AJ 33, 1920/21	seit 1965	Pointe Bourdillon gehört zu den Dents Blanches; war Lieblingsstour von F.B.	F
Tête Crettez	c. 3417	2°569'287, 1°092'714	Maurice Crettez (1872-1948), legendärer Bergführer aus Champey	Personalbiographie 1988; SAC Walliser Alpen 1 1999		Erstbesteiger Aiguille Javelle	
Pointe Dalloz	c. 3575	2°568'835, 1°088'016	Pierre Dalloz (1900-1992), franz. Alpinist, Fotograf, Autor und Architekt; Erstbesteiger 1924.	SAC Walliser Alpen 1 1999; Wikipedia		Schrieb „La Pointe Lagarde ou les Plaisirs d'un alpiniste ...“, 1926	F
Aiguille Forbes	3488	2°566'789, 1°091'387	James David Forbes (1809-1868), schottischer Physiker, Gletscherforscher und Alpinist	SAC Walliser Alpen 1 1999; SAC Mont Dolent 2014	seit 1901	Erster brit. Alpinist mit Alpen-Erstbesteigung; Stockhorn bei Zermatt 1840	F
Pointe Fynn	c. 3456	2°568'895, 1°092'553	Valere Alfred Fynn (1871-1929), brit. Eisenbahningenieur, ETH, Erstüberschreiter der Aiguilles Dorées	SAC Walliser Alpen 1 1999; AJ 41, 1929		Auch Pointe Viège genannt	
Pointe Gratien Volluz	3357	2°570'658, 1°084'717	Gratien Volluz (1929-1966), Prior des Hospiz auf dem Simplonpass	Die Alpen SAC 1969; CAI Monte Bianco 2 1968		Vergleicher Vorschlag von Bergf. Xavier Kalt; heute Petit Grépillon NW-Gipfel	I
Aiguille Javelle	c. 3433	2°569'259, 1°092'713	Emile Javelle (1847-1883), franz. Gymnasiallehrer, Alpinist und Publizist, der sich in Vevey niederliess	SAC Walliser Alpen 1 1999; Jouty, Dictionnaire 2009		Erstbesteiger Tour Noir und Tête Crettez	
Pointe Kurz	3677	2°568'745, 1°087'496	Louis Kurz (1854-1942); Musiker, Maler, Führerautor von Neuenburg; SAC-Ehrenmitglied; Erstbesteiger 1888	Kurz, Mont Blanc 1935; SAC Walliser Alpen 1 1999	seit 1968	Eine Pointe Kurz zu Ehren von Sohn Marcel liegt in den Walliser Alpen.	F
Pointe Lagarde	c. 3572	2°568'842, 1°087'861	Jacques Lagarde (1900-1968), franz. Alpinist, Erstbesteiger 1924, mit Pierre Dalloz et al.	Guide Vallot III 1975; SAC Walliser Alpen 1 1999		Die Pointe Lagarde besteht aus vier Türmen; der östlichste ist der höchste	F
Pointe Morin	3587	2°568'826, 1°088'074	Morin, Micheline (1899-1972) et Jean-Antoine (1897-1943); franz. Geschwister	SAC Wallis. Alpen 1 1999; Jouty, Dictionnaire 2009	seit 1968	Er: Erstbesteigung 1922; sie: Erstdurchsteigung der N-Wand 1926	F
Aiguille Purtscheller	3474	2°566'975, 1°093'417	Ludwig Purtscheller (1849-1900), österreichischer Alpinist, Autor und Lehrer. Erstbesteiger 1890	SAC, Leixige alpine 3, 1995; Kraeg, Mont Dolent 2014	seit 1968	Col Purtscheller nördl. der Aig. Purtschellerhaus in Berchtsgadener Alpen	F
Corne à Tournier	2738	2°553'646, 1°109'205	Name einer Notars von Samoëns, der um 1839 die Erstbesteigung der Dent de Barne machte	CAS Chaîne franco-suisse 2003	seit 1965	westl. Vorgipfel der Dent de Barne	F
Tête à Vincent	2447	2°554'574, 1°109'865	Wahrscheinlich Name eines Gemsjägers	Künzi/Kräge, Montagnes romandes 2001	seit 1965		
Pointe Vouilloz	2672	2°559'378, 1°100'561	F. Vouilloz, Bergführer aus Vallorcine; Erstbesteiger mit Gast um 1875	CAS Chaîne franco-suisse 2003	nur Kote	einst Grand Perron Sud genannt; beliebter Klettergipfel mit modernen Routen	F
<b>Walliser Alpen 32</b>							
Pointe Barnes	3611	2°607'973, 1°091'646	George Stapy/ton Barnes (1858-1946), britischer Anwalt, Erstbesteiger 1887	CAS Alpes valaisannes II 1922	seit 1969	Um 1920 auch Barnes Peak und Pic Barnes genannt	I
Cima Brioschi	3621	2°634'174, 1°091'048	Luigi Brioschi (1853-1935), ital. Berufsoffizier und Alpinist; berühmt ist die Via Broschi im Nordend-Ostwand	CAI Monte Rosa 1991; Anker, Monte Rosa 2009	seit 1970	Carlo Restelli gab 1905 den Namen	I
Pointe Burnaby	4133	2°621'596, 1°107'507	Elizabeth Main (1861-1934), verwitwete Burnaby, engl. Alpinistin, Autorin, Fotografin; Erstbesteigerin 6.8.1884	Britschgi, Main, 2003; Wikipedia		Ostgipfel des Bishorn; Erstbesteigung Hauptgipfel am 18.8.1884, ohne E.M.	
Pointe Carrel	3840	2°613'748, 1°091'105	Jean-Antoine Carrel (1829-1890), Bergführer aus dem Valtournenche, Zweitbesteiger des Matterhorns 1865	CAI Alpi Pennine II 1970	seit 1909	Auch Punta Carrel; Name von Luigi Vaccarone bei Erstbesteigungsversuch	I
Castor	4223	2°627'509, 1°085'529	Castor ist in der griech. Mythologie der Halb- und Zwilling Bruder von Polydeukes (Pollux)	SAC Walliser Alpen 4/5 2009	seit 1870	Mit Pollux seit 1862 auf der LK als Zwillinge; ital. Punta Castore	I
Pointe de Chailand	3623	2°586'366, 1°089'593	Familie Chailand aus dem Val d'Entremont	CAS Alpes val. 11923; Künzi/Kräge, Montagnes rom. 2001	seit 1967	SAC Walliser Alpen 3 1993; „Der bescheidene Gipfel verdient keinen Namen.“	
Cima Dora	2453	2°649'506, 1°106'242	Unbekannte Dora	www.hikr.org	seit 2001		I
Dufourspitze	4634	2°633'205, 1°087'351	Guillaume Henri Dufour (1787-1875), Genfer Kartograf, General, Ingenieur, Politiker, Mitbegründer IKRK	Weiden, Monte Rosa 1824; Anker, Monte Rosa 2009	seit 1863	Top of Switzerland; hiess 1824-1862 Höchste Spitze; Bundesrat benannte um	
Dunantspitze	4631	2°633'285, 1°087'345	Henri Dunant (1828-1910), Genfer und Mitbegründer Internationales Komitee vom Roten Kreuz (IKRK)	Wikipedia D und E, mit je vielen Links	seit 2013	Nebelgipfel der Dufourspitze; früher Ostspitze; gilt nicht als offizieller 4000er	
Mont Gautier	2697	2°604'161, 1°116'229	Alfred Gautier (1793-1881), Genfer Astronom, Mathematiker. Mitarbeiter bei der Triangulation des Wallis	Gaminada, Alpentopografie 2003; SAC Matterhorn 2010	seit 1892		
Punta Gerla	3087	2°660'582, 1°131'571	Riccardo Gerla (1861-1927), ital. Alpinist und Erforscher der penninischen Alpen, Erstbesteiger 1894	SAC Walliser Alpen Simplon 2011; Ossola quota 3000 2019	seit 1968	Je nach Ausgabe der LK geht Landesgrenze etwas westlich am Gipfel vorbei	I
Punta Gnifetti	4554	2°634'010, 1°086'271	Giovanni Gnifetti (1801-1867), Pfarrer in Alagna, Autor; Erstbesteiger 1842; von ihm so benannt	Weiden, Monte Rosa 1824; Anker, Monte Rosa 2009	seit 2001	Weiden gab 1824 Namen Signalkuppe; Capanna Margherita seit 1893	I



Name	Höhe	Koordinaten	Person	Quelle/Literatur	LK	Bemerkungen	Grenze
Josef	c. 3122	2'632'426, 1'113'379	S-Gipfel von Gabelhorn; vgl. Maria	SAC Walliser Alpen 4/5 2009		Gabelhorn auf der LK	
Ludwigshöhe	4342	2'632'964, 1'085'107	Ludwig Freiherr von Weiden (1780-1853), österr. Offizier, Topograf, Botaniker, Alpinist; Erstbesteiger 1822	Weiden, Monte Rosa 1824; Anker, Monte Rosa 2009	seit 1862	Von Weidens Buch „Monte Rosa“ (1824) benannte 9 Gipfel, 8 Namen blieben	I
La Madeleine	2775	2'609'120, 1'109'463	Name von Alpwedden, die um 22. Juli, dem Fest der Heiligen Magdalena, erstmals benutzt wurden	Künzi/Kräge, Montagnes romandes 2001	seit 2019	1969-2018 Motta Blantise; La Madeleine hiess das Gelände westl. davon	
Plaine	2024	2'611'942, 1'125'179	Heilige Maria Magdalena, Begleiterin von Jesu und Zeugin seiner Auferstehung; vgl. auch La Madeleine	Wikipedia	seit 1886	Bis 1965 Plaine de Ste. Madeleine auf der LK; höchster Punkt Gorwätschgrat	
Sés des Madeleines	2842	2'595'014, 1'105'431	Vgl. La Madeleine und Plaine Madeleine	Kraege, Lexique alpine 3, 1995	seit 1967		
Pointe Maquignaz	c. 3800	2'613'820, 1'091'097	Jean Joseph Maquignaz (1829-1890), berühmter Bergführer aus dem Valtournenche	CAI Alpi Pennine II 1970			I
Punta Marani	3107	2'660'478, 1'131'756	Lorenzo Marani (1855-1933), ital. Bergführer, so von R. Gerli; dieser gab Namen 1894	SAC VS Alpen Simplon 2011; CAI Alpi Lepontine 1986	seit 1968	Auch Schwarzhorn genannt	I
Pointe Marcel Kurz	3499	2'606'931, 1'089'439	Marcel Kurz (1887-1967), Neuenburger; Topograf, Führerautor, Alpinhistoriker und Skialpinismus-Pionier	CAI Alpi Pennine II 1970; SAC Walliser 3 Alpen 1993	nur Kote	Vorschlag von CAI-Führer; Redaktor Gino Buscaini	I
Maria	3135	2'632'428, 1'113'397	N-Gipfel von Gabelhorn; vgl. Josef	SAC Walliser Alpen 4/5 2009	nur Kote	Gabelhorn auf der LK	
Punta Maria Cristina	3705	2'614'087, 1'091'201	Ehefrau von Francesco Cavazzani, ital. Alpinist mit Erstbegehungen und Büchern zum Valtournenche	CAI Alpi Pennine II 1970	nur Kote	Felsturm im E-Grat der Dent d'Hérens, namenlos auf LK, im Ggs. zu P. Carrel	I
Punta Maria Luisa	c. 3317	2'599'547, 1'085'301	Erstbesteiger Umberto Balestreri 1924 gab den Namen zu Ehren seiner Tochter Maria Luisa	CAS Alpes valaisannes 1937; CAI Alpi Pennine I 1971;		Auch Petit Epicoune genannt	I
Pointe Marie-Christine	c. 3601	2'634'575, 1'109'987	Marie-Christine Blanchet, Ehefrau von Robert Blanchet; er gab diesen Namen nach Erstbesteigung 1920	Alpina SAC 1921; Alpen SAC 9/2017		30 m hoher Gneisturm im Balfrin-Nordgrat	
Picco Muzio	c. 4191	2'617'226, 1'091'576	Italo Muzio (1906-1982), ital. Alpinist und Mitglied der Alpini; Erstbegeher neuen Route in der S-Wand 1953	Anker, Matterhorn 2015	seit 1862	SE-Nebengipfel des Cervino. Name seit 1953. 2. Name: Dente del Furggen	I
Parrotspitze	4434	2'633'542, 1'085'441	Friedrich Parrot (1791-1844), deutscher Mediziner, Naturwissenschaftler, Bergsteiger - nie am Monte Rosa	Weiden, Monte Rosa 1824; Anker, Monte Rosa 2009	seit 1870	Mit Castor seit 1862 auf der LK als Zwillinge; Ital. Punkta Polluce	I
Pollux	4089	2'626'892, 1'086'304	Polydeukes (Pollux) ist in der griech. Mythologie der Halb- und Zwillingbruder von Castor	SAC Walliser Alpen 4/5 2009	seit 1900	Die Pointe des Rayons de la Madeleine heisst auch Mont de Menouve	I
Pte. Rayons de la Madeleine	3050	2'582'695, 1'081'388	Vgl. La Madeleine und Plaine Madeleine	Kraege, Lexique alpine 3, 1995	seit 1862	Auch Corno del Teodulo genannt	I
Theodulhorn	3468	2'620'916, 1'088'669	Heiliger Theodul (?-400), auch Theodor und St. Joder, 1. Bischof des Landes in Martigny	SAC Walliser Alpen 4/5 2009	seit 1862		I
Pic Tyndall	4239	2'616'669, 1'091'442	John Tyndall (1820-1893), irischer Physiker und Alpinist, Erstbesteiger am 1862 (15. Versuch am Cervin)	Valle d'Aosta 2005; Anker, Matterhorn 2015	seit 1880	SW-Nebengipfel des Matterhorns; Name seit 1862	I
Ulrichshorn	3924	2'633'856, 1'107'457	Meichler Ulrich (1802-1895), Zürcher; Alpinist, Autor und Theologe, Erstbesteiger 1848	SAC Walliser Alpen Illb 1916, 4/5 2009	seit 1862	Vor der Erstbesteigung im Saasertal Kleine Mischabel genannt	I
Zumsteinspitze	4563	2'633'566, 1'086'822	Joseph Zumstein (1783-1861), Stoffhändler und Naturforscher aus dem Val Gressoney; Erstbesteiger 1820	Weiden, Monte Rosa 1824; Anker, Monte Rosa 2009	seit 1862	Dritthöchster Gipfel der CH	I
<b>Freiburger und Waadtländer Alpen 13</b>							
Corne Aubert	2036	2'582'764, 1'154'057	Name einer Familie, der Weideland unterhalb davon gehörte	Künzi/Kräge, Montagnes romandes 2001	seit 1892		
Tête à Bosset	1761	2'573'630, 1'123'971	Geschlecht BE, NE, VD	HBL 4 1924	seit 1880		
Pointe à Daudet	2069	2'580'204, 1'143'210	Erhielt den Namen zur Erinnerung an einen Wilderer, der dort sein Gewehr versteckte	CAS Alpes et Préalpes vaudoises 1985	nur Kote		
Pointe Eugénie Rochat	2559	2'578'072, 1'123'350	Eugénie Rochat, Schweizerin (? mit Wohnsitz Stuttgart; grosse (erste) Touren um 1900, 7 Texte im Jb. SAC	La Harpe, Alpes vaudoises 1931	nur Kote	Eigenständiger Felsturm in N-Grat (Arête des Branlètes) der Pierre qu'Abotse	I
Tête à Grosjean	2607	2'580'050, 1'124'461	Erinnerung an einen in der Gegend bekannten Gemsjäger/Wilderer	CAS Alpes et Préalpes vaudoises 1985	seit 1975	Bis 1921 Tête à Gs. Jean geschrieben	
Tête à Josué	2313	2'579'285, 1'139'279	Name eines Gemsjägers oder eines Einheimischen	Künzi/Kräge, Montagnes romandes 2001	seit 1894	Kulminationspunkt der Arpillés	
Pointe Maurice Brandt	2529	2'587'328, 1'133'400	Maurice Brandt (1927-1999), Neuenburger Alpinist und Verfasser vieler SAC-Führer; SAC-Ehrenmitglied	Remy, Escalades 2010	nur Kote		
Nez de St-Jacques	1883	2'575'198, 1'150'107	Saint-Jacques, Dorfheiliger von Grandvillard; ihm ist die Kirche gewidmet	SAC Gipfelziele Freiburg 2014	seit 1890		
Rochers de St-Jacques	1901	2'575'951, 1'151'918	Saint-Jacques, Dorfheiliger von Grandvillard	SAC Gipfelziele Freiburg 2014	seit 1890	Auch im NW-Grat der Pte de Paray; namenlose Tête de St-Jacques (1992 m)	
La Tour St-Martin	2907	2'583'518, 1'128'696	Martin von Tours (316-397), Begründer des abendländischen Mönchtums und der 3. Bischof von Tours	Wikipedia	seit 1844	Früherer, aber immer noch benutzter Name: la Quille du Diabie	

Name	Höhe	Koordinaten	Person	Quelle/Literatur	LK	Bemerkungen	Grenze
Pointe Staub	c. 1865	588'100, 1'159'328	Otto Staub (1899-1970); Erstbesteiger 1942; «Besitzer od. Abwart der Gastlosen»	CAS Alpes fibougeois. 1951; Remy, Gastlosen 1999			
Tête aux Veillon	2845	2'577'322, 1'121'119	Zu Ehren von Jean Veillon, Bergführer von Les Plans-sur-Bex; Erstbesteiger mit M. Zschokke 1886	CAS Alpes et Préalpes vaudoises 1985	seit 1962	Hies vorher Tête de Chien	
Pic Werro	c. 2041	2'580'513, 1'131'859	Maurice Werro, Erstbesteiger 1960	Remy, Escalades 2019		85 m hoher Kalkturm, abgesetzt von der Wand La Marchande	
<b>Berner Alpen 36</b>							
Agassizhorn	3947	2'651'831, 1'155'260	Louis Agassiz (1807-1873), Freiburger Glaziologe, Zoologe; Rassist; so getauft von Desor 1840	Coolidge, Berner Alpen III 1909; Hertig, Namen 1999	seit 1854	Wg. Rassentheorien von A. soll(ite) Berg Rentyhorn od. Perraudinhorn heissen	
Alenkahubel	1974	2'600'646, 1'155'049	Wenn eine Marianne im Talkessel Alpetli einen Hubel erhalten hat, warum nicht auch eine Alenka?	www.skitouren.ch, 15.12.2013		Name hat sich nicht eingebürgert	
Almerhorn	4049	2'647'766, 1'155'750	Christian Almer (1826-1898), DER Grindelwalder Bergführer; Erstbesteiger 1862; Vorschlag John Ball, 1864	Studer, Eis I 1869; Coolidge, Berner Alpen III 1909		Vergleiche Namensänderung des Grossen Fiescherhorn	
Altmann	3463	2'655'667, 1'153'658	Johann Georg Altmann (1695-1758), Schweizer Philologe, Theologe und Historiker; so getauft von Desor 1840	Coolidge, Berner Alpen III 1909; Hertig Namen 1999	seit 1881		
Chriguhubel	2085	2'600'918, 1'154'950	Wenn Marianne und Alenka im Talkessel Alpetli einen Hubel erhalten haben, warum nicht auch der Chrigu?	www.skitouren.ch, 18.12.2013		Name hat sich nicht eingebürgert	
Chuenisbärgli	1739	2'608'269, 1'146'773	Berg eines unbekanntes Komrad; Chueni ist dialektale Form. Vgl. Chuenisberg im Basler Jura	Extrablatt Chuenisbärgli Ski Weltcup Adelboden 8./9.1.2022	seit 1844	Kühnisberg 1844-1871 und Kuenisbergli 1872-1966 auf der LK	
Dame Alys	3293	2'638'378, 1'138'417	Alice Eacy Young-Kennedy (1840-1922), Mutter von Erstbesteiger Geoffrey Winthrop Young, 1898	Coolidge, Berner Alpen II 1910		Hat sich nicht durchgesetzt; seit 1977 Gänderhorn auf der LK	
Desorstock	2871	2'661'695, 1'156'457	Eduard Desor (1811-1882), deutsch-schweiz. Alpinist, Publizist, Naturforscher und Politiker (in Neuchâtel)	Coolidge, Berner Alpen III 1909; Hertig, Namen 1999	seit 1881	Erstbesteiger v. Lauteraar- und Rosenhorn hätte markanteren Gipfel verdient	
Dollstock	c. 3064	2'659'793, 1'158'855	Daniel Dollfus-Ausset (1797-1870) Fabrikant und Forscher aus Mulhouse, Erbauer des Pavillon Dollfus 1843	Coolidge, Berner Alpen III 1909		Name hat sich nicht durchgesetzt; P. 3065 auf der Siegridkarte	
Escherhorn	3077	2'658'154, 1'156'542	Arnold Escher von der Linth (1807-1872), Zürcher Geologe und Alpinist; so getauft von Agassiz 1840	Coolidge, Berner Alpen III 1909; Hertig, Namen 1999	seit 1854		
Fellenbergfließ	3385	2'638'378, 1'154'719	Edmund von Fellenberg (1838-1902), Berner Geologe, Alpinist; Mitbegründer SAC; Fast-Erstbegeher 1863	SAC Berner Alpen IV 1931	seit 1974	Feisbation im Robrättgrat der Jungfrau, erstmals 1887 erstiegen	
(Gerard's Peak)	2522	2'656'390, 1'169'788	Gerard Collier, Erstbesteiger 1901	AACB Engelhornführer 1914		Veralteter Name für Kastor	
Getrudspitze	c. 2632	2'656'982, 1'170'101	Getrude Bell (1868-1926), brit. Alpinistin, Archäologin, Autorin, politische Beraterin; Erstbesteigerin 1901	AACB Engelhornführer 1914; Lenz, Frage der Ehre, 2013		2633 m lt. Engelhornführer 1990	
Gruenerhorn	3436	2'656'843, 1'154'527	Gottlieb Sigmund Gruner (1717-1778), Berner Mineraloge, Geologe und Autor; so getauft von Agassiz 1840	Coolidge, Berner Alpen III 1909; Hertig Namen 1999	seit 1854	Grünerhorn 1865-1881 auf der LK	
Hugihorn	3647	2'658'154, 1'156'542	Franz Joseph Hugi (1796-1855), Solothurner Geologe, Alpinist und Autor; so getauft von Agassiz 1840	Coolidge, Berner Alpen III 1909; Hertig Namen 1999	seit 1993	Dauerte gut 150 J., bis der Name auf der LK war. Hugi-sattel gibt's seit 1866	
Jacksonspitze	3112	2'649'259, 1'157'815	Margaret Anne Jackson (1843-1906), englische Alpinistin, einige Neatouren. Winterersterbesteigung 6.1.1888	Jb. SAC 1890		Name hat sich nicht eingebürgert; er blieb bei Pfaffstecki	
Kastor	2522	2'656'390, 1'169'788	Kastor ist in der griech. Mythologie der Halb- und Zwilling Bruder von Polydeukes (Pollux)	AACB Engelhornführer 1914	nur Kote	Wurde einst und ohne Erfolg auch Gerard's Peak genannt	
Kingspitz	2621	2'656'444, 1'169'643	Henry Seymour King (1882-1933), brit. Bankier, Alpinist und konservativer Politiker; Erstbesteiger 1887	AACB Engelhornführer 1914	seit 1973		
Madame Meyer	4158	2'640'194, 1'154'076	Alter Übername der Jungfrau, nach den Erst- und Zweitbesteiger Meyer aus Aarau, 1811 und 1812	Falke, Jungfrau 1909; Anker, Jungfrau 1996; NZZ 8.7.2011	seit 2004	Anker/Schneegg gaben den Namen 2000 dem P. 2155, 2006 dem P. 2235!	
Mariannehubel	2155	2'601'182, 1'154'655	Unbekannte Marianne	SAC Berner Alpen IV 1931, 1956	seit 1964	1828-1931 Sattelknopf genannt	
Mathildespitze	3554	2'641'222, 1'155'228	Unbekannte Mathilde; in der Lit. erstmals erwähnt 1925: Jungfrauabahn-Album; A. Roussy in Alpen SAC	SAC Berner Alpen IV 1931, 1956	seit 1964		
Meyer's Peak	4167	2'652'827, 1'154'022	Rudolf Meyer (1791-1833), Aargauer Naturwissenschaftler und Autor; Erstbesteiger 1812 - er blieb dort zurück	Coolidge, Bern. Alpen III 1909; Anker, Finsteraarhorn 1997		Umstrittene Erstbest. Finsteraarhorn über SE-Grat; P. 3882 auch M. Peak	
Niklausspitze	c. 2668	2'656'589, 1'169'357	Niklaus Kohler (1869-1942), Bergführer von Willigen; Erstbesteiger 1909	AACB Engelhornführer 1914		2674 laut Engelhornführer 1990	
Piz Oesch	1934	2'598'801, 1'158'643	Frau Oesch, die von der Skihütte Obergestelen d. SAC-Sektion Blümlialp aus dort oben nackt sonnenbadete	SAC Skitouren Berner Alpen West 2000, 2006		Gestelegrat auf der LK, in Skitourenkreisen bekannt als Piz Oesch	
(Perraudinhorn)	3947	2'651'831, 1'155'260	Jean-Pierre Perraudin (1767-1858), Walliser Glaziologe	Zopfi, Namen 2015; www.1815.ch, 25.8.2016	seit 1873	Geschwiefter Vorschlag der Walliser Regierung, Agassizhorn umzutaufen	
Petersgrat	3194	2'628'434, 1'145'661	Peter Baumann (1800-1853), Führer v. Grindelwald u. von Hugi, tourist. Erstüberschreiter 1829; er gab Namen	Coolidge, Berner Alpen II 1910		1854-1872 Löttschental Grat auf der LK	
Pollux	c. 2490	2'656'348, 1'169'825	Polydeukes (Pollux) ist in der griech. Mythologie der Halb- und Zwilling Bruder von Kastor	AACB Engelhornführer 1914			

Name	Höhe	Koordinaten	Person	Quelle/Literatur	LK	Bemerkungen	Grenze
(Rentyhorn)	3947	2°6'51"831, 1°15'5"260	Sklave aus dem Kongo, vorgeschlagener, aber (noch) nicht verwirklichter neuer Name für Agassizhorn	Häne, TA, 30.6.07; Zopfi, Namen 2015		Anstelle von Agassizhorn evtl. P. 3740 westl. davon als Rentyhorn	
Rungespitze	2778	2°16'3"645, 1°14'7"251	H. Runge; Erstbesteiger 1904	Coolidge, Berner Alpen I 1907; Grande Oberland 1911		Hat sich nicht durchgesetzt; Berg heisst auf LK seit 1938 Hind. Lohner	
Ruppsspitze	c. 2309	2°16'56"814, 1°16'9"916	Fritz Rupp, SAC-Mitglied, Erstdurchstieger der Rosenlauistock-Westflanke	AACB Engelhornführer 1934		2313 laut Engelhornführer 1990	
Scheuchzerhorn	3455	2°16'57"670, 1°15'5"012	Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733), Zürcher Arzt, Natur- und Alpenforscher	Coolidge, Berner Alpen III 1909; Hertig, Namen 1999	seit 1854		
Steuriturm	2128	2°16'48"969, 1°16'3"717	Emil Steuri (1888-1971), Grindelwalder Bergführer; Erstbesteiger 1912	SAC Berner Alpen 5 1996	nur Kote	Auch als Nordturm bekannt	
Studerhorn	3636	2°16'54"390, 1°15'3"750	Gotlieb Studer (1804-1890), Berner Alpinhistoriker und Alpinist; SAC-Mitbegründer; Erstbesteiger	Coolidge, Berner Alpen III 1909; Hertig, Namen 1999	seit 1854	Name gilt auch für Cousin Bernhard Studer (1794-1887), Berner Geologe	
Tschaboldspitz	c. 2113	2°16'07"466, 1°17'14"442	Fritz Tschabold, Erstdurchstieger der Stockhorn-Nordwand und Erstbesteiger	SAC Berner Voralpen 1981; SAC Berner Oberland 2015			
Tyndallhorn	3111	2°16'00"588, 1°15'5"720	John Tyndall (1820-1893), irischer Physiker und Alpinist; am Matterhorn gibt's den Pic Tyndall	Coolidge, Berner Alpen III 1909		Hat sich nicht durchgesetzt; Berg heisst auf LK seit 1947 Vorder Tierberg	
Ulrichspitze	c. 2633	2°16'57"002, 1°17'0"003	Ulrich Fuhrer (1873-1947), Bergführer und Hotelier aus Innerkirchen; Erstbesteiger 1901 (mit Gertrude Bell)	AACB Engelhornführer 1914		2637 m laut Engelhornführer 1990	
Ursiflüh	1238	2°16'57"583, 1°17'7"161	Unbekannte Ursula. Oder der Name kommt von Ursus (lat. für Bär)	www.heimatssammlung.de	seit 1873	1873-1968 mit Ursiwald; seit 2013 Ursiflüh seit auf der LK	
Vreneli	1887	2°16'33"502, 1°16'3"655	Unbekanntes Vreneli	Halder, Bergluft 1869; Gurtner, Schlechtwetter 1917	nur Kote	Teils eingestürzter, brüchiger Felszahn	
Widmannshöhe	1496	2°16'66"301, 1°16'2"442	Joseph Viktor Widmann (1842-1911), Schweizer Schriftsteller, Redaktor, Literaturkritiker und Wanderer	www.grimswelt.ch > resortmap-hotel-handeck-2020	1993-2012	Handegghubel seit 2016	
<b>Zentralschweizer Alpen 5</b>							
Müllerspitz	1206	2°7'14"551, 1°22'3"734	Müller ist der häufigste Name in der Deutschweiz	www.ortsnamen.ch	seit 1880	1468 in einem Marchbrief erwähnt	
Pilatus	2118	2°16'62"200, 1°20'3"452	Legende von Pontius Pilatus, dessen Leiche am Berg liegt. Name leitet sich ab von pila = Saule, Pfeiler	Henseler, Gipfelgeschichten 2010	seit 1864		
Sankt Annahorn	2937	2°16'89"638, 1°16'14"474	Heilige Anna, Grossmutter von Jesu	AACZ Umer Alpen 2 1905; SAC Gotthard 1995	seit 2007	1872-1964 St. Anna-Berg; St. Annagletscher seit 1864	
Schillerstein	c.450	2°16'88"110, 1°20'4"187	Friedrich Schiller (1759-1805); seit 1859 Denkmal für Schiller mit Inschrift. Auch Mythenstein genannt.	Wikipedia; GLS 4 1906	seit 1864	Ursprünglich 40 m hoch; 1838 um ca. 1/3 gekürzt; bis 1893 Schiller Monument	
Tschudi	2511	2°16'75"286, 1°19'0"047	Unbekannter Tschudi. Kein Zusammenhang mit SAC-Ehrenmitgliedern Friedrich v. Tschudi, Iwan v. Tschudi	SAC Zentralschweizerische Voralpen 2 1930	seit 2007	Ostlichster Gipfel der Walenstöcke	
<b>Tessiner und Misoxer Alpen 12</b>							
Punta Michele	2515	2°7'37"782, 1°12'1"368	Michele Chiesa, Rechtsanwalt und langjähriger Präsident der Sezione Como CAI, Erstbesteiger 1895	SAC Misoxer Alpen 4 2001; CAI Mesolcina 1999	seit 1995		I
Cima Mosè	1727	2°7'25"688, 1°10'2"395	Mose(s), biblischer Prophet	SAC Tessiner Voralpen 5 2000	seit 1958		I
San Bernardo	897	2°7'12"092, 1°09'6"694	Heiliger Bernhard von Clairvaux (um 1090-1153), Kreuzzugsprediger und Mönch des Zisterziensordens	Wikipedia	seit 1855	Gipfelkapelle	
San Bernardo	706	2°7'17"940, 1°10'0"443	Heiliger Bernhard von Clairvaux (um 1090-1153)	Wikipedia; GLS 4 1906	seit 1855	Gipfelkapelle	
Colmo di San Bernardo	1615	2°7'26"830, 1°10'3"308	Heiliger Bernhard von Clairvaux (um 1090-1153)	SAC Tessiner Voralpen 5 2000	seit 1958	Bocchetta di San Bernardo seit 1891 auf der LK	
Pizzo San Giacomo	2924	2°16'79"070, 1°14'5"440	Jakobus der Ältere (gest. 44 n. Chr.); einer der zwölf Aposteln und einer der bekanntesten Heiligen weltweit.	Wikipedia; GLS 4 1906	seit 1903	Passo San Giacomo seit 1854 auf der LK; Kapelle unterhalb der Passhöhe	
Monte San Giorgio	1096	2°7'17"255, 1°08'5"847	Heiliger Georg (284-305), christlicher Märtyrer	Wikipedia	seit 1855	Gipfelkapelle	
Monte San Rocco	545	2°7'16"736, 1°09'8"120	Rochus von Montpellier (1295-1379), Heiliger der katholischen Kirche und Schutzpatron gegen die Pest	Wikipedia	seit 1855	Gipfelkapelle	
San Salvatore	913	2°7'16"923, 1°09'2"829	Salvator mundi (lateinisch für „Erlöser der Welt“ oder „Heiland der Welt“) ist ein Ehrentitel Jesu Christi	Wikipedia	seit 1855	Auch Monte San Salvatore genannt; kleine Salvatorkirche auf dem Gipfel	
San Stefano	491	2°16'16"633, 1°07'6"609	Stephanus (ca. 1 n. Chr. – ca. 36/40 n. Chr.), erster Märtyrer des Christentums	Wikipedia	seit 1855	Gipfelkapelle	
Monte Sant'Agata	940	2°7'20"892, 1°08'8"477	Agathe von Catania, Märtyrerin, im 3. Jh. zu Tode gefoltert. Schutzpatronin der Feuerwehrleute und Hirten	Anker/Bachmann, Gipfelziele im Tessin 2017	seit 1855	Gipfelkapelle	
Santa Maria	777	2°7'11"761, 1°09'5"144	Maria, Mutter Jesu	Wikipedia	seit 1855	Gipfelkapelle	

Name	Höhe	Koordinaten	Person	Quelle/Literatur	LK	Bemerkungen	Grenze
<b>Bündner Alpen 47</b>							
Punta Adami	2977	2 747'978, 1'152'409	Paolo Adami; ital. Alpinist, verunglückte am 20.8.1909 in der Nähe des Gipfels	CAI Mesolcina 1999	seit 1995	https://digilander.libero.it/beno79/pdf/Punta%20Adami.pdf	I
Punta Alessandria	3268	2 773'637, 1'129'441	Alexandrine von Rydzewsky-von Nordmann (1847-1924), Gattin v. Erstbesteiger Anton von Rydzewsky 9.7.1899	CAI Bregaglia 1936; Bauer/Frischknecht, Ein Russ 2007	nur Kote		I
Punta Allievi	3121	2 771'870, 1'129'659	Francesco Allievi, ital. Alpinist, Stifter des Rif. Allievi am S-Fusse der Punta	CAI Bregaglia 1936	seit 1979	Hütte heisst seit 1988 Rifugio Allievi-Bonacossa; besteht aus zwei Gebäuden	I
Piz Amalia	2917	2'821'227, 1'174'022	Kronprinzessin Amalia der Niederlande (geb. 2003); der bisher namenlose Gipfel wurde dann getauft	SAC Silvretta 2010	nur Kote	Noch nicht auf der LK; Piz Amalia Music Festival im Sept. 2022 in Scuol	
Piz digl Barba Peder	2745	2 774'640, 1'164'358	Barba Peder = Onkel Peter; wohl sein Jagdrevier, oberhalb Bergün	Schortha, Bergnamen 1991	seit 1887		
Muot digl Barba Peider	2978	2 791'340, 1'152'455	Barba Peider; wohl Jagdrevier von Onkel Peider, oberhalb Pontresina	Schortha, Bergnamen 1991	seit 1958	Piz Glus 1875-1917 auf der LK	
Punta Brasca	c. 3020	2 749'260, 1'152'587	Luigi Brasca (1882-1929), ital. Kartograf und Führerautor; Rifugio Luigi Brasca im Val Codera	SAC Bündner Alpen 3 1921, 1994; CAI Mesolcina 1999		SW-Gipfel des Piz Por	
Brunstein	c. 2149	2'737'340, 1'193'018	Toni Brun (1829-1915), Flimser Bergführer, Memoiren «Bündner Bergluft» gab W. Derichsweiler 1917 heraus	SAC Kletterführer Graubünden 2013		Knapp 10 m hoher Felsblock am Weg von Segneshütte auf Cassonsgrat	
Punta Carducci	c. 3010	2 749'448, 1'152'841	Giuseppe Carducci (1835-1907), ital. Dichter, Nobelpreis 1906; oft Sommerfrische in Maddésimo	SAC Bündner Alpen 3 1921, 1994; CAI Mesolcina 1999		NE-Gipfel des Piz Por	
Ago di Cleopatra	c. 3230	2 774'246, 1'129'209	Kleopatra (69 v. Chr. - 30 n. Chr.), letzter weiblicher Pharao, Geliebte von Cäsar und Antonius	SAC Bündner Alpen 4 2006		Auch Ago del Torrone genannt	I
Piz Curtin	2973	2 714'808, 1'181'702	Schreiber Jakob	SAC Bündner Alpen 1 1916	nur Kote	Piz Curtin auf der LK seit 1964	
Scarvon Giachen	3352	2'789'378, 1'143'640.	Vergebl. Vorschlag von Walther Flaig (1893-1972), deutscher Alpinist, Schriftsteller und Spion für die Nazis	Anker, Bernina 1999		Piz Boval heisst der Gipfel seit 1964	
Cima Garibaldi	2843	2'831'191, 1'157'709	Giuseppe Garibaldi (1807-1882), italienischer Freiheitskämpfer	CAI Alpi Retiche 1997	seit 1969	Auch Piz da las Trais Linguas genannt (Ex-3-Länderpunkt CH, I, A)	I
Piz Georgy	3036	2 784'292, 1'143'126	Wilhelm Georgy (1819-1887), deutscher. Kunstmaler; Georgy-Hütte auf dem Piz Langgaurd	Anker, Bernina 1999	nur Kote	War auf privater Karte von Ernst Lechner 1858 und 1865 eingezeichnet	
Piz Gertrud	2275	2 758'292, 1'177'662	Unbekannte Gertrud; Skilift Piz Gertrud am Piz Danis	Ansichtskarte an H. Anker, 1953; www.bergbahnen.org	seit 1884	Plam da Bots auf der LK	
Gorihorn	2985	2'792'374, 1'185'766	Unbekannter Gori (Gregorius)	Schortha, Bergnamen 1991	seit 1853	Erst- bzw. Zweitname für Eisentällspitz; teils Vorgipfel P. 2904 als G. genannt	
Jakobshorn	2589	2'784'098, 1'182'969	Unbekannt; Vor- oder Nachname; evtl. der heilige Jakob(us)	SAC Bündner Alpen 6 1934		Jacobshorn bis 1923 auf der LK	
Corn Jenatsch	3163	2'773'689, 1'157'212	Jörg Jenatsch (1596-1639), Bündner Nationalheld	SAC Wanderziel Hütte 2006	seit 2003		
Piz Jenatsch	3249	2 774'701, 1'157'118	Jörg Jenatsch (1596-1639), am SE-Fuss die Chamanna Jenatsch	SAC Wanderziel Hütte 2006	seit 1911		
Piz Jeramias	3134	2'806'062, 1'192'070	Falsche Schreibweise des Propheten Jeremia aus dem Alten Testament?	SAC Silvretta 2010	seit 1895		A
Jörihorn	2844	2'792'165, 1'184'732	Unbekannter Jöri (Georg)	Schortha, Bergnamen 1991	seit 1997	Jörital seit 1853 auf der LK	
Jöri Jegersch Nase	2441	2'785'233, 1'175'639	Unbekannter Jöri (Georg) Jegersch	SAC Bündner Alpen 6 2000	seit 1963		
Kluckerzahn	c. 2860	2 775'658, 1'133'333	Christian Klucker (1853-1928), Bündner Bergführer mit vielen Ersttouren insb. im Bergell, Autor	SAC Bündler Alpen 4 2006			
Piz Linard	3410	2'800'953, 1'186'459	Angebliche Erstbesteiger Chuonard (laut Campell, 1572) od. Pfarrer Linard (Leonhard) Zadrrell anfangs 18. Jh.	SAC Bündner Alpen 8 1934	seit 1853		
Piz Linard	2768	2'764'999, 1'174'353	Unbekannter Leonhard	Schortha, Bergnamen 1991	seit 1886		
Lorenziberg	3019	2 825'875, 1'172'772	San Lorenzo (225-258), römischer Diakon, Märtyrer und Heiliger	CAI Alpi Retiche 1997; Wikipedia	seit 1967	M(monte). S(an). Lorenzo bis 2002 auf der LK	I
Mattjisch Horn	2460	2 774'243, 1'191'428	Familie Mattli	Schortha, Bergnamen 1991	seit 1853	Mattlishorn bis 1958 auf der LK	
Meilerstein	c. 1425	2 742'408, 1'189'933	Evtl. Christian Meiler (1858-1920), Erbauer des nebenan liegenden Pinut-Eisenweges 1909	SAC Kletterführer Graubünden 2013		Schwierigster GR-Gipfel; auch Pinut-Horn genannt	
Punta Meizi	c. 3275	2'773'880, 1'129'339	Gilberto Meizi (1868-1899), ital. Aristokrat, Alpinist und Geologe, insb. zum Val Máximo	CAI Bregaglia 1936		W-Gipfel des Torrone Centrale	I



Name	Höhe	Koordinaten	Person	Quelle/Literatur	LK	Bemerkungen	Grenze
Piz Mittel	3157	2'769'115, 1'164'935	Wohl der heilige Michael: Piz St. Michel bis 1886, Piz Michel bis 1958, Piz Son Mittel bis 1972 auf LK	SAC Bündner Alpen 6 1934	seit 1853	Erstbesteiger 1867: W.A.B Coolidge (nicht W. Freshfield, wie oft gesagt)	
Napoleon	c. 2732	2'754'847, 1'196'517	Wohl Napoleon Bonaparte (1769-1821), evtl. auch Napoleon III. (1808-1893)	SAC Ringelspitz/Arosa/Rätikon 2010 www.gipfelbuch.ch		Festurm in NE-Grat der Calanda; Routenbeschreibung bei www.hikr.org Name hat sich nicht eingebürgert	
Piz Nicolas	2569	2'773'575, 1'179'666	Unbekannte Nicolas	SAC Ringelspitz/Arosa/Rätikon 2010	seit 2003	Oswald Fürggli bis 2008 auf der LK	A
Oswaldkopf	2681	2'785'686, 1'201'443	Unbekannter Oswald	Schorta, Bergnamen 1991	seit 1854		
Piz Padella	2855	2'783'918, 1'156'280	Andreas Padella, 1540 urkundl. erwähnt	SAC Silvretta 2010; Alpen SAC 11/2018	seit 2014	Auch Zahnturm genannt	A
Paulcketurm	3073	2'813'030, 1'196'233	Wilhelm Paulcke (1873-1949), dt. Skiplonier, Lawinenkundler und Geologe; Erstbesteiger 1906	Schorta, Bergnamen 1991	seit 1962		
Piz da Peder Bucs	3001	2'774'738, 1'160'547	Unbekannter, schwindstüchtiger (herzschlächtiger) Peder	CAI Bernina 1996		La Spedla auf der LK; Top of Lombardy	I
Punta Perrucchetti	4018	2'789'895, 1'139'602	Giuseppe Domenico Perrucchetti (1839-1916), ital. General, Vater der Alpini	SAC Bündner Alpen 9 1946; SAC Silvretta 2010	nur Kote	Turm südl. Fuorcletta da Pisoc; unbekannte Erstbest.	
Pühmspitze	3016	2'816'830, 1'180'430	Ernst Pühn (1858-1920), Direktor Bayerische Hypothekenbank, München; Erstbegeher von Routen im GR	SAC Silvretta 2010	nur Kote	Mittelgipfel des Fluchthorns	A
Remnerspitze	3396	2'812'436, 1'197'333	E. Renner, deutscher Finanzrat aus Stuttgart; Erschliesser der Jämtalberger; Fast-Erstbesteiger 1888	SAC Bündner Alpen 9 1946	seit 1853	3 Gipfel; Dadora (3047 m), d'Immez (3064 m) und Dadaint (3092 m)	
Piz San Jon	3064	2'821'025, 1'182'585	Stand Johannes der Täufer als Namenspatre?	CAI Bregaglia 1936; Volken, Badile 2006	seit 1985	Nicht identisch mit dem Piz Badillet	I
Punta Sant'Anna	3169	2'765'232 1'129'252	Erstbesteigung erfolgte am 26. Juli 1893, dem Tag der Heiligen Anna, der Mutter von Maria	SAC Ringelspitz/Arosa/Rätikon 2010	seit 1853	St. Jacob bis 1957 auf der LK	
Sant Jaggem	2541	2'785'033, 1'199'488	Unbekannter Jaggem (Jakob); evtl. der heilige Jakob(us)	CAI Mesolcina 1999; SAC Bündner Alpen 3 1921, 1994	nur Kote	Piz Scaramellini einst auch für Piz Por	I
Punta Scaramellini	2915	2'748'451, 1'152'151	Battista und Lorenzo Scaramellini, ital. Bergführer von Madésimo	Schorta, Bergnamen 1991	seit 1888	2 Gipfel; Dadora (2678) und Dadaint (3028 m); Erstbesteiger ist Ernst Pühn	
Piz S-chalambert	3028	2'827'028, 1'187'614	Geht auf das Geschlecht Schellenberg zurück	SAC Bündner Alpen 4 2006; Volken, Badile 2006	seit 1973		I
Dadora	3194	2'765'965, 1'129'181	Bortolo Sertori (1858-1918), ital. Bergführer aus dem Val Masino; Erstbesteiger 1900	SAC Bündner Alpen 2 1996	seit 1965		
Punta Sertori	3108	2'710'399, 1'163'321	Placidus a Spescha (1752-1833), Bündner Alpinist und Pater; Erstbesteiger des nahen Piz Cristallina	www.hikr.org/tour/post8332.html	nur Kote		
Piz a Spescha	2473	2'821'971, 1'202'146	Alexander Vinokourov (geb. 1973), Radrennfahrer aus Kasachstan; gewann 2003 Samnaun-Etappe				
<b>Glerner Alpen 6</b>							
Franzenhorn	1868	2'724'323, 1'200'363	Unbekannter Franz	www.hikr.org	seit 1898		
Fridlispliz	1624	2'720'698, 1'219'198	Kurzname für den Glarner Schutzpatron Fridolin; irischer Glaubensbote auf dem 6. Jh.	Wikipedia; www.gl.ch; www.glarnerland.ch	seit 1854	Fridlisfür am 6. März (Namenstag von Fridolin); bis 1879 Friedlispliz auf LK	
(Piz Gurkha)	3101	2'709'207, 1'184'941	Gurkha Kibir Sing; machte mit William Conway und J.B. Aymond Erstbesteigung 1894; Name von Conway	AJ 17 1894-95; Jb. SAC 1895	seit 2003	Kurzfristiger Name für Heimstock; Piz Gurkha wäre ein toller Name gewesen Auch Vorder Selbsant genannt	
Hauserhorn	2750	2'717'810, 1'190'122	Caspar Hauser (1827-1883), Glarner Anwalt und Verleger; Mitbegründer SAC; Erstbesteiger 1863	SAC Glarner Alpen 2013. Helvetia Club 2013	seit 1963	Zweitbesteiger Hans Brun schlug 1895 Namen vor, der sich durchsetzte	
Heimstock	3101	2'709'207, 1'184'941	Albert Heim (1849-1937), Zürcher Geologe	SAC Glarner Alpen 2013; Jb. SAC 1895	seit 1876	Speich war Chef des III. Detachements der offiziellen SAC-Expedition	
Speichstock	2966	2'711'691, 1'190'565	Johann Heinrich Speich (1813-1891), GL Textil-Dessinateur, Mitbegründer SAC; Fast-Erstbesteiger 1863	Helvetia Club 2013	seit 1854	Verena: häufiger weiblicher Vorname im Glarnerland	
Vrenelisgärtli	2905	2'720'010, 1'207'509	Sagengestalt Verena, die dort oben einen Blumengarten anlegen wollte	Zopf; Glärmisch – Rosen auf Vrenelis Gärtli 2003			
<b>Appenzeller - St. Galler Alpen 4</b>							
Johannenbööl	1011	2'714'392, 1'246'169	Zusammenhang mit Johannes dem Täufer? Über Nachbargipfel Hörnli verläuft der Jakobsweg	www.ortsnamen.ch	seit 1956		
Köbelsberg	1146	2'726'791, 1'241'959	Unbekannter Köbeli (= kleiner Jakob)	www.ortsnamen.ch; Anker, Après-Lift 2022	seit 1879	1854-1878 Kunzenberg auf der LK	
Regulastein	1315	2'724'065, 1'234'291	Zweitname für den Regelstein, Regula (und Felix); Zürcher Stadtpatrone und Heilige der katholischen Kirche	Wikipedia		Regelstein seit 1854, Regula-Gedenkstätte 30 m unterhalb des Gipfels	
Säntis	2502	2'744'173, 1'234'913	Säntis stammt vom Namen eines Sambutin oder Sambatin. Daraus wurde Semptlis, Sämpitis, Sentsis u. Säntis	Sonderregger, Alpstein Bergnamen, 1967	seit 1854		

Name	Höhe	Koordinaten	Person	Quelle/Literatur	LK	Bemerkungen	Grenze
<b>Mittelland 21</b>							
Edwardsruh	487	2 710'275, 1'267'043	Eduard Rogg (1807-1875), Oberrichter TG, der auf diesem Aussichtspunkt gerne rastete	HBLs Bd. 5, 1929; Hohl, Jugendtagebuch 1998	nur Kote	Holderbürg auf LK 1:10000; hiess bis 1870 Vogelherd laut Rogg-Gedenktafel	
Escherhöhe	675	2 685'187, 1'248'940	Nanny von Escher (1855-1932), Zürcher Schriftstellerin; verfasste das Gedicht auf dem Schlachtendenkmal	Wikipedia	nur Kote	Höchster Punkt des Zürichberges	
Hofmannsflue	536	2 577'068, 1'209'889	Sage von Dragoner Hofmann: buhite vergeblich ein Mädchen und stürzte sich mit seinem Pferd über die Flue	https://vineiz.ch/geschichte/geschichte.html	seit 1877		
Jakobsfelsen	c. 737	2'688'825, 1'290'733	Unbekannt; Vor- oder Nachname; evtl. der heilige Jakob(us)	Rother Wanderführer Schaffhausen 2017	seit 2000	Ca. 7 m hoher Felssturm im Wald, mit Eisentritten und Plattform	
Jakobsberg	946	2'708'539, 1'244'014	Unbekannt; Vor- oder Nachname; evtl. der heilige Jakob(us)	HBLs 4 1927	seit 1901	Wasserreservoir und Mobilfunkantenne auf dem Gipfel, Skilift auf der NW-Seite	
Lanters Hubel	1032	2'585'265, 1'176'935	Unbekannte Familie/Herr Lanter; evtl. vom FR Patriziergeschlecht von Lanther	HBLs 4 1927	seit 1884	Nur 2,3 km Luftlinie zwischen Lanters und Laupers Hubel	
Laupers Hubel	857	2'582'976, 1'176'568	Unbekannte Familie/Herr Lauper; Freiburger Namen von St. Silvester und anderen Orten	HBLs 4 1927	seit 1886		
Lentulushubel	578	2'599'160, 1'198'277	Robertus Scipio Lentulus (1714-1786), General in preussischen Diensten. Sein Grab liegt auf dem Gipfel	Weber, Hist.-topograph. Lexikon Stadt Bern 1976	nur Kote	Bis ins 19. Jh. Chutzenhubel genannt.	
Colline Madeleine Eggendorfer	686	2'579'670, 1'183'021	Madeleine Eggendorfer, geb. de Boffe (1744-1795), Freiburger Buchhändlerin und Verlegerin	Wikipedia	nur Kote	In Bourguillon bei Fribourg gibt's am S-Fuss des Hügels die Promenade M.E.	
Martinsberg	497	2'664'720, 1'259'249	Bekannter Aussichtspunkt ob Baden; evtl. der heilige Martin	GLS 3 1905	seit 1881	Pavillon auf dem Gipfel; der höchste Punkt (499 m) liegt 70 m westlich	
Martinsflue	c. 572	2'607'486, 1'230'701	Martin von Tours (316-397); Martinskapelle in der nahe gelegenen Schlucht mit Einsiedel St. Verena	Wikipedia	seit 1845	Mehr ein Felsband als ein ausgeprägter Gipfel	
Okenshöhe	800	2'693'619, 1'238'303	Lorenz Oken (1779-1851), Dt, 1833-51 Prof. für Naturgeschichte Uni Zürich, 1833-35 deren erster Rektor	his.ch; Zopfi, Sehnsucht 2014	seit 1912	SE-Gipfel des Pfannenstels	
Otto von Greyerz-Hubel	c. 590	2'602'731, 1'200'008	Otto von Greyerz (1863-1940), Berner Mundart-Schriftsteller, Hochschullehrer, Gedenkstein am Hügelfluss	Schossaldenfriedhof. Spaziergang mit Geschichten, 2017	seit 2019	Bekannt als Schnägg und Schneckenhubel; seit 1940 Namensgipfel	
Petersbuck	534	2'665'048, 1'268'421	Unbekannt; Vor- oder Nachname	https://map.geo.admin.ch	seit 1881	Höchster Punkt des Waidhügels im Berg zw. Weental und Musital	
Petersbüel	583	2'665'048, 1'268'421	Unbekannt; Vor- oder Nachname	https://map.geo.admin.ch	seit 1881		
Ruedisberg	599	2'612'954, 1'213'988	Unbekannter Ruedi	https://map.geo.admin.ch	seit 1954	1879-1953 Ruppisberg	
Säli	664	2'636'314, 1'242'765	Felix Säli; 15 J. Feuerwächter in Ruimen der 1415 zerst. Neuarburg. LK; seit 20212 Schloss Wartburg-Säli	GLS 4 1906	seit 1861	1861 Sälischloss, 1884 Säli, 1970 Sälischlössli, 1988 Säli + Sälischlössli	
St. Chrischona	522	2'618'215, 1'269'193	Name geht zurück auf die Legende der heiligen Jungfrau Christina	GLS 1 1902	seit 1846	1882-1917 nur Chrischona auf LK; höchster Gipfel des Kt. BS	
St. Pelagiberg	602	2'740'230, 1'261'347	Heiliger Pelagius, Stadtpatron von Konstanz; lt. GLS 3 im Jahre 284 den Märtyrertod gestorben	GLS 3 1905	seit 1850	Hügel mit Wallfahrtskirche und Ortschaft; 1850-1911 St. Pelagi	
Stäälibuck	656	2'713'111, 1'267'570	Die der Familie Stäheli(n) gehörende, von ihr bewirtschaftete Anhöhe	Thurgauer Namenbuch, Bd. 4, 2007	seit 1850	Der 27 m hohe Stählibuckturm steht seit 1980 auf dem Gipfelgrat	
Studerhubel	660	2'657'164, 1'227'889	Unbekannte Familie/Herr Studer; verbreiteter Name im Kt. LU seit dem 15. Jh.	HBLs 6 1931	seit 1888	Studerhubel bis 2012	
<b>Jura 7</b>							
Pic André	c. 952	2'596'621, 1'238'516	Unbekannter André	Alpen SAC 1925; CAS Escalad. Jura 2 1981, Jura bern. 2007		Felssturm im oberen Teil der Arête du Raimieux	
Mont Aubert	1339	2'541'984, 1'191'429	Weit verbreiteter Name im Kt. VD	GLS 1 1902	seit 1849		
Tête de Calvin	c. 822	2'544'346, 1'214'752	Jean Calvin (1509-1564), franz. Reformator. Laut Escalades aber keine Beziehung zw. Berg und Calvin	CAS Escalades Jura 1 1966	seit 1906	LK: 1918-1956 Tête à Calvin; östlich folgt die Arête de Calvin (ca. 840 m)	
Chuenisberg	633	2'608'685, 1'256'322	Quellen sprechen um 1414 vom Kuomratzberg. Vgl. Heilige Gisela; soll als Einsiedlerin auf der Gisilflue gelebt und die Kirche von Vethlheim gestiftet haben	www.ortsnamen.ch; SAC Basler Jura 2020	seit 1877	Route Ravege am Chuenisberg war 1986 weltweit die erste im Grad 8c	
Gisilflue	772	2'650'530, 1'252'941	Heilige Gisela; soll als Einsiedlerin auf der Gisilflue gelebt und die Kirche von Vethlheim gestiftet haben	Wikipedia	seit 1861	Bis 1877 Gysilfluh	
Mont Jaques	1118	2'553'470, 1'214'798	Jaques ist ein recht häufiger Name in der Romandie	https://tel.search.ch	seit 1875	Bis 1904 Mont Jacques auf der LK	
Sigmund	413	2'623'672, 1'259'034	1531 urkundlich «an Berg genempt Sigmund». Fragt sich, ob damit Mann namens Sigmund gemeint ist	Baselbieter Namenbuch 5, Bezirk Liestal 2017	seit 1877	Bis 1954 Sigmünd auf der LK	

**Biografie:** Daniel Anker, Jahrgang 1954, schloss das Studium der Schweizer Geschichte an der Uni Bern mit einer Arbeit über den Schweizer Alpen-Club ab und arbeitet als freier Bergpublizist und Historiker. Er ist Verfasser von Skitouren-, Wander-, Klettersteig- und Radführern für viele Regionen der Schweiz sowie für Lac Léman, Côte d'Azur, Languedoc-Roussillon und Kalifornien. Im Zürcher AS-Verlag gab er 14 Bergmonografien über herausragende Gipfel der Schweiz heraus, 2015 den Band *Matterhorn – Berg der Berge*. Herausgeber von *Helvetia Club. 150 Jahre Schweizer Alpen-Club SAC 1863–2013*. Ständiger Mitarbeiter der SAC-Zeitschrift *Die Alpen*. Auf [www.bergliteratur.ch](http://www.bergliteratur.ch) erscheint seit 2009 «Ankers Buch der Woche». Daniel Anker lebt mit seiner Familie in Bern.

**Stichwörter:** Toponomastik, Geographie der Schweiz, Alpinismus.

**Abstract:** A first-time overview of the Swiss peaks named after persons, from Punta Adami to Zumsteinspitze. There are 200 often quite unknown peaks, which may or may not be marked on the national map: very high ones (including the numbers 1, 3 and 4 of Switzerland) to very small ones (Lentulushubel and Eduardsruh). Who is hiding behind the Madeleine (the companion of Jesus), the Punta Carducci (Italian Nobel Prize winner for literature) and the Paulcketurm (avalanche pioneer and Nazi)? Among the personified peaks there are strong ones (Pointe Marie-Christine) and crumbly ones (Agassizhorn), modest ones (Dunantspitze) and fortunately or unfortunately not so named ones (Piz Gurkha, Jacksonspitze). The metre-by-metre compilation of these special mountains provides a new view of Helvetian summit territory and toponymic commemoration.

**Keywords:** Mountain names, Swiss peaks, toponymy, commemorative names, mountaineering.

## Notes

- <sup>1</sup> SPYRI Johanna, *Heidis Lehr- und Wanderjahre*, Gotha, Friedrich Andreas Perthes, 1880. Hier zitiert nach der dreizehnten Auflage, pp. 46, 49.
- <sup>2</sup> COOLIDGE W. A. B., DÜBI Heinrich, *Hochgebirgsführer durch die Berner Alpen II. Von der Gemmi zum Mönchsjoch*, Bern, A. Francke Verlag, pp. 37-38.
- <sup>3</sup> FRISCHKNECHT Jürg, «Wie der Berninapoet Walther Flaig einen Spion in die Schweiz schickte», in: ANKER Daniel, *Bernina – König der Ostalpen*, Zürich, AS Verlag, 1999, pp. 120-133.
- <sup>4</sup> ANKER Daniel, «Ohne Vornamen, aber mit Mut. Wintererstouren einer Lady», *Neue Zürcher Zeitung*, 1.2.2013, p. 55.
- <sup>5</sup> ANKER Daniel, «Die Bergkönigin», *Die Alpen SAC* 10, 2007, pp. 60-62.
- <sup>6</sup> BLANCHET Emile-Robert, «Ulrichshorn-Balfrinhorn-Pointe Marie Christine-Schilthorn», *Alpina. Mitteilungen des Schweizer Alpen-Club*, 1921, p. 114; BLANCHET Emile-Robert, «Première descente de l'arête Nord-Est du Balfrin et première ascension de la Pointe Marie-Christine», *L'Écho des Alpes. Organe du Club Alpin Suisse pour les sections de langue française*, 1921, pp. 351-355.
- <sup>7</sup> ANKER Daniel, VOLKEN Marco, «Namensforschung», *Outdoor guide* 22, Winter 2014-15; ANKER Daniel, VOLKEN Marco, «Nomen est Amen», *Outdoor guide* 23, Sommer 2015.
- <sup>8</sup> *Alpine Journal* 17, 1894-95, p. 442.
- <sup>9</sup> BRUN Hans, «Ein vergessener Gipfel im Hüfigebiet. Traversierung des "Heimstocks" (circa 3100 m)», *Jahrbuch des Schweizer Alpenclub*, 31 Jg., 1895, p. 372.
- <sup>10</sup> HÄNE Stefan, «Ein rassistischer Schweizer Pionier und sein Gipfel», *Tages-Anzeiger*, 30.6.2007, p. 8; LEHMANN Fritz, «Name von Agassizhorn ändern», *Berner Zeitung*, 19.9.2008, p. 29; HOHLER Franz, «Agassizhorn (3946 m)», in: HOHLER Franz, *Immer höher*, Zürich, AS Verlag, 2014, pp. 134-138; ZOPFI Emil, «Wenn Berge neue Namen bekommen», *Tages-Anzeiger, Outdoorblog*, 15.4.2015, p. 2; MOOSER Philipp, «Berg der Schande» behält seinen Namen», [www.1815.ch](http://www.1815.ch), 25.8.2015.
- <sup>11</sup> STUDER Gottlieb, *Über Eis und Schnee. Die höchsten Gipfel der Schweiz und die Geschichte ihrer Besteigung. III. Abteilung: Ostalpen*, Bern, Verlag von Schmid & Francke, 1899, 2. Auflage, umgearbeitet und ergänzt von Adolf Wäber und Heinrich Dübi, p. 444.
- <sup>12</sup> [www.ortsnamen.ch](http://www.ortsnamen.ch)
- <sup>13</sup> GURTNER Othmar, *Schlechtwetter-Fahrten*, Bern, G. A. Bäschlin, 1917, p.5.
- <sup>14</sup> RIME Jacques, *Le baptême de la montagne. Préalpes fribourgeoises et construction religieuse du territoire (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Neuchâtel, Éditions Alphil, 2021, p. 149.
- <sup>15</sup> KRAEGE Charles, *Lexique de toponymie alpine III*, Lausanne, Éditions Section des Diablerets CAS, 1995, p. 59.
- <sup>16</sup> GURTNER Martin, «Der General und seine Spitze», in: ANKER Daniel, VOLKEN Marco, *Monte Rosa – Königin der Alpen*, Zürich, AS Verlag, 2009, pp. 296-305.
- <sup>17</sup> [www.1815.ch/news/wallis/aktuell/zermatt-tauf-berg-gipfel-in-henry-dunant-spitze-um-20140827070000/](http://www.1815.ch/news/wallis/aktuell/zermatt-tauf-berg-gipfel-in-henry-dunant-spitze-um-20140827070000/) (abgerufen am 4.12.2021).
- <sup>18</sup> [www.admin.ch/gov/de/start/dokumentation/medienmitteilungen.msg-id-54725.html](http://www.admin.ch/gov/de/start/dokumentation/medienmitteilungen.msg-id-54725.html) (abgerufen am 4.12.2021).
- <sup>19</sup> STUDER Gottlieb, *Über Eis und Schnee...*, pp. 393-394.
- <sup>20</sup> ANKER Daniel, «Morscher Turm», *Die Alpen SAC*, September 2018, p. 19.
- <sup>21</sup> BALESTRERI Umberto, «Alpinismo in Valpellina», *Rivista del Club Alpino Italiano* 46, 1927, pp. 307-312.
- <sup>22</sup> KURZ Marcel, *Guide des Alpes Valaisannes. Volume I. Du Col Ferret au Col Collon*, Berne, Éditions du CAS, 1937, p. 307.
- <sup>23</sup> BRANDT Maurice, *Guide des Alpes Valaisannes. Du Gd-St-Bernard au Col Collon*, Berne, Éditions du CAS, 1987, p. 334; BRANDT Maurice, *Clubführer Walliser Alpen 2. Vom Gr. St. Bernhard zum Col Collon*, Bern, SAC Verlag, 1999, p. 367.
- <sup>24</sup> BANZHAF Bernhard Rudolf, FOURNIER Xavier, RODUIT Olivier, *Mont Dolent/Grand Combin/Pigne d'Arolla. Vom Col de Balme zum Col Collon. Alpine Touren Walliser Alpen*, Bern, SAC Verlag, 2014, p. 847.
- <sup>25</sup> WELDEN Ludwig Freiherr von, *Der Monte-Rosa. Eine topographische und naturhistorische Skizze, nebst einem Anhang der von Herrn [Joseph] Zumstein gemachten Reisen zur Ersteigung seiner Gipfel*, Wien, C. Gerold, 1824, pp. 30-32.
- <sup>26</sup> WELDEN Ludwig Freiherr von, *Der Monte-Rosa...*, p. 33.
- <sup>27</sup> DESOR Edouard, *Excursions et Séjour de M. Agassiz sur la mer de glace du Lauteraar et du Finsteraar, en société de plusieurs naturalistes*, Genève, Bibliothèque Universelle de Genève, 1841, p. 22.
- <sup>28</sup> STUDER Gottlieb, *Das Panorama von Bern. Schilderung der in Berns Umgebungen sichtbaren Gebirge*, Bern, Walthard'schen Buchhandlung, 1850, p. 78.
- <sup>29</sup> STUDER Gottlieb, «Das Studerhorn», *Jahrbuch des Schweizer Alpenclub*, 2. Jg., 1865, p. 176.
- <sup>30</sup> COAZ Johann, «Ueber Ortsbenennung in den Schweizeralpen», *Jahrbuch des Schweizer Alpenclub*, 2. Jg., 1865, p. 461.
- <sup>31</sup> COAZ Johann, «Ueber Ortsbenennung...», p. 468.
- <sup>32</sup> COAZ Johann, «Ueber Ortsbenennung ...», p. 477.



# FRANCHIR LES COLS, ATTEINDRE LES SOMMETS ET GLISSER SUR LES PENTES

De quelques jalons pour une histoire des réseaux « locaux » de la promotion  
de St. Moritz (années 1920 – années 1930)

GRÉGORY QUIN  
Université de Lausanne

**Résumé:** Au moment où le ski alpin va émerger sur les pentes alpines, au tournant des années 1920 et 1930, St. Moritz va fonctionner comme un laboratoire de la modernité. Savoir si les pentes sous le Piz Nair sont pionnières en matière de glisse est incontestablement secondaire, mais à y regarder de plus près, les acteurs sportifs, politiques, touristiques ou encore industriels rivalisent alors de créativité pour aller toujours plus vite... quelque soit le moyen de locomotion.

« **U**ne des plus belles pistes de montagne du monde »<sup>1</sup>, si la phrase renvoie à une route et un événement automobile, elle décrit aussi plus largement les dynamiques que connaît le développement du tourisme sportif dans la haute vallée de l'Engadine, dans le courant de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Cette vallée devient un véritable laboratoire pour appréhender les mutations touristiques entre cols, sommets et pentes. De fait, dans une configuration historique singulière<sup>2</sup>, au cœur de la vallée, St. Moritz va renforcer sa réputation pour toutes les saisons, à la fois hivernale avec le ski et d'autres disciplines, mais aussi estivale, à la suite de l'ouverture du trafic aux automobiles dans le canton des Grisons dès 1925<sup>3</sup>. Après une croissance presque continue depuis 1850, le secteur du tourisme, en Suisse comme ailleurs en Occident, fait face à une première véritable

crise après la Première Guerre mondiale. À St. Moritz, pour illustrer cet état de fait, il faut attendre l'été 1927 pour retrouver une fréquentation équivalente à l'été 1913 (22 458 en 1913 contre 22 875 en 1927). Face à cette situation, ce secteur va devoir pour la première fois élaborer des stratégies plus structurées pour « attirer » des clients, les « fidéliser » et imaginer attirer de nouveaux publics. Dans ce cadre, l'amélioration des conditions de transport, l'essor de l'infrastructure hôtelière et le développement des moyens de communication décuplent les concurrences entre les destinations touristiques, et alimentent les nouvelles « politiques touristiques », notamment dans leurs dimensions sportives.

De fait, les liens entre les sphères touristiques et sportives se rejouent singulièrement selon les différents territoires, et si certaines

DOI : 10.33055/SPORTSMODERNES.2023.001.01.45

# HOCHALP. SEE- STRANDBAD STAZERSEE

15. Juni - 15. Sept. Durchschnittl. Temp. 19°

40 Minuten v. Celerina, St. Moritz, Pontresina

# CELERINA

**Figure 1** Affiche de promotion du Stazersee, Celerina, vers 1928, Bibliothèque de documentation St. Moritz.



caractéristiques des sports modernes sont parfois contradictoires avec certains aspects de l'éthique touristique<sup>4</sup>, notamment sur la valorisation de la lenteur et de la contemplation au détriment de la compétition et de la performance physique, le sport est toutefois rattaché aux loisirs, ceci de par ses fonctions de délasserement, de divertissement et de développement<sup>5</sup>. Ainsi, les activités physiques et sportives constituent l'un des trois supports fondamentaux du système touristique, aux côtés des transports et de l'hébergement<sup>6</sup>. Bien évidemment, une partie de l'essor du tourisme se déroule loin des montagnes, sur les côtes, aux bords des lacs et même dans les centres urbains déjà<sup>7</sup>, pour autant l'arc alpin va jouer un rôle clé pour la destinée du tourisme, à la fois comme espace « physique » ou « topographique »<sup>8</sup>, mais aussi pour les dynamiques singulières qu'il va engendrer, tout particulièrement en Suisse comme l'illustrent les travaux de Laurent Tissot et de Cédric Humair<sup>9</sup>. Au-delà de la Suisse, faisant de l'arc alpin un véritable laboratoire, différents travaux reviennent sur les processus de constitution des sports d'hiver, notamment à l'initiative d'Andrew Denning, de Sabine Dettling, ou de Bernhard Tschoffen pour le cas de l'Autriche<sup>10</sup>, de Thomas Busset ou Sébastien Cala pour le cas suisse<sup>11</sup> ou de Bertrand Larique ou Pierre-Olaf Schut pour les pentes françaises<sup>12</sup>. Pour autant, et ceci pour la plupart des espaces nationaux, les études au niveau local ne sont pas encore très nombreuses, laissant en friche de vastes corpus d'archives<sup>13</sup>. Dans ce sens, le travail pionnier de Delphine Guex autour des exemples de Montreux, de Finhaut et de Zermatt est une réelle source d'inspiration<sup>14</sup>, tout comme les travaux conduits par Egidio Dansero et Matteo Puttilli sur la station de Sestrières<sup>15</sup>.

Dans le cadre de cette contribution, autour de l'exemple de St. Moritz, notre ambition est de comprendre le développement des « politiques touristiques » et de leurs supports à caractère sportif, à la fois les sports d'hiver bien évidem-

ment, mais aussi des activités estivales entre alpinisme et courses automobiles, dans l'entre-deux-guerres. Dans le cas de St. Moritz particulièrement, ces années 1920 sont un point d'inflexion très clair pour le positionnement de la station entre l'entretien d'un tourisme de cure, l'affirmation du tourisme « sportif » hivernal depuis les années 1900, avec notamment l'avènement d'une nouvelle logique sportive autour du ski de descente, mais surtout l'amorce d'une forme d'innovation qui va devenir la marque de la commune. De fait, notre argumentation s'appuie aussi sur deux constats empiriques. D'une part, nous avons identifié que les hivers 1927-1928 et 1928-1929 connaissent des records de fréquentation, avec plus de trois cent cinquante mille nuitées dans les hôtels de la commune, un chiffre qui ne sera dépassé qu'en 1960-1961<sup>16</sup>. D'autre part, un document identifié dans les fonds d'archives de la commune de St. Moritz au moment de la désignation de Walter Amstutz comme directeur de son Kurverein en 1929, en l'occurrence une liste descriptive des biographies des personnes influentes à St. Moritz<sup>17</sup>, nous a permis de plonger au cœur des réseaux locaux impliqués dans les politiques touristiques. Plus largement pour conduire nos analyses, nous nous appuyerons sur les archives de la commune de St. Moritz (autorités politiques, Office du tourisme, infrastructures hôtelières), mais aussi sur notre connaissance d'archives d'autres institutions impliquées à ce moment dans l'essor du ski (CIO, FIS, ASCS, IASS, AESS, SSH), ainsi que sur une revue de la presse locale et nationale.

### **D'un groupement dédié à l'embellissement de la commune à l'organisation des jeux olympiques**

Au-delà des mythes locaux sur une invention des sports d'hiver<sup>18</sup>, après des premières années de tourisme hivernal et des premières tentatives pour développer l'offre touristique locale<sup>19</sup>, notamment à travers un premier « office pour l'embellissement de St. Moritz » dont les

statuts sont déposés en mars 1874<sup>20</sup>, c'est en 1882, le 24 juin, que va avoir lieu l'assemblée générale pour la fondation d'un Office du tourisme en charge de l'ensemble de la commune de St. Moritz (« *Dorf* » et « *Bad* », le haut et le bas), sous l'égide de Florian Gengel, lui-même alors directeur de l'hôtel Hof Sankt Moritz<sup>21</sup>. Député au Grand Conseil grison, l'hôtelier et imprimeur appartient alors aux cercles actifs du radicalisme grison, par ailleurs très impliqués dans les prémices de l'essor touristique du canton<sup>22</sup>. La structure de l'Office du tourisme est alors encore duale, avec une gestion « estivale » et une autre « hivernale ». L'été reste encore clairement la saison qui attire le plus de visiteurs – en valeur absolue – mais au début des années 1910, un basculement va s'opérer. L'hiver devient, avec surtout des séjours plus longs en moyenne, la saison la plus rentable pour la station et ses acteurs touristiques (hôteliers, moniteurs de ski, restaurateurs, etc.). Le passage est d'autant plus « facile » dans le cas de St. Moritz que la station ne semble pas avoir développé un tourisme d'alpinisme, plus dynamique en été, aussi puissant que Zermatt ou Chamonix<sup>23</sup>, ce que la commune voisine de Pontresina offre aux publics intéressés dans la région, et qu'en outre depuis une décision des autorités communales de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup>, un tourisme « médicalisé » pour les tuberculeux n'a pas pu se développer comme dans d'autres stations alpines<sup>25</sup>.

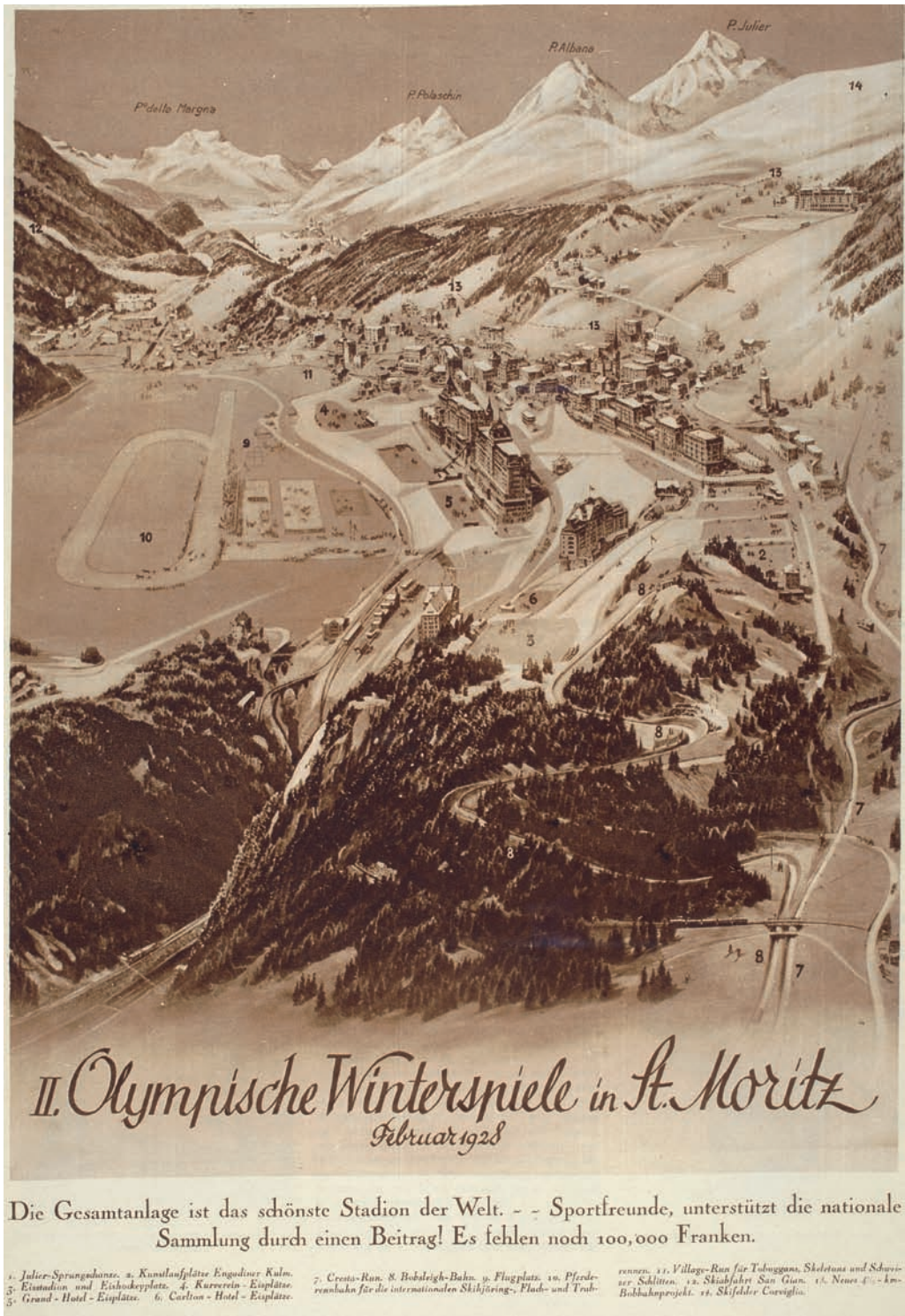
Si elle fait face dans les années 1920 à de nombreuses incertitudes liées à la fois à la conjoncture internationale et aux difficultés économiques, dans les prospectus touristiques publiés par l'Office du tourisme, St. Moritz est toujours davantage présentée comme le haut lieu des sports d'hiver, parfois comme la « *ville sainte des sports d'hiver* »<sup>26</sup>. Au début des années 1920, le ski connaît un vrai essor, sur la base d'un enthousiasme insufflé par la pratique militaire régulière pendant la guerre dans la zone frontière que constitue l'Engadine. Il s'agit alors principalement de « ski nordique », pratiqué à plat

ou sur de légères pentes, qui se pratique depuis le col du Bernina jusqu'aux pentes accessibles depuis Chantarella – le point haut du funiculaire inauguré en 1912 – sous le Piz Nair, et de saut à ski sur le tremplin du Julier<sup>27</sup>. De fait, en ces premiers hivers des années 1920, certains skieurs s'aventurent progressivement dans des pentes plus marquées<sup>28</sup>, et plusieurs prospectus de l'Office du tourisme cherchent à accompagner ce mouvement : « *Le besoin de dévier de la ligne droite unique se manifeste dès que l'on abandonne la petite pente d'exercice. C'est alors que commence aussi l'école dont le but est de mettre le skieur à même de gouverner son instrument à volonté. Comment freine-t-on ? Comment prend-on les virages ? Comment exécute-t-on les sauts ? Comment s'arrête-t-on, quand et où l'on veut ?* »<sup>29</sup>

Une forme de vertige pour la pente s'impose lentement parmi les amateurs et les amatrices de glisse, et le ski-club Alpina joue un rôle décisif dans ces processus, en collaboration avec l'Office du tourisme, lequel assure l'engagement d'un moniteur pour l'enseignement aux débutantes et débutants dès 1923<sup>30</sup>. Si le ski n'est pas le seul responsable de la consolidation de l'attrait pour les différentes formes de glisse, dans le cadre d'une vraie croissance du nombre de nuitées entre 1921 et 1928 – on passe alors de deux cent mille à six cent cinquante mille nuitées annuelles pendant cette période<sup>31</sup> –, la saison d'hiver s'impose désormais comme celle générant le plus de nuitées. Si le nombre de visiteurs est plus important en été, en valeur absolue des arrivées, les séjours hivernaux sont plus longs et ils deviennent les premières sources de profit des hôteliers et par extension de la commune. L'accroissement du nombre de visiteurs contribue à augmenter les recettes fiscales liées au tourisme, et consolide donc directement la capacité d'action de l'Office du tourisme.

Au sein de ce dernier, pour l'année 1919-1920, on retrouve du reste plusieurs acteurs influents de la commune et de la région depuis Emil Thoma-Badrutt, jusqu'à Anton Bon, Philip Mark, Gian Töndury ou Nicolaus Hartmann<sup>32</sup>. Les





**Figure 2** Affiche pour la collecte nationale en vue des Jeux olympiques de 1928, vers 1927, Bibliothèque de documentation St. Moritz.

deux premiers directeurs d'hôtels majeurs à St. Moritz, le troisième promoteur du sport et engagé de longue date pour l'essor touristique, le quatrième directeur de la Banque d'Engadine et le dernier architecte, fondateur du Heimtchutz et en charge de la réforme foncière de St. Moritz, incarnent ensemble la diversité des élites locales et la diversité des intérêts qui siègent au sein de l'Office du tourisme. Si les offices du tourisme semblent prédestinés à fonctionner comme des « groupes d'intérêts »<sup>33</sup>, au sens de la définition proposée par Michel Offerlé, en raison même de leurs objectifs et de leurs buts, à St. Moritz, cet organe témoigne de la structuration précoce d'une politique double à la fois pour un tourisme très élitiste et favorable à une innovation sportive. Dans ce cadre, l'organisation des Jeux olympiques en 1928 constitue un moment clé.

Si Chamonix a rencontré des difficultés d'organisation pour l'édition de 1924<sup>34</sup>, la situation semble toute différente vers une candidature pour les jeux d'hiver de 1928 « *puisque St. Moritz possède déjà de meilleures infrastructures* »<sup>35</sup> et c'est bien l'enthousiasme qui semble dominer à ce moment précis. Dans les faits, les processus de désignation des villes hôtes des Jeux olympiques dans l'entre-deux-guerres sont encore relativement informels, et les délais (deux ans avant l'organisation) d'élection empêchent des planifications très importantes de la part des villes candidates. Dans le cas de St. Moritz, la désignation intervient lors du congrès du CIO de mai 1926 à Lisbonne, où la commune de Haute-Engadine s'impose alors notamment face à Davos et à Engelberg, après que le Comité olympique suisse (COS) n'a pas souhaité organiser de présélection à l'interne de la Suisse.

Localement, le processus est pourtant lancé dès l'hiver 1925-1926, avant même le choix du CIO. Ainsi, dans une séance du 10 novembre 1925, au sein de l'exécutif communal – et sur une initiative de l'Office du tourisme, désormais présidé par Philip Mark – il est question de transformer la gare de St. Moritz dont l'inauguration date de

l'ouverture de la ligne de l'Albula au tout début du xx<sup>e</sup> siècle<sup>36</sup>. Il s'agit notamment d'ajouter un bureau de poste et de permettre l'arrivée de davantage de trains et de voyageurs. Le 22 décembre 1925 une séance du Conseil de la commune traite parallèlement de l'agrandissement de la gare et de l'organisation des Jeux olympiques, avec notamment l'apparition de discussions plus précises sur la disponibilité nécessaire des infrastructures en vue de l'accueil des jeux<sup>37</sup>. Si l'agrandissement de la gare est une nécessité, cette question se double de problématiques plus directement « sportives », notamment autour du tremplin de saut. En effet, le « Julierschanze » existe depuis 1905, mais il ne répond pas aux exigences des compétitions olympiques et il faudra construire un nouveau tremplin. À ce moment, les estimations des coûts liés à cette infrastructure sont d'environ 400 000 CHF et le risque est trop grand pour la commune seule, alors que la somme annoncée représente presque une année entière de son fonctionnement<sup>38</sup>.

Des tractations ont alors lieu entre les acteurs locaux et, dès le mois de juin 1926, un fonds de garantie est alors mis en place à hauteur de 200 000 CHF (notamment à l'initiative des Chemins de fer rhétiques, dont Gian Töndury est alors président du conseil d'administration), et des fonds supplémentaires sont promis par les hôteliers. De fait, il semble que le ski-club Alpina joue aussi un rôle déterminant dans les discussions sur la rénovation du « Julierschanze ». En effet, dans le courant de l'hiver 1925-1926, des frais importants ont été concédés par le club pour rénover son ancien tremplin, mais les autorités sportives suisses font d'une nouvelle infrastructure une nécessité<sup>39</sup>. Dans son assemblée générale du mois de juin 1926, le club accepte du reste un projet qui le verrait assurer jusqu'à concurrence de 40 000 CHF des frais de construction d'un nouveau « Olympia-Schanze »<sup>40</sup>, avant d'accepter de les assumer jusqu'à hauteur de 60 000 CHF à l'automne 1927, alors que le président du club s'appelle Emil Thoma-Badrutt.

Dans ce cadre, les logiques de l'organisation des Jeux olympiques vont croiser les logiques de développement de la station, qui va voir une vraie reprise de la fréquentation touristique au cours des années 1920, ce dont profitent certains hôteliers pour adapter leurs tarifs et augmenter leurs profits, en parallèle d'une politique de développement de leur outil de travail<sup>41</sup>. Ainsi, selon les prospectus touristiques consultés pour la décennie 1920, les tarifs augmentent surtout pendant les années 1920 à 1925 à raison de presque un franc de plus par nuit et par année pendant ces cinq années. En revanche, une certaine stabilité s'installe après 1925, bien que celle-ci doive aussi se lire à l'aune de la diversification de l'offre hôtelière au sein de chaque établissement, désormais capable d'assurer chauffage, bain et électricité selon des suppléments offerts aux clients à la recherche de ces avantages. La modernité technique s'installe à la montagne dans ces années-là.

Surtout la structure du budget final de la seconde édition des jeux d'hiver révèle que l'implication des sphères touristiques est importante, dans la mesure où la moitié des revenus provient des recettes sur la vente de tickets pour des épreuves<sup>42</sup>, ce qui implique alors au moins une nuitée sur place, compte tenu des possibilités de transport. Si 40 % de ces recettes doivent être reversés au COS, selon la convention qui lie l'institution au comité local d'organisation, les bénéfices sont néanmoins importants pour les hôtels de la région, et le déficit de 45 000 CHF ne représente finalement pas un problème trop important.

### **La construction d'une nouvelle promotion touristique et l'avènement du ski alpin**

Au lendemain des Jeux olympiques, St. Moritz va entrer dans une nouvelle dimension et la station d'Engadine va notamment chercher à développer son organisation interne en recrutant un nouveau directeur pour son Office du tourisme. Si ce poste est évidemment clé<sup>43</sup>, c'est

aussi la personnalité retenue pour le poste qui conditionne le développement de la station au tournant des années 1920 et 1930. En effet, ce personnage – Walter Amstutz – va réussir très précocement à installer la commune grisonne dans le paysage du ski alpin, en utilisant à la fois son héritage de « lieu d'invention des sports d'hiver », son nouveau statut de ville olympique et la puissance de son réseau socio-économique et politique.

Né en 1902, maîtrisant parfaitement la langue anglaise « *qu'il parle sans accent* » après des études en Angleterre<sup>44</sup>, Walter Amstutz possède déjà une expérience assez longue, pour son jeune âge, dans les milieux touristiques de l'Oberland bernois, où sa mère dirige un établissement hôtelier et un magasin de sport et où il a pu appuyer son frère « *propriétaire d'une agence de voyages et directeur de l'office du tourisme de Mürren* »<sup>45</sup>. À ce titre, la liste de références donnée par Amstutz dans sa lettre du 17 juin 1929 constitue une plongée dans le gotha européen et suisse, depuis le roi de Belgique jusqu'au rédacteur du journal *Sport*<sup>46</sup>, à un moment où l'extension de la crise économique va induire une modification des flux touristiques au moins aussi profonde que celle engendrée par la Première Guerre mondiale. Walter Amstutz est aussi le président (et fondateur) du ski-club académique suisse (SAS)<sup>47</sup>, lequel entend rassembler les étudiants et les « académiciens » autour de la pratique du ski et de son perfectionnement technique<sup>48</sup>.

Depuis l'automne 1928, St. Moritz bénéficie du reste avec le prolongement du funiculaire de Chantarella vers le Corviglia d'une infrastructure qui ouvre de nouveaux champs de neige aux amateurs de glisse et tout particulièrement pour le ski de descente. Cette nouvelle infrastructure vers le Corviglia s'insère aussi dans un processus plus profond d'institutionnalisation du travail politique au sein de la commune. En effet, dès 1926, les procès-verbaux des différents organes politiques sont dactylographiés et l'Office du tourisme se structure



fortement sous l'impulsion d'un nouveau comité dès le mois de mars 1927, avec notamment les hôteliers Hans Badrutt et Hans Bon – directeurs respectifs du Palace et du Suvretta – ou le président Carl Nater, puis de l'engagement de Walter Amstutz, avec là aussi dès 1929, des procès-verbaux de ses séances qui sont disponibles et dactylographiés.

De fait, dès le printemps 1928, l'Office du tourisme démarche Giovanni Testa, l'un des moniteurs de ski les plus actifs et l'Alpina ski-club pour initier une « école de ski », dont les enseignements vont démarrer dès l'hiver 1928-1929<sup>49</sup>. S'ils sont déjà plus d'une cinquantaine à posséder la patente de « professeur de ski » à St. Moritz et à exercer depuis le courant des années 1920, l'existence d'une école qui centralise les activités manifeste le passage d'un ski d'aventure à un ski qui va pouvoir élargir sa base de pratiquants. En effet, au début des années 1930, la concurrence avec l'Autriche se renforce. La nouvelle « école Schneider » ou « école de l'Arlberg » instaurée dans les stations autrichiennes attirent de plus en plus de touristes qui auparavant venaient en Suisse<sup>50</sup>. Dans une lettre au président de la commune, Carl Nater, le directeur des magasins Maurice Och souligne qu'il a « *l'impression que les tarifs sont beaucoup trop élevés, surtout au milieu d'une crise pareille. [Il] crain[t] que ces prix ne soient mis en comparaison avec ceux du Tyrol et [leur] fassent du tort.* »<sup>51</sup> De fait, en écho à ces dynamiques, plusieurs demandes sont adressées à la commune dès le tournant des années 1930, pour installer des structures provisoires « sur les pistes », notamment pour l'entretien des skis (par les magasins Och par exemple), mais celles-ci sont toujours refusées au principe que « *la commune n'a pas à autoriser ce genre d'installation dont le but est toujours de faire de la publicité.* »<sup>52</sup>

Ces débats, notamment autour des prix des hôtels, rendent visible l'extension des réseaux à des acteurs aux intérêts plus directement économiques et liés à la pratique sportive, comme les nouveaux magasins d'articles de sport qui

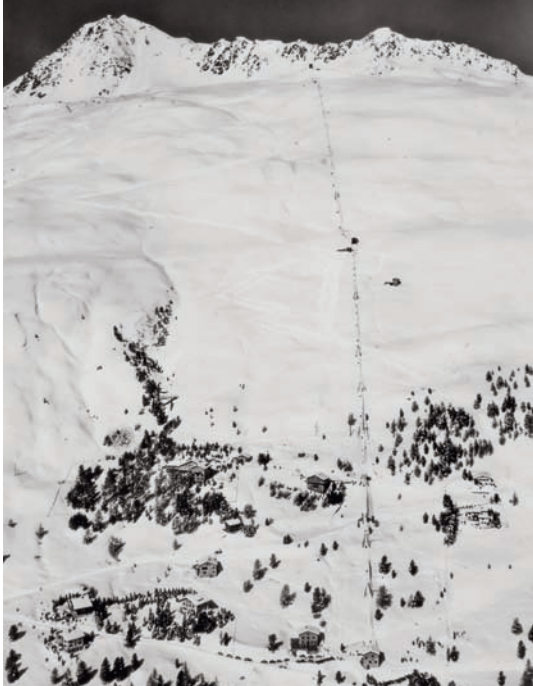
s'installent dans l'entre-deux-guerres dans les stations. Si la menace pèse sur l'ensemble des Alpes suisses, elle est encore plus forte en Engadine par sa proximité avec l'Autriche, et force est de constater que l'orientation de St. Moritz autour d'un tourisme plus « élitiste », illustré par les grands hôtels et l'accueil de touristes « célèbres » (qu'ils s'agissent de têtes couronnées ou d'artistes), crée une forme de fragilité relative. Pour autant, il ne faut pas s'y tromper, si une ligne élitiste est assumée à St. Moritz, l'Autriche – pas plus que les autres pays alpins – ne connaît pas encore de véritable démocratisation du tourisme hivernal<sup>53</sup>, et les dynamiques à St. Moritz sont soutenues par les premières initiatives autour du ski alpin.

Si cette « nouvelle » modalité pour glisser sur la neige obtient une reconnaissance formelle pour la compétition lors du congrès de la FIS en 1930, alors que Walter Amstutz représente la Suisse aux côtés du colonel Luchsinger et de Fritz Erb, le rédacteur du journal *Sport*, et

S'il est encore trop tôt pour voir la « semaine au ski » devenir une norme, l'organisation par l'école de ski, tous les samedis, d'une course pour la remise de petites distinctions locales indique que des cadres temporels nouveaux s'installent et le ski en constitue un ressort clé.

qu'un premier championnat du monde aura lieu à Mürren en 1931, elle va aussi influencer le tissu hôtelier. Les prix « basiques » n'évoluent pas fortement comme nous l'avons indiqué précédemment, notamment lorsqu'ils sont pratiqués à la nuitée, mais des offres différentes voient le jour, avec des pensions complètes et des prix annoncés pour une durée de sept jours. S'il est





**Figure 3** Skilift Suvretta-Randolins en deux sections, vers 1940, Bibliothèque de documentation St. Moritz. Photographie: Photoglob-Wehrli AG. © Schweiz Nationalbibliothek.

encore trop tôt pour voir la « semaine au ski » devenir une norme, l'organisation par l'école de ski, tous les samedis<sup>54</sup>, d'une course pour la remise de petites distinctions locales indique que des cadres temporels nouveaux s'installent et le ski en constitue un ressort clé. En 1934, St. Moritz accueille les quatrièmes championnats du monde de ski alpin du 15 au 19 février, et cette organisation semble parachever un processus de reconnaissance pour le ski alpin. Au sujet de la station d'Engadine, le prospectus publicitaire de l'hiver 1933-1934 indique que « *tous les sports s'y cultivent, s'y pratiquent et s'y enseignent. Le ski vient aujourd'hui en tête de liste. St. Moritz possède d'excellentes écoles où le débutant peut s'initier en peu de temps à l'art blanc. Aux alentours s'étendent d'idéals terrains d'entraînement et les montagnes environnantes sont une mine inépuisable de courses à ski de toute nature et de toute difficulté.* »<sup>55</sup>

Pour la première fois, pendant l'hiver 1933-1934, le prospectus touristique de la commune propose d'ailleurs un « plan des pistes », autour du funiculaire de Corviglia à travers les champs de neige qui s'étendent au-dessus de St. Moritz-Dorf<sup>56</sup>. Ceci témoigne de l'affirmation d'une nouvelle manière de profiter de la montagne en hiver et bientôt l'inauguration de deux « ski-lift » sur les pentes situées derrière le Suvretta, à

l'initiative de Hans Bon directeur de l'hôtel, va couronner ces dynamiques, comme une matérialisation nouvelle de l'engagement d'un réseau local d'hôteliers, de promoteurs du ski et d'intérêts touristiques.

La fragilité « relative » de l'essor touristique s'illustre encore par le fait que les recettes des ski-lift Suvretta-Randolins dépassent les 50 000 CHF chaque hiver autour de 1936-1938<sup>57</sup>, soit des sommes comparables avec les recettes annuelles de la FIFA dans ces mêmes années<sup>58</sup>, la comparaison ne devant pas illustrer autre chose ici que l'essor du ski.

La dynamique de développement du ski va d'ailleurs pousser les autorités politiques à imaginer l'acquisition des deux sociétés anonymes des funiculaires : Société anonyme Chantarella et Société anonyme Corviglia, en date du 20 août 1937, avec l'ambition de faire gagner de l'argent à la commune « [car] avec une fréquentation normale en hiver, les gains couvrent légèrement plus que les intérêts des investissements engagés »<sup>59</sup>. Ce qui semble prédominer dans la décision de la commune de prendre le contrôle des remontées mécaniques, est l'autonomie que cela permet d'obtenir et de compléter en matière de construction d'une vraie politique touristique. En effet, dès la séance du Conseil communal du 19 novembre 1937, avant même que l'acquisition ne soit formellement validée financièrement, les discussions se développent autour du prix à fixer pour l'utilisation des remontées par les touristes. C'est aussi l'argument retenu autour du processus de vote, les 23 et 24 octobre 1937, qui enregistre 288 votes favorables à la libération d'un crédit de 900 000 CHF pour l'achat des actions des deux sociétés anonymes<sup>60</sup>.

### **Au-delà du ski... au-delà des cols**

« *Depuis trois ans seulement le canton des Grisons est ouvert aux automobiles, mais durant ce court laps de temps le tourisme automobile y a pris un essor que personne n'aurait osé rêver. D'année en année, le nombre de touristes venant admirer les beautés de*



**Figure 4** Automobile durant la deuxième semaine internationale automobile, sur les pentes du col de la Bernina, 1930, Bibliothèque de documentation St. Moritz.

*ce véritable “playground” pour automobiles, la grandeur paisible de ses vallées, la splendeur sereine de ses hauteurs, s’accroît prodigieusement.* »<sup>61</sup>

À l’été 1929, encore quelques semaines avant la nomination de Walter Amstutz à la direction du tourisme de St. Moritz, les procès-verbaux de la commune indiquent la préparation d’une « semaine internationale de l’automobile » qui « doit devenir pour la saison d’été, ce que les courses de chevaux sont à la saison d’hiver »<sup>62</sup>, selon les mots du syndic Carl Nater. Si la comparaison se fait alors avec les courses de chevaux, cela nous indique, d’une part, que le tournant du ski n’est qu’en train de s’amorcer et d’autre part, que pour certains dirigeants locaux, les courses de chevaux correspondent probablement davantage à la ligne plus élitiste des politiques en consolidation. Du reste, cet événement automobile va se mettre en place dans le cadre d’une collaboration avec l’Automobile-Club de Suisse (ACS), dont le profil élitaire (à la différence du Touring-Club de Suisse) et la contribution à la lutte contre « l’hostilité des autorités et de la population envers l’automobile »<sup>63</sup> est un marqueur du premier tiers du vingtième siècle.

Au départ, dans la séance de l’Office du tourisme début mai 1929, une certaine appréhension existe cependant encore autour de la faisabilité économique de l’événement, puisque M. Nater indique qu’il manque encore 50 000 CHF

pour boucler un budget<sup>64</sup>, mais que St. Moritz possède des « expériences anciennes et précieuses dans le domaine de l’organisation »<sup>65</sup>. Au final, l’événement va avoir lieu sans difficulté, et prévoit donc « un rallye, un kilomètre lancé, un concours de souplesse, un concours d’élégance et une course de côte sur la route de la Bernina »<sup>66</sup>. Premier événement piloté par Walter Amstutz, nommé directeur de l’Office du tourisme quelques jours auparavant, la semaine rencontre un vif succès. Ainsi dans le numéro du 23 août 1929 du journal *Sport*, le nouveau directeur Walter Amstutz est mis en avant pour son rôle dans l’organisation de l’événement automobile. Si sa caricature le présente en skieur, il porte sur le dos un sac inscrit « Kurverein » comme une image de sa nouvelle responsabilité envers St. Moritz et son rayonnement touristique. Preuve du succès, l’organisation d’une deuxième semaine est planifiée au courant de l’hiver 1929-1930. Du reste, le 10 avril 1930, Hans Bon, le directeur du Suvretta House, indique lors d’une séance du comité de l’Office du tourisme qu’une association « pour l’organisation des semaines automobiles »<sup>67</sup> a été fondée, et qu’en collaboration avec l’ACS l’organisation pour 1930 est en bonne voie, avec cette fois-ci la tenue de la manche finale des championnats d’Europe de courses de montagne sur les pentes du col de la Bernina<sup>68</sup>. Le prospectus de 1930 indique assez clairement aussi comment ce type

d'événement cherche à inclure l'ensemble du tissu hôtelier avec des apéritifs dans plusieurs bars (Viktoria, Du Lac, Suvretta, Stahlbad, Muottas Kulm, Kurhaus et un bal à la fin dans le Grand Hôtel le dimanche 24 août au soir)<sup>69</sup>.

Au-delà du succès populaire et du large écho médiatique obtenu, les premiers événements sont aussi fragiles économiquement, tant et si bien que durant l'été 1930, une « Standard Oil Company »<sup>70</sup> se propose de financer l'association responsable de l'événement ; c'est l'enthousiasme localement. Les 50 000 CHF promis sont de nature à couvrir les déficits de la première édition et doivent permettre d'envisager les prochaines éditions avec davantage d'assurance. De la même manière, si Shell finance également la première édition de 1929, c'est en fait plutôt une concurrence entre compagnies pétrolières que l'on peut constater<sup>71</sup>. C'est précisément ce qui a créé une forme de tensions localement, puisque Carl Nater indique lors d'une séance du comité de l'Office du tourisme du 19 mars 1931 que les autorités politiques « *ne doivent plus soutenir l'événement qui est celui d'un entrepreneur privé [...] et que les courses du kilomètre lancé et sur le col causent surtout des dégâts* »<sup>72</sup>. Quelques semaines plus tard, Gian Töndury indique que c'est la « *répétition annuelle de la semaine qui n'est pas souhaitable et pas nécessaire* »<sup>73</sup>. De fait, il est important de souligner que nous ne sommes que quelques années après l'ouverture de la circulation automobile sur les routes des Grisons et des perceptions différentes peuvent encore exister, au-delà des intérêts purement économiques ou touristiques. S'il ne faut surtout pas lire ici des premières formes de résistance à consonances écologiques, on retrouve de facto la même volonté politique de ne pas favoriser l'entreprise individuelle comme pour l'installation d'ateliers de réparation de ski – associés à des magasins de sport – sur les pistes.

De facto, les semaines automobiles ne sont plus régulièrement organisées dans les années 1930, à mesure que les autorités se distancient. De fait, dès 1946, les courses ont été déplacées au

col de Maloja, où d'autres virages intéressent les pilotes et les amateurs de sport automobile. Dès cette date, le secrétariat du comité d'organisation des courses à Maloja est assuré par un certain Peter Kasper, un comité où l'on retrouve encore un certain Carl Nater – président de la commune de St. Moritz – et Hans Bon – directeur du Suvretta ou encore le docteur Paul Gut, dont l'influence sur la médecine alpine et les effets de l'altitude va aussi faire rayonner St. Moritz dans la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle<sup>74</sup>. Preuve que si une certaine distanciation peut exister vis-à-vis des autorités, les réseaux de la Haute-Engadine restent donc décisifs pour comprendre les développements touristiques par-delà la Seconde Guerre mondiale.

## Conclusion

Le 15 octobre 1930, une délégation officielle composée de MM. Nater, Mark et Martin L. M. participent à l'inauguration du « St. Moritz Hotel » à New York<sup>75</sup>. C'est un moment unique d'une projection de la montagne au-delà des mers ; il s'agit aussi d'une réelle structuration de la marque St. Moritz, de la construction d'une politique qui peut dans le même temps utiliser les atouts des pentes avoisinantes – pour le ski, pour l'automobile, pour les différentes formes de loisirs estivaux ou hivernaux – mais qui doit aussi exister sur un marché de plus en plus concurrentiel. Il est coutume de s'interroger sur l'effet des crises sur le tourisme, et la Première Guerre mondiale est un coup d'arrêt majeur, mais dans le cas de St. Moritz, il semble que le développement d'une politique plus structurée, tout particulièrement autour des activités sportives et d'une réelle prise en compte de la « pente », dont nous avons pu mettre en lumière certains aspects, permet d'amortir les effets de la crise de 1929. Bien évidemment, le nombre de touristes diminue après les hivers records 1927-1928 et 1928-1929, mais ces diminutions sont moins marquées que dans d'autres stations de sports d'hiver.



Surtout la répétition des engagements des mêmes individus dans différentes sphères<sup>76</sup>, et sans prétendre croire à un effet d'une simple coprésence dans les mêmes comités, illustre l'intrication des réseaux touristiques, sportifs, hôteliers à St. Moritz et au-delà en Engadine et dans les Grisons. Véritable « groupe d'intérêt » engagé dans une profonde mutation institutionnelle<sup>77</sup>, les Hans Bon, Carl Nater, Emil Thoma-Badrutt, Philipp Mark, Hans Badrutt ou Walter Amstutz partagent ainsi davantage qu'une proximité géographique, ils se mobilisent dans un contexte singulier, captant à la fois les forces issues d'un contexte touristique changeant, les atouts (topographiques et infrastructurels) locaux et l'expérience déjà longue de plusieurs décennies sur la scène touristique helvétique et internationale. Les élites locales utilisent ainsi la montagne (et la vallée) pour élaborer progressivement une

politique touristique duale, à la fois dans le sens du maintien du caractère très mondain de la fréquentation mais aussi dans le sens du déploiement d'une innovation sportive, qui se traduit dans l'accueil de nouvelles modalités de pratique. Du reste, cette innovation ne peut être cantonnée aux seules activités physiques, elle prend également forme dans l'inauguration du « Glacier Express », sur une impulsion de Walter Amstutz, ce train touristique qui relie Zermatt en Valais et St. Moritz dès l'été 1930<sup>78</sup>, par-delà le col de l'Oberalp, où une voie de chemin de fer a été inaugurée en 1926. Véritable prouesse technologique à l'époque, le train ne circule qu'en été, mais il s'intègre dans la construction d'une image d'innovation permanente aussi perceptible dans la création en 1930 du fameux logo « soleil » de St. Moritz qui se présente désormais comme une véritable marque.

**Biographie:** Grégory Quin, historien, est maître d'enseignement et de recherche au sein de l'Institut des sciences du sport de l'Université de Lausanne. Il codirige actuellement l'Atelier des histoires de l'Université de Lausanne et a contribué à la réalisation du projet « La fabrique des sports nationaux », entre 2019 et 2023, créant une base de données des premières élites du sport suisse au tournant du xx<sup>e</sup> siècle.

**Mots-clés:** St. Moritz, modernité, ski alpin, entre-deux-guerres, réseaux.

**Abstract:** At the time when alpine skiing emerged on the slopes of the Alps, at the turn of the 1920s and 1930s, St. Moritz functioned as a laboratory of modernity. Whether or not the slopes below Piz Nair were pioneers in terms of downhill skiing is undoubtedly secondary, but if you look closely, the sports, political, tourist and industrial entrepreneurs vied with each other in their creativity to go faster and faster... whatever the means of locomotion.

**Keywords:** St. Moritz, modernity, alpine skiing, interwar, networks.



## Notes

- <sup>1</sup> «*Eine der schönsten Bergpisten der ganzen Welt*» (traduit par l'auteur). Archives de la Bibliothèque de documentation de St. Moritz (ci-après «ABDSM»), Documents relatifs aux courses automobiles (1928-2018), extraits de presse au sujet des courses des années 1940, origine indéterminée.
- <sup>2</sup> QUIN Grégory, «The Hotelier, the Politician and the Skier. On the Founding Moment of Alpine Skiing in St. Moritz», *Sport in History*, 2021, DOI: <https://doi.org/10.1080/17460263.2021.1972330>.
- <sup>3</sup> FISCHER Hans, *Strassenverkehrswesen in Graubünden 1781-1981*, Schiers, Buchdruckerei Schiers, 1983; HOLLINGER Stefan, *Graubünden und das Auto. Kontroversen um den Automobilverkehr 1900-1925*, Chur, Staatarchiv Graubünden, 2008.
- <sup>4</sup> BERTHO-LAVENIR Catherine, *La Roue et le stylo, comment nous sommes devenus touristes*, Paris, Odile Jacob, 1999.
- <sup>5</sup> TURCOT Laurent, *Sports et loisirs: une histoire des origines à nos jours*, Paris, Gallimard, 2016.
- <sup>6</sup> TISSOT Laurent, QUIN Grégory, VONNARD Philippe, «Un tourisme sportif? Les entreprises touristiques et le développement des sports en France et en Suisse (1850-1950)», *Entreprise et histoire* 4, vol. 93, 2018, pp. 5-11.
- <sup>7</sup> HUGGINS Mike, «Sport and the English Seaside Resort 1800-1914», *The International Journal of Maritime Studies* 1, vol. 11, 1997, pp. 213-232; HUMAIR Cédric, «Ville, tourisme et transport: la compagnie du chemin de fer Lausanne-Ouchy (1869-1914)», *Entreprise et histoire* 2, vol. 47, 2007, pp. 11-25; MCDERMOTT Marie-Louise, «Leisure, Tourism, Swimming, Sustainability and the Ocean Baths of New South Wales», *The International Journal of the History of Sport* 14, vol. 26, 2009, pp. 2069-2085.
- <sup>8</sup> MATHIEU Jon, «Alpendiskurs und Historische Forschungspraxis in der Schweiz», *Histoire des Alpes* 1, 1996, pp. 47-56; MATHIEU Jon, «Conditions historiques de la spécificité montagnarde», *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 2, vol. 52, 2005, pp. 9-25.
- <sup>9</sup> TISSOT Laurent, *Construction d'une industrie touristique aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles: perspectives internationales*, Neuchâtel, Éditions Alphil, 2003; HUMAIR Cédric, TISSOT Laurent, *Le tourisme suisse et son rayonnement international (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Lausanne, Antipodes, 2011.
- <sup>10</sup> DENNING Andrew, «Alpine Modern: Central European Skiing and the Vernacularization of Cultural Modernism», *Central European History* 4, vol. 46, 2013, pp. 850-890; DETTLING Sabine, TSCHOFFEN Bernhard, *Spuren: Skikultur am Arlberg*, Bregenz, Bertolini, 2014.
- <sup>11</sup> BUSSET Thomas, «Les balbutiements des sports d'hiver dans les Préalpes vaudoises», *Revue historique vaudoise* 116, 2008, pp. 41-55; CALA Sébastien, «Ski et tourisme dans la Vallée de Joux, À la croisée des intérêts sportifs et touristiques (1899-1939)», *Entreprises et Histories* 93, 2018, pp. 62-74.
- <sup>12</sup> LARIQUE Bertrand, «Les sports d'hiver en France: un développement conflictuel? Histoire d'une innovation touristique (1890-1940)», *Flux* 1, vol. 63, 2006, pp. 7-19; SCHUT Pierre-Olaf, «How the Touring Club de France Influenced the Development of Winter Tourism», *The International Journal of the History of Sport* 10, vol. 33, 2016, pp. 1133-1151.
- <sup>13</sup> QUIN Grégory, «Writing Swiss Sport History: A Quest of Original Archives», *International Journal of the History of Sport* 5-6, vol. 34, 2017, pp. 432-436.
- <sup>14</sup> GUEx Delphine, *Tourisme, mobilités et développement régional dans les Alpes suisses. Montreux, Finhaut et Zermatt du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Neuchâtel, Éditions Alphil, 2016.
- <sup>15</sup> DANSERO Egidio, PUTTILLI Matteo, «De Ford aux Jeux olympiques. Le développement d'une station d'hiver emblématique: Sestrières», *Revue de géographie alpine* 4, vol. 100, 2012.
- <sup>16</sup> ABDSM, Documents relatifs aux hôtes (jusqu'à 2014), chiffres du tourisme entre 1921 et 1997.
- <sup>17</sup> Archives de la commune de St. Moritz (ci-après «ACSM»), Documents relatifs à l'Office du tourisme de St. Moritz (1919-1931) (Caisse 43/19/1), Lettre de Carl Nater à Walter Amstutz, le 25 avril 1929.
- <sup>18</sup> LÜTSCHER Michaël, *Schnee, Sonne und Stars. Wie der Wintertourismus von St. Moritz aus die Alpen erobert hat*, Zürich, Verlag NZZ, 2014.
- <sup>19</sup> SEGER Cordula, «Wintersport im Grand Hotel: Strategien einer Inszenierung-Das Oberengadin zwischen 1886-1914», in: BUSSET Thomas, MARCACCI Marco (eds.), *Pour une histoire des sports d'hiver*, Neuchâtel, Éditions CIES, 2006, pp. 35-68.
- <sup>20</sup> ABDSM, Documents relatifs à l'Office du tourisme (jusqu'à 1984), Statuts d'un Office du tourisme pour St. Moritz (Office pour l'embellissement de St. Moritz), le 3 mars 1874.
- <sup>21</sup> ABDSM, Documents relatifs à l'Office du tourisme (jusqu'à 1984), invitation à la séance de fondation d'un Office du tourisme pour St. Moritz, le 21 juin 1882.
- <sup>22</sup> METZ Peter, *Geschichte des Kantons Graubünden, vol. 2, 1848-1914*, Chur, Calven, 1991, pp. 366-384.
- <sup>23</sup> TISSOT Laurent, «Guide de montagne et moniteurs de ski en Suisse. Les difficultés d'une reconnaissance, début du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours», in: ATTALI Michaël (éd.), *L'ENSA à la conquête des sommets. La montagne sur les voies de l'excellence*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2015, pp. 105-124.

- <sup>24</sup> RUF Susanna, *Five Generations of the Badrutt family: hotel pioneers and founders of the winter tourist season*, Zurich, Association for Historical Research in Economics, 2011, p. 59.
- <sup>25</sup> BARTON Susan, *Healthy Living in the Alps: the Origins of Winter Tourism in Switzerland, 1860-1914*, Manchester, Manchester University Press, 2008.
- <sup>26</sup> ABDSM, documents de l'Office du tourisme, prospectus touristiques 1920-1928, programme sportif pour l'hiver 1924.
- <sup>27</sup> ANONYME, *St. Moritz Annual. First year 1923*, St. Moritz, Highwayman Publishing Co., 1923, pp. 53-56.
- <sup>28</sup> DENNING Andrew, «Going Downhill? The Industrialization of skiing from the 1930s to the 1970s», in: STROBL Philipp, PODKALICKA Aneta (éd.), *Leisure Cultures and the Making of Modern Ski Resorts*, Zoug, Palgrave Macmillan, 2019, pp. 25-42.
- <sup>29</sup> ABDSM, Documents relatifs à la pratique du ski (jusqu'à 2013), Prospectus pour la pratique du ski, saison d'hiver 1921-1922, p. 4.
- <sup>30</sup> ANONYME, *St. Moritz Annual. First year 1923*, p. 53.
- <sup>31</sup> ABDSM, Documents relatifs aux hôtes (jusqu'à 2014), chiffres du tourisme entre 1921 et 1997.
- <sup>32</sup> ACSM, Documents relatifs à l'Office du tourisme de St. Moritz (1919-1931) (Caisse 43/19/1), rapport annuel 1919-1920, p. 3.
- <sup>33</sup> OFFERLÉ Michel, *Sociologie des groupes d'intérêt*, Paris, Monchrestien, 1998.
- <sup>34</sup> ARNAUD Pierre, «Olympisme et sports d'hiver : les retombées des Jeux olympiques d'hiver de Chamonix 1924», *Revue de géographie alpine* 3, vol. 79, 1991, pp. 15-36; SCHUT Pierre-Olaf, LEVET-LABRY Eric, «Les relations entre tourisme et sport autour des Jeux olympiques de 1924», *Staps* 105/3, 2014, pp. 37-49.
- <sup>35</sup> ACSM, Procès-verbaux des organes de la commune, Procès-verbaux des années 1924-1925, séance de l'exécutif de la ville, le 15 juillet 1925, p. 101.
- <sup>36</sup> TÖNDURY Gian, *Graubündens Volkswirtschaft, Studie zur Volkswirtschaft Graubündens und Zukünftiger Ausbau der bündnerischen Wasserkräfte*, Samedan, Engadin Press, 1946, p. 52.
- <sup>37</sup> ACSM, Procès-verbaux des organes de la commune, Procès-verbaux des années 1924-1925, séance de l'exécutif de la ville, le 22 décembre 1925, p. 185.
- <sup>38</sup> ACSM, Budgets et comptes annuels de la commune, Documents pour la période 1916-1951.
- <sup>39</sup> Archives du ski-club Alpina (ci-après «ASCA»), Procès-verbaux pour la période 1926-1932, procès-verbal de l'assemblée générale du 24 juin 1926, p. 1.
- <sup>40</sup> Archives du ski-club Alpina (ci-après «ASCA»), Procès-verbaux pour la période 1926-1932, procès-verbal de l'assemblée générale du 24 juin 1926, p. 2.
- <sup>41</sup> CANDRIAN Martin, *Suvretta House, St. Moritz, Since 1912*, Zurich, NZZ, 2012, p. 90.
- <sup>42</sup> ACSM, Documents relatifs aux Jeux olympiques de 1928 et 1948 (Boîte 13/6/2), Comptes consolidés des Jeux olympiques de 1928, le 20 mai 1928.
- <sup>43</sup> ACSM, Documents relatifs à l'Office du tourisme de St. Moritz (1919-1931) (Caisse 43/19/1), description du poste de directeur de l'Office du tourisme, le 5 février 1929.
- <sup>44</sup> *Schweizer-Hotel Revue* 27, 4 juillet 1929.
- <sup>45</sup> ACSM, Documents relatifs à l'Office du tourisme de St. Moritz (1919-1931) (Caisse 43/19/1), Lettre de Walter Amstutz à Carl Nater, le 1<sup>er</sup> juin 1929.
- <sup>46</sup> ACSM, Documents relatifs à l'Office du tourisme de St. Moritz (1919-1931) (Caisse 43/19/1), Lettre de Walter Amstutz à Carl Nater, le 17 juin 1929.
- <sup>47</sup> *Schweizer-Hotel Revue* 27, 4 juillet 1929.
- <sup>48</sup> *Der Schneehase – Jahrbuch des Schweizerischen Akademischen Skiklubs* 1, 1924-1917, p. 31.
- <sup>49</sup> MORANDI Angelo, *50 Jahre Skischule St. Moritz. 1929-1979*, St. Moritz, Schweizerische Ski-Schule St. Moritz, 1979, p. 17.
- <sup>50</sup> ACSM, Documents relatifs à l'école de ski de St. Moritz (Caisse 43/21/1), Lettre adressée au directeur des magasins Och, le 20 mars 1931.
- <sup>51</sup> ACSM, Documents relatifs à l'école de ski de St. Moritz (Caisse 43/21/1), Lettre du directeur des magasins Och au président de la commune de St. Moritz, le 27 novembre 1931, p. 1.
- <sup>52</sup> ACSM, Procès-verbaux des organes de la commune, Procès-verbaux des années 1928-1930, séance du conseil communal, le 3 décembre 1929, p. 267.
- <sup>53</sup> MÜLLNER Rudolf, «The Importance of Skiing in Austria», *The International Journal of History of Sport* 6, vol. 30, 2013, pp. 659-673.
- <sup>54</sup> ABDSM, documents de l'Office du tourisme, prospectus touristiques 1934-1940, programme sportif pour l'hiver 1939-1940.
- <sup>55</sup> ABDSM, documents de l'Office du tourisme, prospectus touristiques 1920-1928, programme sportif pour l'hiver 1933-1934, p. 3.
- <sup>56</sup> Pour consulter ce plan des pistes, on lira : QUIN Grégory, «The Hotelier, the Politician and the Skier»...
- <sup>57</sup> VON PLANTA Alfred, *50 Jahre Skilift Suvretta-Randolins St. Moritz*, St. Moritz, 1986, p. 10.
- <sup>58</sup> QUIN Grégory, VONNARD Philippe, «La Présidence inamovible du football. Jules Rimet (1873-1956)», in: BAYLE Emmanuel (éd.), *Les grands dirigeants du*

- sport. *23 portraits et stratégies de management*, Bruxelles, De Boeck, 2014, pp. 25-43.
- <sup>59</sup> ACSM, Procès-verbaux des organes de la commune, Procès-verbaux des années 1936-1938, séance du conseil communal, le 20 août 1937, p. 53.
- <sup>60</sup> ACSM, Procès-verbaux des organes de la commune, Procès-verbaux des années 1936-1938, résultats du vote sur l'achat des remontées mécaniques par la commune, 23 et 24 octobre 1937.
- <sup>61</sup> ABDSTM, Documents relatifs aux courses automobiles (1928-2018), prospectus de la première édition de la semaine automobile en 1929, p. 1.
- <sup>62</sup> ABDSTM, Documents de l'Office du tourisme, Procès-verbaux du comité de l'Office du tourisme, Procès-verbal de l'assemblée générale du 2 mai 1929, p. 16.
- <sup>63</sup> FREY Thomas, « Clubs automobiles », *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 24 mai 2006, en ligne : <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/016476/2006-05-24/>
- <sup>64</sup> ABDSTM, Documents de l'Office du tourisme, Procès-verbaux du comité de l'Office du tourisme, Procès-verbal de l'assemblée générale du 2 mai 1929, p. 16.
- <sup>65</sup> ABDSTM, Documents relatifs aux courses automobiles (1928-2018), prospectus de la première édition de la semaine automobile en 1929, p. 2.
- <sup>66</sup> ABDSTM, Documents relatifs aux courses automobiles (1928-2018), prospectus de la première édition de la semaine automobile en 1929, p. 2.
- <sup>67</sup> ABDSTM, Documents de l'Office du tourisme, Procès-verbaux du comité de l'Office du tourisme, Procès-verbal de l'assemblée générale du 10 avril 1930, p. 110.
- <sup>68</sup> ABDSTM, Documents de l'Office du tourisme, Procès-verbaux du comité de l'Office du tourisme, Procès-verbal de l'assemblée générale du 10 avril 1930, p. 110.
- <sup>69</sup> ABDSTM, Documents relatifs aux courses automobiles (1928-2018), prospectus de la deuxième édition de la semaine automobile en 1930.
- <sup>70</sup> ABDSTM, Documents de l'Office du tourisme, Procès-verbaux du comité de l'Office du tourisme, Procès-verbal de la séance de comité du 31 juillet 1930, p. 140.
- <sup>71</sup> ABDSTM, Documents de l'Office du tourisme, Procès-verbaux du comité de l'Office du tourisme, Procès-verbal de l'assemblée générale du 8 août 1930, p. 149.
- <sup>72</sup> ABDSTM, Documents de l'Office du tourisme, Procès-verbaux du comité de l'Office du tourisme, Procès-verbal de l'assemblée générale du 19 mars 1931, p. 47.
- <sup>73</sup> ABDSTM, Documents de l'Office du tourisme, Procès-verbaux du comité de l'Office du tourisme, Procès-verbal de l'assemblée générale du 11 juin 1931, p. 71.
- <sup>74</sup> QUIN Grégory, « Aux frontières de la médecine, de la diplomatie et du sport en Suisse. La création du Comité National pour le Sport Élite (1956-1972) », in: QUIN Grégory, BOHUON Anaïs (éd.), *1968, le sport fait sa révolution à Mexico*, Paris, Glyphe, 2018, pp. 91-117.
- <sup>75</sup> ABDSTM, Documents relatifs au Kurverein (jusqu'à 1984), rapport sur le voyage de la délégation de St. Moritz à New York, le 3 décembre 1930.
- <sup>76</sup> QUIN Grégory, « Genèse et structure d'un interchamp orthopédique (première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle): contribution à l'histoire de l'institutionnalisation d'un champ scientifique », *Revue d'histoire des sciences* 2, vol. 64, 2011, pp. 323-347.
- <sup>77</sup> BEZES Philippe, LE LIDEC Patrick, « Ordre institutionnel et genèse des réformes », in: LAGROYE Jacques, OFFERLÉ Michel (éd.), *Sociologie de l'institution*, Paris, Belin, 2010, pp. 55-73.
- <sup>78</sup> CAMINADA Paul, *Der Glacier Express. Zermatt-St. Moritz*, Disentis, Desertina Verlag, 1982.





# WILDEST DREAMS OF EVEREST AND MODERN MOUNTAINEERING

PETER H. HANSEN  
Worcester Polytechnic  
Institute, USA

**Abstract:** Mount Everest has inspired the «wildest dreams» of mountaineers for more than a century. In the nineteenth and twentieth centuries, dreams of ascending Mount Everest were viewed as signs of modernity. Everest climbers received Olympic medals in the 1920s and 1980s. Edmund Hillary, Tenzing Norgay, Yuichiro Miura, Junko Tabei, and Reinhold Messner all dreamed of climbing Everest, but their dreams were not the same. More recent Everest controversies might not have surprised climbers from the nineteenth century, who welcomed the development of commercial guides in the Alps. Today, Mount Everest remains a global sporting arena and a more equitable and inclusive sport of modern mountaineering is possible beyond our wildest dreams.

«**M**ountain shapes are often fantastic seen through a mist; these were like the wildest creation of a dream», George Mallory wrote in 1921 on his first sight of Mount Everest. Amid glimpses of Everest's ridges, glaciers, and mountain forms, «we were able to piece together the fragments, to interpret the dream... The center had a clear meaning as one mountain's shape, the shape of Everest.»<sup>1</sup> Mallory's wildest dreams of Everest have been shared by many other climbers, who often envision themselves as modern men entering primitive highlands to disperse the mist and climb the mountains. The opposition of tradition and modernity in the mountains did not begin in the 1920s, nor did it disappear after Mallory and Andrew Irvine's deaths on Everest in 1924. These dreams were evident in Mount Everest's name in the nineteenth century and continue to echo as Mount Everest became and remains a global arena for mountaineering as a modern sport.

Mount Everest has become an archetypal modern space, a territory where mountaineers demonstrate and perform their modernity<sup>2</sup>. The modernity of mountain climbers in the Himalayas is rooted in practices of colonialism and amplified patterns developed in the Alps<sup>3</sup>. Twentieth century Himalayan mountaineering was a «serious game» of competing masculinities, in which white, male, Euro-American climbers asserted that they belonged on the mountains<sup>4</sup>. Ascents of Everest inspired by imperialism, nationalism, and individualism have mirrored global sports in the mountains and beyond. Everest became an unofficial Olympic venue with climbing medals being awarded in the 1920s and 1980s. More recently, Everest Base Camp has been hosting an annual mountaineering mega-event with thousands of visitors, worldwide media coverage, high costs, and a large regional and global impact<sup>5</sup>. Debates over ascending Everest in the

twenty-first century illustrate the continuing ambivalence of the mountain and modernity.

Mount Everest became a modern mountain in the 1850s when East India Company surveyors announced that the peak was highest in the world and asserted their privilege to name it after Col. George Everest, former head of the Indian survey. «*Mount Everest*» cannot be separated from the contingent intersection of imperial politics and precise measurement practices in nineteenth century India<sup>6</sup>. The Great Trigonometrical Survey had already crossed the Indian subcontinent before the surveyors measured the Himalayan peaks from 1848 onwards. While the surveyors asserted that the highest mountain was unknown and unnamed until they measured it, this mountain had multiple local names. Some were recorded on Chinese and European maps more than a century earlier, when Tibetan Buddhist lamas surveyed Tibet in the 1710s and placed Chomolungma on maps published by the Kangxi Emperor in the 1720s and by European cartographers in the 1730s<sup>7</sup>.

The name Mount Everest was highly contested in India and Europe, and these were characteristically modern debates. The surveyors who identified the highest point argued that alternate names might refer to a mountain group, but not an individual point, and therefore could not displace the name «*Everest*». In 1863, Swiss government followed the Indian example and named the highest point of Monte Rosa (and of Switzerland) Dufourspitze after Gen. Guillaume-Henri Dufour, head of the Swiss topographical survey. British mountaineer Douglas Freshfield preferred local names in both places and looked to the Alps as a model for other mountain ranges: «*The Monts Roëses (ice mountains) of earlier centuries have given a name to Monte Rosa. The same thing has happened in the Bernina, the Adamello, the Presanella, and Rosengarten groups within my own memory.*» Monte Rosa was retained as a mountain name even as individual points received separate labels. Freshfield recommended against personal names

and imagined the poetry of Byron, Coleridge, and Shelley if they had written about Mont Paccard or Mont Saussure instead of Mont Blanc. A Tennyson poem that renamed Monte Rosa as Dufourspitze was not as sweet sounding. Freshfield regretted that Mount Cook had replaced Aoraki in New Zealand, while Mount Elbrus and Kazbek were substituted for Minghi Tau and Mquinvari in the Caucasus, just as Everest had edged out local names in the Himalayas<sup>8</sup>.

European mountaineers looked at Mount Everest in the late nineteenth century and compared the Himalayas of the present with the Alps in the past. In 1883, the first ascent of Kabru, an individual peak in the Kanchenjunga massif, by three Europeans (English lawyer W. W. Graham, Swiss hotelier Emil Boss, and Swiss guide Ulrich Kaufmann) prompted debates over the credibility of local «*Bhootas*» who doubted they had made the ascent. Freshfield defended the climbers and compared local attitudes in the Himalayas with the Alps fifty years, a hundred years, or three centuries earlier. Freshfield had seen «*some of the boldest hunters of the Caucasus and Tyrol tremble and turn tail*» during mountain ascents and cited similar reports from the Alps and Andes. Alpine peaks that H. B. de Saussure had considered inaccessible in the 1780s «*any child may now reach*». According to Freshfield, the «*mental attitude*» of Himalayan people «*resembled that of the Swiss peasants of the sixteenth century described by [Josias] Simler*». They crossed high passes but «*never dreamt of the possibility of reaching Monte Rosa, much less the Matterhorn. The criticism on modern mountaineering of men with these notions must of necessity be wide of the mark.*»<sup>9</sup>

Early proponents of ascending Everest hoped to bolster the British Empire or confirm man's conquest of nature. As Viceroy of India, Lord Curzon encouraged the ascent of Everest or other peaks within British Himalayan territory. Curzon was willing to subsidize the cost of climbing Everest, but Nepal refused entry and diplomatic treaties prohibited access to Tibet.

British forces led by Francis Younghusband invaded Tibet in 1903-1904, which had the unintended effect of prolonging the prohibition on access to Tibet by mountaineers. In 1905, Curzon explained the connection between these mountains and his dreams of national prestige : « *It has always seemed to me a reproach that, with the second highest mountain in the world for the most part in British territory, and with the highest in a neighboring and friendly state, we, the mountaineers and pioneers par excellence of the universe, make no sustained and scientific attempt to climb to the top of either of them.* »<sup>10</sup>

After the Great War, Tibet granted permission for British climbers to visit Everest in exchange for military weapons, but Francis Younghusband had more grandiose dreams for the mountain<sup>11</sup>. Mallory and his companions had the idea of climbing Everest, something that Younghusband claimed never occurred to hundreds of millions of people in India : « *even the idea of climbing the great peaks never comes into their heads* ». According to Younghusband, the English had followed de Saussure and conquered peaks in the Alps and later in the Himalayas. « *Man was thus steadily marching to dominion over the mountain.* » While airplanes could fly higher than Everest, Younghusband thought airmen sucking oxygen through a tube while a machine carried them upwards proved nothing. Younghusband compared an airplane ascent to a university rowing crew taking a motorboat up the Thames, or a runner hailing a taxicab rather than completing the mile race on foot. Climbing Everest on your own feet was part of the struggle of the human spirit over matter, man over mountain, the feature that made mountaineering a modern sport<sup>12</sup>.

After national climbing clubs formed in the nineteenth century, the 1920s marked the emergence of international congresses and organizations including the *Union Internationale des Associations d'Alpinisme* in 1932<sup>13</sup>. The first winter Olympics in Chamonix in 1924 awarded the *Prix Olympique d'alpinisme*, a special gold medal, to eleven British Everest climbers for displaying

heroism for all nations by reaching 8500 meters on Mount Everest in 1922. The same Olympic prize was later awarded in 1932 to Franz and Toni Schmid for the first ascent of the north face of the Matterhorn and in 1936 to Hettie and Günter Dyrenfurth for record altitudes in Himalayan climbs. Many mountain films (*Bergfilme*) between the wars combined climbing, skiing, aviation, and high-altitude observatories to represent modernity in the mountains. British airplanes flew over Everest in 1933, a stunt funded by a right-wing Scottish widow sympathetic to British fascists who wanted to impress Indians with British technology. The Swiss pilot Hermann Schreiber received the *Prix Olympique d'aéronautique*, a special aeronautics gold medal, at the 1936 Berlin Olympics for becoming the « first » to cross the Alps in a glider by flying from Thun to Bellinzona a year earlier. Gliding remained a demonstration sport for a few years, but the International Olympic Committee apparently came to agree with Younghusband that mountain sports should rely on human power rather than aeronautical technology<sup>14</sup>.

Mallory returned to Everest « *because it's there* » and argued that climbers conquered not an enemy, but themselves. Yet Mallory and Irvine were not by themselves on the mountain. Mallory was leading a group descending Everest when an avalanche killed seven porters in 1922. These porters were belatedly added to the list of those honored by the *Prix Olympique d'alpinisme* when the French Olympic committee granted two additional medals for porters on the expedition. The British climbers awarded one of those medals to Tejbir Bura, a Gurkha officer, and the other medal collectively to the porters who died in the 1922 avalanche. The porters were recognized anonymously and posthumously with this award, and their names were not listed in the Olympic records. The names of the porters killed in 1922 were Thankay Sherpa, Sangay Sherpa, Temba Sherpa, Lhakpa Sherpa, Pasang Namgya Sherpa, Norbu Bhotia, and Pema Sherpa<sup>15</sup>.

Mallory's exploits inspired many to make the ascent and more than a few people to search for his body. When Conrad Anker found Mallory's body on Everest in 1999, he recalled that « *it didn't really sink in at first. It was as if everything was in slow motion. Is this a dream? I wondered. Am I really here?* »<sup>16</sup> Within a decade, Anker returned to Everest to reenact finding the body, climb in period clothing, and ascend the highest and hardest pitch without a ladder in the feature film *The Wildest Dream* (2011). For a century, Mallory

Climbing in the Himalayas  
requires intercultural and  
reciprocal partnerships with  
local people. Mountains  
have long been zones of  
contact and intercultural  
exchange between mountain  
communities in Tibet, Nepal,  
and India, thus shaping how  
climbers understood their  
ascents of Everest.

has been the archetypal Everest hero, but a hero of a particular kind. As Julie Rak has noted, Mallory « *represents what could be seen as the apex of modernist white British masculinity and its ideals of brotherhood, persistence, understated heroism, and erotic beauty, its hint of imperialism still in evidence, but without its machismo and violence* »<sup>17</sup>.

Climbing in the Himalayas requires intercultural and reciprocal partnerships with local people. Mountains have long been zones of contact and intercultural exchange between mountain communities in Tibet, Nepal, and India, thus shaping how climbers understood their ascents of Everest<sup>18</sup>. The orientalism and imperial hubris of some mountaineers made it difficult to acknowledge that their dreams depended on

local partners. Some have realized this, though, and they acknowledge this connection in unexpected ways. In 1924, John Noel's documentary film, *The Epic of Everest*, closed with the heroic disappearance of Mallory and Irvine and speculated that supernatural forces had prevented the ascent: « *Could it be, as these mystic peoples say, that this terrible mountain LIVES and is SPIRIT GUARDED?* » In the 1930s, the Everest expedition leader Hugh Ruttledge met the Head Lama at the Rongbuk monastery near Everest and reflected, « *We do not know everything in the West; is it possible that we have everything to learn?* »<sup>19</sup>

Mountain dreams motivated Tenzing Norgay on Everest as a porter in 1935 and as a member of the climbing teams on a Swiss expedition in 1952 and a British expedition in 1953 when he made the first ascent with Edmund Hillary<sup>20</sup>. As a boy, Tenzing had heard about deities on the peak and knew people who had climbed on the other side of Chomolungma. « *What I wanted was to see for myself. This was the dream I have had for as long as I can remember.* » Tenzing was a Sherpa, an ethnic group in the Solu Khumbu region near Everest, and migrated in 1933 from Nepal to India looking for work – a dream for a better future that is as « modern » as those of western climbers. Tenzing's autobiography by a ghost writer in 1955 includes many references to his dreams. Even in a collaborative work, Tenzing's recollection of his dreams on the South Col the night before the final ascent remains distinctive. « *Then I was thinking of Solo Khumbu, my old home, my father and mother. I thought of their faith in God and their prayers for me, and then I myself was praying, to God—and to Everest. After that I was not thinking at all anymore but dreaming. I dreamt of yaks playing about in a pasture, and then of a big white horse. It is a Sherpa belief that to dream of animals is good. And that is what I dreamed of. Somewhere behind the yaks and the horse was another dream. A tall white dream in the sky.* »<sup>21</sup>

Hillary and Tenzing reached the summit together, but their dreams were not the same. After the ascent, the New Zealander Edmund Hillary



recalled his first Himalayan journey in 1951. « *I could see a white fang thrusting up into the sky above the distant hills. What a long way off it was! So far it still seemed like a dream.* »<sup>22</sup> Hillary returned to the Everest area and partnered with Tenzing in the British team led by Col. John Hunt. On the summit of Mount Everest in 1953, Hillary felt relief and « *a satisfaction less vociferous but more powerful than I had ever felt on a mountain top before* ». He took photos of Tenzing and each of the descending ridges and urinated on the summit. At the same time, Tenzing's first thoughts were happiness and gratitude to God that he had succeeded. Tenzing hugged Hillary, buried offerings in the snow, and then gave a prayer of thanks to the mountain. Tenzing told *Life* magazine shortly after the ascent that he could see in every direction and « *all hills below look like Buddha gods* ». He could see the Rongbuk Monastery in Tibet and the Tengboche monastery in Nepal. « *I think lamas praying there. I put little offering in snow. I feel very good. I have made worship close to Buddha god like think when I am boy.* » As a boy he had climbed ridges for a better view of Chomolungma, which lamas told him was the abode of a god that they worshiped. « *I have feeling for climbing to top and making worship more close to Buddha god. Not same feeling like English Sahibs who say want 'conquer' mountain. I feel more making pilgrimage.* »<sup>23</sup>

Nationalist dreams of conquest continued in large national teams during the 1950s as climbers ascended Annapurna, Everest, Nanga Parbat, K2, Kanchenjunga, and other 8000-meter peaks<sup>24</sup>. The national model persisted in the 1960s and 1970s, with teams climbing Everest from Britain, Switzerland, China, the United States, India, Italy, Japan, and Austria, often with film or television crews and commercial sponsors<sup>25</sup>. Yuichiro Miura became the « *man who skied down Everest* » in 1970 by skiing from the South Col while dragging a parachute to slow his descent which stopped just above a large crevasse. The death of six Sherpas in an icefall collapse earlier in the Japanese expedition is described as a loss

to achieve something great. At the end of the Academy award-winning film about this stunt, the narrator reading Miura's diary asks « *was it a dream? ... I am alive.* » As the team walks away under a Japanese flag: « *The end of one thing, the beginning of another. I am a pilgrim again.* »<sup>26</sup>

The counterculture of the 1970s questioned the masculine nationalism of the large expeditions and enabled women and Sherpas to assert that they belonged on Everest, even though they had been climbing in the Himalayas for decades<sup>27</sup>. Junko Tabei from Japan and Pan Duo from China made first ascents of Everest by women in 1975, and Wanda Rutkiewicz from Poland followed in 1978. They overcame significant levels of misogyny and had to break the « *world's highest glass ceiling* » on Everest<sup>28</sup>. As Julie Rak observes, « *a picture of female climbers as those who succeed because they dream big and simply try harder is compelling, but it is not complete, because it depends on a liberal ideology of individual success and heroism that makes gender something that climbers themselves need to climb past* »<sup>29</sup>.

Liberal and libertarian ideologies of individualism were amplified in debates over climbing styles, including the use of bottled oxygen. « *My dream* », declared Reinhold Messner in 1978, « *an ascent without facemasks* ». Messner, a German-speaking Italian climber from the South Tyrol, and Peter Habeler, an Austrian climber, were both professional athletes who paid large fees to join a large Austrian climbing team that had a permit to climb Everest. The Austrians brought a hang-glider and Messner was followed by a film crew. After reaching the summit of Everest without bottled oxygen, Messner recorded that his dream was gone and the mountain was a shattered illusion, leaving an empty void. « *A feeling of emptiness sweeps over me, the emptiness is all that is left after my dream of climbing Everest without oxygen has been realized. This hole, this ache, has not yet been replaced by a new dream.* »<sup>30</sup> Messner rejected nationalism as well as technical aids, telling an audience in Bolzano, which had gathered to welcome home a South Tyrolean hero,

«*I am my own homeland*»<sup>31</sup>. Messner returned to Everest two years later to reach the summit alone. Messner had climbed all fourteen 8000-meter peaks without supplemental oxygen by 1986, a feat completed a year later by Jerzy Kukuczka, a Polish climber who made many of these ascents in winter. Both were awarded Olympic silver medals at the Calgary 1988 Olympics, an honor that Messner declined and Kukuczka accepted before he died on Lhotse in 1989<sup>32</sup>.

The expansion of climbing guide services on Everest since the 1980s has been criticized in gendered and racist terms that express «white nostalgia» for the time when women and brown men were not on the mountain<sup>33</sup>. Women, Sherpas, and non-traditional climbers (which from the 1980s included corporate executives) asserted that they belonged on Everest. Their presence on the mountain revised earlier masculine discourses and resulted in narratives that Everest was in «*decline*». These narratives reached a wider public after the deaths of climbers in a storm in 1996 and the discovery of Mallory's body in 1999. Both events circulated quickly on new Internet websites and were depicted in best-selling books, television programs, documentaries, and Hollywood films.

For almost a century, Mount Everest has been a global arena for mountain sports. After the deaths in the storm in 1996, one of the guides, Anatoli Boukreev, wrote that «*mountains are not stadiums where I satisfy my ambition to achieve, they are cathedrals, grand and pure, the houses of my religion*»<sup>34</sup>. This inspiring statement has been widely cited and was no doubt sincere. What is most telling, though, is that Boukreev felt compelled to offer this profession of faith because Mount Everest has become such a stadium, with a hybrid audience that is local and global, in person and remote. This is not surprising, as climbers were filmed on Mount Everest in the 1920s, performed on stage in the nineteenth century, and have been closely observed through telescopes while climbing in the Alps since the eighteenth century<sup>35</sup>.

Everest's role as an Olympic venue was recently reprised at the intersection of sports, marketing, and technology. Pierre de Coubertin reported that British climbers had promised in 1924 to deposit an Olympic medal on the summit of Everest later that year. In 2012, Kenton Cool, a professional mountain guide from Britain, pledged to take one of the medals awarded to the 1922 Everest team to the summit in advance of the London 2012 Olympics. The previous year Cool had completed the first «*Samsung 3G Challenge*» on Everest by making a 3G phone call from the summit. Climbing clubs and geographical societies that had sponsored the 1920s Everest expeditions endorsed the #OlympicsGamesPledge and so did Samsung. The 2012 climbing season proved treacherous, with deaths on the mountain and the withdrawal of climbers due to unsafe conditions, but Kenton Cool fulfilled the pledge during his tenth ascent of Everest<sup>36</sup>.

Many continuities that characterize mountaineering as a modern sport were recognized in the nineteenth century. In 1885, Clinton Thomas Dent evaluated the possibility of climbing Everest, and imagined an alpine Rip van Winkle from his day waking up in the future to find much unaltered. «*The same types of humanity would be around him.*» Dent's elderly hero in knickerbockers and Norfolk jacket would awake after two centuries of slumber to arrive at the center of Chamonix where «*a youth (great-great-great-great-grandson of Jacques Balmat) approaches and waits respectfully by his side, ready to furnish information*». Flags decorated Chamonix in preparation for «*the tercentenary of the first ascent of Mont Blanc*». Dent made fun of himself by imagining the «*last of the climbing Englishmen*» returning from the 1000<sup>th</sup> ascent of the Aiguille du Dru (Dent had made its first ascent a decade earlier). Dent was a surgeon, and his review of human physiology concluded that ascending Everest was possible, although he could not say if it was wise. He died before Mallory and others reached Everest's slopes, but few of the later controversies on the mountain would have

surprised him. Dent's Rip-van-Winkle looked around in the year 2086 and saw thousands of ascents, bitter disputes among climbers, many commercial guides, and realized that he was not so far behind the times – all these things had been common in the Alps in the 1880s. « *If a few of those who follow should take up the more serious side* », Dent wrote, « *and make what has been a pastime into a profession (and why should not some do so ? That which is worth doing at all is worth developing to the utmost possible limit), good will come.* »<sup>37</sup>

Yet Dent's Rip-van-Winkle climber might have been surprised at some of the developments on Everest in the early decades of the twenty-first century. Instant communications were envisioned in the science fiction of his era, but satellite phones, Internet, social media, and real-time weather information have changed how risks are assessed and widened the audience beyond base camp or the readers of climbing journals. The number of climbers has also risen rapidly. Dent envisioned 1000 ascents as a significant

threshold, a number surpassed on Everest in around 1998. By 2020, Everest had had more than 10,000 ascents, with Nepalis completing the largest share. Mountain residents and guides are still respectful, but more assertive than the forelock-tugging reincarnations of their great-great-great-grandfathers imagined by Dent's gentle satire. By the 2020s, the largest guiding services on Everest are Nepali-owned and their clients are as likely to come from India and China as from Europe and North America. During 2019, Nirmal Purja, a Nepali and former Gurkha and UK special forces officer, completed the ascents of all fourteen 8000-meter peaks in less than seven months<sup>38</sup>. In 2021, he was one of ten Nepali guides who joined forces from separate expeditions to make the first winter ascent of K2. As they neared the top, the Nepali climbers locked arms and stepped onto the summit together. A sign, perhaps, that a more equitable and inclusive sport of modern mountaineering is possible beyond even our wildest dreams.

**Biography:** Peter H. Hansen is professor of history and director of international and global studies at the Worcester Polytechnic Institute. He is the author of *The Summits of Modern Man: Mountaineering after the Enlightenment* (2013) and is writing a book about commercialization and Mount Everest.

**Keywords:** mountaineering, Mount Everest, Alps, modernity, Olympic medals.

**Résumé:** Le mont Everest a inspiré les « rêves les plus fous » des alpinistes depuis plus d'un siècle. Aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, les rêves d'ascension du mont Everest étaient considérés comme des signes de modernité. Les grimpeurs de l'Everest ont reçu des médailles olympiques dans les années 1920 et 1980. Edmund Hillary, Tenzing Norgay, Yuichiro Miura, Junko Tabei et Reinhold Messner rêvaient tous de gravir l'Everest, mais leurs rêves n'étaient pas les mêmes. Les controverses plus récentes sur l'Everest n'ont peut-être pas surpris les grimpeurs du XIX<sup>e</sup> siècle, qui ont salué le développement de guides commerciaux dans les Alpes. Aujourd'hui, le mont Everest reste une arène sportive mondiale et un sport plus équitable et inclusif de l'alpinisme moderne est possible au-delà de nos rêves les plus fous.

**Mots-clés:** alpinisme, Everest, Alpes, modernité, Prix olympique.

## Notes

- <sup>1</sup> HOWARD-BURY Charles, *Mount Everest. The Reconnaissance, 1921*, New York; London, Longmans, Green and co., 1922, p. 186; GILLMAN Peter, GILLMAN Leni, *The Wildest Dream. Mallory, His Life and Conflicting Passions*, London, Headline, 2001, p. 6.
- <sup>2</sup> HANSEN Peter H., *The Summits of Modern Man. Mountaineering after the Enlightenment*, Cambridge, Harvard University Press, 2013.
- <sup>3</sup> ISSERMAN Maurice, WEAVER Stewart, *Fallen Giants. A History of Himalayan Mountaineering from the Age of Empire to the Age of Extremes*, New Haven, Yale University Press, 2008; SCHAUMANN Caroline, *Peak Pursuits. The Emergence of Mountaineering in the Nineteenth Century*, New Haven, Yale University Press, 2020; PURTSCHERT Patricia, *Kolonialität und Geschlecht im 20. Jahrhundert. Eine Geschichte der weißen Schweiz*, Bielefeld, transcript-Verlag, 2019; KELLER Tait, *Apostles of the Alps. Mountaineering and Nation Building in Germany and Austria, 1860-1939*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2015; ANDERSON Ben, *Cities, Mountains and Being Modern in Fin-de-siècle England and Germany*, London, Palgrave Macmillan UK, 2020; MORALDO Delphine, *L'esprit de l'alpinisme. Une sociologie de l'excellence en alpinisme, du XIX<sup>e</sup> siècle au début du XXI<sup>e</sup> siècle*, Lyon, ENS éditions, 2021.
- <sup>4</sup> ORTNER Sherry B., *Life and Death on Mt. Everest. Sherpas and Himalayan Mountaineering*, Princeton, Princeton University Press, 1999; RAK Julie, *False Summit. Gender in Mountaineering Nonfiction*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2021.
- <sup>5</sup> MÜLLER Martin, «What Makes an Event a Mega-Event? Definitions and Sizes», *Leisure Studies* 34, no. 6, 2015, pp. 627-642.
- <sup>6</sup> SIMPSON Thomas, *The Frontier in British India. Space, Science, and Power in the Nineteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2021; FLEETWOOD Lachlan, *Science on the Roof of the World. Empire and the Remaking of the Himalaya*, Cambridge, Cambridge University Press, 2022.
- <sup>7</sup> CAMS Mario, *Companions in Geography. East-West Collaboration in the Mapping of Qing China (c. 1685-1735)*, Leiden, Brill, 2017.
- <sup>8</sup> FRESHFIELD Douglas W., «Further Notes on "Mont Everest"», *Proceedings of the Royal Geographical Society* 8, no. 3, 1886, pp. 176-188.
- <sup>9</sup> FRESHFIELD Douglas W., «Himalayan and Alpine Mountaineering», *Alpine Journal* 12, no. 86, 1884, pp. 100-102; HOLLIS Dawn, KÖNIG Jason, *Mountain Dialogues from Antiquity to Modernity*, London, Bloomsbury Academic, 2021.
- <sup>10</sup> Curzon to Freshfield, Feb. 24, 1905, British Library, Mss Eur F 111/183; HANSEN Peter H., «Vertical Boundaries, National Identities. Victorian Mountaineering on the Frontiers of Europe and the Empire, 1868-1914», *Journal of Imperial and Commonwealth History* 24, no. 1, 1996, pp. 48-71.
- <sup>11</sup> HANSEN Peter H., «The Dancing Lamas of Everest. Cinema, Orientalism, and Anglo-Tibetan Relations in the 1920s», *American Historical Review* 101, no. 3, 1996, pp. 712-747.
- <sup>12</sup> YOUNGHUSBAND Francis, *The Epic of Mont Everest*, London, Arnold, 1927, pp. 11-19.
- <sup>13</sup> ROEDER Carolin Firouzeh, «European Mountaineers Between East and West. A Transnational History of Alpinism in the Twentieth Century» (PhD Harvard University, 2017); SCAGLIA Ilaria, *The Emotions of Internationalism. Feeling International Cooperation in the Alps in the Interwar Period*, New York, Oxford University Press, 2020; MATHIEU Jon, «Globalisation of Alpinism in the Twentieth Century. Publicity, Politics, and Organisational Endeavours», *Comparativ* 30, no. 3/4, 2020, pp. 410-422.
- <sup>14</sup> LENNARTZ Karl, «George Mallory, and Everest», *Olympic Review* XXVI-30, 1999-2000, p. 57; «Aeronautics, Open», *Olympedia* 2022, <https://www.olympedia.org/results/900063>
- <sup>15</sup> DRIVER Felix, «Hidden Histories Made Visible? Reflections on a Geographical Exhibition», *Transactions of the Institute of British Geographers* 38, no. 3, 2013, pp. 420-435.
- <sup>16</sup> ANKER Conrad, ROBERTS David, *The Lost Explorer. Finding Mallory on Mount Everest*, New York, Simon & Schuster, 1999, p. 19; HANSEN Peter H., «Georges Mallory et la masculinité», in: HOIBIAN Olivier, DEFRANCE Jacques (éd.), *Deux siècles d'alpinismes européens. Origines et mutations des activités de grimpe*, Paris, L'Harmattan, 2002, pp. 135-146.
- <sup>17</sup> RAK Julie, «Because it is There? Mount Everest, Masculinity, and the Body of George Mallory», *The International Journal of the History of Sport* 38, no. 2-3, 2021, pp. 157-183; RAK Julie, *False Summit...*
- <sup>18</sup> HANSEN Peter H., «Partners. Guides and Sherpas in the Alps and Himalayas, 1850s-1950s», in: ELSNER Jás, RUBIES Joan-Pau (éd.), *Voyages and Visions. Towards a Cultural History of Travel*, London, Reaktion, 1999, pp. 210-231.
- <sup>19</sup> See HANSEN Peter H., «Dancing Lamas of Everest...»; HANSEN Peter H., «Modern Mountains. The Performative Consciousness of Modernity in Britain, 1870-1940», in: DAUNTON Martin J., RIEGER Bernhard (éd.), *Meanings of Modernity. Britain in the Age of Imperialism and World Wars*, Oxford, Berg, 2001, pp. 185-202.



- <sup>20</sup> PURTSCHERT Patricia, «White Masculinity in the Death Zone. Transformations of Colonial Identities in the Himalayas», *Culture and Religion* 21, no. 1, 2020, pp. 31-42.
- <sup>21</sup> TENZING Norkey, ULLMAN James Ramsey, *Man of Everest. The autobiography of Tenzing*, London, The Reprint Society, 1956, pp. 245-6, 252.
- <sup>22</sup> HILLARY Edmund, *High Adventure*, London, Hodder & Stoughton, 1955, p. 12.
- <sup>23</sup> BURKE James, «Tenzing's own words to 'Life'», *Life* 35, no. 2, 1953, pp. 122-123; HANSEN Peter H., «Tenzing's Two Wrist-Watches. The Conquest of Everest and Late Imperial Culture in Britain 1921-1953», *Past & Present* 157, 1997, pp. 159-177.
- <sup>24</sup> PURTSCHERT Patricia, «From Native Alpine Guides to Foreign Sahibs in the Himalayas. Swiss Identity Formation at the Moment of Decolonization», in: PURTSCHERT Patricia, FISCHER-TINÉ Harald (éd.), *Colonial Switzerland. Rethinking Colonialism from the Margins*, London, Palgrave Macmillan, 2015, pp. 179-199.
- <sup>25</sup> GROSS Rachel S., «Logos on Everest. Commercial Sponsorship of American Expeditions, 1950–2000», *Enterprise & Society* 22, no. 4, 2021, pp. 1067-1102; BARCHAM Thomas P., «The Modernisation of Elite British Mountaineering. Entrepreneurship, Commercialisation and the Career Climber, 1953-2000» (PhD De Montfort University, 2018).
- <sup>26</sup> NYZNIK Bruce, SCHILLER Lawrence (dir.), *The Man who Skied Down Everest* (CRAWLEY FILMS, 1975).
- <sup>27</sup> GUGGLBERGER Martina, *Grenzen im Aufstieg. Frauenexpeditionen in den Himalaya (1955–2014)*, Frankfurt/New York, Campus Verlag, 2021; GUGGLBERGER Martina, «'Joys of Exploration' Gender-Constructions in the 1959 Cho Oyu Women's Expedition», *International Journal of the History of Sport* 37, no. 9, 2020, pp. 813-830.
- <sup>28</sup> PADOAN Amanda, ZUCKERMAN Peter, «Breaking Mount Everest's Glass Ceiling», *Daily Beast* 2014, <https://www.thedailybeast.com/breaking-mount-everests-glass-ceiling>
- <sup>29</sup> RAK Julie, *False Summit...*, p. 25; GUGGLBERGER Martina, «Wanda Rutkiewicz – Crossing Boundaries in Women's Mountaineering», *Sport in Society* 20, no. 8, 2017, pp. 1059-1076; Tabei Junko, ROLFE Helen Y., *Honouring High Places. The mountain life of Junko Tabei*, trans. HIRAKI Yumiko and HOLTVED Rieko, Victoria, Rocky Mountain Books, 2017.
- <sup>30</sup> MESSNER Reinhold, *Everest. Expedition to the Ultimate*, Seattle, Mountaineers, 1999 [1978], pp. 9-10, 201.
- <sup>31</sup> ISSERMAN Maurice, WEAVER Stewart, *Fallen Giants...*, p. 435.
- <sup>32</sup> McDONALD Bernadette, *Freedom Climbers. The Golden Age of Polish Climbers*, Seattle, Mountaineers Books, 2013.
- <sup>33</sup> RAK Julie, *False Summit...*; ORTNER Sherry B., *Life and Death on Mt. Everest...*; PURTSCHERT Patricia, «White Masculinity in the Death Zone...»; LEONARD David J., *Playing While White. Privilege and Power on and off the Field*, Seattle, University Washington Press, 2017, p. 7.
- <sup>34</sup> BOUKREEV Anatoli, *Above the Clouds. The Diaries of a High-altitude Mountaineer*, ed. WYLIE Linda, New York, St Martins, 2001, p. 36.
- <sup>35</sup> COLLEY Ann C., *Victorians in the Mountains. Sinking the Sublime*, Burlington, Ashgate, 2010; HANSEN Peter H., «Albert Smith, l'Alpine Club, et l'invention de l'alpinisme au milieu de l'ère victorienne», *STAPS: Revue internationale des sciences du sport et de l'éducation physique* 51, 2000, pp. 7-28.
- <sup>36</sup> COOL Kenton, MADDISON Jamie, «The Pledge», *Sidetracked*, edition-08 2012, <https://www.sidetracked.com/the-everest-pledge/>; COUBERTIN Pierre de, *Mémoires olympiques*, Lausanne, Bureau international de pédagogie sportive, 1931.
- <sup>37</sup> DENT Clinton Thomas, *Above the Snow Line. Mountaineering Sketches between 1870 and 1880*, London, Longmans, 1885, pp. 315, 319-322.
- <sup>38</sup> PURJA Nirmal, *Beyond Possible. One Soldier, Fourteen Peaks - My Life in the Death Zone*, London, Hodder & Stoughton, 2020; HANSEN Peter H., «Commercialization and Mount Everest in the Twentieth Century», in: ARMIERO Marco, BIASILLO Roberta, MOROSINI Stefano (éd.), *Rethinking Geographical Explorations in Extreme Environments. From the Arctic to the Mountain Tops*, New York, Routledge, 2022.



# LA MODERNITÉ SOUS L'ŒIL DE LA PRESSE QUOTIDIENNE RÉGIONALE

Le rôle du *Dauphiné Libéré* dans la construction des stations de sports d'hiver de l'Oisans au cours des années 1960-1970

DOROTHÉE FOURNIER  
Université Grenoble-Alpes

**Résumé :** L'arrivée de nouvelles catégories de vacanciers, sous l'effet de la massification du tourisme à partir des années 1960, participe à transformer durablement la structuration des territoires de montagne. Ces mutations s'imposant avec la Cinquième République naissante s'inscrivent dans un discours commun, qui, selon une division binaire, présente la montagne tantôt comme bastion de l'archaïsme et du retard, tantôt comme aux avant-postes de la modernité. Les médias contribuent à la diffusion de cette conception duale. Le présent article se centre sur le rôle de la presse quotidienne régionale dans l'affirmation des stations de sports d'hiver, *territoires du moderne*. Cette forme de presse, encore peu prise en considération en tant qu'objet d'étude, demeure pourtant la plus lue en France. À travers elle, il s'agit de comprendre comment cette fabrique de la montagne moderne est construite sous le contrôle de la communication en fonction des journalistes qui s'en saisissent.

Les Alpes suisses au XVIII<sup>e</sup> siècle puis les Alpes françaises au XIX<sup>e</sup> siècle entrent dans la modernité<sup>1</sup> par des usages inédits de la montagne<sup>2</sup>. Le voyage des grands tours, le thermalisme, l'alpinisme et le développement des sports d'hiver contribuent à cette mutation<sup>3</sup>. Au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, sous l'effet de la démocratisation et de la massification des loisirs, l'arrivée de nouvelles catégories de vacanciers accentue la structuration de ces espaces d'altitude et les transforme durablement pour répondre à leurs attentes. Ce faisant, le tourisme devient une solution économique en même temps qu'un vecteur de modernité,

pour ces hautes vallées. Ces modifications, considérées comme bénéfiques et nécessaires par certains acteurs, s'imposent en France avec la Cinquième République naissante. Elles s'inscrivent dans un discours commun présentant la montagne tantôt comme bastion de l'archaïsme et du retard, tantôt comme aux avant-postes de la modernité. Accentuant cette dichotomie, le discours médiatique contribue à la diffusion de cette conception binaire.

La transformation du regard sur la montagne par les pratiques de loisirs sportifs sous l'angle de cette ambivalence tradition/modernité fait l'objet de plusieurs travaux<sup>4</sup>, à travers l'analyse de

DOI : 10.33055/SPORTSMODERNES.2023.001.0171

l'image notamment<sup>5</sup>. La présente contribution entend s'y inscrire, en apportant un éclairage sur le rôle de la presse quotidienne régionale dans l'affirmation des stations de sports d'hiver, « *territoires du moderne* ». Cette forme de presse (nommée couramment PQR dans le langage journalistique), déjà travaillée par les historiens du sport<sup>6</sup>, reste encore peu prise en considération en tant qu'objet d'étude. Pourtant, de nombreux auteurs ont démontré l'enchevêtrement du développement du sport moderne tel qu'il se définit dès le XIX<sup>e</sup> siècle, et celui des médias<sup>7</sup>. Presse déconsidérée, la PQR demeure néanmoins la plus lue en France<sup>8</sup>. À l'instar d'un quatrième pouvoir<sup>9</sup>, elle possède le monopole sur l'information de proximité. Celle-ci prend de l'ampleur dans les années 1960. Cela renforce sa participation à l'affirmation identitaire des territoires dans le sens de la modernité, c'est-à-dire prônant le développement des sports d'hiver dans toutes ses déclinaisons.

Parmi ces journaux régionaux, *Le Dauphiné Libéré* (DL), enraciné dans les territoires alpins, autoproclamé « Grand Quotidien d'information des Alpes », véhicule les enjeux de la transformation des usages de la montagne et de cette vision normée dont se saisissent les décideurs pour affirmer leur point de vue du développement des sports d'hiver auprès de leurs administrés. En présentant le sport, dont il relate les rencontres, et qui constitue, avec les faits divers, l'essentiel de son attractivité, *Le Dauphiné Libéré* génère un système de représentations. Or, au cours des années 1960-1970, les sports d'hiver s'ancrent et se renforcent dans le paysage de la montagne française, devenant les dépositaires de la modernité. La montagne rurale quant à elle, soustraite au regard social, devient le signe d'un monde en voie de disparition.

Par l'analyse des articles du DL à cette période, nous souhaitons démontrer dans un premier temps la participation de la presse quotidienne régionale au phénomène d'affirmation des sports d'hiver, et donc à la manière dont ils apparaissent

vecteurs du moderne. Il s'agit de comprendre, en analysant les sujets traités, la sémantique utilisée, les images produites, comment cette fabrique de la montagne moderne est construite sous le contrôle de la communication en fonction des journalistes, ou correspondants de presse, qui s'en saisissent. En contrepoint, nous montrons aussi comment un autre discours est servi, consistant à présenter les traits d'une montagne désuète, renforçant en cela la trajectoire de la modernité des sports d'hiver.

Cette étude s'appuie sur un travail de thèse consacré à la construction touristique et sportive de l'Oisans à partir des années 1960<sup>10</sup>. À cette période en Oisans, deux communes s'érigent en stations internationales pendant que les villages se désertifient.

Le corpus d'articles du *Dauphiné Libéré* sélectionnés, pour la plupart accompagnés d'illustrations photographiques, tient compte des personnalités identifiées, des formes de pratiques valorisées, des modalités de perception du territoire et des signataires. Il a été constitué d'après une consultation exhaustive du journal et tenant compte de deux éditions lorsqu'elles existent (l'édition grenobloise transcrit les faits les plus saillants, interprétés « à distance », c'est-à-dire par l'équipe de rédaction du siège grenoblois ; la « locale » égrène des faits quotidiens depuis le territoire). La sélection et le classement des articles pour analyse se sont faits en fonction de différentes thématiques : territoire, perception de la montagne, type d'événements sportifs, de pratique sportive, d'acteurs (élus, acteurs socio-économiques), enjeux liés au tourisme. Pour compléter ces sources et mieux percevoir les parcours de vie des journalistes contributeurs, quelques entretiens, menés par téléphone en raison des contraintes sanitaires, ont été réalisés. Un premier échange avec Denis Masliah, journaliste actuellement en activité, a permis de joindre d'autres contacts de ce réseau. Ainsi, un entretien informel s'est tenu avec Jean-Philippe Gaussoit,



fils de Philippe Gausso, journaliste-photographe au *Dauphiné Libéré* de 1945 à 1977. J.-P. Gausso préserve la mémoire de son père, créateur de l'agence locale du journal à Chamonix, à travers un site Internet qu'il lui dédie<sup>11</sup>. Un autre entretien s'est tenu avec Jean-Paul Roudier (journaliste au *DL* de 1969 à 2005), spécialiste montagne et successeur de Philippe Gausso à Chamonix et de Claude Forget. Enfin, un plus long entretien s'est déroulé avec André Veyret (journaliste au *Progrès* à partir de 1962, puis au *DL* lors de la fusion *DL/Progrès* en 1967). Ces discussions ont permis une approche plus fine de l'activité des journalistes et correspondants à cette période.

### **Les stations de sports d'hiver, territoires du moderne**

Au cours des Trente Glorieuses, la confiance dans le progrès incarnée par la philosophie positiviste d'Auguste Comte se propage. Elle irradie toutes les sphères de la société, qu'elle soit technologique, scientifique, sociale, économique. La croissance économique et l'amélioration du niveau de vie renforcent cette idéologie. La consommation et le désir de loisirs s'amplifient. Dans ce courant national favorable porté par des plans de développement tant au niveau touristique (plans neige) que sportif<sup>12</sup>, l'essor des sports d'hiver matérialise ce que doivent devenir les territoires de montagne, des espaces ouverts à la modernité.

### **Une mise en scène moderne des sports d'hiver**

Une première manière de comprendre comment la presse locale contribue à ce mouvement est de s'intéresser aux personnages choisis pour l'incarner et à la façon dont elle les met en scène. On trouve des portraits emblématiques parmi lesquels, la figure du champion<sup>13</sup>. Reprenant le modèle pyramidal de la politique sportive prônée par Maurice Herzog selon laquelle le sport de haut niveau porte des valeurs de progrès<sup>14</sup>, la PQR assigne un rôle de

modèle de la modernité aux sportifs reconnus pour leurs victoires lors de grands rassemblements car la compétition qui exige précision et rigueur rime avec compétence.

Une autre figure participe de ce rôle modernisateur, le moniteur de ski. Ce corps d'éducateurs sportifs, organisé dès les années 1930, se transforme dans les années 1960 en accompagnant la massification des loisirs pour répondre au nombre grandissant de vacanciers<sup>15</sup>. En présentant les moniteurs garants d'un encadrement pédagogique et sécuritaire sur les pistes et hors-piste, les articles successifs affirment la bonne organisation des sports d'hiver. En plus de les montrer maîtrisant des technologies novatrices, les différentes plumes du quotidien les dévoilent rassemblés plutôt que seuls, donnant l'idée d'une corporation solide, forte, solidaire et dominant le territoire. Le journal accentue cet imaginaire en parrainant les Challenges des moniteurs, leur championnat annuel<sup>16</sup> au cours duquel ils apparaissent exclusivement gagnants, donc inscrits dans la norme à suivre.

Une autre façon de percevoir les traits du moderne assignés par la PQR aux stations de sports d'hiver est de placer la focale sur une typologie particulière d'articles, les brèves relatant les courses des hivernants. Rarement signées, celles-ci rendent très simplement compte des résultats en les accompagnant d'une illustration. La répétition quotidienne de ces courts messages renforce l'idée que les compétitions de ski constituent des animations incontournables, en conformité avec les usages attendus d'un espace moderne. Le média y associe une scénarisation particulière des acteurs. D'une part, il montre la compétence des professionnels de terrain. Ceux-ci sont présentés en action. Le souligner est important car la mise en mouvement, captée par l'image, fait partie intégrante du registre évocateur de la modernité. Son identification est renforcée avec des détails du texte précisant leur contribution à l'ouverture des slaloms ou à la distribution des coupes. Il est très



**Figure 2** Fabienne Serrat, portée en triomphe par la jeune vague de son cher club des supporters. Archives départementales de l'Isère © *Le Dauphiné Libéré*, article du 27 janvier 1974, édition de Grenoble.



**Figure 3** Le modèle des moniteurs de ski. Photographie de brève titrée : « À l'Alpe d'Huez avec les moniteurs du ski français ». Archives départementales de l'Isère © *Le Dauphiné Libéré*, Jacques Roger, article du 10 avril 1961, édition de Grenoble.

souvent mentionné que le traçage des parcours revient au directeur de l'école de ski, le chef de file, personnage emblématique valorisé par le groupe, qui participe à sa défense, et ce faisant à sa légitimation. D'autre part, tout l'écosystème décisionnel local gravitant autour des stations de sport d'hiver : maire, directeur des pistes, directeur de l'école de ski, responsable du stade de slalom, sont systématiquement nommément cités en plus d'être photographiés.

La surreprésentation des instances politiques, caractéristique de la PQR, offre alors aux protagonistes la possibilité d'apparaître sous les traits de la modernité par association de leur image aux courses de ski. Les clichés ciblent aussi les compétiteurs émérites posant avec leur médaille et leur cadeau. La presse fixe les lieux en fonction des instances organisatrices. Fréquemment, les prises de vues des podiums des courses parrainées par les hôtels se situent à l'intérieur de l'établissement. Dans ce cas, les lauréats posent plus régulièrement en tenue de ville qu'en vêtements de sport, afin de rendre compte d'une atmosphère confortable et accueillante. La répétition de ces encarts illustrés, en apparence insignifiants, participe à la construction d'un nouveau territoire économique fondé sur le tourisme et dans lequel l'hôtellerie familiale tient à cette période un rôle prépondérant aux côtés des sponsors qui occupent également une place de choix<sup>17</sup>.

### **Des rôles particuliers assignés aux correspondants locaux de presse**

La PQR propose un contenu standardisé et récurrent. Cette représentation du territoire en pages locales invite à s'intéresser au rôle que celle-ci assigne aux correspondants locaux de presse (CLP) dans cette scénographie<sup>18</sup>. Ceux-ci offrent non seulement des déclinaisons de la modernité en décrivant de l'intérieur ce que les journalistes appréhendent de l'extérieur mais aussi en fonction de leur propre situation dans l'espace social local.



**Figure 4** Remises des prix des courses des hivernants Sylvette Morilhat et Frédéric Roux, vainqueurs de la 3<sup>e</sup> coupe Anisette Duval. Archives départementales de l'Isère © *Le Dauphiné Libéré*, article du 6 janvier 1978, édition locale.

Recrutés sur site, résidants sur le territoire, les correspondants font partie de la même communauté que les acteurs qu'ils dépeignent. Au regard de leur proximité avec le terrain et avec l'information traitée, leur degré d'intégration aux groupes décrits est primordial pour le succès du journal. Leur rôle est prépondérant dans la construction de la représentation moderne du territoire puisqu'ils se trouvent être souvent les seuls à pourvoir l'information communale, et ce, malgré leur pratique amateur du journalisme. Piliers de la presse locale visant à affirmer l'ancrage territorial du quotidien, ils «*font le journal*» tout en écrivant en faveur de ceux qu'ils estiment devoir représenter. Aux Deux-Alpes, Andrée Marsallon, correspondante entre 1960 et 1966, employée comme secrétaire de l'école de ski, se focalise sur le thème des moniteurs. De cette manière, elle participe à valoriser ceux qui l'emploient. Mais surtout, du fait de son positionnement professionnel double (en relation avec le journal tout en étant au plus près du rythme de vie

quotidien des moniteurs), la correspondante facilite la transmission du message de la modernité par l'intermédiaire du média local. Elle représente le corps des moniteurs écrivant sur sa propre profession.

Par ailleurs, *Le Dauphiné Libéré* s'appuie sur l'intérêt personnel des CLP pour l'exercice de cette activité complémentaire. Sur le plan symbolique, étant souvent les uniques mandataires des pages locales, les correspondants possèdent une fonction représentative déterminante par laquelle le journal marque sa présence sur tous les événements de la vie quotidienne. Sans être réellement rémunératrice, l'activité reste directement liée à leur insertion dans le tissu socioprofessionnel local. En effet, leur profession principale s'inscrit dans le dynamisme économique attendu par le tourisme. Il est donc de leur intérêt de le valoriser. On peut citer le successeur d'Andrée Marsallon, Raphaël Ohayon, gestionnaire de l'Hôtel des Glaciers puis propriétaire du camping-caravaneige des Deux-Alpes, correspondant de 1970 à 1985.

Il faut rappeler que lui, comme la correspondante qui l'a précédé, ne couvrent pas de faits controversés (du seul ressort des journalistes assermentés), ce qui renforce l'idée d'une modernité joyeuse, admise de tous. Cela illustre aussi une règle imposée aux correspondants, éviter les sujets polémiques. Ainsi, leur apparente liberté d'écriture reste sous conditions : rendre compte au chef de secteur, journaliste professionnel, et assumer le regard de leurs concitoyens. À l'interface entre deux mondes, les rapports de proximité que les correspondants entretiennent avec leurs informateurs et leurs lecteurs, les conduisent à présenter l'actualité en adéquation avec les attentes du microcosme territorial. Ils produisent ainsi une fresque de la communauté composée de décideurs locaux au sens large, qui tous prônent les sports d'hiver au service du développement de l'économie locale.



## Deux portraits de correspondants emblématiques

Afin d'atteindre un public large, le quotidien fait appel à des profils différenciés pour saisir différents angles de la modernité du tourisme et des sports d'hiver.

À ce titre, un premier cas retient l'attention, Roger-Louis Lachat. Journaliste professionnel jusqu'à sa retraite à la fin de l'année 1967, il prolonge son activité en tant que correspondant, à, ou devrait-on dire, pour l'Alpe d'Huez. Au-delà de sa popularité auprès des lecteurs du quotidien<sup>19</sup>, Lachat connaît les codes du journalisme, les attentes du comité de rédaction et des réseaux d'acteurs locaux avec lesquels il a tissé des liens de longue date. Son profil constitue un atout majeur pour la PQR à la fois par son assiduité (il signe la plupart des articles concernant la station) et par ses choix rédactionnels. Dans le contexte de l'organisation des Jeux olympiques de Grenoble (1968) et de la volonté de l'Alpe d'Huez de se hisser parmi les stations internationales les plus en vue, *Le Dauphiné Libéré*, sous l'écriture de Lachat, également président du Syndicat d'initiative de Grenoble de 1966 à 1973, nous offre un prisme de la modernité dévolue aux symboles édifiant une station de renommée mondiale. Outre le suivi des cérémonies officielles, d'un déplacement du préfet, des grands événements ou des animations récurrentes, retenons surtout que Lachat scrute les allées et venues des célébrités du show-business fréquentant la station, un entourage qu'il apprécie particulièrement. Ce parti pris de l'auteur accentue l'identification mondaine et moderne du site.

L'implication de Roger-Louis Lachat à l'Alpe d'Huez ne constitue pas un exemple isolé et démontre à quel point il existe un engagement étroit des journalistes transformés en attachés de presse pour le compte des stations. D'autres sites comme La Plagne ou Courchevel<sup>20</sup>, conscients qu'une bonne communication devient un élément phare de leur promotion, participent à l'émergence de ce journalisme de service avant l'heure<sup>21</sup>.

Le second portrait se situe dans un tout autre registre. Éloigné pour sa part du vedettariat, se qualifiant de « *paysan sans terre de l'Aveyron venu soutenir les paysans d'Oisans* »<sup>22</sup>, Roger Canac tient une posture de correspondant radicalement différente, centrée cette fois sur un discours exhortant ouvertement les populations locales à s'emparer du tourisme. Revendiquant volontiers ses attaches paysannes (tenue vestimentaire simple et son accent du Rouergue [il roule les « r »]), Roger Canac est en mesure de s'adresser non seulement aux paysans de l'Oisans car il en fait partie<sup>23</sup>, mais aussi à ses collègues guides de haute montagne<sup>24</sup>. C'est donc une opportunité de visibilité pour le journal. Homme de terrain, il possède aussi en tant qu'instituteur, la fibre éducative<sup>25</sup>. Son profil d'expert en fait le relais idéal pour rendre crédible aux yeux des habitants le message d'un nécessaire développement touristique. Un témoin souligne : « On



**Figure 5** L'Alpe d'Huez accueille les célébrités du show-business. Photographie issue de l'article titré : « Pluie d'étoiles sur l'Alpe d'Huez : Jean Gabin, Claude Lelouch, Charles Aznavour, Jack Pinoteau, Kim, Ulla ». Archives départementales de l'Isère © *Le Dauphiné Libéré*, article du 6 février 1969, édition de Grenoble.



*ne peut même pas dire qu'il était correspondant, il était collaborateur au titre d'expert [...] il rendait des papiers très professionnels, des papiers d'expert [...] quel que soit le papier qu'il aurait proposé, on l'aurait pris. »<sup>26</sup>*

Fort aussi de la reconnaissance de ses concitoyens, il se revendique porte-parole du territoire auprès du DL, statut lui offrant une liberté de ton<sup>27</sup>, qu'illustre le propos suivant : « J'ai appris par la "rumeur publique" et par relations personnelles qu'un "Groupement d'études" affilié au comité d'expansion économique de l'Isère [...] s'efforcerait de promouvoir un programme de développement de notre petit pays. [...] À titre de citoyen de l'Oisans, on ne peut que s'en réjouir. Ma fonction d'enseignant m'amène à penser que l'éducation civique des jeunes consiste à en faire des citoyens responsables de la mise en valeur de leur pays. »<sup>28</sup>

Animé par la volonté de vivre en Oisans toute l'année<sup>29</sup>, militant du désenclavement routier du territoire, il entend faire prendre conscience aux locaux des ressources engendrées par l'activité touristique et susciter des vocations. Canac n'est pas seulement rédacteur. Dans une interview qui lui est consacrée, il se sert du journal pour présenter son credo, la création d'une section de préformation aux métiers de la montagne à Bourg-d'Oisans<sup>30</sup>. Celle-ci, dont il deviendra cadre, a pour but de permettre aux jeunes natifs d'occuper des emplois créés sur site alors qu'il est fait appel à de nombreuses recrues de l'extérieur. La PQR, par la voix de Roger Canac « le paysan », défend le développement de l'économie touristique et donc de la modernité aux mains des montagnards. Homme peu contesté, la singularité de sa personnalité favorise la bonne entente et le passage entre tradition et modernité.

### **L'archaïsme au service de la modernité**

L'expression d'un courant identitaire autour de la structuration des sports d'hiver produit de l'appartenance et de la différenciation. Si la presse locale dessine le territoire auquel il convient d'appartenir pour se situer dans la

Si la presse locale dessine le territoire auquel il convient d'appartenir pour se situer dans la modernité, celle-ci dresse aussi les contours d'autres espaces auxquels elle assigne les traits de l'archaïsme afin de les rendre indésirables.

modernité, celle-ci dresse aussi les contours d'autres espaces auxquels elle assigne les traits de l'archaïsme afin de les rendre indésirables. Dans un contexte marqué par la disparition progressive de l'agriculture en montagne au cours du XX<sup>e</sup> siècle<sup>31</sup>, elle en appose les marques aux villages d'Oisans.

### **Une scénarisation particulière de la vie en montagne valorisant le rôle des édiles**

La façon dont la PQR démontre que les espaces peu ou non impactés par les aménagements touristiques restent archaïques se joue d'abord dans une scénarisation de la vie quotidienne rurale en montagne. Alors que la modernité se présente comme un monde de loisirs et de fête, l'archaïsme se situe dans une rude vie de labeur. Dans un article particulièrement évocateur, écrit par Roger-Louis Lachat (alors journaliste), celui-ci décrit les travaux agricoles comme de « *curieuses besognes journalières de l'aurore au crépuscule, de l'écurie aux champs* ». On perçoit ici l'incompréhension du journaliste envers la poursuite de tels travaux considérés comme pénibles.

De plus, la presse insiste sur le registre de l'isolement des villages et des hommes qui y vivent pour appuyer l'idée que ce monde s'avère suranné. Pour cela, le journal diffuse de nombreux articles insistant sur les contraintes liées à la spécificité du terrain montagnard : les conditions hivernales (réalité climatique saisonnière) rendant diffi-

cile la circulation, l'éloignement des réseaux de communication, les risques naturels, qui séparent fréquemment les villageois du reste de l'humanité. Une sémantique maniée avec habileté permet de décrire la perspective du déclin<sup>32</sup>. Plusieurs articles sans signataires insistent sur les notions de dépérissement, de mort, de survie et réemploi l'image rétrograde de la montagne transmise de longue date par les récits de voyage et l'administration, en l'ajustant à la situation locale. Par opposition, cette mort annoncée appelle une volonté de résister décrite selon un autre champ lexical, celui de la renaissance<sup>33</sup>, grâce à une solution évidente, autant une mutation culturelle bénéfique qu'une mutation économique nécessaire : l'implication dans le tourisme.

Intégré au discours modernisateur, le « sauvetage des villages » nourrit un thème récurrent, opportunité dont se saisissent les journalistes grenoblois faute d'actualité (trêves de la justice, vacances des assemblées politiques : conseils municipaux, réunions du Conseil général). Une série de reportages diffusée entre le 22 août et le 5 septembre 1980, intitulée « Mon village est un nid d'aigle » en est un bon exemple. Précisons plusieurs éléments. D'abord les journalistes, à l'exception de Jean-Pierre Copin, ne sont pas coutumiers de l'Oisans. Ils s'expriment donc à distance, ayant pour habitude de traiter de sujets économiques, politiques, juridiques à l'échelle départementale. Dans cette série, les auteurs<sup>34</sup> deviennent les porte-parole des maires des petites communes du territoire<sup>35</sup>, en réactivant, pour le compte des édiles, la tradition de la plainte connue depuis longtemps dans les sociétés rurales de montagne. La PQR, par la voix des maires sollicités, affiche une seule issue possible : le développement touristique. Ce faisant, en arrière-plan, le message adressé prioritairement aux administrés fait mine d'interpeller l'État, l'invitant à se préoccuper du désenclavement routier et de la création d'infrastructures touristiques, une bonne façon en réalité, de se valoriser vis-à-vis de leur électorat.

### Portraits caricaturaux de la paysannerie et figures salvatrices

Pour marquer le transfert de l'ancien au nouveau monde, *Le Dauphiné Libéré* se sert là encore de portraits spécifiques. D'un côté, il caricature une certaine frange de la population comme le guide ou le paysan portant la rudesse de son environnement. Dans l'article précédemment cité à propos de Besse-en-Oisans, le journaliste R.-L. Lachat particularise les habitants des villages en rupture avec ceux des villes en considérant qu'ils se vêtent de manière étonnante. L'usage de termes désuets pour décrire les tâches quotidiennes accentue l'effet de retard et d'immobilité. On apprend que les hommes dérompent, que les vieilles arpeillent<sup>36</sup> de toutes leurs forces et que le mulot, prétexte à accentuer l'absence de moyen mécanique moderne, transporte « les troussees »<sup>37</sup>. Le journaliste fait ainsi apparaître ce mode de vie détestable au lecteur : « On reste confondu devant tant de peines endurées, de sacrifices consentis, de plaisirs reniés, de facilités refusées. »<sup>38</sup>

De l'autre, le journal valorise des figures salvatrices garantissant les liens avec l'extérieur tels que le médecin, le facteur<sup>39</sup> ou l'instituteur. Celui-ci, émanation de l'État laïc, s'affiche au secours de ces bouts du monde comme Besse ou Saint-Christophe-en-Oisans. C'est l'idée du Hussard noir de la République<sup>40</sup> ayant pour mission d'instruire la population en représentant une certaine autorité morale et intellectuelle, contribuant à stigmatiser le monde rural, immobile.

La PQR promeut l'instituteur en moteur du changement. Elle le met en scène offrant aux agriculteurs des « nourritures spirituelles » en organisant un concert de musique classique au cours duquel les « courageux » Bessats et Bessates<sup>41</sup>, après leur harassante journée, écoutent endimanchés le premier prix du Conservatoire de Paris leur jouer du Jean-Sébastien Bach, « extraordinaires instants [...] entre Besse la vaillante primitive et l'art épanoui par la science la plus up to date ! »<sup>42</sup>.



**Figure 6** Une figure salvatrice, le facteur<sup>43</sup>. Photographie issue de l'article titré «Élément de survie du village montagnard, le facteur du bout du monde». Archives départementales de l'Isère © *Le Dauphiné Libéré*, Mick Polikar, article du 7 mai 1970, édition de Grenoble.

Leur toilette du dimanche marque pour les Bessats une certaine idée de luxe pour honorer les convives mais paradoxalement aux yeux des observateurs ces tenues les cantonnent au monde ancien. La presse insiste en décrivant le dynamique instituteur prenant des initiatives pour extraire les habitants des villages de leur condition. Il conduit les écoliers de l'Oisans vers les « lumières » grenobloises<sup>44</sup>.

### Folklorisation de la tradition et modernisation de la religion

*Le Dauphiné Libéré* accentue le caractère folklorique des fêtes traditionnelles dans le but de servir le tourisme, donc la modernité. Si les villages semblent être les garants de traditions séculaires (fêtes des guides à Saint-Christophe-en-Oisans ou à la Grave, bénédiction des troupeaux à Besse-en-Oisans), celles-ci initialement à valeur d'usage professionnel (les personnes d'un même corps de métier se réunissent lors d'une journée festive) se propagent dans les stations en se transformant pour répondre à l'attente de citadins avides de dépaysement. Par la narration de la bénédiction des skis et des moniteurs, animation touristique, en réalité fabriquée de toutes pièces : « Tous les moniteurs étaient en piste pour préparer les festivités qui ont débuté par la messe en plein air dite sur l'autel de neige »<sup>45</sup>, la PQR fait entrer les Uissans<sup>46</sup> dans la modernité tout en les amenant à endosser le rôle d'« archaïques » dans un but de folklore. Si l'on peut penser que cette cérémonie établit une image paradoxale par la confrontation de la tradition (bénédiction) et de la modernité (le ski), le mobile religieux ancre les moniteurs de ski dans la tradition afin de renforcer leur légitimité autour d'une identité spécifique et commune alors que le métier nécessite l'apport de professionnels extérieurs au territoire et à la montagne.

Par la scénarisation des fêtes religieuses, le journal fait apparaître une figure inattendue, celle du prêtre, qui donne à voir l'expression de la dialectique tradition/modernité. En s'appuyant sur une compétence supposée du prêtre, celle de rassembler les foules, la presse lui fait endosser le rôle d'agent passeur entre l'ancien et le nouveau. En illustrant systématiquement Jean de Roodenbecke, prêtre des Deux-Alpes, au côté des moniteurs de ski lors de célébrations religieuses comme Mardi gras, le média local symbolise la manière dont le champ religieux devient lui-même un vecteur du moderne en se colorant d'une dimension festive.





**Figure 7** « La bénédiction des skis à l'Alpe d'Huez ».

Archives départementales de l'Isère © *Le Dauphiné Libéré*, article du 30 décembre 1970, édition locale.

Le prêtre de l'Alpe d'Huez quant à lui, est admis comme « *entrepreneur innovateur* »<sup>47</sup>, une représentation empreinte de modernité. Ainsi il s'affiche en organisateur de courses de ski : « *Pour la première fois dans notre station s'est disputée sur les pentes du Signal la coupe de ski "Notre-Dame-des-Neiges", organisée par M. l'abbé Jaap Reuten.* »<sup>48</sup> Il s'exhibe aussi, sous l'œil des correspondants, en chef de chantier conduisant lui-même le bulldozer servant à la construction de la nouvelle église<sup>49</sup>. Celle-ci comprend non seulement une salle de prière mais aussi une grande salle polyvalente de cinq cents places permettant d'accueillir des concerts. L'organisation de la coupe « Notre-Dame-des-Neiges » au profit de l'Église veut témoigner de la participation du prêtre et donc de la religion dans le processus de développement de la station.

La presse locale insiste pour préciser que Jaap Reuten et Jean de Roodenbecke font partie des conseils d'administration de leurs offices de tourisme respectifs, cela afin d'attester de leur implication sans faille dans le tissu économique local, ce que confirme la gestion d'une « *salle de spectacles* » (ici l'église) pour l'un, d'un hébergement touristique pour l'autre. En tant que fondateur du Foyer Saint-Benoît<sup>50</sup> en 1946 sur

le plateau des Deux-Alpes, Jean de Roodenbecke est perçu comme un innovateur, pionnier de la station aux yeux des fidèles comme des décideurs. Il reçoit d'ailleurs pour son investissement la médaille de la Jeunesse et des Sports récompensant les personnes qui se sont distinguées de manière particulièrement honorable au service de l'éducation physique, des mouvements de jeunesse, des activités socio-éducatives et culturelles, des colonies de vacances et œuvres de plein air : « *Il est rare de voir un prêtre aussi remarqué. Mais celui de Venosc accomplit non seulement son sacerdoce en sportif accompli, mais fonda en 1946 un foyer international de jeunes, qui est un exemple.* »<sup>51</sup>

En affichant la participation des prêtres au réseau soutenant la pratique du ski, en célébrant leur investissement personnel et leurs efforts pour le développement des sports d'hiver, la presse quotidienne régionale suggère aux paroissiens la conciliation possible entre religion et tourisme. Ainsi, les dynamiques ecclésiastiques et par conséquent la religion, loin de représenter l'archaïsme, s'emparent du progrès. Cette représentation positive de la religion dans les colonnes de la presse constitue un enjeu pour l'Église, celui d'une présence renforcée sur des territoires « *modernisés* » où elle perd de l'influence.





**Figure 8** La religion sous le sceau de la modernité.  
 « En slalom dans les stations. Soixante-cinq duels au slalom de l'amitié: l'Alpe d'Huez s'est inclinée aux Deux Alpes ». Photo légendée: « Challenge des moniteurs, aux Deux-Alpes, le père de Roodenbecke était de la fête à vélo ski. » Archives départementales de l'Isère © Le Dauphiné Libéré, M. P., article du 4 avril 1973, édition de Grenoble.

## Conclusion

D'un côté, en insistant sur des symboles particuliers dévolus aux sports d'hiver au travers d'usages et de métiers honorés, la PQR inscrit l'économie du tourisme hivernal dans la norme à suivre, expression de la modernité. Ce contexte conditionne le rôle clé des chroniqueurs du média, par lesquels le *DL* marque son influence sur ses territoires de diffusion. Journalistes, et surtout correspondants locaux du fait de leur ancrage territorial, accompagnent la modernité par une implication discrète mais répétitive, donc persuasive. Leurs différents angles de vue, en fonction de leur propre identité, sensibilisent à l'idée du progrès un lectorat

étendu. À l'un d'eux, le clinquant pour célébrer le succès de l'Alpe d'Huez en matière de réussite touristique, à un autre le rôle de promouvoir la présumée voix de la population uissane, prête à suivre le chemin des sports d'hiver.

De l'autre la presse s'empare d'un tout autre décor pour dépeindre les traits de la montagne encore rurale, ancrée dans la tradition, donc prétendument accrochée à l'immobilisme. Dans ces lieux, il est question de paysans à la dérive, solitaires et besogneux, que des médiateurs avertis tentent de sensibiliser à un autre monde possible. Ces territoires folklorisés répondent en écho à la modernité des sports d'hiver, et participent de leur affermissement.

Cette dichotomie sur laquelle s'appuie la PQR pour décrire le territoire de l'Oisans crée une célébration de la communauté inscrite dans la modernité, c'est-à-dire répondant à l'appel de la structuration tant économique, politique, que sociale et culturelle, par les sports d'hiver. En fabriquant cette mise en scène généralisée, la presse quotidienne contribue à donner du sens pour le groupe qui s'en saisit<sup>52</sup>, créant de plus un attachement du lectorat au journal. Le discours produit sur le territoire, destiné aux acteurs du territoire<sup>53</sup> et non à un public extérieur à la communauté, offre de cette manière le regard de l'Oisans sur lui-même et, avec la contribution des correspondants, par lui-même. La valorisation par ce média de la montagne aménagée pour les sports d'hiver produit de nouveaux territoires, nouveaux repères par lesquels des individus se reconnaissent sujets d'une société<sup>54</sup> et d'un système plus vaste<sup>55</sup>.

Les réseaux d'acteurs locaux à l'origine de l'information, impliqués dans leur gestion et leur production, construisent « l'imagier de l'ordinaire du territoire ». Inscrite dans le temps, cette production attendue par les pairs, collection de portraits et d'événements itératifs, fige cet ordinaire « dans la mémoire collective du territoire » en fixant les événements du territoire « au titre d'événement collectif »<sup>56</sup>. Selon une image idéalisée



**Figure 9** Une célébration de la communauté.  
Photographie issue de l'article : « Les Deux-Alpes battent (de justesse) l'Alpe d'Huez ». Archives départementales de l'Isère  
© *Le Dauphiné Libéré*, article du 11 avril 1972, édition locale.

de la montagne dans laquelle tout demeure sous contrôle<sup>57</sup>, les portraits photographiés s'apparentent en réalité à des rôles sociaux auxquels le lecteur reconnaît une part de lui-même. Ainsi, la presse quotidienne régionale participe à tisser le système de la modernité.

Les changements de contexte dans les décennies suivantes invitent à questionner encore l'identité moderne de la montagne, et, si elle se présente toujours comme telle, à en interroger les nouveaux fondements.

**Biographie:** Dorothée Fournier, docteure en STAPS, est chercheuse associée au Laboratoire sport et environnement social et au Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes, membre du Labex ITTEM. Ses travaux analysent l'innovation dans les pratiques sportives de loisir, la structuration des territoires de montagne par le tourisme, les trajectoires professionnelles dans les métiers sportifs de montagne en contexte de changements, au prisme des représentations sociales.

**Mots-clés:** tourisme, presse quotidienne régionale, Oisans, territoire, modernité.

**Abstract:** The arrival of new categories of holidaymakers, under the effect of the massification of tourism from the 1960s onwards, has contributed to a lasting transformation of the structure of mountain territories. These changes, which were imposed by the nascent Fifth Republic, were part of a common discourse which, according to a binary division, presented the mountains as a bastion of archaism and backwardness, or as the outposts of modernity. The media contribute to the diffusion of this dual conception. This article focuses on the role of the regional daily press in the affirmation of winter sports resorts as territories of the modern. This form of press, still little considered as an object of study, remains nevertheless the most read in France. The aim is to understand how the modern mountain is constructed under the control of communication, depending on the journalists who use it.

**Keywords:** tourism, regional daily press, Oisans, territory, modernity.

## Notes

- 1 « Ce travail a été réalisé grâce au soutien financier du LABEX ITEM (ANR-10-LABX-50-01) dans le cadre du programme Investissements d'avenir géré par l'Agence nationale de la recherche. » Je remercie les témoins pour les échanges que nous avons eus.
- 2 JOUTARD Philippe, *L'invention du Mont Blanc*, Paris, Gallimard, 1986, 216 p.
- 3 BOYER Marc, *Histoire générale du tourisme du XVI<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, 2005, 327 p.
- 4 AMOUREUX Charles, « L'implantation du ski alpin dans les Alpes françaises : la tradition étayage de la modernité », *Revue de géographie alpine / Journal of Alpine Review* 88, n° 4, 2000, pp. 9-20 ; GRANET-ABISSET Anne-Marie, « Dire la modernité », Institut national de l'audiovisuel, 2014, <https://fresques.ina.fr/montagnes/parcours/0004/dire-la-modernite.html> ; VIAZZO Pier Paolo, *Upland Communities: Environment, Population and Social Structure in the Alps since the Sixteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, 325 p.
- 5 GRANET-ABISSET Anne-Marie, « Figurer l'archaïsme : le "crétin des Alpes" ou l'altérité stigmatisante », in : GRANET-ABISSET Anne-Marie, RIGAUX Dominique (éd.), *Image de soi, image de l'autre du portrait individuel aux représentations collectives*, Grenoble, Publications de la MSH Alpes, 2010, pp. 259-286.
- 6 TÉTART Philippe (éd.), *La presse régionale et le sport. Naissance de l'information sportive, 1870-1914*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, 416 p.
- 7 ATTALI Michaël (éd.), *Sports et médias du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Biarritz, Atlantica, 2010, 831 p. ; MONEGHETTI Meryl, TÉTART Philippe, WILLE Fabien, « De la plume à l'écran. Sports et médias depuis 1945 », in : TÉTART Philippe (éd.), *Histoire du sport en France, Tome 2. De la Libération à nos jours*, Paris, Vuibert, 2007, pp. 197-228 ; OBCEUF Alexandre (éd.), *Sport et médias*, Paris, CNRS Éditions, 2007, 224 p.
- 8 BOUSQUET Franck, AMIEL Pauline, *La presse quotidienne régionale*, Paris, La Découverte, 2021, 128 p.
- 9 FRISQUE Cégolène, « Une reconfiguration des espaces médiatiques et politiques locaux ? », *Revue française de science politique* 60, n° 5, 2010, pp. 951-973 ; MOLLIER Jean-Yves, « Le parfum de la Belle Époque », in : RIOUX Jean-Pierre, SIRINELLI Jean-François (éd.), *La culture de masse en France: de la Belle Époque à aujourd'hui*, Paris, Fayard, 2002, pp. 72-115.
- 10 FOURNIER Dorothée, « La glisse réinventée. La construction d'un territoire de sports et de loisirs. L'Oisans des années 1960 à nos jours », thèse de doctorat en STAPS, Université Grenoble Alpes, 2018, 507 p.
- 11 <http://www.gaussot.eu/>
- 12 CHANTELAT Pascal, TÉTART Philippe, « La première sportivisation. Croissance, renouvellement et clivages sociaux (1958-1975) », in : TÉTART Philippe, *Histoire du sport en France...*, pp. 33-61.
- 13 BONNET Valérie, MENNESSON Christine, « Presse, sportifs, lecteurs : du schème explicatif à l'assignation identitaire », *Questions de communication* 35, n° 1, 2019, pp. 7-22.
- 14 FLEURIEL Sébastien, *Le sport de haut niveau en France. Sociologie d'une catégorie de pensée*, Fontaine, Presses universitaires de Grenoble, 2013, 96 p.
- 15 Aux Deux-Alpes, 51 moniteurs au cours de l'hiver 1961-1962 ; 60 au cours de l'hiver 1967-1968. À l'Alpe d'Huez 55 moniteurs au cours de l'hiver 1960-1961 ; 80 au cours de l'hiver 1967-1968.
- 16 Championnat de France à l'échelle de la corporation.
- 17 Sponsors comme par exemple les Galeries Lafayette, les huiles de moteurs BP, le cigarettier Chesterfield, les négociants en boissons tels que Mestrallet-Bonnet, Martini, Orangina.
- 18 GIMBERT Christophe, « Le correspondant, un amateur de local engagé par son territoire », *Sciences de la société* 84-85, 2012, pp. 51-65.
- 19 Roger-Louis Lachat s'est fait connaître auprès des lecteurs du *Dauphiné Libéré* en couvrant deux faits divers à grand retentissement : l'affaire Dominici et la catastrophe de Malpasset. Il a rédigé plusieurs ouvrages dont *L'histoire de la Franc-maçonnerie en Dauphiné* (1978) et *La Vallée aux cent châteaux* (1980). R.-L. Lachat se voit dédier une rue de Grenoble inaugurée en 1986.
- 20 Claude Bandiéri à La Plagne, André Veyret à Courchevel.
- 21 AMIEL Pauline, « L'identité professionnelle des localiers à l'heure des mutations économique et numérique de la presse locale. Vers un journalisme de service ? », *Les cahiers du numérique* 15, n° 4, 2019, pp. 17-38.
- 22 CANAC Roger, *Paysan sans terre*, Grenoble, Glénat, 1996, 285 p.
- 23 CANAC Roger, *Réganel ou La montagne à vaches*, Grenoble, Glénat, 1994, 237 p.
- 24 Roger Canac devient en 1975 président de la Compagnie des guides de l'Oisans et plus tard du Syndicat national de la corporation.
- 25 En 1959, il obtient un poste d'instituteur à Mizoën, en Oisans. Il est représentant local de l'association Peuple et culture, réseau d'éducation populaire fondé à la Libération.
- 26 Entretien avec André Veyret.
- 27 Cette liberté sera renforcée lorsqu'il se voit confier par le DL une tribune, « L'humeur des montagnes », dans laquelle il s'adresse directement aux élus.

- <sup>28</sup> CANAC Roger, « Questions de Bourg-d'Oisans. Que fera le "Groupement d'études de l'Oisans?" », *Le Dauphiné Libéré*, édition locale, 9 avril 1969.
- <sup>29</sup> CANAC Roger, *Rêver Huez et les Grandes Rousses*, Paris, Glénat, 2005, p. 89.
- <sup>30</sup> CANAC Roger, « Réunion de l'association des parents d'élèves des écoles publiques », *Le Dauphiné Libéré*, édition locale, 29 décembre 1967.
- <sup>31</sup> MENDRAS Henri, *La fin des paysans. Changement et innovations dans les sociétés rurales françaises*, Paris, A. Colin, 1967, 812 p.
- <sup>32</sup> « Pour Villard-Reymond qui ne veut pas mourir, l'opération "Survie" est lancée », *Le Dauphiné Libéré*, édition locale, 26 mars 1961.
- <sup>33</sup> « Groupement pour la Renaissance et le développement d'Auris, La Garde et du Freney d'Oisans », *Le Dauphiné Libéré*, édition locale, 6 septembre 1961; « Villard-Reculas, village de l'espérance », *Le Dauphiné Libéré*, édition locale, 1<sup>er</sup> septembre 1964; « Le nid d'aigle de l'Oisans: Villard-Notre-Dame prépare son avenir avec beaucoup d'espoir », *Le Dauphiné Libéré*, édition locale, 2 août 1967.
- <sup>34</sup> Jean-Pierre Copin, Roger Vigneron, Thierry Cazeneuve, Simon Ribeaud.
- <sup>35</sup> LE BOHEC Jacques, « Les rapports entre élus et locaux. La photographie de presse comme enjeu de pouvoir », *Politix, Le métier d'élu: jeux de rôles* 28, 1994, pp. 100-112.
- <sup>36</sup> Arpeiller: verbe provençal signifiant « passer la herse pour travailler le sol en surface », ou, selon Paul-Louis Rousset, « enlever les pierres tombées sur le champ ». ROUSSET Paul-Louis, *Les Alpes et leurs noms de lieux 6000 ans d'histoire? les appellations d'origine pré-indo-européenne*, Grenoble, Didier et Richard, 1988, 444 p.
- <sup>37</sup> Sac de jute. Concernant l'usage de l'animal, compte tenu de la réalité des terrains en montagne, en pente, la mécanisation n'était pas mise en œuvre (difficultés techniques et faible productivité).
- <sup>38</sup> « Besse-en-Oisans est un véritable hameau de courage », in: LACHAT Roger-Louis, « Besse en Oisans, le village le plus étrange de France », *Le Dauphiné Libéré*, édition de Grenoble, 13 mai 1960.
- <sup>39</sup> FORGET Claude, « Dans l'Oisans bloqué par la neige, Visite aux Étages, le village perdu en suivant la piste des facteurs alpinistes », *Le Dauphiné Libéré*, édition locale, 1<sup>er</sup> mars 1961; « Élément de survie du village montagnard. Le facteur du bout du monde », *Le Dauphiné Libéré*, édition locale du 7 mai 1970.
- <sup>40</sup> PÉGUY Charles, *L'argent*, Paris, Gallimard, 1991, 250 p.
- <sup>41</sup> Habitants de Besse-en-Oisans.
- <sup>42</sup> LACHAT Roger-Louis, « Besse-en-Oisans, le village le plus étrange de France », *Le Dauphiné Libéré*, édition de Grenoble, 13 mai 1960.
- <sup>43</sup> Deux photos extraites de l'article « Élément de survie du village montagnard, le facteur du bout du monde ». La ruralité, désignée par cette femme, est présentée vieillissante, isolée et solitaire. L'auteur va jusque dans la légende en accentuer les traits en notant: « À Besse-en-Oisans, Jean Hustache achève sa tournée quotidienne sans perdre le sourire », alors même que la femme photographiée présente, elle, une bouche souriante également mais partiellement édentée.
- <sup>44</sup> « La descente des petits écoliers de l'Oisans vers les "lumières" de la ville », *Le Dauphiné Libéré*, édition locale, 3 décembre 1960.
- <sup>45</sup> « Joyeux Mardi gras avec l'école de ski », *Le Dauphiné Libéré*, édition locale, 24 février 1966.
- <sup>46</sup> Habitants de l'Oisans.
- <sup>47</sup> SCHUMPETER Joseph Alois, *Théorie de l'évolution économique, recherches sur le profit, le crédit, l'intérêt et le cycle de la conjoncture*, Paris, Dalloz, 1935, 589 p.
- <sup>48</sup> « Au "Grand Sablat" La première coupe de ski inter-hôtel Notre-Dame-des-neiges », *Le Dauphiné Libéré*, édition locale, 16 mars 1966.
- <sup>49</sup> « Le curé de l'Alpe d'Huez a donné lui-même le premier coup de "bull" de sa nouvelle église », *Le Dauphiné Libéré*, édition locale, 20 juillet 1968.
- <sup>50</sup> Le Foyer Saint-Benoît est une résidence communautaire et spirituelle mixte par laquelle de jeunes catholiques, entre autres, découvrent les loisirs en montagne et les sports d'hiver.
- <sup>51</sup> « Au cœur du rude et fascinant Oisans le dernier cultivateur d'un hameau (toute une vie sans quitter le sol natal) a été fait chevalier du Mérite agricole par le préfet de l'Isère », *Le Dauphiné Libéré*, édition de Grenoble, 4 juillet 1975.
- <sup>52</sup> WECK Françoise, « La presse régionale vous parle », *Le Dauphiné libéré au fil des jours*, Paris, L'Harmattan, 2012, 123 p.
- <sup>53</sup> RAOUL Bruno, *Le territoire à l'épreuve de la communication: mutations, imaginaires, discours*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2020, 386 p.
- <sup>54</sup> QUÉRÉ Louis, DULONG Renaud, *Le journal et son territoire, Presse régionale et conflits sociaux*, Paris, EHESS, CNRS, 1978, 146 p.
- <sup>55</sup> CROZIER Michel, FRIEDBERG Erhard, *L'acteur et le système: les contraintes de l'action collective*, Paris, Seuil, 1977, 436 p.
- <sup>56</sup> THIERY Daniel, « Le correspondant de presse local: un professionnel du photojournalisme amateur », *Communication & langages* 165, n° 3, 2010, pp. 31-46.
- <sup>57</sup> DALMASSO Anne, « Pierre Novat: un regard au service des stations de ski », in: VIGNAL Bénédicte, BOUTROY Éric, REYNIER Véronique (éd.), *Une montagne d'innovations. Quelles dynamiques pour le secteur des sports outdoor?*, Fontaine, PUG, 2017, pp. 163-173.



# LA FONDATION DU CLUB ALPIN CANADIEN : UN TRANSFERT CULTUREL TRIANGULAIRE ?

OLIVIER HOIBIAN  
Université Paul Sabatier  
- Toulouse III

**Résumé :** Si les premiers clubs alpins voient le jour dans des pays d'Europe occidentale, dès les années 1850, le sentiment d'avoir épuisé les ressources des Alpes ne tarde pas à se répandre. À partir des années 1880, certains alpinistes commencent à se tourner vers les massifs plus lointains. L'ouverture par la Canadian Pacific Railway de la ligne reliant Montréal à Vancouver en 1885 suscite leur intérêt car elle leur ouvre l'accès à un nouveau terrain de jeu : les Rocheuses canadiennes. Face à cette fréquentation étrangère, quelques représentants de la société canadienne vont se mobiliser pour fonder un club alpin canadien dans une démarche de réappropriation nationale de leurs montagnes. Une femme cultivée, Elisabeth Parker, joue un rôle déterminant dans la création de *The Alpine Club of Canada* en 1906. Cette initiative s'inscrit dans un moment de reconfiguration des relations d'interdépendance entre le Canada, la Grande-Bretagne mais aussi les États-Unis, dans échange triangulaire au sein de l'aire culturelle nord-atlantique.

Les recherches sur les contacts entre des « aires culturelles » différentes ont suscité une abondante littérature en linguistique, en histoire ou en anthropologie. L'analyse comparée des conditions de la diffusion géographique des sports modernes à partir du lieu de leur invention – l'Angleterre victorienne du XIX<sup>e</sup> siècle – éclaire, sous un jour inédit, des processus parfois forts complexes<sup>1</sup>. Différents vecteurs de propagation peuvent en effet être identifiés. Le développement du rugby en Afrique du Sud, en Australie ou en Nouvelle-Zélande, suit et prolonge la conquête coloniale et l'expansion de l'Empire britannique. Il en

va de même pour le base-ball qui se propage dans le Pacifique avec l'implantation des bases américaines<sup>2</sup>. Des études sur les conditions sociales et culturelles de l'indigénisation du cricket en Inde ou du succès du hockey sur glace au détriment du football américain au Canada viennent illustrer la variété des conditions de réception de ces pratiques selon les particularités des configurations nationales ou locales<sup>3</sup>. Les activités d'expatriés, les voyages scolaires, l'action de groupes de prosélytes anglophiles ou les mouvements de jeunesse religieux comme le mouvement la *Young Men's Christian Association* sont également à l'œuvre dans la dissémination

des activités sportives entre l'Europe occidentale et l'Amérique du Nord. Si des sociétés donnent le sentiment de se soumettre à la culture dominante, l'anthropologie culturelle souligne que l'assimilation n'est ni mécanique ni systématique. L'adoption d'une pratique culturelle relève le plus souvent de phénomènes d'appropriation et de réinterprétation des pratiques venues de l'extérieur par la société d'accueil<sup>4</sup>.

Dans cette problématique générale, les modalités de la diffusion internationale des loisirs de montagne semblent présenter certaines vertus heuristiques. Activités de loisir physique sans règlement et sans arbitre, l'excursionnisme en montagne et l'alpinisme se structurent au sein des clubs alpins européens dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et occupent une position singulière et relativement ambiguë à l'égard du monde des sports<sup>5</sup>. Situés à la frontière de l'exploration scientifique et aventureuse, du tourisme cultivé et mondain et de la recherche de la performance, ces loisirs restent durablement à l'écart du processus de « sportification » qui caractérise l'évolution de la plupart des pratiques corporelles<sup>6</sup>. Adoptés en Europe par les fractions de la bourgeoisie éduquée et urbaine, qui en font un élément emblématique de leur style de vie, les loisirs de montagne se définissent, selon les propos de leurs adeptes européens, « *comme des sports certes, mais comme des sports à part* »<sup>7</sup>.

L'objet de cet article consiste à étudier l'expansion de pratiques culturelles – les loisirs de montagne – de l'Europe vers l'aire culturelle canadienne et nord-américaine. Il s'agit d'observer la dissémination internationale de l'excursionnisme et de l'alpinisme, à partir d'une phase particulière de leur développement – celle de l'institutionnalisation des clubs – en centrant la focale sur les conditions historiques de la fondation de *The Alpine Club of Canada* en 1906. L'avènement de l'alpinisme au Canada présente l'avantage de se produire de manière relativement tardive, à un moment où il se trouve déjà stabilisé en Europe comme aux USA. Il faut en

effet attendre l'ouverture de la ligne tracée par la Canadian Pacific Railway (CPR) en 1886, pour que les adeptes des loisirs en montagne puissent se rendre aisément aux pieds des plus hauts sommets des Rocheuses canadiennes.

Dans le contexte d'unification territoriale, de développement économique et de promotion du tourisme des années 1880-1910 par l'État fédéral, le mouvement associatif ou des compagnies privées, ces différentes institutions ont toutes le souci de la conservation de leurs archives. Cette préoccupation partagée facilite grandement aujourd'hui la localisation et la consultation des sources. Il est donc relativement aisé de retrouver les traces des premières initiatives en vue de l'ascension des sommets canadiens et d'identifier les principaux protagonistes de la création du club alpin canadien pour en cerner les enjeux culturels et sociaux.

Cette étude prolonge des travaux comparatifs déjà réalisés à propos de la fondation des premiers clubs alpins dans l'aire européenne entre 1857 et 1914<sup>8</sup>. Il s'agit de préciser les conditions politiques, sociales et culturelles qui président à leur institutionnalisation notamment en observant les principes, les modes d'organisation et les significations qui rassemblent les agents à l'origine de la fondation des clubs alpins autour du désir commun de parcourir la montagne pour leurs loisirs, mais aussi les questions qui parfois les divisent.

## À la conquête des montagnes du globe

Sans céder à l'illusion des origines, on observe que le moment où le désir de gravir les sommets commence à susciter un intérêt collectif auprès des élites sociales européennes coïncide avec l'entrée des pays occidentaux dans la modernité industrielle. À partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, cette « *grande transformation* »<sup>9</sup> favorise l'émergence d'une bourgeoisie éduquée, essentiellement urbaine, qui dispose de la disponibilité et des ressources financières pour meubler son temps libre en s'adonnant à

des loisirs mondains<sup>10</sup>. Dans cette époque où le développement de la vie citadine et les effets de la sédentarité sont perçus comme des menaces de déclin physique et moral et de « *dégénérescence de la race* »<sup>11</sup>, cette classe de notables cultivés cherche à encourager la fréquentation des montagnes et l'air pur des sommets en prenant l'initiative de créer les premiers clubs alpins à travers l'Europe puis sur l'autre rive de l'Atlantique<sup>12</sup>. Dans cette première phase d'institutionnalisation, la plupart de ces groupements alpins inscrivent dans leur statut, leur intérêt pour les questions scientifiques, les sensibilités romantiques, mais aussi leurs ambitions plus ou moins marquées en matière de conquête des hauts sommets.

L'histoire comparée de l'institutionnalisation des premières sociétés d'alpinistes en Europe a permis de souligner certaines similitudes notamment l'action déterminante des représentants de la bourgeoisie scolarisée dans la définition des orientations privilégiées par les clubs et des usages légitimes de la montagne. Elles ne doivent pas cependant occulter les divergences<sup>13</sup>. De ce point de vue l'action conquérante de l'alpinisme britannique, représentée par les membres de l'*Alpine club*, valorisant les ascensions les plus difficiles, constitue indéniablement un trait singulier. Dès sa création à Londres en 1857, il se positionne d'emblée comme un « club de gentlemen » exclusivement masculin et une sélection par cooptation de ses membres, selon des critères sociaux doublés d'exigences en matière d'ascension en montagne<sup>14</sup>. Il se distingue ainsi des clubs alpins continentaux, fondés par la suite, au recrutement moins sélectif, cherchant à attirer une frange plus large de participants et ouvert à la participation des femmes.

L'*Alpine club* présente ainsi une grande homogénéité sociale en choisissant ses membres parmi les représentants du monde honorable des « professions » comme les avocats, les publicistes, les savants, les ecclésiastiques... Les autres traits significatifs de la structuration de ce club concernent une moyenne d'âge

plutôt jeune – située autour de trente ans – et un parcours commun de formation au sein des *public schools* et des universités les plus prestigieuses. Un tel cursus s'accompagne d'une socialisation à la pratique des sports modernes et au culte de la performance.

Dans l'interprétation des logiques sociales à l'œuvre dans l'histoire de ce club, les thèses des *gender studies*, associant la création de l'*Alpine club* à un désir de lutter contre un sentiment de déclin de la virilité<sup>15</sup> peuvent être avantageusement complétées par les théories de la sociologie des pratiques culturelles soulignant les stratégies de démarcation sociale d'une classe moyenne, cultivée et urbaine, cherchant à affirmer son identité collective<sup>16</sup>. À cette époque, le développement de l'alpinisme constitue un élément d'un style de vie nouveau, dynamique et entreprenant, fondé sur le goût de l'aventure et de la performance, valorisant les qualités intellectuelles et physiques, mais aussi les vertus morales des loisirs de nature et des ascensions en haute montagne. Cette vision du monde, transmise aux élites sociales anglaises lors de leur formation dans le creuset que constituent les « *public schools* » et des universités de renommées, trouve un terreau particulièrement favorable dans le substrat idéologique d'expansion impérialiste de l'ère victorienne<sup>17</sup>.

Dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment où la valorisation des prouesses athlétiques, permettant de surmonter des difficultés techniques et favorisant l'essor d'une forme d'ascension plus acrobatique, commence à gagner l'élite des grimpeurs des Alpes orientales, les alpinistes britanniques quittent la scène européenne. Tout en déplorant « *l'épuisement du terrain du jeu des Alpes* », les représentants de l'*Alpine club* fuient manifestement une concurrence sociale de plus en plus prégnante en tournant leur regard vers des horizons plus lointains, rétablissant ainsi un écart différentiel, à la fois économique et symbolique, à l'égard des classes moyennes et populaires<sup>18</sup>. Ils déplacent ainsi

le terrain de jeu vers les massifs extra-européens et se lancent à l'assaut des sommets du Groenland, des Andes, de l'Himalaya, mais aussi des Rocheuses canadiennes. Les premières expéditions des membres du club londonien dans cette région du monde ne débutent véritablement qu'avec l'ouverture de la ligne transcontinentale entre Montréal et Vancouver, par la Canadian Pacific Railway (CPR) en 1885.

À l'origine, le développement de cette forme nouvelle de tourisme alpin sur le sol canadien concerne principalement les ressortissants étrangers disposant de loisirs et de revenus suffisants. Mais progressivement, les fractions aisées de la société canadienne vont commencer à s'intéresser à ces excursionnistes attirés par l'ascension des sommets situés sur leur propre territoire.

Quelle réception les élites sociales d'un Canada en pleine construction identitaire ont-elles réservée à l'alpinisme, pratique culturelle issue de la vieille Europe et adoptée également par les premiers clubs alpins américains ? Quelles ont été les conditions politiques, sociales et idéologiques à l'origine du processus conduisant, non sans quelques tensions, à la fondation de *The Alpine Club of Canada* à l'aube du xx<sup>e</sup> siècle ? Peut-on interpréter l'implantation de l'alpinisme sur le territoire canadien comme un transfert culturel de la Grande-Bretagne vers l'Amérique du Nord, de part et d'autre d'une « *aire culturelle nord-atlantique* » ?<sup>19</sup>

Cherchant à dépasser les limites d'un comparatisme « terme à terme » entre deux entités nationales, l'analyse des « transferts culturels » privilégie les approches plus globales en se référant à la notion d'aire géographique afin de se prémunir de toute inclination ethnocentrique. Cette approche souligne en effet que les échanges entre des sociétés développées appartenant à l'espace atlantique sont réciproques même s'ils sont parfois inégaux et que l'Europe n'est pas « *le centre du monde* ». Le concept de « transfert culturel » met en effet particulièrement l'accent sur les

conditions de réception et de transformation par la société d'accueil des objets ou des pratiques provenant d'une aire géographique différente. Cette perspective théorique centre la focale sur les mouvements humains, les voyages, la diffusion d'objets et de pratiques qui vont entrer en contact avec des univers différents.

À l'occasion de cette mise en relation, « *les besoins spécifiques de la société d'accueil opèrent une sélection* »<sup>20</sup>. Il s'agit dès lors de porter une attention particulière aux processus de traduction locale et d'appropriation des pratiques et des objets culturels importés, en fonction des conditions sociales, politiques, idéologiques de l'espace de réception. Dans le cadre d'une histoire culturelle attentive « *aux rapports de force et de sens* » qui se nouent autour de ces pratiques, il s'agira « *d'inscrire les pensées claires, les intentions individuelles, les volontés particulières dans le système des contraintes collectives qui à la fois les rendent possibles et les norment* »<sup>21</sup>.

Dans la conjoncture particulière des années 1900-1910, il s'agit d'appréhender le processus conduisant à la création du club alpin canadien en prenant en compte l'ambivalence des relations triangulaires qui se nouent à l'époque entre le Canada, les États-Unis et l'Europe au sein de l'aire culturelle nord-atlantique. Dans ce moment complexe d'émergence d'un patriotisme canadien, traversé de forces contradictoires, faites d'attraction et de répulsion pour le puissant voisin de la frontière sud, mais aussi pour la Couronne britannique colonisatrice, le cadre théorique des transferts culturels apparaît comme un modèle interprétatif pertinent.

### Sources consultées

Pour mener à bien cette recherche, les sources consultées sont plurielles. Une revue de littérature historique, francophone et anglophone portant sur l'histoire des clubs alpins et leur rôle dans les différents pays a été réalisée. Cet article s'appuie sur cette historiographie qu'elle soit issue de travaux académiques ou des ouvrages



relatant l'épopée de l'histoire de l'alpinisme au Canada qui représentent des lectures très utiles<sup>22</sup>. Ces derniers citant très peu leurs sources et n'indiquant pratiquement aucune référence archivistique, des investigations complémentaires ont été nécessaires afin de retrouver les documents originaux pour attester des faits. Elles ont porté sur les archives de l'*Alpine club of Canada* méticuleusement conservées et répertoriées au *Whyte Museum* de Banff en Alberta, les archives du *Glen Museum* de Calgary, les articles de *The Canadian Alpine Journal*, les revues des clubs alpins européens et américains notamment *The Canadian Alpine Journal*, les journaux de l'Alberta, notamment le *Manitoba Free Press* et les documents et correspondances officielles des principaux protagonistes avec les autorités de l'époque, notamment le Premier ministre, Sir Wilfrid Laurier, aux Archives nationales du Canada à Ottawa et aux archives privées de la Canadian Pacific Railway (CPR) à Montréal.

## **I. Les débuts de l'alpinisme dans les Rocheuses canadiennes : un enjeu touristique**

### **Le rôle décisif de la Canadian Pacific Railway**

À l'époque du lancement des premiers projets de construction de la ligne transpacifique, dans les années 1860, les différents massifs montagneux des Rocheuses canadiennes sont encore très mal connus. Dans ces régions couvertes de forêts inextricables, les rares voies de pénétration demeurent les rivières et les quelques pistes utilisées par les peuples autochtones ou les « *coureurs des bois* ». Certaines explorations ont été réalisées, mais il s'agissait principalement de découvrir les cols les plus propices pour favoriser le commerce de la fourrure. À partir de 1857, avec l'expédition de John Palisser et James Hector, diligentée par la *Royal Geographical Society*, les premiers projets de tracés de route et de lignes de chemin de fer commencent à se dessiner.

L'exploitation des ressources minières suscite également quelques convoitises de même que l'exportation de la production de blé des grandes plaines canadiennes vers les ports de l'Atlantique ou du Pacifique et vers les États-Unis. D'autant que la création du *Dominion* à partir de l'Acte de l'Amérique du Nord de 1867 constitue la pierre angulaire de l'édification d'un « *grand Canada* » par le rattachement progressif de la baie d'Hudson et des provinces de l'Ouest au sein d'une même entité<sup>23</sup>. Cet immense territoire, courant des rives de l'Atlantique aux côtes du Pacifique, représente la troisième aire géographique par sa superficie après la Russie et la Chine pour une population, à l'époque, de 3,5 millions d'habitants, de composition très hétérogène. Les anglophones, de croyance religieuse majoritairement protestante, rassemblent les colons anglais, mais aussi les immigrants états-uniens venus se placer sous la protection britannique après la guerre d'indépendance et la révolution américaine. De son côté, la communauté des Canadiens français est principalement catholique et constitue environ le tiers de la population. Il faut prendre également en compte les peuples amérindiens « *natifs* » ainsi que les métis<sup>24</sup>.

Le programme politique du Premier ministre MacDonald, conservateur pragmatique, consiste à ériger une Confédération caractérisée par des institutions d'inspiration monarchiste privilégiant un fédéralisme centralisé et basé sur un éthos conservateur loyaliste à l'égard de la Couronne. John A. MacDonald s'appuie sur le rejet par une large frange de son électorat de l'idéal républicain, représenté pas la perspective d'un ralliement aux USA<sup>25</sup>. La construction de la ligne de chemin de fer de la Canadian Pacific Railway (CPR) vient compléter le réseau déjà existant et concrétise cette unification. Cette liaison ferroviaire consiste, en fait, à créer une artère économique reliant Halifax à Vancouver pour assurer l'exploitation des ressources naturelles, l'exportation des productions de ce vaste territoire tout en renforçant le sentiment d'une identité proprement canadienne.

La constitution du syndicat de la Canadian Pacific Railway sous l'impulsion de Georges Stephen et la nomination de William Cornelius Van Horn en tant que « *General Manager* » donne une impulsion décisive à la réalisation de ce projet.

Avec le lancement des travaux, les topographes de l'administration canadienne commencent à organiser des campagnes pour disposer d'une cartographie précise des itinéraires envisageables. Plusieurs ingénieurs topographes comme John Mac Arthur vont alors s'illustrer en établissant les relevés le long du tracé et en s'adjuant, par nécessité de service, les ascensions des montagnes environnantes (le *Mont Stephen*, le *Mont Rundle* et bon nombre d'autres premières de sommets plus modestes)<sup>26</sup>. L'essor de l'alpinisme, au sens moderne d'ascension des sommets en tant que loisir, ne débute véritablement qu'avec l'ouverture de la ligne Montréal – Vancouver, le 7 novembre 1885. Pour assurer la rentabilité financière de l'entreprise, la CPR élabore une stratégie ambitieuse de développement du tourisme dans les Rocheuses canadiennes<sup>27</sup>. Prenant pour modèle le succès des Alpes suisses auprès de la clientèle aisée notamment britannique, la compagnie lance de vastes campagnes publicitaires en direction de la « *classe de loisir* » européenne et américaine<sup>28</sup>. Elle participe aux grandes expositions internationales en assurant la promotion commerciale de la ligne au sein des pavillons du Canada. Elle inaugure également une activité d'agence de voyages en proposant des croisières de luxe autour du monde, comprenant le parcours transcontinental du Canada entre Vancouver et l'Atlantique. Elle construit à grands frais des hôtels de luxe dans les principales stations de la ligne comme *Mount Stephen House* à proximité de Field ou le majestueux *Spring Hôtel* de Banff, en 1888. Elle aménage également des chalets très confortables à proximité des sites les plus pittoresques comme *Glacier House* à *Rodger Pass* en 1896 ou celui de *Lake Louise* à proximité de *Paradise Valley* et de *The Ten Peaks Valley* en 1891.

## Les premières ascensions dans les rocheuses

Avec l'ouverture de la ligne, le professeur Arthur Philemon Coleman, de Toronto, mène une expédition scientifique en direction du mont Robson en 1888. Les alpinistes à la recherche de nouveaux terrains de jeux commencent également à s'intéresser à cette destination. Les premiers ressortissants britanniques comme le révérend William Spotswood Greenet et le révérend Henry Swanzy ou suisses comme Emil Huber et Carl Sulzer parcourent ces contrées dès cette époque. Ils sont bientôt rejoints par des représentants des clubs américains, notamment Charles Fay, le président de l'*Appalachian Alpine Club* avec ses compagnons Philipp Stanley Abbott et Charles Thomson<sup>29</sup>. Un polytechnicien français, Félix Leprince-Ringuet signe le registre de *Glacier House Scrape book* lors de son séjour en 1896<sup>30</sup>. Bien entendu, les Britanniques, membres de l'*Alpine club*, occupent une place de choix parmi les premiers arpenteurs des Rocheuses. Quelques grandes figures du club londonien vont s'illustrer en se lançant à l'assaut des principaux massifs qui jouxtent la voie ferrée. Parmi eux Norman Collie se montrera le plus actif en réalisant plusieurs campagnes successives entre 1897 et 1911 avec notamment pour compagnons Harold Dixon, Herman Wooley et Hugh Stutfield. Ils s'adjuent un certain nombre de premières en se faisant accompagner par leurs guides européens<sup>31</sup>.

Les appréciations des premiers visiteurs ont été conservées dans le *Glacier House Scrape book*. Ils se plaisent à souligner la beauté des paysages environnants et les ressources de cette région du point de vue de l'alpinisme. Certains d'entre eux regrettent cependant l'absence de guides de montagne et de glaciers à la disposition des touristes contrairement à la situation dans les grandes stations de montagne des Alpes<sup>32</sup>.

Pour satisfaire cette clientèle de marque, la CPR décide d'investir dans le secteur des excursions en montagne et des ascensions. À partir de



**Figure 1** Les membres fondateurs de *The Alpine Club of Canada*. Source : Whyte Museum of the Canadian Rockies, Banff, Alberta.

l'été 1899, elle s'attache les services de guides de montagne venus d'Autriche et de Suisse pour la durée de la saison estivale et elle aménage des sentiers et des cabanes. Entre 1901 et 1904, la Canadian Pacific Railway invite même gracieusement l'un des plus célèbres membres de l'*Alpine Club*, Edouard Whymper en personne, pour qu'il effectue des reconnaissances d'itinéraires et qu'il répertorie les ascensions intéressantes en compagnie de ses propres guides<sup>33</sup>. Dès lors, les ascensions se multiplient et l'activité déployée par tous ces touristes étrangers, adeptes de l'alpinisme, commence à intriguer des élites sociales canadiennes.

## II. La création d'un club alpin au Canada : un enjeu patriotique

### L'émergence du projet de création d'un club alpin au Canada

Dans les années 1880, le topographe canadien, Arthur Oliver Wheeler, connu comme l'un des plus éminents spécialistes de la région des Rocheuses canadiennes, est fréquemment sollicité par des alpinistes étrangers pour obtenir des renseignements sur les chaînes environnantes. Il est l'un des acteurs essentiels de la création d'un club alpin canadien et, par la suite, de la création des premiers parcs naturels au Canada<sup>34</sup>. Né en Irlande en 1860 dans une famille protestante, il émigre avec ses parents dans le Dominion

en 1876. Un peu plus tard, il s'oriente vers une carrière de topographe au moment où l'exploration des nouvelles régions de l'Ouest offre des opportunités professionnelles intéressantes. Dans ce contexte favorable, Wheeler intègre le service cartographique fédéral et se trouve étroitement associé aux relevés de la région des Rocheuses canadiennes. Privilégiant le travail de terrain plutôt que celui dans les bureaux, il est notamment amené à réaliser une étude détaillée du « massif des Selkirks » pour le ministère de l'Intérieur du gouvernement du Dominion, en plus des autres expéditions dans les chaînes environnantes. Amené à gravir les cols et les sommets pour effectuer les relevés topographiques par la technique de la triangulation, il est initié à l'alpinisme par les guides suisses recrutés par la compagnie de la Canadian Pacific Railway (CPR). Pendant la période estivale, ces derniers sont à la disposition des touristes dans les différentes stations des rocheuses desservies par le chemin de fer et Wheeler les côtoie fréquemment lors de ses campagnes topographiques. Certains considèrent même Wheeler comme une sorte de privilégié, « payé par le gouvernement pour réaliser des ascensions »<sup>35</sup>. Pendant l'été 1901, il fait la connaissance de Whymper lors du premier séjour du célèbre alpiniste de l'*Alpine Club*, à Banff et il rencontre également l'alpiniste états-unien Charles Fay, qui prépare activement la création de l'*American Alpine Club* fondé l'année suivante.

Wheeler remarque que tous ces alpinistes sont membres d'associations plus ou moins élitistes généralement appelées clubs alpins. À l'occasion de ces rencontres, il s'intéresse à la façon de créer un club alpin au Canada. Il en discute notamment avec Charles Fay lorsqu'ils se croisent dans les stations de montagne de la CPR, dans les campements au pied des sommets ou lors d'échanges épistolaires.

Au début de l'année 1905, Wheeler publie un ouvrage intitulé *The Selkirk range* sous l'égide du gouvernement canadien<sup>36</sup>. Il y évoque son projet de création d'un club canadien tout en faisant référence à une initiative antérieure datant de l'été 1883 mais restée sans suite<sup>37</sup>.

Les récits relatant l'épopée de l'alpinisme au Canada présentent, à partir de cette période, des interprétations divergentes. Certains prétendent que Wheeler se serait rallié à l'idée de créer une branche canadienne de l'*American Alpine Club* (AAC) en 1902, faute de trouver un écho favorable auprès des Canadiens. D'autres soupçonnent Wheeler d'avoir décidé de constituer d'emblée une annexe du club américain sur la proposition de Charles Fay.

Quoi qu'il en soit, en 1905, l'idée est désormais bel et bien officiellement lancée. À l'automne de l'année 1905, Arthur Oliver Wheeler rédige un prospectus proposant la création d'une section canadienne de l'*American Alpine Club*, reprenant ainsi à son compte la proposition de Charles Fay. Cette plaquette est adressée à la direction de la CPR et dans les rédactions de plusieurs journaux à travers le Canada<sup>38</sup>. Cette démarche suscite, quelques semaines plus tard, une réaction outragée dans les colonnes du *Manitoba Free Press*, quotidien édité à Winnipeg. Un journaliste de ce quotidien, connu sous la signature de MT pour des articles consacrés à la littérature et aux vertus des excursions en montagne, s'insurge contre ce projet pour son manque d'idéal patriotique et son zèle à se placer sous le joug de « l'impérialisme américain ».

### Une section canadienne de l'*American Alpine Club* ?

L'auteur de cette réponse cinglante se révèle être une femme cultivée publiant régulièrement des rubriques littéraires très appréciées dans le journal de Winnipeg, le *Manitoba Free Press*, mais pratiquement sans aucune expérience des ascensions en montagne. Originaire du comté de Colchester en Nouvelle-Écosse, Elisabeth Parker a suivi une scolarité dans une école privée et une formation d'études classiques en vue de devenir professeur de lettres<sup>39</sup>. Grande lectrice, elle acquiert une solide culture de critique littéraire qu'elle pourra mettre à profit, sur le plan professionnel, quelques années plus tard. Après une année d'enseignement, elle se marie à dix-huit ans et quitte sa région d'origine pour s'installer, avec son mari, à Halifax puis à Winnipeg dans la province du Manitoba. Elle devient alors journaliste au *Manitoba Free Press* où elle rédige une rubrique littéraire sans équivalent dans les autres journaux canadiens. Son style et la qualité de ses articles lui valent une notoriété grandissante.

L'attention consacrée à Elisabeth Parker dans notre analyse de ce transfert culturel tient à son rôle essentiel dans la fondation de *The Alpine Club of Canada*. Elle est, en effet, la rédactrice de plusieurs textes de promotion du projet de création d'un club canadien notamment dans les colonnes du journal de Winnipeg et mais également de différentes lettres, adressées dans cette même optique, à des personnalités éminentes de la société canadienne. Ses compétences de journaliste et sa culture littéraire la conduisent, par la suite, à formaliser les principaux articles définissant la philosophie de la montagne adoptée par le club canadien et à devenir rédactrice en chef de la revue officielle du club, *The Alpine Journal*, lors de sa création et pendant de nombreuses années.

Dans les articles de sa rubrique littéraire, elle se montre particulièrement sensible au courant du romantisme tant pour la poésie que pour



les romans ou la peinture. Elle ne découvre les Rocheuses canadiennes qu'en 1904 pour des raisons de santé. Sur les conseils de son médecin, elle séjourne avec ses enfants dans la région de Banff pendant plusieurs mois. À cette occasion, elle réalise des excursions à pied pour visiter les vallées encaissées et les sites les plus pittoresques des environs. À l'automne 1905, elle débute une série d'articles dans le *Manitoba Free Press* sur le thème de la beauté des montagnes canadiennes et les bienfaits physiques et moraux des excursions à pied dans ces contrées encore peu fréquentées.

La vision de la montagne d'Élisabeth Parker est, pour l'essentiel, contemplative et elle cite fréquemment les poètes anglophones, amoureux des montagnes comme Ruskin ou Longfellow. De confession protestante, l'admiration de la nature et des œuvres grandioses de l'architecte souverain produit, selon elle, une forme d'élévation spirituelle et morale aux effets durables. Ainsi « *bien que les impressions exactes et précises de ces splendides scènes de montagne s'estompent, beaucoup de choses restent des randonnées le long des sentiers de montagne et des ascensions vers les cols d'altitude et les sommets. Le randonneur secrète de l'énergie physique et cette énergie lui donne la force de faire pendant de longues heures monotones des marches pénibles et fastidieuses. Alors lui vient un sens de la finitude des choses et de l'immensité et du mystère de la création. Mais en même temps il apprend des choses indicibles sur lui-même. Tout homme se trouvant dans l'aube humide d'un matin d'été, levant les yeux vers les collines et faisant des vœux, sera armé pour le restant de ses jours au combat de la vie.* »<sup>40</sup>

Dans cette période d'affirmation de l'identité canadienne, Élisabeth Parker appartient manifestement à la frange anglophone protestante plutôt conservatrice, loyaliste, admiratrice de la Grande-Bretagne conquérante et convaincue de la supériorité de la « *race britannique* ». Ce groupe est composé de Canadiens souvent nés au Royaume-Uni qui immigrent au Canada en important sur leur terre d'adoption, les repré-

sentations et les valeurs de la Couronne britannique, incorporées durant leur enfance sur leur terre natale. À l'inverse, cette communauté est perçue par les Canadiens français catholiques comme arrogante, dominatrice et condescendante vis-à-vis des Québécois et des populations natives<sup>41</sup>.

Comme en témoignent certains de ses écrits, Élisabeth Parker paraît vouer une certaine admiration aux ressortissants britanniques, notamment à ceux qui se passionnent pour la fréquentation des montagnes. Dans un article consacré à ses souvenirs de vacances dans les Rocheuses, elle décrit les personnalités croisées à cette occasion. Elle évoque notamment « *un anglais, plein de l'esprit de l'Empire, fier de la Grande-Bretagne et soucieux de la Fédération de l'Empire [...] Il était cosmopolite et de très agréable compagnie, un genre d'Anglais superbe qui faisait honneur au prestige britannique.* »<sup>42</sup>

Bien qu'elle n'ait jamais gravi aucune montagne à cette époque, l'un des points qui retiennent son attention lors de ses séjours à Banff porte sur la rivalité des alpinistes étrangers pour s'adjuger les « premières » des sommets encore vierges des Rocheuses. Dans un article consacré à l'ouvrage de James Outram, d'origine anglaise, intitulé « *The Canadian Rockies: A Joy to Mountaineers* », elle évoque ce défi en ces termes :

« *Monsieur Outram souligne fort justement l'un des grands avantages des Alpes canadiennes sur les Alpes suisses et les qualifie de joie suprême de l'ambition des grimpeurs. Il est tout entier contenu dans deux petits mots : "première ascension". Voilà à ses yeux ce qui explique l'enthousiasme des alpinistes étrangers notamment américains pour des Rocheuses canadiennes.* »<sup>43</sup>

Si Parker se déclare reconnaissante à l'égard des alpinistes européens et américains pour avoir attiré l'attention des Canadiens sur leur propre patrimoine, elle ne se satisfait pas pour autant de cette situation. En effet, lors de la rédaction d'un article intitulé : « *A Holliday Trip in the West* », du 16 septembre 1905, à une date

où elle n'a manifestement pas connaissance du projet de Wheeler, elle plaide déjà pour la création d'un club alpin strictement canadien.

« On ne saurait presque rien de nos glaciers, de nos montagnes et des lacs s'il n'y avait pas eu des alpinistes anglais et américains. Combien y a-t-il eu de premières réalisées par des Canadiens ? C'est tout simplement étonnant que nous laissions les peines et le triomphe des premières à des étrangers. »

Elle se désole alors en constatant que « *Le Canada n'a même pas d'organisation d'alpinistes.* »<sup>44</sup> Il y a donc à ses yeux, une sorte de nécessité impérieuse à lancer une initiative en ce sens, car l'alpinisme a des vertus morales qui seraient bénéfiques pour la jeunesse canadienne :

« *De nombreux jeunes du club de Winnipeg [Canadian Club] ne pourraient mieux occuper leurs vacances d'été que de prendre un piolet et d'aiguiser leur volonté comme un silex pour aller conquérir les sommets vierges des Alpes canadiennes qui sont un défi pour les forts.* »<sup>45</sup>

Élisabeth Parker se tourne principalement vers le réseau des *Canadian Clubs* créé à partir de 1889 qui organisent des manifestations culturelles tout en cherchant à développer le sentiment national canadien. Ils regroupent les représentants anglophones de la bourgeoisie moderniste et les classes moyennes supérieures canadiennes patriotes. Les fondateurs cherchent à renforcer l'affirmation du sentiment d'identité canadienne pour le progrès et le bien-être du Dominion. Tout en se démarquant des séductions du voisin américain, ces notables canadiens souhaitent s'affranchir de la tutelle trop étroite de la Couronne, représentée par les administrateurs et des officiers britanniques présents sur le territoire du Canada<sup>46</sup>.

Élisabeth Parker, fondatrice du Club canadien féminin de Winnipeg, s'inscrit dans cette veine patriotique et déplore l'absence d'un groupement d'alpinistes proprement canadien. Elle plaide, dès cette époque, pour qu'une impulsion soit donnée par le réseau des Clubs canadiens.

« *Il y a une opportunité pour le Club canadien de Winnipeg de prendre l'initiative de créer un Club Alpin canadien. Le Club canadien de Winnipeg ne doit pas attendre : organisez le premier Club Alpin canadien et faites-le maintenant.* »<sup>47</sup>

Manifestement, cet appel lancé depuis les colonnes du *Manitoba Free Press* en septembre 1905, ne semble pas rencontrer beaucoup d'écho.

### Un club alpin canadien indépendant ?

En effet, au mois de novembre suivant, Élisabeth Parker apostrophe à nouveau ses compatriotes à propos de la création d'un club alpin strictement canadien dans les colonnes du *Manitoba Free Press*. Dans l'édition du samedi 25 novembre 1905, elle rend compte cette fois du livre d'Arthur Oliver Wheeler sur la chaîne des Selkirk, publié quelques mois plus tôt. Après avoir salué l'intérêt de l'ouvrage pour la connaissance de cette région, elle se plaît à souligner la faveur des alpinistes étrangers pour les ascensions dans les Rocheuses notamment les membres des clubs américains. Ces derniers, désormais rassemblés au sein d'une organisation nationale, l'*American Alpine Club* créé en 1902, se font les promoteurs des excursions dans les Rocheuses canadiennes. Ces montagnes sont, à leurs yeux, d'un intérêt supérieur aux Alpes par le nombre des sommets encore vierges et par leur facilité d'accès, en évitant ainsi les affres de la longue traversée de l'Atlantique pour rejoindre les montagnes d'Europe. Parker aborde ensuite les tentatives, évoquées par Wheeler dans son ouvrage, de rallier les Canadiens à la cause de l'alpinisme en constatant, avec un certain dépit, que ce dernier n'a guère obtenu le succès escompté. « *Cela me laisse sans voix et me remplit de honte pour ce jeune pays qu'est le Canada* » écrit-elle avec consternation<sup>48</sup>.

Quelques lignes plus loin, elle revient sur l'initiative envisagée par Wheeler de création d'une branche canadienne du club américain. Au mois de mai 1905, Wheeler a, en effet, été l'invité d'honneur de l'Assemblée générale de

l'*Appalachian Mountain Club* à Boston présidé par Charles Fay en mai 1905. Lors de son séjour, les contours du projet de création d'une section canadienne du club national américain ont été précisés. À l'automne suivant, Wheeler diffuse auprès des organes de presse et de la CPR un fascicule proposant effectivement la création d'une antenne de l'*American Alpine Club* sur le sol canadien<sup>49</sup>.

Cette perspective suscite aussitôt l'indignation d'Élisabeth Parker, révoltée par cette idée. En réponse à la diffusion de ce fascicule, elle publie un article enflammé dans les colonnes du *Manitoba Free Press* du 26 novembre 1905 : « *Comme le disait la brillante Jane Welsh Carlyle "Moi en tant qu'individu entend protester contre une organisation alpine conçue sur de telles bases."* » Pour clarifier son point de vue, elle avance une formule exprimant ses sentiments patriotiques :

« *Nous sommes profondément reconnaissants à l'American Alpine Club [...] pour le service louable qu'il a rendu aux montagnes du Canada [...] Mais nous devons à notre jeune sentiment national et à notre amour-propre de mettre sur pied une organisation d'alpinistes de manière indépendante. Sans aucun doute entre Halifax et Victoria nous trouverons une douzaine de personnes qui ont suffisamment de tempérament et d'amour pour nos montagnes pour contrer l'apathie et l'indifférence des Canadiens.* »<sup>50</sup>

Le débat à propos de la création d'un club alpin au Canada intervient, en effet, à un moment particulièrement sensible de l'affirmation de l'identité canadienne. Cette dernière a été menacée à plusieurs reprises par les menées impérialistes du voisin américain tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans cette période où la Couronne britannique cherche à prendre ses distances avec certaines de ses colonies, trop coûteuses à ses yeux du fait des tarifs douaniers préférentiels, l'éventualité d'une annexion par les USA est évoquée en différentes occasions. Plusieurs soulèvements ou conflits armés se déroulent au sein du Dominion ou à ses frontières (guerre de 1812, soulèvement des patriotes de 1837 à 1838,

rébellion de Riel en 1870 puis en 1884 et 1885...). Autant d'épisodes qui s'accompagnent de tentatives d'incursions de républicains américains en arme sur le territoire canadien. De quoi entretenir la crainte d'une volonté d'annexion de la part du puissant voisin situé sur la rive sud des Grands Lacs.

Pratiquement deux ans auparavant, le règlement du conflit territorial entre le Canada et les USA à propos de l'Alaska en 1903, cédé contre rétribution par la Russie, a laissé un goût amer aux Canadiens. L'arbitrage rendu est, en effet, défavorable au Canada du fait même de l'attitude de la Grande-Bretagne qui donne la priorité à l'amélioration de ses relations avec les USA. Sir Wilfried Laurier n'hésite pas à faire part de sa déception, lors d'une intervention à la Chambre des communes de Londres, en ces termes :

« *J'ai souvent regretté, Monsieur le Président, mais jamais autant qu'en ce moment précis, que nous vivions à côté d'un puissant voisin qui, je crois pouvoir le dire sans être considéré comme inamicale à son endroit, fait preuve de beaucoup de cupidité dans ses actes nationaux et est déterminé à tirer le meilleur parti, à toutes les occasions, de chacune des ententes qu'il peut passer.* »<sup>51</sup>

Dans ce contexte, suite à l'article paru dans le journal de Winnipeg, Arthur Oliver Wheeler aurait pris connaissance de la réaction de Élisabeth Parker par l'intermédiaire du révérend James Chalmers Herdmann, pasteur presbytérien de Calgary, une relation commune. Wheeler adresse alors une lettre à l'autrice de cet article, signé des seules initiales M. T., pour lui proposer de la rencontrer afin d'unir leur force autour d'un projet de création d'un club alpin indépendant<sup>52</sup>.

Pendant, durant les mois qui suivent l'attitude de Wheeler reste ambiguë. Le nouveau fascicule qu'il fait éditer, le 30 novembre 1905, envisage toujours les deux options en demandant aux Canadiens intéressés de se prononcer pour l'une ou l'autre solution<sup>53</sup>. Trois semaines après l'article indigné de Parker du 26 novembre, Wheeler adresse un courrier, le

16 décembre 1905, au second vice-président de la CPR, William Whyte où il persiste dans son projet initial. L'objet de l'aide sollicitée concerne, en effet, uniquement la création d'une « *section canadienne de l'American Alpine Club* ». Après avoir souligné l'honneur d'être associé à ce club prestigieux, il ajoute qu'une « *réunion générale du club américain à Montréal, Winnipeg ou Vancouver pourrait donner un vaste élan à l'alpinisme au Canada* »<sup>54</sup>.

Il en est de même dans l'article publié par ses soins, le 10 janvier 1906 dans le *Manitoba Free Press*. En effet, la question de la meilleure formule n'est toujours pas tranchée puisque l'avis des lecteurs est encore sollicité. Wheeler évoque notamment l'accord enthousiaste de l'*American Alpine Club* prêt à modifier ses statuts pour créer une section canadienne. Il écrit dans les colonnes du journal de Winnipeg :

« *L'organisation américaine a manifesté sa volonté de modifier sa constitution lors de la prochaine assemblée annuelle pour admettre une section canadienne.* »<sup>55</sup>

Arthur Oliver Wheeler veut-il conserver les deux options ouvertes le plus longtemps possible en attendant d'avoir l'assurance de réunir un nombre suffisant de soutiens de la part des Canadiens ?

Manifestement, Élisabeth Parker perçoit les hésitations et l'indétermination de Wheeler. Pour essayer d'emporter la décision, elle engage alors différentes démarches pour rallier les plus hautes autorités du pays à sa proposition d'une organisation strictement canadienne. Elle envoie deux lettres au Premier ministre, Sir Wilfrid Laurier, à quelques jours d'intervalle, le 1<sup>er</sup> et le 3 janvier 1906. Dans ces courriers, elle insiste sur l'importance à ses yeux de se démarquer de la tutelle de l'*American Alpine Club* pour exalter au contraire le sentiment patriotique canadien en soutenant une initiative proprement canadienne. Son engagement patriotique et sa défiance à l'égard des États-Unis apparaissent avec beaucoup de netteté dans ces deux missives. À la demande de Parker, John Wesley Daloe rédacteur en chef du

*Manitoba Free Press*, même s'il semble douter de l'issue favorable de ce projet, adresse également une lettre à Sir Wilfrid Laurier, le 5 janvier 1906, pour apporter son soutien à l'initiative de Parker et lui donner davantage de crédit aux yeux du Premier ministre<sup>56</sup>. Un courrier de Sir Wilfrid Laurier lui répond le 9 janvier 1906 pour l'assurer de l'attention qu'il va porter à la demande d'Élisabeth Parker<sup>57</sup>.

Dans sa première lettre, manuscrite, du 1<sup>er</sup> janvier 1906, Élisabeth Parker évoque le courrier adressé par Charles Fay, président de l'*American Alpine Club*, à Wheeler pour justifier la création d'une section canadienne du club américain<sup>58</sup>. Elle réfute cette idée en soulignant que le terme *American*, adroitement présenté par Charles Fay dans une acception exclusivement géographique en englobant l'ensemble du territoire de l'Amérique du Nord masque, en fait, une démarche hégémonique. Selon Charles Fay : « *L'Amérique n'est pas seulement les États-Unis, mais aussi le Canada, le nom American Alpine Club dans son essence même englobe les Canadiens.* » La dénomination *American* transcende en quelque sorte les limites frontalières et politiques des deux pays.

L'argument de Charles Fay est loin de convaincre Élisabeth Parker qui y voit, au contraire, la confirmation de ses craintes. Ces dernières sont encore renforcées par l'observation de l'emblème adopté par l'AAC qui figure dans l'entête du courrier de Fay : « *Aucun club ne serait américain au vrai sens géographique du terme avec l'Aigle battant des ailes sur son livre bleu.* »<sup>59</sup> « *L'aigle aux ailes déployées* » incarnant l'impérialisme américain pour Parker, symbolise, à ses yeux, l'ambition dominatrice des États-Unis sur l'ensemble du continent nord-américain. En conséquence, elle demande instamment à Laurier d'user de son influence pour repousser cette proposition au motif qu'il y a une grande ambiguïté dans l'initiative alpine du voisin américain.

La deuxième lettre de Parker, dactylographiée, en date du 3 janvier 1906, figure dans la même liasse des archives du Premier ministre



Wilfrid Laurier. Élisabeth Parker revient sur le symbole de cet aigle dominateur en soulignant l'enjeu de la création d'un club alpin strictement canadien pour les Américains eux-mêmes. Ces derniers verraient dans ce geste d'indépendance le signe d'un regain d'énergie patriotique des Canadiens, sortant enfin de leur léthargie et décidés à affirmer leur identité proprement canadienne. Elle écrit : « *N'avons-nous pas suffisamment d'énergie par nous-mêmes pour explorer nos propres Alpes ?* »<sup>60</sup> Elle demande à nouveau à Laurier de convaincre certaines personnalités canadiennes de renoncer de se rallier à son projet de création de club alpin canadien indépendant et de soutenir son action.

Le 11 janvier 1906, le Premier ministre Laurier lui répond pour lui faire part de son appui en ces termes :

« *Vous m'avez écrit sur un sujet avec lequel je dois avouer que je ne suis pas très familier. Dans la mesure où je le comprends, je n'hésite pas à vous transmettre ma sympathie pour votre intention et votre action.* »<sup>61</sup>

Dans le processus décisionnel, longtemps indécis, la campagne lancée par la journaliste finit ainsi par porter ses fruits dans un contexte d'affirmation de l'identité nationale canadienne au sein de la communauté anglophone. Avec l'appui du *Manitoba Free Press*, du *Club canadien* de Winnipeg et de plusieurs personnalités sensibles à cet enjeu patriotique à l'égard des USA, la position défendue par Élisabeth Parker rencontre, cette fois, un écho nettement plus favorable que les appels précédents. Un certain nombre de voix se manifestent en faveur de la création d'un club canadien indépendant.

Dans les semaines qui suivent, les points de vue de Wheeler et de Parker semblent finir par s'accorder. Sous la plume de cette dernière, le *Manitoba Free Press* annonce en effet, le 17 février 1906, l'organisation d'un camp d'alpinistes dans la vallée de Yoho pour l'été suivant. Cette initiative est lancée par Arthur Oliver Wheeler, qualifié dans cet article par Élisabeth Parker comme « *the leader of a puis-*

*sant alpin mouvement* »<sup>62</sup>. Trois jours plus tôt, le 14 février 1906, à l'occasion d'une réunion des dirigeants de la Canadian Pacific Railway à Field, Wheeler a en effet obtenu de William Whyte, second vice-président, « *une vingtaine de billets aller-retour vers Winnipeg depuis n'importe quelle station de la ligne de chemin de fer* », pour permettre aux délégués de se réunir dans le courant du mois de mars suivant<sup>63</sup>. En accord avec Wheeler, Élisabeth Parker obtient que la ville de Winnipeg soit choisie comme lieu d'organisation de l'Assemblée fondatrice du club.

### **III. *The Alpine Club of Canada* : un transfert culturel triangulaire**

#### **Nos racines sont alpines**

L'assemblée des membres fondateurs se déroule à Winnipeg les 27 et 28 mars 1906. Élisabeth Parker s'appuie sur sa notoriété locale pour assurer le succès de cette réunion décisive. À sa demande, la *Young Men's Christian Association* (YMCA) de la ville offre des facilités aux congressistes<sup>64</sup>. De son côté, le *Canadian Club* de Winnipeg organise des conférences sur l'alpinisme dans les Rocheuses, pour les notables de la ville, lors de dîners mondains. Bien entendu, le *Manitoba Free Press* se fait largement l'écho des travaux des fondateurs du club alpin canadien<sup>65</sup>. Il publie également, plusieurs articles du révérend James Chalmers Herdman à propos des ressources naturelles et des richesses spirituelles associées à la fréquentation des montagnes canadiennes<sup>66</sup>.

Lors de la réunion de l'Assemblée fondatrice, tout laisse penser que le groupement en gestation, pour bien marquer sa différence avec le club américain de Charles Fay, va choisir de s'intituler *Canadian Alpine Club*, en reprenant à son compte le titre de l'article publié par Wheeler dans le *Manitoba Free Press*, le 10 janvier 1906.

Pourtant, plutôt que de privilégier la dénomination proprement nationale du club dans le choix de la dénomination de l'association, comme cela a été le cas pour la plupart des clubs

	<b>Nom</b>	<b>Profession</b>	<b>Ville</b>	<b>Province</b>
1	W.T. Dalton	Architect	Vancouver	(B.C.)
2	E.A. Haggen	Newspaper editor	Revelstoke	(B.C.)
3	J.A. Kirk	Topographer	Revelstoke	(B.C.)
4	P.H. Baker	Trader	Glacier	(B.C.)
5	T. Martin	Trader	Field	(B.C.)
6	R.E. Campbell	Trader	Laggan	(B.C.)
7	T. Wilson	Trader	Banff	(Al.)
8	W.A. Brewster	Trader	Banff	(Al.)
9	A.O. Wheeler	Topographer	Banff	(Al.)
10	L.Q. Coleman	Geologist	Morley	(Al.)
11	H.J.E. Parker	Journalist	Winnipeg	(Ma.)
12	J. Parker	Daughter of E. Parker	Winnipeg	(Ma.)
13	S. Will	Professor	Winnipeg	(Ma.)
14	C.E. MacPherson	Executive at the CPR	Winnipeg	(Ma.)
15	A.P. Coleman	Professor	Toronto	(On.)
16	W.S. Taylor	Newspaper editor	Woodstock	(On.)
17	L.O. Armstrong	Executive at the CPR	Montréal	(Qu.)
18	R.H. Murray	Executive at the CPR	Halifax	(N.E.)
19	S.H. Mitchell	Executive at the CPR	Winnipeg	(Ma.)
20	Rev. T. Fraser	Protestant minister	Portage la prairie	(Ma.)
21	Rev. C.W. Gordon	Protestant minister	Winnipeg	(Ma.)
22	Rev. A.M. Gordon	Protestant minister	Lethbridge	(Al.)
23	Rev. J.C. Herdman	Protestant minister	Calgary	(Al.)
24	Rev. E.C. Paget	Dean of the Calgary diocese	Calgary	(Al.)
25	J.W. Kelly	Unknown	Winnipeg	(Ma.)
26	D.H. Laird	Unknown	Winnipeg	(Ma.)

**Figure 2** Liste des membres fondateurs de *The Alpine Club of Canada* lors de la réunion de Winnipeg des 27 et 28 mars 1906 établie à partir des Archives du *Whyte museum* de Banff en Alberta: AC-041M- ACC minute books-1906.

alpins nationaux en Europe comme aux USA, le groupe réuni à Winnipeg décide de prendre pour titre : *The Alpine Club of Canada*. On ne peut souligner avec davantage d'insistance la volonté des fondateurs réunis à Winnipeg de marquer leur affiliation avec le club britannique londonien, *The Alpine Club*.

Par ailleurs, la revue du nouveau club canadien, dirigée par Elisabeth Parker se voit intitulée : *Canadian Alpine Journal* qui reproduit, pratiquement à l'identique, le modèle du prestigieux *Alpine Journal* d'outre-Atlantique.

Dans le même temps, les dirigeants du club alpin canadien cherchent également à établir des relations privilégiées avec les membres de *l'Alpine club* de Londres. Dès le premier camp de Yoho, en 1906 et chaque année ensuite, ils invitent les alpinistes britanniques à se joindre à leurs campagnes estivales annuelles. Ils réservent une large place aux échos des activités du club alpin britannique dans les colonnes de leur propre revue et envoient régulièrement des articles sur leurs activités et les ascensions dans les Rocheuses en vue de leur publication dans

les colonnes de l'*Alpine Journal*<sup>67</sup>. Le même état d'esprit semble expliquer que plusieurs représentants de l'*Alpine Club* de Londres soient sollicités pour devenir membres d'honneur du club canadien. Comme le souligne Zac Robinson, les membres fondateurs du club canadien souhaitaient qu'il ressemble à « *son impérial prédécesseur, l'Alpine Club* » de Londres<sup>68</sup>. Cette filiation originelle est d'ailleurs encore très explicitement revendiquée de nos jours comme en témoigne la plaquette éditée à l'occasion du centenaire du Club alpin du Canada en 2006. Celle-ci titrait en gros caractères : « *Our Origins are in Alpine !* »<sup>69</sup>

Un tel positionnement ne peut être fortuit. Son interprétation est à rechercher dans les propriétés sociales des membres fondateurs en relation avec la configuration politique et idéologique de cette période. L'analyse biographique de la liste des vingt-six participants de la réunion de Winnipeg montre qu'ils appartiennent tous à cette bourgeoisie anglophone protestante en quête d'affirmation d'une identité canadienne mais dans la fidélité à la Couronne britannique<sup>70</sup>. À l'exception des quatre dirigeants de la CPR, résidant à Montréal, les autres participants viennent tous des provinces de l'Ouest canadien comme le Manitoba, la Colombie-Britannique ou l'Alberta. La grande majorité d'entre eux est issue de la bourgeoisie éduquée (journalistes, éditeurs, professeurs, ingénieurs, etc.) à côté de représentants de la bourgeoisie commerçante. La proportion des ecclésiastiques des églises protestantes au nombre de quatre et les relations étroites avec le YMCA de Winnipeg montrent une sensibilité religieuse largement partagée. D'autant qu'il n'y a aucun membre des communautés francophones ou natives, ni de représentant de l'Église catholique. Conformément aux croyances religieuses et aux dispositions cultivées partagées par les fondateurs du club, la devise latine choisie par les membres de l'Assemblée fondatrice souligne la dimension d'élévation spirituelle associée à l'ascension des sommets : « *Sic ictur ad astra* » ce que l'on peut traduire par :

« *C'est ainsi que l'on s'élève vers les étoiles* » selon la formule empruntée à Virgile dans l'*Énéide*<sup>71</sup>.

Avec la révolution industrielle, qui touche en premier lieu les grandes villes, le Canada voit se développer une classe ouvrière avec ses organisations syndicales proprement canadiennes, notamment la création du *Trade and Labor Congress of Canada* en 1886 puis de la *Canadian Fédération of Labor* en 1908. Dans cette conjoncture sociale particulière, une bourgeoisie urbaine anglophone éduquée se constitue et un nouvel état d'esprit commence à prévaloir au sein de cette nouvelle fraction en émergence au sein de la bourgeoisie. Elle cherche à se définir en se démarquant des populations natives et des populations françaises perçues comme rétrogrades et pour certains groupes francophones, comme partisans d'un rapprochement avec le modèle républicain américain. Cette bourgeoisie anglophone, tout en cherchant à s'émanciper d'une tutelle britannique jugée parfois comme trop étroite, souhaite néanmoins conserver des liens de filiation et de loyauté nettement affirmés avec la Grande-Bretagne, toujours perçue comme « *la mère patrie* »<sup>72</sup>.

Comme l'indique Gillian Poulter à propos de la diffusion du jeu de Lacrosse au Canada dans les premières années du xx<sup>e</sup> siècle en tant que sport national, l'identité canadienne se divise en deux pôles. D'un côté les populations autochtones, constituées par les indigènes et par les Canadiens français et de l'autre la communauté des Canadiens anglophone qui se réfèrent aux valeurs britanniques et partagent une vision négative de la culture « native » ressentie comme « primitive » et « barbare ». « *Le pôle de sensibilité britannique de l'identité canadienne est porté par les immigrants de tradition britannique avec une volonté de maintenir des liens puissants avec le passé impérial sur le plan culturel comme du point de vue commercial, and so on.* »<sup>73</sup>

Chacune des crises sociales et politiques traversées par le Canada durant cette période réactive les vieux antagonismes entre les différentes communautés. Certains historiens anglo-

phones, notamment John Plamenatz, ont souligné les orientations contradictoires qui traversent la société canadienne dans les premières années du xx<sup>e</sup> siècle. Placées sous l'autorité du Premier ministre Sir Wilfrid Laurier, premier Canadien français à accéder à cette haute fonction, ces tendances ambiguës consistent à vouloir à la fois s'éloigner de la conception colonialiste de la *Mother Country* mais en conservant avec elle des liens privilégiés, et à refuser de se fondre dans la culture des peuples autochtones perçue comme opposée aux progrès tout en affirmant clairement son autonomie face à « l'impérialisme américain »<sup>74</sup>.

La complexité de la construction de l'identité canadienne trouve une belle illustration dans le célèbre poème de Kipling intitulé « *Notre-Dame des neiges* ». Il décrit ce sentiment ambivalent en ces termes : « *Fille, je suis dans la maison de ma mère mais maîtresse dans la mienne.* »<sup>75</sup>

Les polémiques virulentes qui entourent la décision d'envoyer un contingent canadien soutenir l'armée britannique dans la guerre des Boers, en Afrique du Sud, entre 1899 et 1902, mettent parfaitement en lumière les lignes de fracture entre les différentes communautés canadiennes. L'opposition entre les « isolationnistes » francophones, accusés de manquer de loyauté à l'égard de la Couronne, et les anglophones, favorables à cette intervention et taxés « d'impérialistes » par les francophones, est révélatrice des enjeux politiques qui divisent la Confédération canadienne à cette époque<sup>76</sup>.

Dans ce contexte sociétal complexe, une relation triangulaire se dessine alors entre la Grande-Bretagne, les États-Unis et le Canada. Le projet de création d'un club alpin canadien prend forme dans cette configuration géopolitique particulièrement tendue.

Les convictions patriotiques exprimées par Élisabeth Parker lors de la création de *The Alpine Club of Canada* traduisent la sensibilité patriotique très ambivalente des fractions supérieures des classes moyennes canadiennes anglophones dans les années qui précèdent la Première

Guerre mondiale. Comme le souligne l'universitaire Pearl Ann Reichwein, d'une certaine manière, Élisabeth Parker « établit une connexion entre les montagnes et le nationalisme canadien de la même manière que l'ouverture de l'Ouest a été idéologiquement liée au renforcement du sentiment national canadien naissant »<sup>77</sup>. Son degré d'implication dans le débat sur le statut du Club alpin canadien traduit également l'importance de la question identitaire dans les préoccupations de cette classe sociale dont Élisabeth Parker exprime les aspirations. En manifestant son goût pour le tourisme en montagne et l'ascension des sommets, cette bourgeoisie anglophone éduquée affiche un style de vie qui lui est propre dans une stratégie de distinction sociale<sup>78</sup>.

Dans cette configuration canadienne singulière, on assiste alors à une sorte de recontextualisation de l'objet culturel importé par la société d'accueil, en relation avec une forte inclination du groupe des fondateurs en faveur du modèle britannique dont ils se sentent proches. Manifestement les connexions au sein d'une « aire culturelle nord-atlantique » produisent des effets sur les transferts des objets culturels au cours de cette période. Comme le montrent les débats autour de l'institutionnalisation de *The Alpine Club of Canada*, l'interprétation privilégiant ces relations triangulaires apparaît comme un modèle d'analyse plus convaincant que celui renvoyant aux seules relations bilatérales entre les nations en présence.

### Une affiliation ambivalente

L'affirmation de la filiation à la Grande-Bretagne impériale apparaît cependant relativement ambiguë. La figure idéalisée de *The Alpine Club* de Londres, brandie par les membres fondateurs de Winnipeg dans la désignation de leur propre groupement, relève, pour l'essentiel, du registre symbolique. Dans les faits, le modèle britannique est, en effet, loin d'être reproduit intégralement. L'Assemblée fondatrice procède, en effet, à différents ajustements, en fonction



des exigences de la situation proprement canadienne, qui tranchent avec les orientations privilégiées par l'*Alpine club*.

Cela est particulièrement net au point de vue de la prise de distance des fondateurs canadiens avec le caractère exclusivement masculin de l'*Alpine club* de Londres relevant de la pure tradition des clubs de gentlemen anglais. Deux femmes participent en effet à cette assemblée historique de Winnipeg, Elisabeth Parker et sa fille Jean. Dans ses statuts, *The Alpine Club of Canada* admet la présence féminine et nomme Elisabeth Parker secrétaire, position qu'elle occupera de manière durable au sein du club alpin canadien. Lors du premier camp d'été de Yoho en 1906, il y a quinze femmes présentes sur un total de quarante-quatre participants<sup>79</sup>.

Cette présence féminine parmi les fondateurs et les adhérentes de *The Alpine Club of Canada* doit être resituée dans le contexte d'émancipation des femmes dans ces trois pays appartenant à l'aire nord-atlantique. En Grande-Bretagne, les luttes des femmes et leur revendication du droit de vote s'organisent à partir des années 1850. Finalement, après bien des mobilisations des « suffragettes », les femmes de plus de trente ans obtiennent la participation aux élections en 1918 et en 1928 à partir de l'âge de vingt et un ans comme c'est le cas pour les hommes. Des évolutions s'observent dans l'accès des femmes à l'enseignement supérieur et à certaines professions de même que dans le domaine des pratiques sportives comme la Natation, le *lawn tennis* ou le cyclisme. Cependant, la tradition britannique des clubs strictement masculins perdure avec le maintien des stéréotypes de genre de la domination masculine. Ainsi, l'*Alpine Club* persiste dans son exclusion de la gent féminine jusqu'en 1975 et les alpinistes renommées britanniques décident de créer leur propre groupement, *The Ladies' Alpine Club*, dès 1907.

Aux USA, les évolutions sont nettement marquées par le poids de la religion chrétienne dans la vie publique. Dans une nation où le

président prête serment sur la Bible et où domine un culte de l'individualisme rejetant de manière constante le modèle du socialisme, les revendications féminines portées par les femmes blanches aisées s'expriment principalement sous la forme de ligues de tempérance. Elles obtiennent néanmoins le droit de vote en 1920 dans les mêmes conditions que les hommes. Cependant, les femmes de couleur ne sont pas admises dans ces mouvements d'émancipation et elles créent leurs propres organisations dès 1896 pour lutter contre les discriminations raciales. La situation au sein de l'*American Alpine Club* s'avère ainsi plus favorable qu'en Grande-Bretagne puisque quatre femmes participent à l'Assemblée générale constitutive de 1902 et elles sont admises parmi les adhérents.

Le Canada semble présenter une situation originale, puisqu'il existe, pour les élections dans les provinces, un droit de vote pour les femmes propriétaires depuis 1791. Lors de la création de la Confédération de 1867, seuls les hommes peuvent participer aux élections pour le parlement. Une organisation de « suffragettes » voit le jour en 1883 et des avancées sont obtenues avec le droit de vote pour toutes les femmes majeures aux élections municipales dans certaines grandes villes. Les Canadiennes peuvent participer aux élections fédérales à partir de 1918 sans restriction particulière par rapport aux hommes. La participation d'Elisabeth Parker et de sa fille à l'Assemblée fondatrice de Winnipeg en 1906 apparaît donc comme le reflet d'une société canadienne relativement ouverte et libérale, assez proche de la situation aux USA et beaucoup moins conservatrice que la Grande-Bretagne.

D'autres différences avec le modèle britannique de l'*Alpine Club* sont observables concernant les membres fondateurs du club canadien en 1906 eux-mêmes. Dans leur très grande majorité, ils sont, en effet, dans la force de l'âge comme c'est également le cas pour l'*American Alpine Club* ou pour les clubs alpins de l'Europe continen-

tale alors que les créateurs du club de Londres, en 1857, sont nettement plutôt jeunes avec une moyenne d'âge située autour de trente ans.

Un certain souci de démarcation à l'égard du club britannique est également perceptible du point de vue des priorités affichées. Une des singularités de l'*Alpine Club* par rapport à ses homologues européens consistait justement à affirmer, dès 1857, son ambition conquérante. La formule adoptée par les fondateurs britanniques réunis à Londres se fixait pour but de « créer l'occasion de faire se rencontrer des alpinistes dans un lieu adéquat d'où ils pourraient entreprendre n'importe laquelle des plus difficiles excursions en montagne »<sup>80</sup>.

À la même époque, les clubs européens continentaux privilégient tous des orientations scientifiques, littéraires ou artistiques et cherchent à promouvoir le développement d'un « excursionnisme » alpin modéré. Du point de vue des courses en montagne, ils encouragent leurs membres à réaliser les ascensions par les itinéraires les plus accessibles, sous la conduite des guides locaux.

Les statuts de *The Alpine Club of Canada* s'avèrent beaucoup plus proches des priorités des clubs alpins continentaux ou de l'*American Alpine Club* en optant pour des objectifs hiérarchisés dans l'ordre suivant :

1. La promotion de l'étude scientifique et de l'exploration des Alpes canadiennes et des régions glaciaires.
2. L'encouragement des arts en relation avec les paysages de montagne.
3. L'éducation des Canadiens en vue de leur faire découvrir et aimer leur patrimoine montagnard.
4. L'encouragement de l'exploration et du développement économique de nouvelles régions comme terrain de jeu national.
5. La préservation des beautés naturelles de la montagne et de la flore et de la faune dans un habitat naturel, les échanges d'idées avec les autres organisations alpines.

Les fondateurs de *The Alpine Club of Canada* s'apparentent donc à un groupe de notables éduqués, attachés à promouvoir une conception de la manière de gravir les sommets proches de « l'excursionniste cultivé », en harmonie avec leurs propres habitus, et leurs propres dispositions éthiques et esthétiques.

Enfin, contrairement aux membres de l'*Alpine Club* britannique qui appréhendent les massifs de la planète comme de simples « terrains de jeux » dans une démarche transnationale, les dirigeants de *The Alpine Club of Canada* adoptent une vision nettement plus nationale. Ils vont orienter leurs actions en priorité vers la connaissance et la préservation des espaces naturels

Les fondateurs de *The Alpine Club of Canada* s'apparentent donc à un groupe de notables éduqués, attachés à promouvoir une conception de la manière de gravir les sommets proches de « l'excursionniste cultivée », en harmonie avec leurs propres habitus, et leurs propres dispositions éthiques et esthétiques.

du territoire canadien en jouant un rôle décisif dans la création des premiers Parcs nationaux<sup>81</sup>.

On observe ainsi que les adaptations locales qui président à la création du club alpin canadien se négocient dans une relation triangulaire mettant aux prises les aires géographiques et culturelles du Canada, des États-Unis et de la Grande-Bretagne. Davantage que les relations bilatérales entre les nations en présence, la prise en considération de « l'aire culturelle nord-atlantique » s'avère pertinente dans la compréhens-

sion du transfert culturel qui se concrétise par l'appropriation des pratiques touristiques et de loisirs en montagne venus de l'extérieur du pays par la communauté anglophone canadienne.

#### IV. Conclusion

L'analyse de la diffusion internationale des loisirs de montagne en termes de transferts culturels conduit à distinguer deux phases dans le processus de leur implantation au Canada. Une phase initiale d'importation de pratiques d'excursionisme et d'alpinisme dans un espace géographique rendu accessible récemment, en fonction d'enjeux de développement touristique prioritairement économiques. L'initiative en revient, pour l'essentiel, à la Canadian Pacific Railway qui élabore, à partir des années 1880, une stratégie d'intense promotion de la fréquentation des Rocheuses canadiennes auprès des élites sociales d'Europe et des États-Unis. Le tourisme alpin, développé dans les Alpes suisses, sert ici de référence au point que la compagnie de chemin de fer s'assure les services de guides de haute montagne helvétiques pour répondre aux attentes de cette clientèle fortunée.

Une seconde phase débute parallèlement à travers un processus d'appropriation progressive de cet objet culturel par la société d'accueil. Les enjeux relèvent cette fois du registre symbolique. Elisabeth Parker, une femme cultivée, autrice d'une rubrique littéraire réputée dans la presse canadienne, joue un rôle déterminant dans la création de *The Alpine Club of Canada*.

Par ses interventions, elle nous révèle surtout les aspirations d'une bourgeoisie anglophone éduquée en plein essor qui, sans être homogène, est capable de développer des stratégies communes. Guidées par un sentiment patriotique très vif, ses prises de position visent à faire reconnaître l'identité et le rôle social de cette classe émergente au sein de la société canadienne. Son investissement en faveur de la pratique des excursions en montagne et de l'alpinisme participe de l'affirmation d'un

style de vie propre inscrit dans une logique de distinction sociale à l'égard des autres groupes qui composent la société canadienne.

À partir de cette étude empirique, on peut alors analyser, à travers des activités du temps libre et des loisirs, comment se construisent des relations sociales et comment s'inventent des formes de sociabilités qui « font société ». Les fractions éduquées de la bourgeoisie canadienne, adeptes de la fréquentation des montagnes pour leurs loisirs, opèrent une contextualisation de cet objet culturel en fonction de leurs propres dispositions éthiques et esthétiques mais aussi des enjeux propres à la société canadienne de cette époque. Dans une conjoncture sociale et politique complexe, cette analyse montre que le monde des loisirs sportifs n'est ni complètement dépendant, ni totalement hermétique aux enjeux sociétaux. Ces résultats confortent ainsi les apports de la sociologie des champs sociaux développée par Pierre Bourdieu, soulignant que ces univers culturels singuliers bénéficient d'une « *autonomie relative* »<sup>82</sup>. Les sphères sociales qui composent les sociétés occidentales contemporaines présentent, en effet, une certaine porosité à l'égard des débats plus généraux. L'analyse fine de la conjoncture sociale et de la situation géopolitique de la société réceptrice s'avère alors essentielle pour rendre compte des conflits et des tensions qui accompagnent l'institutionnalisation d'un simple groupement d'adeptes des ascensions en montagne.

Le différend à propos d'une question somme toute relativement anecdotique, comme la création d'un club alpin, prend alors une dimension éclairante sur la complexité des relations entre les différentes communautés qui composent la société canadienne. Le processus d'appropriation et de traduction locale de cette forme singulière de tourisme opéré par la bourgeoisie scolarisée en ascension se trouve en quelque sorte reconfiguré par la volonté d'affirmation d'une filiation explicite avec l'*Alpine Club* de Londres tout en marquant une distance à l'égard de ce modèle en

fonction des conditions de réception de cet objet culturel. On assiste, en fait, à une traduction et à une réinterprétation locale du modèle importé par les fractions sociales qui se l'approprient en fonction des tensions et des clivages politiques du moment, mais aussi de la construction et de l'affirmation de leur propre identité collective.

L'interprétation de ce conflit en termes de transferts culturels montre ainsi que les relations se nouent dans un échange triangulaire entre trois aires géographiques et culturelles : les États-Unis, le Canada et la Grande-Bretagne. Dans ce moment particulier de la construction d'une identité proprement canadienne, le

recours à la notion heuristique d'« aire culturelle nord-atlantique » apparaît comme une dimension structurante de la configuration des relations d'interdépendance qui unissent la société canadienne au Royaume-Uni colonisateur, mais aussi aux États-Unis, ancienne colonie émancipée du joug anglais. Ainsi les échanges entre les aires géographiques ne consistent pas nécessairement en une simple reproduction à l'identique du modèle importé. Ils donnent souvent naissance à la production de formes culturelles inédites ou à une recontextualisation des objets et des pratiques en fonction des enjeux propres de la société d'accueil<sup>83</sup>.

**Biographie:** Historien et sociologue – Faculté des Sciences du Sport et du Mouvement Humain – Université Paul Sabatier – Toulouse III. Membre du Laboratoire FRAMESPA (UMR 5136) – Université du Mirail – Toulouse II. Membre fondateur et trésorier de la Société de Sociologie du Sport de Langue Française (2002-2009), rédacteur de la revue *Sciences sociales et Sport* (2005-2011). Ses travaux portent sur les processus de légitimation des pratiques et des professions dans les activités physiques au cours de la période contemporaine notamment dans le domaine des loisirs de nature et de l'éducation physique scolaire.

**Mots-clés:** histoire du Canada, transfert culturel, tourisme alpin, The Alpine Club of Canada, Rocheuses canadiennes, aire culturelle nord-atlantique, bourgeoisie cultivée.

**Abstract:** If the first alpine clubs were born in Western European countries, from the 1850s, the feeling of having exhausted the resources of the Alps did not take long to spread. From the 1880s, some mountaineers began to turn to more distant massifs. The opening by the Canadian Pacific Railway of the line linking Montreal to Vancouver in 1885 aroused their interest because it gave them access to a new playground: the Canadian Rockies. Faced with this foreign attendance, some representatives of Canadian society will mobilize to found a Canadian alpine club in a process of national reappropriation of their mountains. A cultured woman, Elisabeth Parker, took a decisive place in the creation of The Alpine Club of Canada in 1906. This initiative was part of a moment of reconfiguration of the interdependent relations between Canada, Great Britain but also the United States, in a triangular exchange within the North Atlantic cultural area.

**Keywords:** Canadian history, cultural transfer, alpine tourism, The Alpine Club of Canada, Canadian Rockies, North Atlantic cultural area, educated bourgeoisie.



## Notes

- <sup>1</sup> DARBON Sébastien, *Diffusion des sports et impérialisme anglo-saxon: De l'histoire événementielle à l'anthropologie*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2008.
- <sup>2</sup> RODEN Donald, « Baseball and the Quest for National Dignity in Meiji Japan », *The American Historical Review* 85(3), pp. 511-534.
- <sup>3</sup> APPADURAI Arjun, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2001; METCALFE Alan, « L'expansion du sport organisé et le développement de l'amateurisme au Canada, 1807-1914 », in: HARVEY Jean, CANTELON Hart, *Sport et pouvoir. Les enjeux sociaux au Canada*, Ottawa, Les presses de l'Université, 1988, pp. 9-32.
- <sup>4</sup> WACHTEL Nathan, *Le retour des ancêtres. Les Indiens Urus de Bolivie, XIX<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle. Essai d'histoire régressive*, Paris, Gallimard, 1990.
- <sup>5</sup> HOIBIAN Olivier, *Les alpinistes en France, une histoire culturelle, 1870-1960*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- <sup>6</sup> ELIAS Norbert, DUNNING Eric, *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994.
- <sup>7</sup> HOIBIAN Olivier, « L'alpinisme, figure emblématique des sports à part? Vertus heuristiques d'une histoire culturelle », in: CLASTRES P., DEBONS D., PITTELOU J. F., QUIN G. (éd.), *Gravir les Alpes. Pratiques, émotions, imaginaires*, Rennes, PUR, 2021.
- <sup>8</sup> Voir notamment TISSOT Laurent, *Naissance d'une industrie touristique: les Anglais et la Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lausanne, Payot, 2000; HOIBIAN Olivier (éd.), *L'invention de l'alpinisme, La montagne et l'affirmation de la bourgeoisie cultivée, 1786-1914*, coll. Histoire et société, préface de Georges Vigarello, Paris, Belin, 2008.
- <sup>9</sup> POLANYI Karl, *La grande transformation*, Paris, Gallimard, 1983.
- <sup>10</sup> CORBIN Alain (éd.), *L'avènement des loisirs*, Paris, Aubier, 1995.
- <sup>11</sup> VIGARELLO Georges, *Le sain et le malsain, Santé et mieux-être depuis le Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1993.
- <sup>12</sup> Création de l'*Alpine Club* à Londres en 1857, des Clubs alpins suisse et italien en 1863, de l'*Appalachian Mountainering Club* en 1863...
- <sup>13</sup> HOIBIAN Olivier (éd.), *L'invention de l'alpinisme...*
- <sup>14</sup> TAILLAND Michel, *Les alpinistes victoriens*, Villeneuve d'Asq, Presses universitaires du Septentrion, 1997.
- <sup>15</sup> MAUGUE Annelise, *L'identité masculine en crise au tournant du siècle, 1871-1914*, Paris, Riages, 1987; ROBINS David, « Sport, Hegemony and the Middle Class: The Victorian Mountaineering », *Theory, Culture & Society* 4, 1987, pp. 585-586.
- <sup>16</sup> BOURDIEU Pierre, *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979; COULANGEON Philippe, *Sociologie des pratiques culturelles*, Paris, La Découverte, 2010.
- <sup>17</sup> HOLT Richard, *Sport and the British, a modern history*, Oxford, OUP, 1990.
- <sup>18</sup> HOIBIAN Olivier (éd.), *L'invention de l'alpinisme...*
- <sup>19</sup> La notion d'« aire culturelle nord-atlantique » est inspirée des recherches d'histoire comparée France-Amérique du Nord notamment des travaux pionniers sur « La Révolution atlantique » de Jacques Godechot et Robert R. Palmer de 1955. Voir DORIGNY Marcel, *Révoltes et révolutions en Europe et aux Amériques (1773-1802)*, Paris, Belin, 2004; POIRRIER Philippe, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Seuil, 2004, notamment le chapitre intitulé: « La comparaison internationale ».
- <sup>20</sup> ESPAGNE Michel, *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, 1999, p. 186.
- <sup>21</sup> CHARTIER Roger, « Le temps des doutes », *Le Monde*, supplément « Pour comprendre l'histoire », jeudi 18 mars 1993, p. 4; voir aussi CHARTIER Roger, *Au bord de la falaise: L'histoire entre certitude et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998.
- <sup>22</sup> Notamment SCOTT Chic, *Pushing the limits, The Story of Canadian Mountaineering*, Clagary, Rocky Mountain books, 2000, qui consacre une page et demie à la création du club alpin et surtout SANDFORD Ronald W., *The Canadian Alps, The History of Mountaineering in Canada*, vol. 1, Banff, Altitude publishing, 1990, beaucoup plus complet mais poursuivant davantage une ambition littéraire qu'historienne car publié sans préciser les références archivistiques consultées.
- <sup>23</sup> CREIGHTON Donald, *The Road to Confederation: The Emergence of Canada: 1863-1867*, Toronto, The Macmillan Company of Canada Ltd., 1964.
- <sup>24</sup> BOTHWELL Robert, *Une histoire du Canada*, Québec, PUL, 2009.
- <sup>25</sup> SWAINSON Donald, *Sir John A. MacDonald: The Man and the Politician*, Kingston, Quarry Press, 1989.
- <sup>26</sup> SCOTT Chic, *Pushing the limits...*, p. 39.
- <sup>27</sup> HART E. J., *The Selling of Canada, The CPR and the beginnings of Canadian Tourism*, Banff, Altitude Publishing, 1983.
- <sup>28</sup> VEBLEN Thorstein, *La théorie de la classe de loisir*, Paris, Gallimard, 1970.
- <sup>29</sup> SCOTT Chic, *Pushing the limits...*, p. 46.
- <sup>30</sup> Alpiniste réputé, il est le père de l'Académicien célèbre, Louis Leprince-Ringuet, spécialiste de physique nucléaire. *Glacier House Scrape book*, Archives privées de la Canadian Pacific Railway, Montréal.

- <sup>31</sup> COLLIE Norman J., « Climbing in the Canadian Rocky Moutain », *Alpine Journal*, mai 1900.
- <sup>32</sup> *Glacier House Scrape book*, Archives privées de la Canadian Pacific Railway, Montréal.
- <sup>33</sup> SMYTHE F. S., *Edouard Whymper. Le vainqueur du Cervin.*, traduit et adapté par Louis Seylaz, Lausanne, Éditions Novos, 1944.
- <sup>34</sup> Voir notamment BELLA Leslie, *Parks for Profit*, Montreal, Harvest House Ltd, 1987; MARKHAM-STARR Susan E., « W.J.S Walker and the Canadian Parks Association: Protectors of Canada Leisure Interest », *Leisure/loisir* 32(2), pp. 649-680.
- <sup>35</sup> FRASER E., *Wheeler*, Banff, Summerthought Ltd, 1978.
- <sup>36</sup> WHEELER Arthur Olivier, *The Selkirk Range*, Ottawa, Government Printing Bureau, 1905.
- <sup>37</sup> Ronald W. Sandford, dans son livre *The Canadian Alps, The History of Moutaineering in Canada*, explique que lors de l'expédition des Canadiens Sandford Fleming et Georges Musso Grants pour déterminer le trajet du Transcontinental (CPR), un tel projet aurait été élaboré pendant leur séjour à *Rodger Pass House* l'été 1883. Les deux hommes prévoyaient de gravir le sommet principal de ce secteur, le mont Sir Donald. La veille de leur tentative, ils se seraient répartis les responsabilités à la tête du club alpin canadien : Fleming aurait été désigné comme président et Grant comme secrétaire. L'échec de l'ascension le lendemain emporta également l'ambition de création de ce club. Voir SANDFORD Ronald W., *The Canadian Alps...*, pp. 253-254.
- <sup>38</sup> *Prospectus de Wheeler, 1905*, Archives privées de la Canadian Pacific Railway, Montréal.
- <sup>39</sup> REICHWEIN Pearl Ann, *Beyond the visionnary Mountains: The Alpine Club of Canada and Canada National Park Idea, 1906-1969*, Ph. D. dissertation, Carleton University, 1995.
- <sup>40</sup> PARKER Elisabeth, « A Backward look at A Mid-Summer Holliday », *Manitoba Free Press*, 30 septembre 1905, p. 21.
- <sup>41</sup> GROULX Lionel, *La confédération canadienne* 10/10, Montréal, 1978.
- <sup>42</sup> PARKER Elisabeth, « The Canadian Rockies : A Joy to Mountaineers », *Manitoba Free Press*, 23 septembre 1905, p. 20.
- <sup>43</sup> PARKER Elisabeth, « Another Rocky Mountain Book », *Manitoba Free Press*, 16 décembre 1905, p. 21.
- <sup>44</sup> PARKER Elisabeth, « A Holliday Trip in the West », *Manitoba Free Press*, 16 septembre 1905, p. 21.
- <sup>45</sup> PARKER Elisabeth, « A Holliday Trip in the West », *Manitoba Free Press*, 16 septembre 1905, p. 21.
- <sup>46</sup> CREIGHTON Donald, *The Road to Confédération. The Emergence of Canada (1863-1867)*, Toronto, MacMillan of Canada, 1964, p. 429.
- <sup>47</sup> PARKER Elisabeth, « A Holliday Trip in the West », *Manitoba Free Press*, 16 septembre 1905, p. 21.
- <sup>48</sup> PARKER Elisabeth, « The Selkirk Range », *Manitoba Free Press*, 26 novembre 1905, p. 23.
- <sup>49</sup> *Prospectus de Wheeler, 1905*, Archives privées de la Canadian Pacific Railway, Montréal.
- <sup>50</sup> PARKER Elisabeth, « The Selkirk Range », *Manitoba Free Press*, 26 novembre 1905, p. 23.
- <sup>51</sup> PERRY Stacey Charles, *Canada and the Age of Conflict*, vol. 1, Toronto, University of Toronto Press, 1977, pp. 86-103.
- <sup>52</sup> Selon Sandford, il s'agirait des initiales de la seconde épouse de son père Mary Tupper avec laquelle elle était très liée. SANDFORD Ronald W., *The Canadian Alps...*, p. 264.
- <sup>53</sup> Archives nationales du Canada, Ottawa, MG26-1(A), vol. 396, pièce n° 105180.
- <sup>54</sup> Archives du Whyte Museum, Banff, *The Alpine Club of Canada*, AC-OOM- 119-121, pièce 30329.
- <sup>55</sup> WHEELER Oliver Arthur, « Canadian Alpin Club », *Manitoba Free Press*, 10 janvier 1906, p. 9.
- <sup>56</sup> Archives nationales du Canada - MG26-1(A), vol. 396, pièce 105235.
- <sup>57</sup> Archives nationales du Canada - MG26-1(A), vol. 396, pièce 105236.
- <sup>58</sup> Archives nationales du Canada, MG26-1(A), vol. 396, pièce n° 105177.
- <sup>59</sup> Archives nationales du Canada, MG26-1(A), vol. 396, pièce n° 105178.
- <sup>60</sup> Archives nationales du Canada, MG26-1(A), vol. 396 - pièce n° 105181.
- <sup>61</sup> Archives nationales du Canada, MG26-1(A), vol. 396 - pièce n° 105183.
- <sup>62</sup> PARKER Elisabeth, « The Summer School of Mountaineering », *Manitoba Free Press*, 17 février 1906, p. 29.
- <sup>63</sup> Archives privées de la Canadian Pacific Railway, Montréal.
- <sup>64</sup> Le mouvement YMCA joue un rôle très actif dans l'encadrement des loisirs des cheminots de la CPR. Voir à ce propos BRANDES Stuart D., *American Welfare Capitalisme, 1880-1940*, Chicago, University Chicago Press, 1970; MELCHERS Ronald, « L'athlète au travail », in : HARVEY Jean, CANTELON Hart, *Sport et pouvoir, Les enjeux sociaux au Canada*, Ottawa, Les presses de l'Université, 1988, pp. 51-67.
- <sup>65</sup> « Organizing Alpine Club of Canada », *Manitoba Free Press*, 28 mars 1906, p. 6; « The Alpine Club of Canada », *Manitoba Free Press*, 31 mars 1906, p. 23.
- <sup>66</sup> Rev. HERDMAN J. C., « Our Western Moutains », *Manitoba Free Press*, 27 mars 1906, p. 5; Rev. HERDMAN J. C., « The Caves of Cougar and Cheops, Wonders of The Mountains », *Manitoba Free Press*, 31 mars 1906, p. 25.

- <sup>67</sup> Par exemple : « Alpine Club of Canada summer camps 1908 », Alpine notes, *Alpine Journal* 24, 1910, p. 359 ; « Alpine Club of Canada summer camps 1909 », Alpine notes, *Alpine Journal* 24, 1910, p. 696 ; « Camps of the Alpine Club of Canada at lake O'Hara and Robson Pass, July and August 1913 », *Alpine Journal* 27, pp. 123, 261.
- <sup>68</sup> ROBINSON Zac, « Storming the Heights: Canadian Frontier Nationalism and the Making of Manhood in the Conquest of Mount Robson, 1906-1913 », *The International Journal of the History of Sport* 22, n° 3, mai 2005, pp. 415-433.
- <sup>69</sup> *Centennial Gazette*, Alpine club of Canada, 2006, p. 8.
- <sup>70</sup> Voir tableau en figure 2.
- <sup>71</sup> VIRGILE, *L'Énéide*, vers 641 du chant IX.
- <sup>72</sup> MARTIN Ged, *Britain and the Origins of Canadian Confederation, 1837-1867*, Vancouver, UBC Press, 1995.
- <sup>73</sup> POULTER Gilian, « Snowshoeing and Lacrosse : Canada's Nineteenth-Century National Games » in : MANGAN J. A., RITCHIE Andrew, *Ethnicity, Sport, Identity, Struggles for Status*, London, Frank Cass Publishers, 2004, pp. 293-320.
- <sup>74</sup> John Plamenatz note les deux éléments contradictoires : celui de la mère patrie, qui doit « néanmoins être imitée », et celui de la culture indigène, qui est un obstacle au progrès, « mais qui est pourtant chérie comme une marque d'identité ». PLAMENATZ John, « Two Types of Nationalism », in : KAMENKA Eugene (ed.), *Nationalism: The Nature and Evolution of an Idea*, London, Edward Arnold, 1976, pp. 23-36.
- <sup>75</sup> *Our Lady of Snow*, poème de Rudyard Kipling, publié en 1897 pour le jubilé de la reine Victoria : « *A Nation spoke to a Nation / A Queen sent word to a Throne / Daughter am I in my mother's House / But mistress in my own.* »
- <sup>76</sup> BOTHWELL Robert, *Une histoire du Canada*, Québec, PUL, 2009 : Laurier accepte finalement d'engager des troupes canadiennes, mais dans des unités spécifiques dirigées par des officiers canadiens. Des manifestations vindicatives de Canadiens anglophones ont lieu devant les organes de presse francophone de Montréal pour stigmatiser leur manque de loyauté à l'égard de la Couronne britannique.
- <sup>77</sup> REICHWEIN Pearl Ann, *Beyond the visionnary Mountains: The Alpine Club of Canada and Canada National Park Idéa, 1906-1969* (Ph. D. dissertation, Carleton University, 1995), p. 60.
- <sup>78</sup> BOURDIEU Pierre, *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.
- <sup>79</sup> Archives du Whyte Museum, Banff, *The Alpine Club of Canada*, AC-041M- ACC minute books-1906.
- <sup>80</sup> « Statuts de l'Alpine Club », 1857, cité par Michel Taillant dans sa thèse, pp. 142-143.
- <sup>81</sup> Voir BELLA Leslie, *Parks for Profit*, Montreal, Harvest House Ltd, 1987 ; MARKHAM-STARR Susan E. « W.J.S. Walker and the Canadian Parks Association: Protectors of Canada Leisure Interest », *Leisure/loisir* 32(2), 2008, pp. 649-680.
- <sup>82</sup> BOURDIEU Pierre, « Quelques propriétés des champs » in : BOURDIEU Pierre, *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1987, pp. 113-121.
- <sup>83</sup> BASTIDE Roger, *Anthropologie appliquée*, Paris, Payot, 1971.





# À LA CONQUÊTE SPORTIVE, SPIRITUELLE ET COMMERCIALE D'UNE NATURE ALPINE IDÉALISÉE

Les réseaux ascensionnistes actifs entre le Japon et la Suisse (1920-2000)<sup>1</sup>

PIERRE-YVES DONZÉ  
Université d'Osaka

CLAUDE HAUSER  
Université de Fribourg

**Résumé :** Cet article analyse l'essor des pratiques ascensionnistes au Japon au cours du XX<sup>e</sup> siècle dans une approche de transfert culturel entre les Alpes suisses et japonaises. Suivant l'épopée transnationale de nombreux alpinistes nippons, il démontre la multiplicité des pratiques, sportives, spirituelles et économiques, développées entre les deux pays autour de l'ascensionnisme.

Les Japonais n'ont pas attendu l'arrivée des Européens dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle pour gravir leurs montagnes<sup>2</sup>. D'ailleurs, cette activité n'était pas traditionnellement considérée comme un exploit, dans la mesure où les montagnes nipponnes sont beaucoup moins élevées que celles que l'on rencontre dans les Alpes ou l'Himalaya par exemple. Le mont Fuji, sommet le plus élevé du pays, culmine à 3 776 mètres. Les moines ont bâti des temples dans les montagnes japonaises depuis l'Antiquité. Ils ont été suivis par des aristocrates et des bourgeois qui ont commencé à s'y balader, au moins depuis le XVII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Toutefois, ce n'était pas la montée aux sommets en soi qui était un but, mais plutôt l'appréciation de la nature, la proximité des divinités et les plaisirs des bains thermaux. Loin de la recherche d'une « verticalité » extrême propice à l'exploit sportif et conquérant qui caractérise l'état d'esprit diffusé par les élites bourgeoises occidentales férues d'alpinisme dès le milieu du

XIX<sup>e</sup> siècle, à partir de la Grande-Bretagne, cette approche de la montagne à la fois spiritualiste et proche de la nature va marquer durablement les pratiques ascensionnistes japonaises, jusqu'à trouver un regain de popularité aujourd'hui, dans un contexte propice à la quête de valeurs environnementales et dénuées de compétitivité.

Il n'est donc pas étonnant de constater que l'alpinisme moderne (*kindai tozan*), conçu comme la conquête des sommets vierges, est une pratique sportive introduite au Japon par des résidents européens au cours des années 1870 et 1880. Scientifiques, religieux, diplomates et hommes d'affaires parcourent les montagnes japonaises durant leurs loisirs, avec la volonté de toutes les gravir et de tout découvrir. Mis à part le mont Fuji, géographiquement isolé au milieu d'une plaine, ce sont plutôt les montagnes de la région de Nagano qui attirent les foules. C'est d'ailleurs l'un de ces premiers alpinistes, l'ingénieur britannique William Gowland (1842-1922), qui donne le nom d'« Alpes japonaises » à

la chaîne de montagnes de la région de Nagano<sup>4</sup>. Cette dénomination sera par la suite légitimée et popularisée par les activités ascensionnistes développées au Japon par le révérend britannique Walter Weston (1860-1940), au tournant des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles.

Comme ailleurs dans le monde, l'idéal romantique et aristocratique de l'alpinisme classique se double rapidement d'une dimension nationaliste<sup>5</sup>. Le mont Fuji et les paysages montagneux sont en effet partie intégrante d'un nouveau discours sur la nation japonaise en formation. Ils ne constituent plus le seul cadre de la vie quotidienne mais expriment l'unicité du Japon. L'ouvrage *Nihon Fukeiron* (Théorie du paysage japonais), que le géographe Shigetaka Shiga (1863-1927) publie en 1894, et qui connaît quatorze éditions successives jusqu'en 1903, insiste sur la supériorité esthétique du Japon et contribue à la diffusion du sentiment nationaliste dans la population<sup>6</sup>. Il comprend un chapitre consacré à l'alpinisme, que l'auteur présente d'ailleurs dans sa version traditionnelle de la marche en montagne. Ce livre est toutefois utilisé par les promoteurs nationalistes de l'alpinisme moderne comme une justification théorique de la nécessité de développer la conquête des Alpes nipponnes<sup>7</sup>. Il préfigure ainsi en quelque sorte un usage plus purement sportif de la montagne, qui émerge au cours de l'entre-deux-guerres et s'impose comme la pratique dominante depuis les années 1960. Il s'agit d'une conception plus individualiste de l'alpinisme qui repose sur la volonté d'expérimenter soi-même les plaisirs et les difficultés de l'ascension, même vers des sommets gravés à maintes reprises.

Ainsi, des pratiques diverses et multiples de la montagne se côtoient et participent de l'émergence de l'alpinisme au Japon. Cette histoire est aussi largement celle d'un transfert culturel, puisque ces pratiques nouvelles sont nées du contact avec les Européens. Qui plus est, sans disposer aucunement d'un monopole au niveau de l'ensemble de l'arc alpin, force est

de constater que les « faiseurs de montagne »<sup>8</sup> helvétiques ont su pleinement jouer les atouts à la fois naturels, sportifs et économiques qui ont fait de la Suisse un pôle de diffusion mondial de l'« alpinisation touristique » au XX<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. L'objectif de cet article exploratoire est d'examiner comment et autour de quels enjeux principaux s'est produite et perpétuée la rencontre entre les « mondes alpins » japonais et suisses, qu'il s'agisse des pratiques ou des représentations de ces montagnes. Nous chercherons également à mettre en lumière les temps forts et les principaux acteurs engagés dans ces échanges sportifs, touristique-culturels et politico-commerciaux. Notre réflexion est basée pour l'essentiel sur des sources publiées conservées à la Bibliothèque nationale du Japon, les revues des clubs alpins japonais et suisses, la presse ainsi que sur les archives du conseiller d'État bernois et guide de montagne Samuel Brawand, conservées aux Archives de l'État de Berne.

## **Le temps des pionniers (1920-1945)**

### **Une élite montagnarde nipponne : formation et développement du Club alpin japonais**

Une première grande organisation destinée à encourager la découverte des montagnes est mise sur pied au Japon en 1905 : le Club alpin japonais (CAJ, *Nihon sangakukai*). Encouragé par le révérend Weston, un groupe de sept jeunes Japonais crée cette organisation<sup>10</sup>. Dirigeants d'entreprises, avocats, militaires ou professeurs, ils sont issus de la nouvelle élite qui dirige le Japon sous l'ère Meiji. Le CAJ connaît une grande popularité, avec 418 membres en 1907 et 729 en 1930<sup>11</sup>. Parmi eux, on observe quelques dizaines d'étrangers, essentiellement britanniques et américains, mais seulement 6 ressortissants suisses<sup>12</sup>. La croissance du CAJ est soutenue par un total de 80 clubs d'alpinisme fondés dans les lycées et universités à travers le Japon jusqu'en 1930<sup>13</sup>.

Les citoyens helvétiques jouent donc un rôle secondaire durant cette première phase d'essor de l'alpinisme au Japon, où ce sont plutôt des Britanniques qui encouragent le développement de cette activité. La Suisse n'est cependant pas absente dans l'imaginaire de la formation de l'alpinisme moderne. Lors de son séjour en Europe, Isuke Tsujimura (1886-1923), membre du CAJ depuis sa fondation, gravit le Schreckhorn, où il est pris dans une avalanche (1914). En 1922, il publie le récit de ses aventures sous forme de récit de voyage<sup>14</sup>. L'ouvrage est un véritable succès de librairie et connaît huit rééditions jusqu'en 1998<sup>15</sup>. Quelques autres alpinistes japonais font également le récit de leurs exploits dans les Alpes suisses lors des réunions du CAJ durant les années 1920 et 1930<sup>16</sup>. Toutefois, leur pratique sportive de la montagne reste minoritaire au sein d'un milieu marqué par l'idéal romantique britannique et plus attiré par l'Himalaya, qui comprend encore de nombreux sommets vierges.

Le développement du militarisme et la guerre apparaissent comme une rupture majeure. Le concept de l'alpinisme prend alors une dimension nouvelle. Ce n'est plus la conquête des sommets, mais la fortification des corps qui devient l'objectif principal de cette activité. Les militaires parlent de l'« *esprit japonais de l'alpinisme* » (*nihon tozanteki seishin*)<sup>17</sup>. En 1941, le ministère de l'Intérieur fonde la Fédération japonaise d'alpinisme (*Nihon sangaku renmei*), à laquelle sont associés le CAJ et les diverses sections d'alpinisme des écoles. Dirigée par des militaires et des bureaucrates, elle supervise l'ensemble des activités sportives en montagne jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Cette militarisation de l'alpinisme n'a pas d'effets négatifs sur le recrutement du CAJ, qui voit même le nombre de ses membres croître à un sommet de 1 276 personnes en 1944<sup>18</sup>. Elle va néanmoins s'accompagner d'un ralentissement, puis d'une rupture explicable par le second conflit mondial, dans les contacts directs entre milieux ascensionnistes suisses et japonais.

Au cours des années 1920 en effet, un premier réseau pionnier de praticiens de la montagne s'était constitué autour du massif emblématique de l'Oberland bernois, « Eiger-Mönch-Jungfrau », ouvrant une voie déterminante aux échanges alpins nippo-suisses.

### **Guidé à la conquête des Alpes suisses : Yuko Maki ouvre une voie japonaise**

Issue du milieu élitaire regroupé autour du CAJ, la première génération d'alpinistes éclôt dans le contexte d'une société ouverte au progrès technique, méritocratique et autres valeurs modernisatrices qui, comme en Occident, contribuent à revêtir la montagne d'une symbolique de domination et de conquête. Forcément éloignés et encore isolés, les ascensionnistes japonais arrivent tard sur la scène alpine européenne. Même s'ils sont séduits par l'idéal aristocratique anglais, il ne reste presque plus de sommets vierges à conquérir dans les Alpes au début du xx<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>. Pour une majorité d'entre eux, les enjeux sont ainsi ailleurs : d'une part dans les montagnes japonaises, dont plusieurs sommets restent à découvrir et où les grimpeurs locaux veulent précéder leurs rivaux européens ; d'autre part dans l'Himalaya, qui s'impose dès les années 1920 comme un objectif ultime.

C'est pourtant les Alpes suisses qui vont attirer dans le premier tiers du xx<sup>e</sup> siècle quelques individualités japonaises fortunées autour de sommets dont la représentation internationale est en voie de mythification : l'Eiger et le massif de la Jungfrau d'une part, le Cervin d'autre part. Sur la trace des grands alpinistes britanniques du XIX<sup>e</sup> siècle, ces jeunes élites japonaises passionnées de montagne arrivent en Suisse via la Grande-Bretagne (ou les États-Unis), où elles poursuivent une formation universitaire. Outre le cas d'Isuke Tsujimura déjà cité, l'alpiniste et futur homme d'affaires Shotaro Kaga (1888-1954) est le premier Japonais à parvenir au sommet de la Jungfrau en 1910<sup>20</sup>. Une décennie plus tard, une « première » est réussie par Yuko Maki



**Figure 1**  
Samuel Brawand en guide.  
Archives de l'État de Berne,  
Fonds Samuel Brawand.

(1894-1989), qui gravit l'Eiger en 1921 avec ses guides suisses Samuel Brawand (1898-2001) et Fritz Steuri (1908-1955) par l'arête Mittelleggi. Maki est accueilli triomphalement par la population de Grindelwald à son retour du sommet<sup>21</sup>. Représentant de la famille impériale, le prince Chichibu (1902-1953), lui aussi étudiant à Oxford, va suivre cette voie en 1926<sup>22</sup>, tout en s'offrant les courses les plus renommées du massif alpin helvétique (Cervin, Alpes bernoises, vallée de Conches)<sup>23</sup>. Le profil de ces trois ascensionnistes japonais a en commun une formation académique passant par la Grande-Bretagne, qui les entraîne logiquement sur la voie pionnière de l'alpinisme britannique dans les Alpes suisses, ainsi qu'un statut social élevé, entre origines aristocratiques et bourgeoisie d'affaires. Les conditions pratiques et le contexte symbolique qui entourent leur rencontre avec les Alpes bernoises sont intéressants à évoquer.

En effet, on peut relever que l'essor principal de l'alpinisme japonais dans les montagnes helvétiques mobilise surtout, au milieu des années 1920, l'Oberland bernois et son réseau de guides expérimentés, particulièrement actifs à Grindelwald. L'attractivité de ce réseau tient d'une part à la réputation européenne,

voire mondiale, des professionnels de la montagne qui le composent : Samuel Brawand,

Fritz Amatter, Emil et Fritz Steuri sont en effet déjà bien connus dans le milieu des guides alpins, et c'est vers le premier que le jeune Maki, débarqué de Grande-Bretagne pour apprendre à la fois l'allemand, le ski et l'escalade, se dirige afin d'organiser des courses lui permettant d'assouvir sa passion de la montagne. Reconnaisant en lui un alpiniste talentueux et prometteur, Brawand souligne dans ses souvenirs combien l'esprit du jeune Japonais est ouvert à l'admiration contemplative de la montagne<sup>24</sup>. Les liens qui se tissent entre l'équipe des guides bernois et le milieu ascensionniste japonais, qui apparaît à la fois homogène socialement et par les contacts cultivés dans les clubs d'alpinisme, vont se renforcer et déboucher sur une longue série de courses et d'expéditions dans les Alpes bernoises<sup>25</sup>. L'activité alpine helvético-japonaise atteint son sommet entre 1925 et 1928, mais se poursuivra jusqu'avant-guerre, avec l'ascension du Schreckhorn à l'été 1938 par les frères Ichiro et Jiro Taguchi, toujours accompagnés de Brawand et son collègue Christian Kaufmann. C'est ainsi plus d'une quinzaine d'ascensionnistes japonais qui sont guidés par Brawand et ses collègues



de Grindelwald sur les plus hauts sommets des Alpes bernoises durant cette période, marquant de manière durable une mémoire alpiniste qui sera périodiquement évoquée dans les revues des clubs alpins japonais (*Sangaku*) et suisse (*Les Alpes*) de l'après-guerre<sup>26</sup>.

Le fonctionnement de ce réseau apparaît fondé à la fois sur une proximité amicale et des connexions mondialisées. Ainsi, lorsque Maki, rendu célèbre au Japon par sa première ascension de l'Eiger, est approché lors d'une partie de ski dans les Alpes japonaises par le prince Chichibu pour qu'il l'aide à organiser son déplacement de Grande-Bretagne vers les Alpes bernoises, c'est aux services non seulement de son ami Brawand qu'il recourt, mais également à ceux de son collègue Heinrich Fuhrer, guide réputé travaillant dans les montagnes Rocheuses après y être arrivé à la suite du réseau ferroviaire du Canadian Pacific Railway. C'est en effet avec Fuhrer et son ami suisse Hans Kohler que Yuko Maki et Yukio Mita, accompagnés de quatre autres ascensionnistes japonais, ont vaincu en 1925 le mont Alberta dans la région de Jasper, culminant à 3 619 mètres. Une année plus tard, des Rocheuses canadiennes aux Alpes bernoises, c'est à nouveau Brawand et Fuhrer qui vont guider le prince Chichibu et Maki au long des sommets qui surplombent la vallée de Grindelwald. L'élite sociale japonaise tisse ainsi des liens solides avec la région des Alpes bernoises. Saburo Matsukata, pionnier fondateur du mouvement scout au Japon, y côtoie également son ami Samitaro Uramatsu, que Brawand emmène tous deux à l'été 1927 au sommet de l'Eiger par la face orientale du Hörnli. La même année, c'est le jeune journaliste Shigeharu Matsumoto – futur fondateur et directeur de l'International House of Japan établie à Tokyo en 1952 – qui fait l'expérience de la montagne suisse aux côtés de Brawand. Tous ont pu bénéficier des conseils de leur compatriote Maki, y compris au niveau des équipements d'ascension dernier cri que les guides de

Grindelwald font envoyer « *par caisses entières* »<sup>27</sup> aux amateurs fortunés du Japon, avides d'exercer leur art dans les Alpes suisses ou japonaises. D'apparence anecdotiques, ces envois de matériel d'escalade apparaissent pourtant comme un premier véritable transfert de technologie, qui va avoir de fortes incidences sur l'évolution du milieu ascensionniste nippon, non seulement dans le massif des Alpes japonaises mais jusqu'à la « frontière nord » des montagnes de l'île septentrionale Hokkaïdo, qui se trouve ainsi intégrée au projet de modernisation impérial à visée nationalitaire<sup>28</sup>.

De manière plus générale, sous l'influence directe de Maki et de ses coéquipiers formés à l'école alpine helvétique, l'alpinisme devient une affaire synonyme de modernisation, au service de la grandeur nationale et à faire connaître au peuple. Héroïsées, les expéditions menées dans les Alpes japonaises et suisses font l'objet de multiples reportages dans des magazines à grand tirage, des émissions radiophoniques qui évoquent la première escalade de l'Eiger, ou même des films court-métrage spectaculaires comme *Yama no naka* (À l'intérieur des montagnes) projetées dans les cinémas de Tokyo<sup>29</sup>.

Ikône cinématographique de la Défense nationale spirituelle, le fameux *Bergfilm* helvétique<sup>30</sup>, florissant dans les années 1930, trouve ainsi son pendant dans une société japonaise en marche vers la militarisation. À près de 10 000 kilomètres de distance, une nationalisation de la montagne s'opère en parallèle, édifiée par des réseaux alpinistes en contact direct.

### **La montagne nationalisée : échos japonais à une mythification des Alpes suisses**

La fréquence et la qualité de ces rencontres et croisements au sommet de l'Oberland illustrent l'importance du carrefour des Alpes suisses pour l'élite ascensionniste japonaise de l'entre-deux-guerres. Elles démontrent la mise en place

de réseaux sociopolitiques et sportivo-touristiques qui vont perdurer jusqu'au moment où le Japon se reconstruira sous l'aile occidentale après sa défaite militaire de 1945. À l'origine, au cours des années 1920, les sommets des Alpes suisses – particulièrement bernoises – acquièrent peu à peu leur réputation mondiale par l'intermédiaire de l'action professionnelle des guides qui y œuvrent. Cette pratique conjointe et experte de la montagne entre guides et alpinistes n'aurait certainement pas rencontré de tels échos, si elle ne s'était rehaussée d'une représentation des Alpes en voie de mythification.

Édifiée comme le fondement de l'identité suisse par l'helvétisme et le mouvement en devenir de la Défense nationale spirituelle<sup>31</sup>, la montagne suisse trouve aussi des relais artistiques et littéraires au sein même de la culture japonaise, qui participent à l'extension de sa réputation symbolique par-delà les frontières. On peut citer notamment les œuvres du peintre romantique et alpiniste japonais Hiroshi Yoshida (1876-1950), qui peint la nature alpine tant au Japon qu'en Suisse où il séjourne à la suite de son voyage aux États-Unis au début du siècle. Promoteur du mouvement pictural du *Shin-hanga* (littéralement « renouveau de l'estampe ») qui allie les thèmes traditionnels japonais aux influences et techniques de composition occidentales, Yoshida multiplie les tableaux et gravures sur bois représentant des sommets helvétiques (*Jungfrau*, 1925 ; *Le Cervin la nuit*, 1925), qui connaissent un succès important, tant dans le monde occidental qu'au Japon. L'image quelque peu stéréotypée des Alpes ainsi figurée sur estampe par ces artistes japonais se reflète au même moment dans les multiples œuvres artistiques de peintres suisses de la montagne. Parmi eux, le fils du fameux Albert Gos, François, auteur du livre *Zermatt et sa vallée*, paru aux éditions Alpina en 1925, verra certaines de ses toiles acquises par le prince Chichibu lors de sa visite à Zermatt la même année<sup>32</sup>. Enfin, témoignant de la pérennité de ces échanges croi-

sés de représentations romantiques alpines, la revue *Sangaku* du CAJ présente dans sa livraison de 1943 – dernière parution durant le conflit – un dossier consacré à l'avalanche qui reproduit quelques œuvres d'art occidentales en citant notamment les peintures d'Albert Gos et de Ferdinand Hodler consacrées au sujet<sup>33</sup>.

Au moment où le monde et le Japon glissent vers la guerre, dans le courant des années 1930, la voie japonaise dispose ainsi de jalons élitaires solides posés autour des réseaux d'alpinistes qui ont été principalement tissés dans les Alpes bernoises. Ces voies tracées par Yuko Maki, Samitaro Uramatsu, Saburo Matsukata et le prince Chichibu, en collaboration étroite avec leurs guides de Grindelwald, vont être suivies par d'autres alpinistes japonais à la veille de la guerre, et rapidement se diffuser dans le milieu ascensionniste international qui va en faire largement mémoire. Dans l'édition de 1930 de la prestigieuse revue du club alpin britannique *The Alpine Journal*, plusieurs récits des courses menées par les ascensionnistes japonais vers les sommets de l'Eiger, du Hoernli et du Wetterhorn sont publiés après avoir été présentés en conférence devant les membres de l'*Alpine Club* par l'actif promoteur anglais de l'alpinisme au Japon, le révérend Weston<sup>34</sup>. Les exploits du pionnier Maki, représentant fameux de l'élite montagnarde japonaise à la conquête des Alpes suisses, y sont alors largement commentés et héroïsés.

### **L'émergence d'une pratique sportive et touristique des Alpes (1945-1970)**

Au sortir de la guerre, le Japon en reconstruction et sous occupation américaine peine à reprendre pied sur le terrain international des pratiques ascensionnistes. De manière révélatrice, la revue du CAJ concentre ses contributions sur les montagnes japonaises et les Alpes suisses ne sont plus guère au sommaire de *Sangaku*, sinon pour rappeler les exploits de la génération fortunée d'avant-guerre sur les sommets de l'Oberland et du Valais. Un autre indicateur de la

difficulté que rencontrent les milieux ascensionnistes japonais à s'intégrer aux réseaux alpinistes constitués est fourni par les démarches vaines et répétées de leur adhésion à l'Union internationale des associations d'alpinistes qui fédère au niveau mondial, depuis 1932 et à partir de son siège installé à Genève, les groupements organisés d'alpinistes de divers pays. Approché une première fois en 1934 par le président-fondateur suisse de l'UIAA, Egmond d'Arcis, le comité du CAJ ne donne pas suite à une première demande d'adhésion. Restée lettre morte, elle est relancée après la fin de la guerre, et cette fois-ci, les raisons du refus sont plus clairement exprimées par Yuko Maki : « *My club is unable to send any one to the Meeting at Zell-am-See this time owing to having no preparation for it and mainly for the financial reasons of the post-war Japan.* »<sup>35</sup> Il faudra attendre le milieu des années 1960 et la réorganisation du milieu alpiniste japonais avec la création de plusieurs nouvelles organisations, dont l'Association japonaise d'alpinisme (1960), pour que celle-ci, après moult hésitations, accepte de rejoindre l'UIAA. À ce moment, l'alpinisme japonais s'est profondément transformé. Il a acquis d'une part une réputation accrue au niveau mondial, de par le succès de plusieurs expéditions en Himalaya au cours des années 1950-1970, et s'est d'autre part ouvert à de plus larges couches de la société par des pratiques démocratisées et davantage orientées par des buts sportifs, voire environnementaux<sup>36</sup>. Cette profonde évolution peut s'appréhender au travers du développement des structures et activités du CAJ, ainsi que par l'évolution des représentations des montagnes du monde qui transparaît de ses publications.

### **Développement du CAJ et de ses pratiques : une difficile quête de modernité**

Le CAJ reprend ses activités dans les mois qui suivent la fin de la guerre. En juin 1946, les survivants du Club se réunissent à Tokyo, sous la présidence de Saburo Matsukata (1899-1973). Né dans une famille d'hommes politiques – son

père Masayoshi Matsukata est Premier ministre à deux reprises dans les années 1890 – et d'entrepreneurs, il incarne à la perfection ces premières générations de Japonais qui poursuivent une conception élitiste et romantique de l'alpinisme. Il a commencé ce sport lors de ses études à l'Université impériale de Kyoto et a été le premier à gravir certains sommets japonais durant la première partie des années 1920. Puis, lors d'un long séjour d'études en Europe, il devient membre du Club alpin suisse (1925) et du Club alpin britannique (1928). À son retour au pays, en 1928, il entre au service du conglomérat South Manchuria Railway Ltd. et séjourne en Chine occupée<sup>37</sup>.

Rien ne prédestinait Matsukata à changer fondamentalement les buts du CAJ. Toutefois, dès 1946, il cherche à faire de cette organisation une grande société populaire sur le modèle européen, qui rassemblerait l'ensemble des personnes intéressées à l'alpinisme, des scientifiques aux sportifs en passant par les randonneurs<sup>38</sup>. Le renouveau du CAJ rencontre un certain succès. Le nombre de ses membres est en effet en forte hausse. Il atteint 1 874 personnes en 1962 et 2 989 en 1970<sup>39</sup>. Cependant, malgré cette croissance, l'objectif rassembleur de Matsukata se solde par un échec. Le CAJ ne parvient pas à fédérer l'ensemble des alpinistes du pays. Certains groupements reprochent en effet au CAJ son recrutement universitaire et sa dimension élitiste. L'Association japonaise d'alpinisme et d'escalade sportive et la Fédération alpine des travailleurs japonais sont notamment fondées en 1960 pour encourager une pratique sportive et récréative de la montagne auprès des classes populaires<sup>40</sup>. À cet égard, l'itinéraire personnel d'un alpiniste de la nouvelle génération, Mitsuhiro Yoshino (1931-2012), est révélateur de ces évolutions.

En 1963, accompagné d'un compatriote, Yoshino est l'un des deux premiers Japonais à tenter une ascension de la face nord de l'Eiger. Deux ans plus tard, il est, avec un autre ressourceur

tissant nippon, le premier Japonais à atteindre le sommet du Cervin par la face nord<sup>41</sup>. Ces exploits sportifs expriment une pratique de l'alpinisme tout à fait contraire à l'esprit élitiste défendu par le CAJ depuis plus d'un demi-siècle. Alors que ce dernier promeut l'exploration de nouveaux sommets dans l'Himalaya et les Andes, une nouvelle génération d'alpinistes japonais défend une pratique purement sportive de la montagne. À l'image de Yoshino, ils sont souvent issus de la bourgeoisie progressiste. Fils d'un professeur de la Faculté de commerce de l'Université Waseda, où un groupe d'étudiants marxistes promeut une pratique populaire et sportive de l'alpinisme depuis les années 1930<sup>42</sup>, Yoshino commence en effet à gravir les montagnes japonaises lors de ses années d'études au Lycée de Waseda. Après ses expéditions helvétiques, il relate son parcours et ses exploits dans deux ouvrages publiés respectivement en 1964 et 1966, qui sont autant d'invitations pour les jeunes Japonais à faire des Alpes suisses un terrain de jeu<sup>43</sup>.

### **Horizons vierges himalayens ou verticalités sportives alpines ?**

Le CAJ reste donc essentiellement concentré sur la conquête des nouveaux sommets dans l'Himalaya. Nommé président d'honneur du Club en 1968, Matsukata dirige deux ans plus tard la première expédition japonaise qui parvient au sommet de l'Everest. La revue publiée par le CAJ illustre parfaitement cet intérêt pour les sommets vierges de l'Himalaya et des Andes. La Suisse est ainsi quasiment absente de cette publication entre 1945 et le milieu des années 1960, à l'exception de rares articles visant à rappeler les heures de gloire de l'alpinisme dans les Alpes helvétiques, à un moment où leurs successeurs japonais s'apprentent à conquérir les sommets himalayens. Ainsi, en 1948, Iwao Naruse présente les exploits des alpinistes européens dans les Alpes suisses durant la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle. Il en fait clairement un modèle de persévérance et de courage

collectif dans la découverte des montagnes pour ses contemporains<sup>44</sup>. La seconde mention de la Suisse est un article publié par Yuko Maki au retour d'un voyage réalisé en Suisse, en 1957. Il y évoque ses retrouvailles avec Samuel Brawand, sa nomination de membre d'honneur de la section Grindelwald du Club alpin suisse et le souvenir de ses aventures alpines. Mais surtout, il termine son récit en évoquant sa passion partagée avec l'élite suisse de l'alpinisme pour la découverte de l'Himalaya<sup>45</sup>. Enfin, en 1963, Saburo Matsukata évoque sa carrière d'alpiniste dans les montagnes suisses et japonaises, notamment la grimpe du Gornegrat réalisée avec le prince Chichibu<sup>46</sup>. C'est donc une vision nostalgique des Alpes suisses, incarnant l'âge d'or des conquêtes, qui est présentée aux jeunes générations d'ascensionnistes japonais.

La quête des sommets himalayens reste quant à elle réservée à une petite élite qui peut se permettre de financer sa participation à de telles expéditions. Aussi, la plus grande partie des membres du CAJ et les alpinistes qui ne sont pas affiliés à cette organisation restent en marge de l'idéal romantique. Plutôt que l'ascension de sommets vierges à travers la planète, ils préfèrent chercher de nouvelles voies difficiles et peu explorées dans les Alpes japonaises<sup>47</sup>. C'est dans ce contexte que les exploits de Yoshino ont un grand retentissement. Grimper la face nord de l'Eiger devient l'un des grands sujets de discussion et enjeux pour ces alpinistes nippons.

Avec la libéralisation des voyages à l'étranger pour les ressortissants japonais qui intervient en 1964, les conditions sont réunies pour voir se multiplier les tentatives de réaliser l'exploit de vaincre sportivement la fameuse paroi verticale de l'Eiger. Mitsumasa Takada est le premier à y parvenir en 1965, alors que son partenaire Tsuneaki Watabe chute à 300 mètres du sommet et perd la vie<sup>48</sup>. Cette ascension dramatique fait les gros titres de la presse nipponne et contribue à bâtir la construction d'un nouveau mythe alpin au Japon. Ce n'est plus le sommet vierge de





**Figure 2** Rencontre entre Samuel Brawand, Yuko Maki et la princesse Chichibu lors du voyage officiel organisé par Swissair en 1957 au Japon. Archives de l'État de Berne, Fonds Samuel Brawand.

conquête, mais la montagne belle, dangereuse et mortelle qui devient le Graal de cette génération. D'ailleurs, la revue du CAJ exprime bien l'impact de ces expéditions. En 1967, elle publie un rapport extrêmement complet des ascensions des faces nord du Cervin et de l'Eiger réalisées deux ans auparavant. En particulier, la liste des équipements nécessaires à ces exploits – des pics à glace et bivouacs au fromage et chocolat ! – est présentée en détail, afin d'offrir des informations utiles aux alpinistes désireux de suivre leur exemple<sup>49</sup>. La face nord de l'Eiger restera un sujet d'intérêt au cours de la décennie suivante<sup>50</sup>. De manière révélatrice, la Bibliothèque nationale du Japon ne conserve pas moins de soixante-huit articles et ouvrages comprenant le terme « face nord de l'Eiger » dans leur titre et publiés entre 1955 et 1970<sup>51</sup>.

### **L'alpinisme de masse (1970-2000)**

L'année 1970 voit entrer en Suisse environ cent mille touristes japonais. Trois ans plus tard, leur nombre a doublé, et au tournant du millénaire, pic de leur affluence, ils sont près de six cent mille à découvrir la Suisse, le plus souvent en étape d'un plus large tour d'Europe qui les mène dans les grandes stations alpines que sont Zermatt, Grindelwald ou Saint-Moritz<sup>52</sup>.

Une telle croissance s'explique d'une part par l'essor économique japonais d'après-guerre, qui rend possible l'émergence d'une classe moyenne et aisée disposant des moyens de voyager en Europe. Parfois en marge de leurs missions commerciales qui les amènent à nouer de nombreux contacts avec les milieux industriels suisses, les touristes japonais sont de plus en plus en quête de loisirs mêlés d'exotisme où

la montagne et la nature tiennent une belle place. Une telle attirance pour le paysage alpin n'est pas uniquement le fait d'une « génération spontanée » de Japonais bercés par les images animées de la petite Heidi, portée sur tous les écrans de l'archipel en 1974 par Isao Takahata. Si ce paysage alpin helvétique est un construit, une représentation autant qu'une donnée naturelle et territoriale, c'est bien par l'action des « faiseurs de montagne » suisses et japonais à l'œuvre dès l'entre-deux-guerres qu'il s'est bâti. Un temps tenu à l'écart des horizons japonais par le second conflit mondial et ses retombées, ce paysage revient sur le devant de la scène dès la fin des années 1950, pour s'imposer cette fois-ci comme une destination idéale partagée par de larges couches de la société, praticiens de la montagne ou non. Les Alpes suisses se rapprochent d'autant plus qu'elles sont désormais atteignables par ligne aérienne directe, condition de possibilité indispensable au développement de grand flux touristiques.

### **Essor du tourisme japonais en Suisse et démocratisation des Alpes**

Au printemps 1957, Swissair inaugure une ligne aérienne entre la Suisse et le Japon. Pour marquer l'événement, une forte délégation politico-économique helvétique monte à bord du DC-6B qui relie Zurich et Genève à Tokyo en quatre jours. Parmi les invités, un conseiller d'État bernois socialiste, membre du conseil d'administration de Swissair, sort du lot : Samuel Brawand, le guide grindelwaldien qui a accompagné Yuko Maki vers l'Eiger près de quarante ans auparavant. Son voyage et son long séjour au Japon (du 1<sup>er</sup> au 28 avril) marquent non seulement ses retrouvailles personnelles avec son ami japonais, devenu entre-temps une figure légendaire de l'alpinisme dans son pays après sa « première » himalayenne au Manaslu en 1956<sup>53</sup>, mais consacrent également la réactivation des réseaux ascensionnistes qui vont

fortement contribuer à populariser le tourisme de masse japonais dans les montagnes suisses au cours du dernier tiers du siècle. Guidé cette fois-ci par Maki, Brawand découvre la culture et la nature japonaises, multiplie les contacts auprès des membres du CAJ, rencontre la princesse Chichibu au Palais impérial et développe son carnet d'adresses dans les sphères économiques du pays. Quelques mois après son retour en Suisse, il aura l'occasion de recevoir Yuko Maki à Berne et Grindelwald, au détour du voyage qui consacre ce dernier comme un des alpinistes les plus chevronnés au monde, lors des cérémonies du centenaire du prestigieux *Alpine Club* britannique à Londres. Ces événements sont largement médiatisés dans la presse helvétique<sup>54</sup>, et la rencontre à Berne entre « les pères de l'alpinisme japonais » a été rendue possible par l'entremise de la *Schweizerische Stiftung der Alpinen Forschung*, organisme zurichois destiné à promouvoir la recherche et l'alpinisme suisse dans le monde entier.

Dès lors, les conditions sont réunies pour voir décoller les relations touristiques helvético-japonaises autour de la promotion des beautés alpines. L'invitation au voyage faite au public japonais à coups de slogans publicitaires répétés par l'industrie touristique suisse prend des accents quasi baudelairiens : dans la montagne suisse, « *tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté* ». Beauté virginale et tranquille des monts enneigés, goût pour l'ordre et la propreté, compétence d'un secteur hôtelier dont la réputation se mondialise, autant d'arguments qui vont attirer des centaines de milliers de touristes japonais en accord avec ces valeurs promotionnelles dans les stations alpines pour de nombreuses années. Le message est répété à l'envi, y compris lors d'événements diplomatiques marquant le centenaire des relations commerciales entre le Japon et la Suisse, célébré à Tokyo en 1964 : Yuko Maki y est invité à rappeler les hauts faits de son expédition de 1921 sur l'arête du Mittellegi, et

Terrain de jeu privilégié des alpinistes d'élite, les Alpes suisses, comme leurs homologues japonaises, deviennent durant cette période le lieu de loisirs hivernaux en plein essor, principalement par la démocratisation des sports de glisse. Au Japon, le potentiel des skieurs s'accroît alors également fortement, ce que l'industrie touristique-sportive du ski suisse comprend rapidement.

les films alpins trouvent une place de choix sous les yeux ravis des quelque sept cents invités qui participent à une manifestation assimilable à un « pacte d'amitié » scellé entre le Japon et la Suisse autour de la montagne<sup>55</sup>. Vingt ans plus tard, c'est la même amitié entre Maki et son guide suisse Brawand qui est évoquée dans un article du journal *Mainichi Shimbun* tiré à plus de deux millions d'exemplaires<sup>56</sup>.

Terrain de jeu privilégié des alpinistes d'élite, les Alpes suisses, comme leurs homologues japonaises, deviennent durant cette période le lieu de loisirs hivernaux en plein essor, principalement par la démocratisation des sports de glisse. Au Japon, le potentiel des skieurs s'accroît alors également fortement, ce que l'industrie touristique-sportive du ski suisse comprend rapidement. La décennie 1970 consacre ainsi une popularisation remarquable du ski alpin suisse au Japon, suivant différents canaux. Une des résonances principales en est certainement l'organisation des Jeux olympiques d'hiver en 1972 à Sapporo, où les descendueuses et descendeurs suisses, Marie-Thérèse Nadig, Bernhard Russi et Roland Colombin trustent les médailles d'or. Alors que les téléspectateurs suisses découvrent les nouveaux territoires de glisse que sont les Alpes japonaises, ceux du Japon admirent l'excellence mondiale de sportifs qui incarnent la longue tradition des sports d'hiver en Suisse. La même année olympique, c'est un jumelage

qui scelle l'amitié alpine nippo-helvétique en rapprochant Grindelwald et Azumi-Mura, une commune sise au pied des Alpes japonaises. Amitié intéressée, puisque le lien s'est noué autour de l'installation d'un téléski de technologie suisse sur les pentes japonaises, par l'entremise d'un représentant influent de la Fédération suisse de ski, le journaliste Roland Rudin qui participe en personne au rendez-vous olympique de Sapporo. À n'en pas douter, les territoires alpins se sont désormais étendus à de multiples praticiens de la montagne, tout en voyant se développer leur vaste potentiel économique au travers de l'industrie touristique. Les contacts helvético-japonais en sont un axe très structurant, comme en témoigne le grand voyage de promotion touristique qu'organise la région de l'Oberland bernois au Japon au printemps 1974. Mobilisant de vastes ressources financières et humaines, ce tour du Japon permet la rencontre des milieux intéressés aussi bien aux pratiques qu'aux représentations communes de la montagne entre Suisse et Japon. Pour en rendre compte dans la presse bernoise d'audience nationale, le même Roland Rudin légitime ces liens en les replaçant dans le temps long des rapports alpinistes entre les deux pays<sup>57</sup>. Pacte d'amitié et de camaraderie montagnarde, histoire d'amour et de beauté, la rencontre alpine Suisse-Japon est aussi devenue une affaire économique et commerciale.

## L'exploitation commerciale :

### Isamu Tatsuno et l'entreprise Montbell

L'essor de l'alpinisme de masse et, de manière plus large, le développement du tourisme et des loisirs, offrent des opportunités de faire des affaires. Sur un modèle similaire à ce qui s'observe en Suisse depuis de nombreuses décennies, une exploitation commerciale de la montagne se met en place. Parmi les nombreuses entreprises qui voient le jour au cours du dernier tiers du xx<sup>e</sup> siècle, la société japonaise Montbell occupe une position unique de par le profil de son fondateur et l'usage que ce dernier fait des Alpes suisses pour promouvoir sa marque<sup>58</sup>.

Isamu Tatsuno est en effet l'un de ces jeunes alpinistes fascinés par les Alpes suisses et par Heinrich Harrer, l'alpiniste autrichien qui est le premier du monde à gravir la face nord de l'Eiger en 1938, incarné plus tard par l'acteur américain Brad Pitt dans la production hollywoodienne *Sept ans au Tibet*. Né à Osaka en 1947, il pratique l'escalade depuis son enfance<sup>59</sup>. Il trouve emploi dans un magasin d'articles de sport à sa sortie du lycée et se consacre dès lors à sa passion. En 1969, accompagné de Miyoshi Nakatani, il est le second Japonais à parvenir au sommet de l'Eiger par sa face nord et, âgé de vingt et un ans seulement, le plus jeune homme au monde à réussir cet exploit. Dans les années qui suivent, il poursuit sa vie d'aventurier dans les montagnes japonaises et étrangères. Toutefois, c'est sa carrière d'entrepreneur qui en fait une personnalité hors du commun dans le monde de l'alpinisme nippon.

En 1975, âgé de vingt-huit ans, Tatsuno quitte la division textile d'une société de trading où il travaillait pour ouvrir sa propre affaire et fonde à Osaka la société Montbell Co., spécialisée dans la fabrication et la vente d'équipement sportif, qui connaît une formidable croissance dans les décennies qui suivent. Cette entreprise a pour objectif de produire et de vendre des équipements destinés aux alpinistes. Les relations

qu'entretient Tatsuno dans l'industrie du textile, dont Osaka est l'un des principaux centres, lui permettent notamment de développer une série de sacs de couchage imperméables qui fondent le succès de l'entreprise dans ses premières années. En 1977, l'entrepreneur se lance sur le marché allemand et signe en 1984 un contrat avec le fabricant américain de vêtements de sport et de loisirs Patagonia, dont Montbell devient le distributeur au Japon<sup>60</sup>. Toutefois, peu après, il décide de se séparer de son partenaire américain pour renforcer sa propre marque, diversifiant sa gamme de produits, étendant progressivement son réseau de vente à l'ensemble du pays et lançant en 1985 un Club Montbell réunissant les clients fans du label. Le chiffre d'affaires est passé de 160 millions de yens durant le premier exercice (env. 1,8 million de francs) à près de 7 milliards de yens en 2003 (env. 81 millions de francs)<sup>61</sup>.

Le succès de cette entreprise repose, au-delà de la personnalité de son fondateur, sur son fort ancrage dans les milieux de l'alpinisme et du sport au Japon, non seulement par des activités de sponsoring, mais aussi en employant de nombreux sportifs. À titre d'exemple, Sachiko Iwano (née en 1975), célèbre exploratrice nipponne ayant participé à diverses expéditions au pôle Sud, a occupé le poste de responsable des relations publiques de la firme à Tokyo entre 2005 et 2015<sup>62</sup>. Ce type de collaboration offre une grande légitimité à la marque sur le marché japonais. Elle permet également de développer des produits novateurs et utiles aux alpinistes dans la mesure où ses concepteurs en sont également usagers.

Au bilan, la célébrité de Tatsuno et de son entreprise sportive dans l'archipel nippon est mise au service de l'essor du tourisme japonais vers la Suisse. Il est officiellement désigné « ambassadeur touristique » de Grindelwald et de Zermatt. Au tournant du millénaire, après qu'un Bureau d'information touristique japo-



nais s'est implanté à Grindelwald, le premier magasin européen de Montbell ouvre dans la station oberlandaise, exposant dans ses vitrines les équipements ayant permis au jeune alpiniste-entrepreneur de gravir la face nord de l'Eiger<sup>63</sup>. Révélatrice d'un mode de direction attaché aux solidarités familiales et amicales, la gestion du magasin est confiée à une fille de la famille de Grindelwald qui avait accueilli Tatsuno plusieurs semaines avant qu'il se lance dans son ascension victorieuse de l'Eiger<sup>64</sup>. Sachant capitaliser sur un certain héroïsme propre à l'alpinisme moderne, la « success-story » rencontrée par Montbell est l'expression du passage à l'alpinisme de masse et à la démocratisation de l'accès aux Alpes, illustrés par le doublement du nombre de membres du CAJ entre 1970 et 2000<sup>65</sup>.

## Conclusion

Les exploits des alpinistes japonais sur la face nord de l'Eiger ont été l'occasion de l'arrivée des Alpes suisses dans la culture populaire. Dans l'imaginaire japonais, ils ont ainsi contribué à la transition de l'image sportive des Alpes à une idéalisation plus générale de la Suisse. L'expédition dramatique de Takada et de Watabe dans la fameuse face nord a fait l'objet d'un roman à succès publié par l'écrivain Jiro Nitta (1912-1980) en 1978<sup>66</sup>. Cet ouvrage, qui exalte l'effort humain face à une montagne belle et dangereuse, connaît un total de vingt-huit éditions jusqu'en 2004<sup>67</sup>. Ce titre est loin d'être unique. Le nombre de livres conservés à la Bibliothèque nationale japonaise qui comprennent « Suisse » et « Alpes » dans les mots-clés s'élève à un total de quatre-vingt-sept pour les années 1970-2000. Toutefois, ce n'est pas tant la montagne comme lieu d'exploits sportifs que l'expression idyllique d'une société alpine idéalisée qui est mise en scène dans ces ouvrages.

C'est dans ce contexte nouveau qu'est diffusé pour la première fois en 1974 le dessin animé *Heidi, filles des Alpes*, sur une chaîne de télévision

privée nipponne. Il rencontre un succès retentissant au Japon, mais aussi dans l'ensemble du monde<sup>68</sup>. Il contribue à faire connaître la culture populaire japonaise sur les marchés étrangers. En Suisse, il exerce enfin une grande influence sur l'essor du tourisme japonais durant les années 1980 et 1990, et l'image de « Heidi au Japon » entre même au Musée national suisse par l'hommage qui est rendu au maître du film d'animation japonais Yoichi Kotabe à l'été 2019.

Cette muséification entre en résonance directe avec celle que connaissent les Alpes suisses, dotées de leur propre musée à Tokyo à partir de 1990. Sponsorisé par des fonds suisses mais organisé par un comité d'alpinistes japonais, le petit musée installé dans la tour qu'occupe la banque Crédit Suisse est directement relié à l'agence suisse du tourisme<sup>69</sup>. Récolté par Yukichi Okazawa, membre du CAJ et rédacteur au *Japan Alpine Journal*, des copies de livres de guides suisses ayant accompagné des alpinistes japonais dans les Alpes bernoises y sont exposées, aux côtés de nombreuses photographies dont celles de la célèbre « première » de Yuko Maki à l'Eiger. « *Tout a commencé avec Yuko Maki en 1919* », explique une nouvelle fois le journaliste Roland Rudin au lectorat helvétique du *Bund* qui prend connaissance de l'ouverture de ce musée<sup>70</sup>.

Sur un plan symbolique, l'entrée du Japon dans la mémoire alpine des Alpes bernoises et réciproquement, celle d'une nature helvétique alpine idéalisée dans la société japonaise d'après la Seconde Guerre mondiale s'explique d'autant plus aisément que Maki a su matérialiser dès l'entre-deux-guerres son empreinte sur le terrain, en finançant la construction d'une cabane sur l'arête d'accès nord-est menant au sommet de l'Eiger<sup>71</sup>. La « *Mittellegihütte* », érigée en 1924 à 3 355 mètres d'altitude, va fonctionner non seulement comme un relais d'importance pour des générations d'alpinistes en route vers l'Eiger par cette voie désormais « japonaise »,

mais aussi s'imposer au fil des décennies comme un véritable lieu de mémoire, dans lequel est exposé le portrait de Maki. Déplacée d'un seul tenant depuis 2019 sur le sentier appelé « Jungfrau Eiger Walk »<sup>72</sup>, la cabane a acquis un statut muséal qui n'aurait pu s'imaginer sans le passage d'un alpinisme élitaires vers un alpinisme de masse, à vocation touristique, dans les années d'après-guerre. Le pionnier Yuko Maki et son guide de Grindelwald Samuel Brawand, seul ressortissant suisse à avoir accédé au titre de membre d'honneur du Club alpin japonais en 1988<sup>73</sup>, apparaissent à l'origine de ce développement mémoriel.

À l'approche de Noël 1995, les descendants de Yuko Maki, décédé en 1989, vont écrire à la petite-fille de Samuel Brawand. Après leur visite à Grindelwald, ils tiennent à transmettre, outre leurs vœux de circonstance, un document retrouvé dans les archives de leur père, intitulé « Récit légendaire de la course de 1921 à l'Eiger », dans lequel Maki rappelle : « *I succeeded in climbing the unconquered East ridge of the Eiger.* » Leur souhait est que ce document soit mis à disposition des nombreux visiteurs de la Mittellegihütte<sup>74</sup>. L'entretien de cette mémoire personnelle partagée entre anciens camarades d'ascension japonais et suisses prend ainsi les couleurs d'une histoire sportive, commerciale et spirituelle d'une nature alpine idéalisée.

**Biographies :** Pierre-Yves Donzé est professeur à l'Université d'Osaka et professeur invité à l'Université de Fribourg. Ses recherches portent sur l'histoire globale des entreprises et des industries.

Claude Hauser est professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Fribourg. Spécialisé en histoire des relations culturelles internationales, il dirige actuellement un projet de recherche FNS sur « La mondialisation des Alpes : du paysage à l'environnement ».

**Mots-clés :** Alpes, Suisse, Japon, ascensionnisme, transfert culturel.

**Abstract :** This article analyses the rise of ascensionist practices in Japan during the 20th century in a cultural transfer approach between the Swiss and Japanese Alps. Following the transnational epic of many Japanese mountaineers, it demonstrates the multiplicity of practices, sporting, spiritual and economic, developed between the two countries around alpinism.

**Keywords :** Alps, Switzerland, Japan, ascensionism, cultural transfer.

## Notes

- <sup>1</sup> Nous remercions M<sup>me</sup> Mitsuko Suzuki et M. Hisao Ohmori pour leur relecture attentive et leurs corrections.
- <sup>2</sup> Les références classiques sur l'histoire de l'alpinisme au Japon sont YAMAZAKI Yasuji, *Nihon tozanshi*, Tokyo, Hakusuisha, 1969 et YASUKAWA Shigeo, *Kindai nihon tozanshi*, Tokyo, Akane shobo, 1969, ainsi que la publication de sources réalisée par le Club alpin japonais lors de son centenaire, SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon Sangakukai Hyakunenshi*, 2 vols., Tokyo, Nihon Sangakukai, 2007.
- <sup>3</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon Sangakukai...*, p. 34.
- <sup>4</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, pp. 42-43 ; HUDSON Mark, « William Gowland : The Father of Japanese Archaeology », *Asian Perspectives* 1, vol. 45, 2006, pp. 96-97.
- <sup>5</sup> Un phénomène de récupération nationaliste très net également dans le cas suisse. HAVER Gianni, « Le club alpin suisse (1863-1914) », in : HOIBIAN Olivier (éd.), *L'invention de l'alpinisme. La montagne et l'affirmation de la bourgeoisie cultivée (1786-1914)*, Paris, Belin, 2008, pp. 75-103.
- <sup>6</sup> YONECHI Fumio, « Shiga Shigetaka Nihon fukeiron to aikyoshin aikokushin », *Sogo seisaku* 5(2), 2004, pp. 349-367 ; PELLETIER Philippe, *L'invention du Japon*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2020, pp. 87-88.
- <sup>7</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, pp. 49-50.
- <sup>8</sup> Pour reprendre l'expression de Gilles Rudaz et Bernard Debarbieux, et adopter ainsi leur approche résolument constructiviste de la montagne, comprise comme une réalité construite par des acteurs sociaux et traduite par des représentations en constante évolution. DEBARBIEUX Bernard, RUDAZ Gilles, *Les faiseurs de montagne*, Paris, CNRS Éditions, 2010.
- <sup>9</sup> TISSOT Laurent, « Le déploiement du tourisme suisse aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Entre entreprises mondialisées et initiatives locales », in : CHAUBET François (éd.), *Faire l'histoire culturelle de la mondialisation*, Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2018, pp. 179-197.
- <sup>10</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, pp. 66-67, 70-71, 78-79.
- <sup>11</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, p. 135.
- <sup>12</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, pp. 161-163.
- <sup>13</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, pp. 111-120.
- <sup>14</sup> TSUJIMURA Isuke, *Suisu Nikki*, Tokyo, Yokoyama shoten, 1922.
- <sup>15</sup> Selon le catalogue de la Bibliothèque nationale japonaise : <https://ndlonline.ndl.go.jp>
- <sup>16</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, vol. 2, pp. 197-205.
- <sup>17</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, p. 112.
- <sup>18</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, p. 135. Les archives du CAJ durant ces années étant inexistantes, les conditions de recrutement des membres durant la guerre sont inconnues.
- <sup>19</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, p. 107.
- <sup>20</sup> À son retour d'Europe, il construisit une somptueuse villa d'inspiration architecturale britannico-helvétique à Oyamazaki, non loin de Kyoto, qui devint par la suite un musée d'art géré par la brasserie japonaise Asahi. <https://grandtouroufswitzerland.jp/cms/683/>
- <sup>21</sup> Samuel Brawand note dans ses souvenirs : « Wenn ich mich an unsern triumphalen Einzug am Sonntag, den 11. September in Grindelwald erinnere, kommt mir die Fotografie in den Sinn, auf welcher Herr Makiauf den Schultern zweier Engländer getragen wird. Sein Gesicht zeigt deutlich, wie peinlich ihm die wohlgemeinte Ehrung war. Dem bescheidenen Manne widerstrebte es, öffentlich gefeiert zu werden. Dabei stieg er in unsrer Achtung viel höher, als ihn die begeisterten Engländer zu heben vermochten. » BRAWAND Samuel, *Erinnerungen an Yuko Maki*, Grindelwald, chez l'auteur, 1989, p. 6.
- <sup>22</sup> Pour des détails sur la passion montagnarde du prince Chichibu, voir « One hundred mountains » du blog <https://onehundredmountains.blogspot.com/2010/11/above-clouds.html> inspiré de l'ouvrage célèbre *Hyakumeizan*, publié par l'écrivain Fukada Kyūya en 1964.
- <sup>23</sup> LUNN Arnold, « Skiübergänge vom Oberaarjoch ins Goms - Bieligerlücke, 3 158 m », *Les Alpes*, 1926 : <https://www.sac-cas.ch/fr/les-alpes/skiuebergaeenge-vom-oberaarjoch-ins-goms-4178/>. On y découvre que le prince Chichibu a monté pour l'occasion une véritable expédition cinématographique, trois porteurs transportant du matériel filmique destiné à enregistrer les hauts faits de la randonnée.
- <sup>24</sup> « „O schön! Wie im Theater!“ rief Herr Maki aus. Hier erkannte ich den wahren Berg- steiger. „Jung sein heisst, dass die Seele nichts verdriesst, dass sie die Welt von Fall zu Fall genießt“, hat J.V. Widmann geschrieben. Diese Worte fielen mir bei Makis Ausruf ein. » BRAWAND Samuel, *Erinnerungen an Yuko Maki...*, p. 3.
- <sup>25</sup> Pour des détails sur ces différentes expéditions et leurs protagonistes, voir BRAWAND Samuel, *Erinnerungen an Yuko Maki...*
- <sup>26</sup> De nombreuses références à ces courses et expéditions figurent dans les éditions de ces revues au cours des années 1950-1970 principalement.
- <sup>27</sup> « Pickel und Rucksäcke musste ich später kistenweise nach Japan schicken, denn Yuko Maki wurde, wenn nicht der Vater, so sicher der Reformator des japanischen Alpinismus. » BRAWAND Samuel, *Erinnerungen an Yuko Maki...*, p. 3.

- <sup>28</sup> C'est ce que relève l'historien David E. Fedman à propos du héros alpiniste d'Hokkaido Itakura Katsunobu: «*Within two years, with the help of his friend Maki "Yūkō" Aritsune (who was supplying mountaineering equipment including sets of crampons, axes, and ropes from Switzerland), Itakura and other more adventurous comrades from the Ski Club had abandoned the ski slopes for winter snow peaks.*» FEDMAN David E., «Mounting Modernization: Itakura Katsunobu, the Hokkaido University Alpine Club and Mountaineering in Pre-War Hokkaido», *The Asia-Pacific Journal* 1-09, vol. 42, 2009, en ligne : <https://apjif.org/-David-A.-Fedman/3236/article.html>
- <sup>29</sup> FEDMAN David E., «Mounting Modernization...»
- <sup>30</sup> PITHON Rémy, «Image et imagerie, idylle et idéologie: le Bergfilm en Suisse et dans les pays de l'arc alpin», in: MATHIEU Jon, BOSCANI LEONI Simona (éd.): *Die Alpen! Les Alpes! Pour une histoire de la perception européenne depuis la Renaissance*, Berne, Peter Lang, 2005, pp. 391-409.
- <sup>31</sup> Au sujet du mouvement helvétiste et de l'importance de la montagne dans la Défense nationale spirituelle, voir CLAVIEN Alain, *Les Helvétistes. Intellectuels et politiques en Suisse romande au début du XX<sup>e</sup> siècle*, Lausanne, Éditions d'En bas & SHSR, 1993; HAUSER Claude, KADELBACH Thomas, «S'affranchir d'une mémoire sans avenir. La difficile ouverture au monde de la Suisse après 1945 et ses enjeux culturels», in: DUANMU Mei, TERTRAIS Hugues (éd.), *Temps croisés I*, Paris, MSH, 2010, pp. 211-224.
- <sup>32</sup> Voir la biographie complète de cet artiste publiée sur le site en ligne de la famille Gos: <https://www.famille-gos.ch/francois-gos/> (consulté le 8 décembre 2021).
- <sup>33</sup> *Sangaku*, vol. 37, 1943.
- <sup>34</sup> MATSUKATA Saburo, «Eiger and Hörnli: some accounts and recollections»; URAMATSU Samitaro, «The S.W Arête of the Wetterhorn», *The Alpine Journal*, 1930, pp. 252-263.
- <sup>35</sup> Archives de l'UIAA, Club alpin suisse, Berne, dossier «Japon-Corée», lettre de Y. Maki à E. d'Arcis, 18 septembre 1952.
- <sup>36</sup> C'est particulièrement le cas de la Japanese Worker's Alpine Association qui place la pratique raisonnée et protectrice du paysage montagnard au centre de ses préoccupations, lançant même en 1982, par l'entremise de l'UIAA, un «Appeal for the protection of nature in Himalayas». Club alpin suisse, Berne, dossier «Japon-Corée», circulaire du 31 janvier 1982.
- <sup>37</sup> TANABE Jun, *Matsukata Saburo to sono jidai*, Tokyo, Shimbun Tsushin Chosakai, 2018.
- <sup>38</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, p. 121.
- <sup>39</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, pp. 137-138.
- <sup>40</sup> *Rosan no 60nen*, Tokyo, Fédération alpine des travailleurs japonais, 2020.
- <sup>41</sup> *Nihon keizai shimbun*, 6 février 2012.
- <sup>42</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, p. 125.
- <sup>43</sup> YOSHINO Mitsuhiro, *Arupusu ni kakeru: hotaka kara aiga he* [Parier sur les Alpes: du mont Hotaka à l'Eiger], Tokyo, Jitsugyo no Nihon Sha, 1964; *Ware hokuheki ni seiko seri: mattahorun no eiko to aiga no higeiki* [Nous avons réussi la face nord: la gloire du Cervin et la tragédie de l'Eiger], Tokyo, Jitsugyo no Nihon Sha, 1966.
- <sup>44</sup> NARUSE Iwao, «Zerumatto no kurabushitsu wo chushin toshite», *Sangaku* 48, 1953, pp. 60-100.
- <sup>45</sup> MAKI Yuko, «30 nen buri no suisu», *Sangaku* 53, 1959, pp. 102-108.
- <sup>46</sup> MATSUKATA Saburo, «Yama tokidoki», *Sangaku* 58, 1963, pp. 1-14.
- <sup>47</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, p. 125.
- <sup>48</sup> *Nihon keizai shimbun*, 16 septembre 1965.
- <sup>49</sup> *Sangaku* 61, 1967, pp. 175-182, 191-201.
- <sup>50</sup> *Sangaku* 65, 1971, pp. 84-96, 154-159, et 73, 1978, pp. 64-71.
- <sup>51</sup> Catalogue de la Bibliothèque nationale du Japon.
- <sup>52</sup> TISSOT Laurent, «L'Asie touristique suisse (1958-2018): quelles représentations pour quels touristes?», *Traverse. Revue d'histoire* 1, 2020, p. 105.
- <sup>53</sup> Samuel Brawand consacre tout un récit détaillé à ces retrouvailles dans sa brochure «Erinnerungen an Yuko Maki» parue à Berne en 1989.
- <sup>54</sup> Un journal illustré alémanique présente en pleine page une photo de Yuko Maki saluant ses hôtes britanniques sous ce titre: «Bergsteiger ohne Kletterhosen». La rencontre des deux camarades de cordée est célébrée dans le même illustré sous le titre évocateur «Wiedersehen in Bern: Die Väter des japanischen Alpinismus». AEB, Fonds Samuel Brawand, enveloppe de coupures de presse.
- <sup>55</sup> TISSOT Laurent, «L'Asie touristique suisse...», p. 108.
- <sup>56</sup> *Mainichi Shimbun*, 23 juillet 1984. Copie transmise par le Bureau de l'Office national suisse du tourisme à Tokyo au Bureau régional du tourisme de l'Oberland bernois. AEB, Fonds S. Brawand, «Coupures de presse».
- <sup>57</sup> RUDIN Roland, «Jungfraugebiet: bei Japanern besonders beliebt», *Der Bund*, 26 avril 1974.
- <sup>58</sup> TATSUNO Isamu, *Monberu nanatsu no ketsudan: autodoa bijinesu no butaiura* [Les sept décisions de Montbell: les coulisses de l'industrie de l'outdoor], Tokyo, Yamakei, 2014.
- <sup>59</sup> TATSUNO Isamu, *Montbell no genten: yama no bigaku*, Tokyo, Heibonsha, 2020 et site internet de la société Montbell, <https://en.montbell.jp/company/founder/> (consulté le 15 novembre 2021).



- <sup>60</sup> *Toyo Keizai* (magazine économique), 15 janvier 2018, <https://toyokeizai.net/articles/-/203436> (consulté le 22 novembre 2021).
- <sup>61</sup> *Nihon keizai shimbun*, 1<sup>er</sup> octobre 2003.
- <sup>62</sup> *Asahi shimbun*, 13 mai 2013 et *Sankei shimbun*, 25 juin 2016.
- <sup>63</sup> Un second magasin Montbell ouvrira en 2015 à Zermatt, au pied du Cervin. Avec deux autres magasins implantés aux États-Unis, ce sont les deux seuls établissements de l'entreprise ouverts à l'étranger. Site internet de Montbell, <https://en.montbell.jp/shop/overseas/> (consulté le 22 novembre 2021).
- <sup>64</sup> NEUHAUS Sarah : « Inspiration an der Nordwand », *Jungfrau Zeitung*, 22 janvier 2016.
- <sup>65</sup> Il passe d'à peine moins de 3 000 en 1970 à 5 915 en 2000. SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, pp. 137-138.
- <sup>66</sup> NITTA Jiro, *Aiga hokuheki: kisho sonan* [La face nord de l'Eiger : catastrophes météorologiques], Tokyo, Shinchosha, 1978.
- <sup>67</sup> Selon le catalogue de la Bibliothèque nationale.
- <sup>68</sup> SUMIOKA Teruaki, *Haiji ni aitai! Monogatari no haikai to suisu arupusu he no tabi*, Tokyo, Sanshusha, 2006.
- <sup>69</sup> Crédit Suisse, qui avait ouvert un bureau à Tokyo en 1972, transformé en filiale en 1985, développe ses activités dans la gestion de fortune depuis la fin des années 1980, dans le contexte de la libéralisation du marché financier. *Zainichi gaishikei kigyo fairu 2001*, Tokyo, Nihon Keizai Shimbunsha, 2001, 953 p.
- <sup>70</sup> RUDIN Roland, « Huldigung für die Schweizer Bergwelt in Tokio », *Der Bund*, 3 mai 1990.
- <sup>71</sup> Sur un coût total de 16 367,60 francs suisses. La commission de construction de la « Mittellegghütte » comptabilise le don de Yuko Maki à hauteur de 10 049,10 francs, montant principalement complété par les apports de l'association des guides et porteurs de Grindelwald ainsi que de quelques hôteliers de la région. AEB, Fonds S. Brawand, document de comptabilité de la commission de construction de la cabane, janvier 1927.
- <sup>72</sup> Voir le site du Club alpin suisse à ce sujet : <https://www.sac-cas.ch/de/huetten-und-touren/sac-tourenportal/mittellegihuetten-2147000174/> (consulté le 8 décembre 2021).
- <sup>73</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, vol. 2, p. 158.
- <sup>74</sup> AEB, Fonds S. Brawand, lettre de Utako, Hiroko, Shiomi et Hatsue Maki à Margrit Brawand, 14 décembre 1995.



# FROM THE MOUNTAINS TO THE OLYMPICS – THE CASE OF SPORT CLIMBING

JULIANE LANZ  
Universität Rostock

**Abstract:** At the 2021 Olympic Games in Tokyo the IOC admitted Sport Climbing with its disciplines bouldering, lead and speed. This development started 100 years earlier with a first climbing scale defining certain degrees of difficulty. The international institutional organization changed internationally from a membership in the UIAA (International Mountaineering Federation) towards the specialized IFSC (International Federation of Sport Climbing). Sport Climbing can, in accordance to the criteria of Allen Guttmann, be considered a modern and lifestyle sport. The only deficiency is the limited accessibility for all.

In 2021, in Tokyo, several *action sports*<sup>4</sup> debuted at the postponed Summer Olympics: Along with surfing and skateboarding, sport climbing was part of the Games for the first time. On August 5<sup>th</sup> and 6<sup>th</sup>, 2021, Janja Garnbret from Slovenia and Alberto Gines Lopez from Spain won the first gold medals. With this first appearance on the Olympic stage, athletes and sport federations wanted to prove that climbing is more than a fad and rightfully claims a place in the world of Olympic competition.

The following article aims for a definition of the status of sport climbing after its first Olympic tournament. It will trace the path from being a kind of movement and lifestyle to the sport it is today. It will provide an analysis of the concept of *modern sports* and how it applies to climbing. For this purpose, the literature and source material will be evaluated.

So far, there are only a few publications on sport climbing with cultural or social scientific perspectives in the German and English-

speaking worlds. Three publications shed light on the inclusion of climbing into the Olympics, while taking different perspectives:

- Thorpe and Wheaton<sup>2</sup>, who examine the inclusion of sport climbing in the Olympic program in the context of the IOC (International Olympic Committee) Agenda 2020;
- Sas-Nowosielski<sup>3</sup>, who primarily deals with the development of competition in sport climbing;
- Batuev and Robinson<sup>4</sup>, who portray the institutional development of sport climbing.

Previously, there have been extensive works on mountaineering (which climbing was traditionally attributed to), that also addressed the development of sport climbing<sup>5</sup>. The attention of more recent research often focuses on the aspects of sports medicine in climbing, especially on injury prevention and treatment<sup>6</sup>. Kirchner's studies, which do not deal with competitive sports, examine the sociological

aspects of the sport and gender-specific issues<sup>7</sup>. When comparing sport climbing with other new action sports in the Olympic program, it is worth analyzing the comments on skateboarding<sup>8</sup>.

The International Federation of Sport Climbing (IFSC) is an umbrella organization that represents three different disciplines: Bouldering (solving shorter but complex climbing problems at a maximum height of five meters without ropes), Lead (climbing a longer and upwardly more difficult climbing route with a rope), and Speed<sup>9</sup> (sprint climbing with two climbers competing on a standardized route). While Bouldering and Lead are more technical, Speed climbing depends primarily on the athletes' quickness.

## The History of Sport Climbing

The motivations to ascend mountains were and still are diverse. The joy of nature and its recreational effects, the search for spirituality or for scientific facts were just as important as sporting challenges, which mountaineers have sought and mastered since the 19<sup>th</sup> century<sup>10</sup>. As time went by, there was an ever-growing interest in performance, comparison, and competition. In this respect, mountaineers in the 20<sup>th</sup> century were attracted by higher summits and more spectacular ascents. Being the first (or even the fastest) to master a challenge, for example a certain climbing route, is still an important aim.

For climbing, German Wilhelm Welzenbach introduced grades of difficulty in 1925<sup>11</sup>, following the ideas of climbing guides from Great Britain and Austria. Welzenbach's Scale included VI grades and was supposed to be limited by the «*humanly possible*». The World Mountaineering Federation (Union Internationale des Associations d'Alpinisme, UIAA) adopted and adapted the scale 50 years later. Other scales also emerged. The French bouldering area of Fontainebleau developed its own classification, as did East Germany and the Soviet Union. In the globalized present, there are several comparative scales, although

the natural climbing object has never become completely standardizable. In 1925, the «*humanly possible*» was grade VI. Therefore, the introduction of grade VII in 1977 was highly controversial<sup>12</sup>. Today such discussions are obsolete, since new peak performances have extended the scale up to grade XII. Unlike other sports, where a stopwatch measures or a jury judges a record, the assessment of the difficulty of natural and often remote climbing routes is up to the first climber. Today, people who perform at this level are usually professionals who make a living from marketing their accomplishments. Amateur athletes can hardly ever compete at the global top level.

While climbing developed as a lifestyle and subculture in the Western world, the situation was different in the Soviet Union and its satellite states in eastern Europe, where all sports were classified, which meant that athletes of all levels belonged to groups according to their performance. They held competitions and had to achieve standard requirements. Regular, often scientifically based and centrally organized training accompanied this process. As Sas-Nowosielski<sup>13</sup> pointed out, the Russian Ivan Josifovich Antonovich (1909-1994) developed the first climbing competitions as early as the 1940s, which from the 1970s included international guests, also from the Western world. In East Germany, climbing competitions for children and young people in particular on natural rocks have existed on a national scale since the 1960s<sup>14</sup>.

In Europe and the USA in particular, standardized competitions became established from the mid-1980s onwards, alongside the struggle for routes of ever higher grades, with the first international championship taking place in Bardonecchia, Italy, in 1985. For a long time, the climbing community had been hesitant about this idea: Standards and rules were too much at odds with the free spirit associated with climbing. The large Alpine clubs were also hesitant to join in with this development. However, they realized that they might lose contact with an



important area of mountain performance sports and did not want to leave the field to other sports providers<sup>15</sup>. This resulted in a heterogeneous situation, illustrated by the following examples<sup>16</sup>:

*Germany:* Deutscher Alpenverein (DAV) represents the national team of sport climbers and, being a member of the IFSC, acts as a national association. Nevertheless, DAV is less than a sports association and is certainly not a climbing association. It sees itself as a mountain sports and nature conservation association, with responsibility not only for mountain sports, but also with cultural, social, and ecological tasks<sup>17</sup>.

*Austria:* Not associated with Österreichischer Alpenverein (ÖAV), Kletterverband Österreich (Climbing Federation Austria, KVÖ)<sup>18</sup> has organized Austrian climbing sports since 2005. KVÖ is a member of the IFSC and represents the national team. It also considers itself responsible for climbing development in mass and school sports.

*Switzerland:* The traditional alpine club, Swiss Alpine Club (SAC)<sup>19</sup>, represents the national team and is a member of the IFSC. The Swiss Sport Climbing Federation (SSKV)<sup>20</sup>, founded in 2017, saw itself as a competitor to this approach and intended to appear as the sole umbrella organization. However, the SAC organized the Olympic appearance.

Initially, Union Internationale des Associations d'Alpinisme (UIAA) represented sport climbing on an international level. The first competitions were held on uniform routes on rock and later in climbing halls or on artificial walls outdoors. With these competitions, the sport moved more into the light of media and public attention and therefore became more attractive for sponsors. As early as 1986, 10 000 spectators and seven TV stations followed the international competitions in Arco, Italy<sup>21</sup>. In the past, as well as the present, the climbing scene has rarely seen competitions as a central part of their sport: Batuev and Robinson have summarized what its core focus is about:

*«...the four common values that are considered historically important for those who consider themselves climbers: passion for adventure, travel, and challenge; desire to be close to nature (life outdoors); camaraderie of fellow climbers; being an anti-establishment community to a certain degree.»<sup>22</sup>*

However, international visibility, lucrative sponsorship deals, and social media images are (primarily) offered by competitive sports. If nothing else, the commercialization of great successes may have convinced some of the climbers who were hesitant in the beginning. Many of them have had dual careers. Until today, more than thirty years after the first competitions, many of the world's top athletes, such as Adam Ondra from Czech Republic, Alexander Megos from Germany, and Janja Garnbret from Slovenia continue to deliver spectacular performances both in competition and when climbing the most difficult routes individually outdoors.

By the end of the 1980s, federations agreed to hold international competitions only on artificial climbing walls. Although more authentic rock would have been the means of choice in the early years, natural routes caused some problems<sup>23</sup>: Athletes were not supposed to know the routes beforehand, but the routes had to reach a certain level of difficulty. Furthermore, temperature, rainfall, and sunlight have a direct influence on climbers' grip, so the challenges the athletes faced in the course of one day in the same competition could vary significantly. Artificial climbing walls allow standardized conditions and thus fairer competition.

This decision paved the way for the first World Championship to be held in 1991 in Frankfurt am Main, Germany. Until 1998, the only disciplines admitted were Lead and Speed. Bouldering was added in 1999. In the following years, the number of national and international tournaments increased. With the decision of the UIAA to support the foundation of an international sport climbing federation, the competition scene received further impetus. From 2007, the

IFSC guided the fortunes of sport climbing and made its Olympic premiere in Tokyo possible. Nevertheless, besides the promotion of sport climbing, this federation emphasizes its support of social values and ethical principles. Since 2010, it has also opened to para-climbers and in the same year hosted their first World Championship<sup>24</sup>.

With the transition of climbing from the International Mountaineering Federation (UIAA) to the specialized IFSC, self-perception changed. Administration was now in the hands of the athletes themselves, former and active professionals, and other climbers. According to Batuev and Robinson, this is a typical phenomenon of young *lifestyle sports*<sup>25</sup>.

Despite its rapid growth worldwide, the world map of sport climbing still has blank areas. 44.5 million people practice indoor and outdoor climbing<sup>26</sup>. By the end of 2020, 93 national federations were members of the IFSC. In Africa in particular, where there are eight federations, but also in Southeast Asia and Central America, climbing is not very widespread<sup>27</sup>. Countries with a low gross national product, where large parts of the population live below the poverty line, have not been able to gain access so far. This is due to, among other things, the high cost of sports infrastructure and equipment, the lack of interest in sports in populations that work in the primary and secondary sectors, and the low chance of social advancement through sport climbing.

### **Sport Climbing at the Olympic Games**

When the founder of the modern Olympic Games, Pierre de Coubertin, planned the first program in 1884, among other sports, *Alpinisme*<sup>28</sup> was on his list. Coubertin not only saw the Olympic Games as a sports competition but also as a cultural event. Thus, until 1948, artistic competitions were part of the Games. The same idea led to *Alpinism* on the Olympic stage. Mountaineering at that time was located somewhere between competition (in the struggle for first ascents), science, and art. However,

there had never been an actual tournament at the Games and climbing had never had the status of a sport on the Olympic program. In 1928, 1932, and 1936 prizes were awarded to successful mountaineers<sup>29</sup>. Spectators at the Olympic Games saw climbing in as early as 1896. Film material shows several athletes, male and female, climbing on long ropes stretched out at various angles. However, this only happened as part of the supporting program<sup>30</sup> and has little in common with today's sport climbing.

Climbing itself did not make it into the Olympic spotlight until almost one hundred years later: In 1992, the IOC considered including new sports on the Winter Olympic program. Unlike curling, climbing did not make it past the demonstration stage at that time. In an unsuitable sports venue, competitions (in Lead Climbing) were poorly organized and exceeded any time frame, since no time limit was set for single attempts<sup>31</sup>. Even for Susi Good from Switzerland and German Stefan Glowacz, who both won in their disciplines, this performance only comprises a footnote in their sports biographies<sup>32</sup>.

With the foundation of the International Federation IFSC in 2007, increasing professionalization, and a standardized competition calendar, the IOC started to consider sport climbing. In 2010, only three years after its foundation, the IOC recognized the IFSC and cleared the way for the future inclusion of climbing on the Olympic program<sup>33</sup>.

Due to extensive criticism of the organization, in 2014 the IOC drew up the *Olympic Agenda 2020*, which focused on three objectives: «*Credibility, Sustainability and Youth*». The IOC joined the process of reshaping the Olympic Movement. On one hand, the program aimed to stop the ongoing, excessive growth and to limit the numbers of athletes, personnel, and events<sup>34</sup>. On the other hand, it wanted to inspire younger generations and integrate their sports<sup>35</sup>. While the latter was a good fit for climbing, the desire to reduce the number of athletes led to the requirement that,

if admitted to the Olympic program, only one set of medals would be available for sport climbing. At first, the IFSC wanted to admit only Lead, but then changed its mind and presented the idea of a combined competition<sup>36</sup>. *Olympic Combined* was the name of the compromise, which included the sub-disciplines of Bouldering, Lead, and Speed. International tournaments changed their regulations in accordance with the new modus. When analyzing these processes, Batuev and Robinson saw a decisive influence of the IOC on the sport itself, the IFSC, and its athletes. In their opinion, it led climbing representatives to break with the traditions of their sport<sup>37</sup>.

In 2014, the Program Commission of the IOC added sport climbing to the short list of potential new sports and allowed a presentation at the Youth Olympic Games in Nanjing, China. The performance was quite different from the one in 1992. Spectacular and efficiently organized competitions with impressive images were convincing for the media and spectators alike. Shortly before the decision, the Commission summarized the benefits in its report:

*«What value does this sport provide to the Olympic Games?*

*Games-time:*

*Sport climbing would bring something totally new, as it is not similar to or a variant of any existing sports on the Olympic programme. It would be the only sport where vertical ascent is the goal.*

*Legacy:*

*It proposes a fresh, dynamic lifestyle with strong sport values. It also inspires sustainability through its affordable and environmentally friendly consideration.*

*Youth:*

*Sport climbing is a popular sport, with a strong and special appeal to younger generations. Climbing is a natural instinct, which is why it resonates with young people and will engage them further.»<sup>38</sup>*

At the 126<sup>th</sup> IOC Session in Rio de Janeiro in 2016, the IOC accepted the proposal and confirmed the temporary admission of a combined climbing competition. Because of the vastly

different disciplines during the next few years, specialized performers turned into all-rounders. In many countries, the sport received enormous support from now on – either publicly or privately funded – and national federations invested in the development of national teams.

Before the Olympic premiere in 2020, at its 134<sup>th</sup> session (2019), the IOC Executive Board accepted sport climbing once more for the Olympic Games in Paris in 2024. Again, the admission was temporary. The competition mode was modified to better fit the nature of the sport. Two sets of medals were planned: one for the combination of Bouldering and Lead, and a separate rating for Speed Climbing<sup>39</sup>.

The first official Olympic start was late due to the Coronavirus pandemic. Just like all other Olympic sports, Covid-19 brought disarray to climbing too. In spring 2020, right in the middle of the preparations for the Olympic Games, and even before the qualifications for the tournament had closed, everything came to a halt, and the Olympics were postponed for one year. When the Tokyo competitions finally began, no spectators were allowed – even many of the TV commentators were not on site but working from their home countries with special monitors. However, television and streaming were greatly appreciated: As many as two million people watched the competitions in Germany alone<sup>40</sup>.

The German climbing magazine *Klettern*<sup>41</sup> gave a positive verdict, although not unreservedly. The combination of the disciplines and their ratings, as well as the fact that the Speed competitions in the finals were held in knockout mode regardless of the times measured, led to surprise rankings, at least among the male climbers. The athletes and commentators also criticized the route setting of the three boulders in the final, as they were hardly able to separate the field of participants: all the men managed boulder 1, while nobody could manage boulder 3. Therefore, the rankings were determined by a single boulder challenge. There was a lot of praise for the lead routes, which were

able to separate the starting field much better. The participants appreciated the Olympic experience<sup>42</sup>, even if some of them were not satisfied with their personal performances. For the next Games, they look forward to competitions in Speed and Lead/Bouldering along with cheers from their spectators.

### **Sport Climbing as a modern Sport**

Today's sports science cannot speak of a modern sport without referring to Allen Guttmann's definition, which lists seven criteria of modern sport:

«*Secularism,*  
*equality of opportunity to compete and in the conditions of competition,*  
*specialization of roles,*  
*rationalization,*  
*bureaucratic organization,*  
*quantification,*  
*the quest for records.*»<sup>43</sup>

Even young learners studying sports science are familiar with these criteria, which are used to distinguish today's sports from earlier eras. Although Guttmann developed them as early as 1978 (and reiterated them in 2004 in an afterword to his book «From ritual to record») they are still applied today. In 2014, the French anthropologist Darbon reduced them to five characteristics<sup>44</sup>: (1) *Precise and universally applicable rules* (Guttmann's rationalization), (2) *the institutionalization of the monitoring of rules* (bureaucratic organization) and (3) *the equality of competition* (equality of opportunity...). He then added the (4) *spatial* and (5) *temporal* components. These characteristics, in his view, were mutually dependent. Interestingly, he did not include unorganized individual sports<sup>45</sup>. Many other efforts to evaluate sport and modernity exist<sup>46</sup>. Recently, Batuev and Robinson added the aspects of commercialization and professionalization<sup>47</sup>.

At first sight, this outlined framework can be applied to sport climbing. In particular, the criteria of secularism, specialization, rational-

ization/applicable rules, striving for records, and quantification were presented earlier (see also Table 1). The use of space, which is always dependent on climbing facilities or appropriate natural conditions, and time, especially in competition, goes without saying.

The administration of new sports and their inclusion in international competitions raises an intriguing issue. In the past, *trend sports* were often assigned to traditional federations, for example, BMX to the Union Cycliste Internationale (UCI) or Parkour (non-Olympic) to the International Gymnastics Federation (FIG). Athletes view this critically and feel poorly represented by the traditional federations<sup>48</sup>. The Mountaineering Federation UIAA represented climbing until 2007, but has never been active in competitive sports, which facilitated the formation of the IFSC. Thorpe and Wheaton worked out that having their own sports-related representation clearly promotes the visibility and perception of athletes' interests.

The concept of *equality of opportunity to compete and in the conditions of competition*, which was introduced by Guttmann and reduced to *equality of competition* by Darbon, also deserves closer examination. Equality of opportunity in climbing is desirable but has not yet been achieved. A person's origin still determines their access to sports opportunities – and at the next step – to competition as well. The world map of climbing still has blank areas, especially in the poorest countries of the world. But, even if the sport's infrastructure is available, climbing is often only accessible for those who have the equipment and the financial means to travel and to gain admission to climbing facilities<sup>49</sup>. So far, there are few projects that aim to broaden social accessibility or to enable participation through membership, for example, of sports club. The situation is extremely diverse around the world.

People with disabilities also face limitations. The IFSC is eager to promote and develop a competition calendar for para-climbing and to increase its visibility in the media. Climbing



will be part of the Paralympic Games in 2028 in Los Angeles<sup>50</sup>. It is the task of national federations to promote para-climbing. Most countries lack the appropriate conditions for para-climbing as a popular sport or for beginners. Only a few climbing gyms offer support for athletes with disabilities. There is still a lot of work needed here, especially at the grassroots level.

The situation regarding equal opportunities for women is better. The (in)accessibility of sports is rarely still a gender issue. It is of importance only in those societies that restrict women's access to sports and, in general, other social activities. Women are represented well in climbing sports and female professionals are courted by sponsors and the media just as much as their male counterparts. Kirchner's studies, which assume an emancipated femininity<sup>51</sup> in

*Professionalization and commercialization determine many sports today. International success often goes hand in hand with performing sports as a profession, while leaving enough time for training and competition.*

the field of sport climbing, still find differences and entrenchment in traditional role models, especially in the recreational sector. However, she hardly ever identifies any gender attributions, at least at the professional level.

*Professionalization and commercialization determine many sports today. International success often goes hand in hand with performing sports as a profession, while leaving enough time for training and competition. Athletes who are not supported by a state program often live off sponsorships. According to public opinion, this*

kind of commercialization is controversial, even though it makes many competitive sports careers possible. Not only are outdoor and climbing outfitters among the sponsors, but also businesses that want to be associated with an active and modern lifestyle<sup>52</sup>. At the Olympic Games, however, sponsorship is forbidden by the Olympic Charter (Rule 50). A detailed brochure, which was edited together with the international federations<sup>53</sup>, defines, for instance, the maximum sizes of brand logos allowed on athletes' clothing and equipment. Therefore, sponsors can only hope to benefit indirectly from increased levels of awareness of their sponsored athletes.

## **Conclusion**

Climbing can unquestionably be considered a modern sport in many ways. Its late arrival in the sports community allowed the development of contemporary standards and criteria without having to break with old traditions. Sport climbing reached milestones at the 2020 and 2024 Olympic Games. Considering the popularity of these competitions, the huge public interest, especially among young people, and the values associated with climbing, it is highly likely that the IOC will continue to include climbing on the Olympic Program.

When it comes to Guttmann's or Darbon's criteria of modern sports, most of them, except for *equal opportunities* and in particular *accessibility*, can be found in climbing.

This paper has proven the modernity of sport climbing. However, there are still a lot of gaps in the scientific reflection of this sport, especially regarding its impact on sports development and the associated social effects worldwide. Until the beginning of the Olympic Games in Paris in 2024, and possibly after that, there remains a lot of potential for research. The same is true for the identification of factors that enable sport climbing and its governing body to facilitate people of any origin to practice it.

Characteristics of modern sport	Application to sport climbing
Secularism	True
Equality of (opportunity to compete and in the) conditions of competition	Partly true. The equality of competition is mostly true for sport climbing. However, many people worldwide do not have access to the sport and thus the chance to practice it successfully. In particular, this affects people from poor countries or poor financial backgrounds, people with disabilities (from all countries), and women (in some countries).
Specialization (of roles)	True for the disciplines of Bouldering, Lead, and Speed. Although there was a combined competition at the 2020 Olympics, specialization characterizes both sport and athletes. Specialization also exists in the governing body. Many different commissions exist.
Rationalization	Competition rules are transparent and comprehensible. However, at the Olympic Games (Tokyo 2020), subtleties in the regulations led to a perception of unfairness among some athletes.
Bureaucratic organization	True. With the foundation of the IFSC, sport climbing has its own specific organization, whose officials come from the climbing scene. According to Holly and Thorpe, this is typical of sports that, like climbing, are associated with an «anti-establishment-heritage» <sup>54</sup> . With the different member national federations, the organization is still heterogeneous, although a governing body always exists.
Quantification	True. Extensive performance data from national and international competitions are available, for example, via the websites of the different federations.
Quest for records	True. Although measurable records are only being registered in Speed Climbing. In the other disciplines, the only means of achieving quantifiable records is to count successful rankings.
Use and interdependence of space and time – organized sport opportunities	Partially true. Space: sport climbing is connected to a specific infrastructure (for example, artificial walls). However, not everyone practicing this sport (often in private climbing gyms) is institutionally bound, especially in recreational and popular sports.
Commercialism and professionalism	Sport infrastructure (for example, climbing gyms) is often privately owned and accessibility is linked to financial resources. Many professional athletes get funding from private sponsors or national sports funds. Prize money is sometimes available. Top athletes do not usually pursue any other profession besides climbing, although some of them study.

**Table 1** Sport climbing as a modern sport in the application of Guttman's, Darbon's, and Batuev/Robinson's criteria<sup>55</sup>.

**Biography:** Dr. Juliane Lanz is the Head of University Sports at the University of Rostock, Germany. Her main research subjects are the fields of sports history and sports pedagogy with a focus on the GDR and Olympic history. She has studied in Rostock and Kearney, Nebraska.

**Keywords:** Sport Climbing, Bouldering, Olympic Games, Allen Guttmann, International Federation of Sport Climbing (IFSC).

**Résumé:** C'est aux Jeux Olympiques de Tokyo de 2021 que l'escalade sportive a été admise pour la première fois dans ses trois modalités disciplinaires que sont l'escalade de bloc, l'escalade de difficulté et l'escalade de vitesse. Ce développement avait commencé dans les faits 100 plus tôt avec la définition d'une échelle définissant les degrés de difficulté. D'un point de vue institutionnel, le gouvernement de l'escalade est passé d'une tutelle exercée par l'UIAA (Union internationale des Associations d'Alpinisme) à une tutelle exercée par l'ISFC (Fédération internationale d'escalade). Dès lors, l'escalade sportive peut être considérée comme un sport en même temps que comme une activité relevant d'un style de vie moderne, dans les termes proposés par les travaux d'Allen Guttmann.

**Mots-clés:** Escalade sportive, Bloc, Jeux olympiques, Allen Guttmann, Fédération internationale d'escalade sportive (IFSC).

## Notes

- <sup>1</sup> THORPE Holly, WHEATON Belinda, «The Olympic Games, Agenda 2020 and action sports: the promise, politics and performance of organisational change», *International Journal of Sport Policy and Politics* 11 (3), 2019, p. 466, [https://doi.org/10.1080/19406940.2019.1569548].
- <sup>2</sup> THORPE Holly, WHEATON Belinda, «The Olympic Games...», pp. 465-483.
- <sup>3</sup> SAS-NOWOSIELSKI Krzysztof, «Via Olympica: A Comprehensive View on the Origin and Development of Climbing Competitions», *The International Journal of the History of Sport* 38 (6), 2021, pp. 647–665, [https://doi.org/10.1080/09523367.2021.1957842].
- <sup>4</sup> BATUEV Mikhail, ROBINSON Leigh, «Organizational evolution and the Olympic Games: the case of sport climbing», *Sport in Society* 22 (10), 2019, pp. 1674–1690, [https://doi: 10.1080/17430437.2018.1440998].
- <sup>5</sup> For example: GRUPP Peter, *Faszination Berg. Die Geschichte des Alpinismus*, Köln, Böhlau, 2008.
- <sup>6</sup> For example, see: SCHÖFFL Volker, SCHÖFFL Isabell, HOCHHOLZER Thomas, LUTTER Christoph, *Klettermedizin*, Berlin, Heidelberg, Springer, 2020.
- <sup>7</sup> KIRCHNER Babette, *Bewegungskompetenz. Sportklettern - Zwischen (geschlechtlichem) Können, Wollen und Dürfen*, Wiesbaden, Springer, 2017.
- <sup>8</sup> SCHWIER Jürgen, KILBERTH Veith (eds.), *Skateboarding zwischen Subkultur und Olympia. Eine jugendliche Bewegungskultur im Spannungsfeld von Kommerzialisierung und Versportlichung*, Oldenburg, transcript, 2018.
- <sup>9</sup> The wording Speed Climbing is also used for mountaineers, who reach natural summits in a minimum of time. See: ROSSEL Johann, CLASTRES Patrick, «Le speed-climbing dans les médias suisses (2007-2017): Un moment paroxystique dans la longue histoire d'alpinisme», in: CLASTRES Patrick, DEBONS Delphine, PITTELOUD Jean-François, QUIN Grégory (eds.), *Gravir les Alpes du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Rennes; Lausanne, Presses Universitaires, 2020, pp. 69–79.
- <sup>10</sup> GRUPP Peter, *Faszination Berg...*, p 133.
- <sup>11</sup> ZIAK Karl, *Der Mensch und die Berge. Eine Weltgeschichte d. Alpinismus*, Berlin; Darmstadt; Wien, Dt. Buch-Gemeinschaft, 1965, p. 268.
- <sup>12</sup> ROEPER Malte, *Eine kleine Geschichte des Bergsteigens. Von der Erstbesteigung des Mont Blanc zum Free Solo am El Capitan*, München, Riva Verlag, 2021, pp. 107-109.
- <sup>13</sup> SAS-NOWOSIELSKI Krzysztof, «Via Olympica...», p. 648.
- <sup>14</sup> LANZ Juliane, «Die Heimat hat sich schöngemacht. Bergsport für Kinder und Jugendliche in der DDR», in: KAISER Frederike, KRÜGER Michael (eds.) *Gipfelglück – Kunst und Natur im Museum*, München, Kaiser and Krüger, 2022, pp. 63-79.
- <sup>15</sup> ALBERT Alexandra, «Was sollen wir mit diesen Affen? Der Durchbruch des Kletterns als Sportart im deutschen Alpenverein», in: Deutscher Alpenverein (ed.), *Die Berge und wir*, München, Prestel, 2019, p. 245.
- <sup>16</sup> IFSC, official site, *Member Federations*, available at [https://www.ifsc-climbing.org], last consulted October 18<sup>th</sup>, 2021.
- <sup>17</sup> DAV, official site, available at [https://www.alpenverein.de], last consulted October 12<sup>th</sup>, 2021.
- <sup>18</sup> KVÖ, official site, *Geschichte des KVÖ*, available at [https://www.austriaclimbing.com/], last consulted October 18<sup>th</sup>, 2021.
- <sup>19</sup> SAC, official site, available at [https://www.sac-cas.ch], last consulted October 18<sup>th</sup>, 2021.
- <sup>20</sup> SSKV, official site, available at [https://sportkletterverband.ch], last consulted October 18<sup>th</sup>, 2021.
- <sup>21</sup> IFSC (accessed via web archive), official site, available at [https://web.archive.org/web/20160823062749/https://www.ifsc-climbing.org/index.php/about-ifsc/what-is-the-ifsc/history], last consulted October 12<sup>th</sup>, 2021.
- <sup>22</sup> BATUEV Mikhail, ROBINSON Leigh, «Organizational evolution...», p. 1679.
- <sup>23</sup> SAS-NOWOSIELSKI Krzysztof, «Via Olympica...», p. 656.
- <sup>24</sup> IFSC, official site, *Paraclimbing Development*, available at [https://www.ifsc-climbing.org/index.php/paraclimbing], last consulted October 22<sup>nd</sup>, 2021.
- <sup>25</sup> BATUEV Mikhail, ROBINSON Leigh, «Organizational evolution...» p. 1682.
- <sup>26</sup> IFSC, *Annual Report 2019*, p. 43, available at [https://cdn.ifsc-climbing.org/images/ifsc/Footer/Annual\_Reports/ifsc-annual-report-2019-final-website.pdf], last consulted October 12<sup>th</sup>, 2021.
- <sup>27</sup> IFSC, *Annual Report 2020*, p. 64, available at [https://www.ifsc-climbing.org/index.php/2-uncategorised/282-annual-reports], last consulted October 13<sup>th</sup>, 2021.
- <sup>28</sup> COUBERTIN Pierre de, *Handwritten Notes from the first IOC Session, 1894*. Archive: Olympique Study Center, Lausanne.
- <sup>29</sup> SAS-NOWOSIELSKI Krzysztof, «Via Olympica...», p. 659.
- <sup>30</sup> INTERNATIONAL OLYMPIC COMMITTEE, official site, available at [https://olympics.com/en/video/forgotten-olympic-sport-rope-climbing], last consulted on September 30<sup>th</sup>, 2021.
- <sup>31</sup> SAS-NOWOSIELSKI Krzysztof, «Via Olympica...», p. 659.
- <sup>32</sup> ACKERMANN Marco, «Nur keine blutigen Finger – Klettern ist erstmals olympisch, mit dabei die Schweizerin Petra Klingler», *Neue Zürcher Zeitung*, August 3rd, 2021, available at [https://www.nzz.ch/sport/olympia-2021-petra-klingler-und-die-premiere-im-klettern-id.1638511], last consulted September 15<sup>th</sup>, 2021.



- <sup>33</sup> IFSC, *Annual Report 2019*, p. 9.
- <sup>34</sup> IOC, *Agenda 2020*, available at [<https://olympics.com/ioc/olympic-agenda-2020>], last consulted October 17<sup>th</sup>, 2021.
- <sup>35</sup> IOC, Olympic Programme Commission, *Olympic Games Tokyo 2020 proposal on new sports*, 2016, p. 36, available at [<https://stillmed.olympic.org/media/Document%20Library/OlympicOrg/IOC/Who-We-Are/Commissions/Olympic-Programme/Tokyo-2020-Olympic-Programme-Commission-report.pdf>], last consulted October 19<sup>th</sup>, 2021.
- <sup>36</sup> BATUEV Mikhail, ROBINSON Leigh, «Organizational evolution...», p. 1684.
- <sup>37</sup> BATUEV Mikhail, ROBINSON Leigh, «Organizational evolution...», p. 1685.
- <sup>38</sup> IOC, Olympic Programme Commission, *Olympic Games...*, p. 36.
- <sup>39</sup> IFSC, *Annual Report 2019*, p. 46.
- <sup>40</sup> DWDL, Official site of the online magazine of the German media landscape, available at [[https://www.dwdl.de/zahlenzentrale/83920/olympiauebertragungen\\_inzwischen\\_auch\\_nachts\\_erfolgreich/](https://www.dwdl.de/zahlenzentrale/83920/olympiauebertragungen_inzwischen_auch_nachts_erfolgreich/)], last consulted October 14<sup>th</sup>, 2021.
- <sup>41</sup> BURMESTER Sarah, «Höher, schneller, stärker», *Klettern und Bouldern* 7, 2021, pp. 6-13.
- <sup>42</sup> For example, see: Climber Alexander Megos in an interview with *Burmester Sarah*, «Höher...», p. 10.
- <sup>43</sup> GUTTMANN Allen, «From ritual...», p. 16.
- <sup>44</sup> DARBON Sebastian, *Les fondements du système sportif: Essai d'anthropologie historique*, Paris, L'Harmattan, 2014, in accordance with: HOLT Richard, «Allen Guttmann's Alter Ego: Sébastien Darbon and the Definition of 'Sport'», *Journal of Sport History* 44 (1), 2017, p. 60.
- <sup>45</sup> HOLT Richard, «Allen Guttmann's ...», p. 62.
- <sup>46</sup> A comprehensive analysis of the concept of modern sport can be found here: SEVEN Anselm, *Zwischen Funktion und Leistung - zur systemtheoretischen Kritik des Sportbegriffs*, Göttingen, Justus-von-Liebig Universität Göttingen, 2006, available at [<https://d-nb.info/986869791/34>], last consulted September 6<sup>th</sup>, 2021.
- <sup>47</sup> BATUEV Mikhail, ROBINSON Leigh, «Organizational evolution...», p. 1674.
- <sup>48</sup> THORPE Holly, WHEATON Belinda, «The Olympic Games...», p. 481.
- <sup>49</sup> LANZ Juliane, «Bouldern hat Potential», in: *Forum Kinder- und Jugendsport* 2, 2021, pp. 158-163, [<https://doi.org/10.1007/s43594-021-00049-2>].
- <sup>50</sup> IFSC, *Annual report 2019*, p. 40.
- <sup>51</sup> KIRCHNER Babette, *Bewegungskompetenz. Sportklettern - Zwischen (geschlechtlichem) Können, Wollen und Dürfen*, Wiesbaden, Springer Fachmedien Wiesbaden, 2017, p. 18 & p. 286.
- <sup>52</sup> This can be food, technical devices, or cars. Compare, for example, the Instagram presence of the Swiss climber Petra Klingler.
- <sup>53</sup> IFSC, *Guidelines Regarding authorized Identifications Games of the XXXII Olympiad Tokyo 2020*, available at [[https://cdn.ifsc-climbing.org/images/Olympic\\_Games/IOC-R50-Tokyo-EN-Sport-IFSC.pdf](https://cdn.ifsc-climbing.org/images/Olympic_Games/IOC-R50-Tokyo-EN-Sport-IFSC.pdf)], last consulted October 19<sup>th</sup>, 2021.
- <sup>54</sup> THORPE Holly, WHEATON Belinda, «The Olympic Games...», p. 469.
- <sup>55</sup> GUTTMANN Allen, «From ritual...», p. 16; HOLT Richard, «Allen Guttmann's ...», p. 62.; BATUEV Mikhail, ROBINSON Leigh, «Organizational evolution...», p. 1674.



# MODERNITIES, SUBALTERNITY, AND ORALITY IN ECUADORIAN MOUNTAINEERING HISTORY (CA. 1900-1960)

JEROEN DERKINDEREN  
LOMBEIDA  
Universidad Andina  
Simon Bolivar

**Abstract:** Mountaineering has been studied as an activity that was a part of waves of different modernities. In the Ecuadorian Andes this activity was named *andinismo* by Ecuadorean pioneer Nicolás Martínez in 1904. So, how Andean was *andinismo*? This sport was characterised by changing values and practices, gradually becoming a leisure activity for a literate social class. In the Andes the practice initially had an important oral component. Attempting to understand what stories were told can initiate discussions on the representation of the subaltern, subjectivity of experiences, and personal and collective memory. The orality found in the history of Ecuadorian *andinismo* had many forms, and I propose my interpretation of listening to two particular stories from the first half of the 20<sup>th</sup> century. Two different accounts reflect the changing relationships with oral testimonies, indigenous subjects, and ways of legitimisation.

**R**egionally and historically, there have been many terms for mountaineering; a mountaineer could be called an *alpiniste*, *bergsteiger*, or *taternik*. Recently, French historian Patrick Clastres proposed looking into the emergence of neologisms such as *andinisme*<sup>1</sup>. In recent decades, Andean mountaineering has been studied throughout this mountain range, and much can be learnt from studying *andinismo*. It offers a wide range of approaches, from environmental to social and connected histories<sup>2</sup>. To open this discussion, I will briefly look at the introduction of the word *andinismo* by Nicolás G. Martínez (1874-1933), Ecuadorean scientist and mountaineering pioneer. This baptismal or foundational gesture leads to the question of what made

*andinismo* Andean<sup>3</sup>. Further, I will discuss two encounters between elite figures and indigenous, subaltern subjects, which are very symbolic in understanding how *andinistas* saw, treated, and positioned these subjects. These encounters lead to questions on how a modern activity such as *andinismo* was permeated with oral elements, and reproduced representations of subalternity. *Andinismo* literature and historiography constructed ways of legitimising this activity which were key throughout its history.

The two cases are both traversed by modernity in different ways, characterised by oral accounts. Both represented in some way subaltern figures, that is to say, figures mostly forgotten by mountaineering historiography. The

encounter in 1904 between Nicolás Martínez and Lorenzo Guagua, who was Antisana's *Urcu-Cama*, is important on many levels. The *Urcu-Cama* was a guardian or a protector of a space, in the case of Lorenzo Guagua he seemed to be also responsible for the cattle on the hacienda<sup>4</sup>. Guagua claimed to have a memory of scientists Alexander von Humboldt and Jiménez de la Espada, who visited the region in 1802 and 1865, respectively. Nicolás Martínez quoted him literally in parts and estimated his age to be around 135 years. This case leads to questions on recollection, memory, orality, and subalternity. By 1951, José Sandoval, one of the founders of Quito's oldest mountaineering clubs, published a book, *En Pos de Nuevos Horizontes*<sup>5</sup>. This text is unique as it was one of the few publications on Ecuadorean mountaineering between 1930 and 1960, and it is also imbued with oral elements and encounters with subaltern figures. His encounter with Miguel Quishpe, an indigenous mule driver, is very different from the first one. Quishpe claimed to have scaled Mount Cotopaxi (5,897 m). Somewhat laconically, Sandoval did not hesitate to put this down as a mere rumour. The questions here become more about legitimation and subalternity. Both Martínez and Sandoval operated under a hacienda logic, where porters, mule drivers, or guides could be hired in a hacienda. These relationships were characterised by an apparent master-servant relationship. Nicolás Martínez practised mountaineering as a positivist scientist; Sandoval's work is much more influenced by pervasive *mestizaje* narratives, which asserted the dominance of a particular socio-ethnic group, the *blanco-mestizo* elites<sup>6</sup>.

These two encounters illustrate how a new and modern practice, Ecuadorean *andinismo*, has since its foundation been permeated with interactions between indigenous subjects and *mestizo* elites and is characterised by an oral component. Here, I consider subalternity as elaborated by Antonio Gramsci and Gayatri Spivak<sup>7</sup>. The subaltern, as a historic concept, stands in contrast

to social class, as it also responds to concepts of ethnicity and gender. Subalternity refers in this sense to the oppressed and the voiceless, but also to a positionality – in relation to the state or hegemonic structures<sup>8</sup>. Although I am attempting to listen to two particular encounters, I do not pretend to «speak for or about» the subaltern. Subalternity is a diverse and ample concept, but in the first half of the 20<sup>th</sup> century as part of Ecuadorean Andean mountaineering history, subaltern groups and subjects were in most cases indigenous and Quichua-speaking. Although mule drivers, or *arrieros*, played a crucial role, their contribution to mountaineering history has been understated by subsequent historiographies. I find the orality in these testimonies important as it offers a distinct perspective in understanding these encounters, a subaltern agency, while challenging the places of enunciation of both authors, Martínez and Sandoval. This leads to the possibility of questioning these official accounts and helps us to understand what made *andinismo* Andean<sup>9</sup>.

*Andinismo* symbolised the appropriation of high mountainous spaces through a scientific or a leisure activity by a particular social and ethnic group that wrote extensively about its own exploits. These texts gradually became an ample body of historical and historiographical writings. Both authors were part of a literate and intellectual *criollo* elite or *blanco-mestizo* social ethnic group<sup>10</sup>. Within Ecuadorean historiography, Nicolás Martínez symbolised the national re-appropriation of a foreign-led activity. Sandoval's texts are key to understanding the further development of a local *andinismo* historiography, where certain elements were starting to fade: the role and importance of indigenous subjects within this activity, and indigenous ways of seeing, perceiving, and living in high mountainous spaces. From the 1960s, Ecuadorean *andinismo* historiography tended to reproduce the same list of foreign scientists, along with Nicolás Martínez, who explored the



Ecuadorean Andes. As sources on indigenous subjects in Ecuadorean Andean mountaineering in early 20<sup>th</sup>-century history are relatively scarce, contemporary historiography has rarely addressed this absence<sup>11</sup>. The mountaineers themselves, who tended to reproduce these chronologies of foreign and national scientists, wrote most of the accounts. Although this short essay does not try to fill this particular gap, it tries to understand the complexities within the construction of modern Ecuadorean *andinismo*. This particular issue, where an ethnic element is prevalent, has been studied in Himalayan mountaineering by Sherry B. Ortner, where she addressed the inequalities between Sherpa porters and western expeditions<sup>12</sup>.

Lastly, mountaineering has been studied as a distinctly modern activity, and this discussion has been very fruitful<sup>13</sup>. An important distinction needs to be made between modernization and modernity. By modernisation, I understand an accelerated series of conceptual and material changes, of which the arrival of new ideas and practices such as mountaineering was a part. Modernity is in this sense the result of multiple encounters and changing cultural forms were the ensuing consequences<sup>14</sup>. *Andinismo* is certainly a product of a 19<sup>th</sup>-century European modernity, but, again, how Andean was *andinismo*? Why did some of the elements that we can find in Martínez' texts become blurred or even erased by the middle of the 20<sup>th</sup> century? Why was orality so important for the construction of this activity? What place did these subaltern subjects have within this activity?

### 1. *Andinismo*, an Andean practice?

The relationships between the mountain range that is now known as the Andes and its inhabitants are ancient and complex<sup>15</sup>. Before the Spanish invasion, the Andes mountains were part of a spiritual world, places of devotion, or even part of a cosmovision<sup>16</sup>. Mountainous spaces were inhabited and had social, political,

and economic importance. During colonisation, the Andes around Quito were feared because of their unpredictable volcanic activity. *Hieleros*, icemen, climbed steep slopes to cut glacial ice to provide the major cities of the Sierra and coast with this important preservative, a practice that still exists today<sup>17</sup>. Throughout the country trade could be hazardous, as the journey from the coast to the Sierra was complicated and the many high mountain passes were difficulties in themselves for traders and mule drivers alike. During the 19<sup>th</sup> century, an incipient modern form of looking at these mountainous spaces initially had a scientific impetus and relied heavily on local knowledge and labour<sup>18</sup>. The many generations of indigenous porters are seldom mentioned, and if they are it is very often as a group, *peones*, referring to their position within the hacienda and late 19<sup>th</sup>-century Ecuador<sup>19</sup>.

Nineteenth-century mountaineering in the Ecuadorean Andes had been practised by foreign travellers and scientists such as Alexander von Humboldt, Jiménez de laEspada, and Edward Whymper<sup>20</sup>. This new activity relied on a series of conditions but moving through and up mountains required a specific vocabulary. Edward Whymper, for instance, refers to this activity as «*mountain-travel*», «*mountain-eering*», or even the «*art of mountaineering*». For steeper sections, he used the word «*climbing*»<sup>21</sup>. A few decades later, between 1904 and 1911, Nicolás G. Martínez, who was from a *criollo* family, used the term «*alpinismo*» several times in his texts to refer to this activity<sup>22</sup>. He most probably used this term because of his many encounters with foreign travellers and amateur climbers, such as Doctor Pierre Reimburg, member of the Club Alpin Français, or Paul Suzor, commercial attaché at the French embassy in Quito at the time<sup>23</sup>. A francophone influence seems thus to have been important. Nonetheless, Martínez introduced *andinismo* in a 1904 text about a climb up the Antisana volcano (5,758 m)<sup>24</sup>, where he invited young people to follow his footsteps in the sport of

*andinismo* because «it is the most brilliant of all [sports]; since it gives us the possibility to admire and study Nature, and at the same time it fortifies our organism».

He added that he hoped to see a community of «*sportmen*» in alpine matters<sup>25</sup>. In Martínez' time there was no mountaineering community, something that had changed by the middle of the 20<sup>th</sup> century. This gesture, of naming this activity, was preceded by an abyss, a void where, without a specific designation, *andinismo* could not exist. Naming this activity symbolised a poetic, and very symbolic, invention<sup>26</sup>. Although seldom mentioned in Andean mountaineering literature, this could be considered a foundational or a baptismal gesture<sup>27</sup>. Martínez opened up new forms of seeing, practising, and giving

This gesture, of naming this activity, was preceded by an abyss, a void where, without a specific designation, *andinismo* could not exist. Naming this activity symbolised a poetic, and very symbolic, invention.

meaning to the concept of *andinismo*. In short, he imagined ways of practising mountaineering in the Andes. Martínez elaborated in his texts on the construction of a modern Andean activity and a nascent Ecuadorean mountaineering historiography<sup>28</sup>.

Nicolás Martínez Holguín is still considered the national mountaineering pioneer – although he was not the first Ecuadorean to reach a snow-capped summit<sup>29</sup>. Martínez came from an aristocratic family from Ambato, in the highlands south of the capital city Quito, and grew up in La Liria, an important hacienda at the time. Many of Nicolás Martínez' brothers were also active in politics, science, literature, the arts, and practised some mountaineering<sup>30</sup>. In around 1900 Ambato was an industrial city, and the 4<sup>th</sup> most populous

in Ecuador. There was also an important indigenous population, especially in the countryside. The contrast between the wealthy literate elite, and the rural mostly illiterate indigenous population, characterised post-colonial and republican Ecuador. Martínez himself was a man of many trades: a scientist, a public servant, and at one point even a politician. He was concerned with meteorology, geography, botany, geology, and volcanology. He was a liberal thinker, a strong believer in progress and in the Ecuadorian Republic. His texts perhaps read more like travel diaries but were focused on scientific research as much as on mountaineering.

Whilst imagining *andinismo* as an intersection of science, sport, and health, he constructed a distinctly Andean type of modern mountaineering. Also, by envisioning a community, *andinismo* was part of a search for identity. Martínez thought of *andinismo* in an encompassing way; for instance, he suggested using the term *Andenstick*, as opposed to *Alpenstick (sic)*<sup>31</sup>, which was a piece of equipment used by mountaineers on glaciers and was a precursor of the contemporary T-shaped piolet or ice axe. The *Andenstick* was quickly replaced by the piolet, which became the symbol of this new activity<sup>32</sup>. By the 1930s, *andinismo* was in common use throughout the entire mountain range, it was symbolic of the place where it was practised and of the growing Andean mountaineering communities, who were in search of their own (national) identities<sup>33</sup>. *Andinismo* was shaped, imagined, and constructed through a word; it is important to note that it was also composed of territories, places and spaces, landscapes, legends, and people.

Nicolás Martínez did not climb Ecuador's major summits alone. He was accompanied by his brothers, female pioneers, friends, colleagues, students, mule drivers, and indigenous companions<sup>34</sup>. Martínez made a clear distinction between the *peones* (who were often anonymised) and his indigenous climbing partners. Most famously, during his climb up Chimborazo (ca. 6,265 m)

in 1911, the indigenous Miguel Tul had a leading role. Martínez described Tul as a very calm man, even under the most strenuous of circumstances, and with an enormous resistance to fatigue. Martínez observed that Tul was just as comfortable high up a mountain as in his own house<sup>35</sup>. Martínez scaled several peaks with him and recognised his part in their success on Chimborazo. Most revealing of Tul's agency is when he broke trail in deep snow and summited Chimborazo before Martínez, which made Tul the third Ecuadorean to reach the summit. Although briefly, their relationship of master and servant had changed. Through that performative act, Tul not only displayed his physical strength, he also briefly resisted serving his superior. Afterwards, their relationship was re-confirmed through several gestures, such as when Martínez asked Tul to leave «*one of the four pairs of trousers he was wearing*»<sup>36</sup> and when Tul warmed Martínez' feet during the climb. In later accounts from the 1950s, Tul was merely mentioned as Martínez' companion<sup>37</sup>. An *andinista* in those texts was never indigenous, and certainly not a mule driver or a *hielero*.

## 2. Encounters: orality and subalternity

### 2.1 Remembrance and the sciences

In Martínez' account on his climb up Antisana, he narrated his encounter with «*the famous Indian*» Lorenzo Guaigua, the «*traditional Urcu-Cama of Antisana*», as *Urcu-Cama* Guaigua was the protector or guardian of that mountain. His age at that point, in November 1904, was estimated to be 120 years, «*...unlike his advanced age, he is strong and traverses the highlands with the same agility and resistance as a youngster; he is small-bodied, broad-shouldered, fat and well muscled; he has a full dentition [...] his hair is mostly black and he wears a woollen hat like Santo Tomás Aquino.*»<sup>38</sup>

In a note, Martínez mentioned that 15 years after this climb he had heard that Guaigua was still alive, concluding that he must have been 135 years of age.

«*I do not believe this age is exaggerated, since Guaigua remembers the visit of Baron von Humboldt to the Hato of the Antizana, at the beginning of the 19<sup>th</sup> century, and [...], the visit of Marcos Jiménez de la Espada in 1860, but remembering this last visit he was already a mature and old man.*»<sup>39</sup>

Lorenzo Guaigua is not the only subaltern figure Martínez' relied on. The same expedition was carried out with many local guides. Calixto Ortiz, who remembered Edward Whymper, Abraham Mosquera «*semi-civilised and jovial*», «*and three Indians*»<sup>40</sup>, but Martínez paid special attention to Guaigua because of his memory of those scientists<sup>41</sup>.

More than a simple anecdote that could depict Martínez as a trusting mountaineer, it leads to questions on memory and remembrance. We can explore how Martínez perceived Guaigua, and how Martínez assessed Guaigua's testimony. This story illustrates Martínez' subjective appreciation of this particular oral avowal. But, first of all, why did Guaigua claim to have remembered Humboldt and Jiménez de la Espada? And why did Martínez value this testimony so highly? What does this encounter illustrate about the relationships between elite people and their subaltern subjects?

For now, we do not know much about Lorenzo Guaigua, apart from this short portrayal by Nicolás Martínez. From these descriptions, we can deduce that Guaigua was well respected, and that he could count on a certain status and authority as the protector of Antisana, even from an upper-class *criollo* male such as Nicolás Martínez. Through this position, Guaigua was able to produce legitimising discourses. At that time, it was possible for subaltern forms of knowledge to prevail and to rise to the surface through the validating discourses of Martínez. We can speculate about Guaigua's age, but I believe Guaigua constructed his recollections of the European voyageurs in different ways. A key element is Guaigua's role as *Urcu-Cama*; he could have been a central figure in

his community. His father and grandfather may have had the same position, and it might have been included in Humboldt's expedition, or have been heard of. Guaigua could have picked up these stories from his family and/or community. This oral testimony could illustrate how Guaigua assimilated parts of the stories told within his community as his own, while Guaigua embodied in that sense the histories of his ancestors. An alternative explanation could be that, as *Urcu-Cama*, Guaigua was also a protector of a certain place and space<sup>42</sup>, whereby he embodied this territory and its history. Therefore, something in the present may have triggered Guaigua to adopt a narrative that he had some memory of figures from the past such as Humboldt. One of the visitors, such as Martínez, might have asked him questions about his recollections of those European travellers. Accordingly, as an *Urcu-Cama*, Guaigua was an intermediary between the past and present of that mountain, forming through his narratives and memories a space where the past and present were one.

As a man of science, Nicolás Martínez was a convinced positivist and very rigorous in his reporting and measurements. Mountains could be drawn on maps, heights could be measured, photographic evidence was key to documenting new findings, and geological layers could be studied with precision. This attitude might help to understand a part of why he seemed to believe Guaigua's age and the ensuing implications with such ease. Guaigua's account was for Martínez as precise as a thermometer measurement. In that sense, it responded to a 19<sup>th</sup>-century type of reporting, accounts needed to be as accurate as possible<sup>43</sup>. Also, the sense of the possibility of connectedness, or Martínez' wish for it, with this glorious scientific past seems to have fascinated him. Guaigua even claimed they had followed the exact same route as Jiménez de la Espada and Whymper, thus putting himself in a legitimising position. Martínez connected as a scientist

with this space, but he also found a way through Guaigua's memory. Through this embodied experience, by following Jiménez de la Espada and Whymper' exact tracks, he connected with the past. In this particular case, the history of a scientific past and historical space was represented in the route that Guaigua chose and became intertwined with his testimony and Martínez' appreciation of it.

Martínez mainly focused on his own experiences of his expeditions, but this leads to a new problem: how was Guaigua's oral testimony translated into Martínez' report in written language? Throughout the text, there seems to be a tension where Martínez was confronted with these testimonies, whereby he resorted to interpretations which were selective, mediated, and incomplete<sup>44</sup>. Martínez paraphrased Guaigua's words, and only once did he cite Guaigua literally, when he remembered Jiménez de la Espada's suffering during the summit attempt on Antisana: he was «*slaving on the summit like a vulture*»<sup>45</sup>. Jiménez de la Espada did not claim to have summited Antisana, but Whymper did. Due to the rather vulgar nature of this expression, a translation into conventional language was rather complicated, so he decided to quote Guaigua's expression literally.

The importance Martínez accorded to these accounts is a permeation of an indigenous heritage in scientific and mountaineering literature. In sum, Martínez was part of a republican modernity, where knowledge was constructed through norms in universities and intellectual circles by literate elites, although this modernity still included space for oral traditions. Martínez' positivist attitude may have made this possible, or his local Andean contexts were an appropriate ground for these types of permeations. *Andinismo* had an important oral component, despite late 19<sup>th</sup>-century and early 20<sup>th</sup>-century literary modernity.



## 2.2 The legitimization of *andinismo*

If Nicolás Martínez and his brothers were national pioneers in Ecuadorean mountaineering, the same could be said about Ambato, the city of their birth. Martínez himself mentioned two mountaineering clubs from Ambato: Club Ecuador and Club Andino – again, a sign of the reappropriation of the mountainous spaces in the Ecuadorean Andes<sup>46</sup>. After his death in 1933, only one club appeared to remain in Ambato, Club Nicolás Martínez. Throughout the Americas, large numbers of scouting and *excursionista* movements appeared between the 1920s and 1940s<sup>47</sup>. From these traditions, a group of friends founded the Agrupación Excursionista Nuevos Horizontes in Quito in 1944; one of the founders was José Sandoval Piedra (1917-1997). Nuevos Horizontes was an upper-class club, a distinct social marker, and a sportive sociability that was part of Quito's social fabric<sup>48</sup>. Many of its first-generation members were concerned with the sciences; they visited sites of historical and geographical interest. The exploration of the *Patria*, the mother country, remained of central importance in the 1940s and 1950s. By the early 1950s, Nuevos Horizontes was gradually becoming an amateur *andinismo* movement. Ecuadorean *andinismo* became structured through clubs such as Nuevos Horizontes, also becoming more and more institutionalised.

Following the tradition of great scientists such as Humboldt, Jiménez de la Espada, Whympfer, and Nicolás Martínez, Sandoval wrote a book in 1951, *En pos de Nuevos Horizontes*, which reads like a traveller's journal but included a large amount of scientific data. Like Martínez, he measured temperature, altitude, atmospheric pressure, and distance, and added a description of the minerals that could be found on Ecuadorean territory. He included accounts of two climbs, up Cotopaxi and Chimborazo, and an expedition to the Quiltoa crater lake.

During the Cotopaxi expedition, Sandoval mentioned his encounter with a local indigenous porter, Miguel Quishpe. It was rumoured that Quishpe ascended Cotopaxi «*de pinganillo*»<sup>49</sup>. This expression indicates his lack of equipment, as he was only wearing one pair of trousers; according to Sandoval, Quishpe was too under-equipped to have made such an attempt. Sandoval did not grant any importance to this testimony later on. This brief passage, again, leads to an important discussion. Sandoval clearly understated the possibility of Quishpe's climb, or the validity of his account, but what had changed since the early 1900s? Quishpe might not have enjoyed the same status as an Urcu-Cama like Guaigua, but this encounter is revealing of the changes in the perception of an indigenous figure and his testimony in Sandoval's society. As there were half a dozen expeditions to Cotopaxi in the 1930s<sup>50</sup>, it is plausible that Quishpe accompanied one of those parties. As the sources of the time are relatively scarce, we can only speculate. If Sandoval had any more interest in Quishpe's climb, he does not say so in his book. By treating it as a rumour and not a valid testimony, his interpretation was confined by the society he lived in and had thus no «truth effect»<sup>51</sup>. In that sense, the social distance between Sandoval and Quishpe seems to have been enormous, but this rumour appears to have been a form of negotiation between Quishpe and the existing power structures. Quishpe's claim could even be considered a subversive act, as he claimed to be a peer of the *andinistas*<sup>52</sup>.

During the 1950s and most of the 1960s, Nuevos Horizontes was the most important mountaineering club in Quito, it preached the legitimate ways of practising this activity and regulated access to Quito's mountaineering circles. A very small but distinct community had formed in the 1940s, this also meant a significant increase in ascents and expeditions, and an acceleration in the succession of notable

events within the mountaineering community. If Sandoval did not consider Quishpe's claim, it is because Sandoval was part of a small group that practised this activity that did not acknowledge outside participation. *Who* climbed *what* and *which* stories were told, was decided within Nuevos Horizontes. This case seems to illustrate how legitimization worked within *andinismo* circles: accounts needed to be published and reports archived. In that sense, outsiders or subaltern indigenous figures such as Quishpe were at best represented briefly, but in most cases ignored.

Sandoval's attitude also exemplifies a different relationship with oral testimonies. If his role model, Nicolás Martínez, had indeed listened carefully to Guaigua, Sandoval did not listen to Quishpe. Written narrations from George Mallory or Francis Younghusband contained for him more value and truth, and oral testimonies became mere rumours<sup>53</sup>. As Sandoval encountered this particular testimony, he did not complete the effort of translating it into a passage in his book. Contradictorily enough, he digressed in great detail about his encounter with Johnny Lovewisdom, an ascetic who lived in the Quilotoa crater lake<sup>54</sup>. Orality was by that time limited by the legitimization of an upper-class author in a written account, which was embedded in socio-political structures and reproduced narratives where indigenous populations did not play an important role.

The middle of the 20<sup>th</sup> century was a time when Ecuadorean literary fiction writers held in high esteem the written accounts of indigenous voices in *indigenista* literature. Orality was translated on paper and produced heavily essentialised and folkloric narratives of indigenous men and women<sup>55</sup>. In other accounts, Sandoval limited the presence of indigenous populations to «*their well-known misery and without a solution*»<sup>56</sup>, confining their condition to otherness and barbarism, reproducing the conceptions of the local *indigenismo* where indigenous

populations were restricted to marginalised spaces at the edges of society<sup>57</sup>. In part, this reaffirmed a series of exclusion processes that were reproduced within the Ecuadorean Andean mountaineering community that were echoes of Ecuadorean society at large.

Sandoval also included a strong patriotic narrative. His generation took flags to the summits and they sang the national anthem. Observing landscapes made them «*feel more Ecuadorean*»<sup>58</sup>. His language was heavily gendered and even militaristic, perhaps unsurprisingly, as the defeat against Peru in 1941 was still a lingering wound and Ecuador had experienced a significant social upheaval in 1944<sup>59</sup>. Although the Ecuadorian nation was built throughout the 19<sup>th</sup> century, Sandoval seems to legitimise mountaineering as a socially relevant activity by persuading the reader of the importance of this particular form of patriotic mountaineering. In weaving these narratives together, Sandoval also put together the ideal climbing body comprising white male upper-middle-class urban subjects. The *mestizaje* narrative employed at some points by Sandoval, where pre-Incan indigenous peoples could sometimes be glorious precursors of modern Ecuador, but their descendants, such as Quishpe, were seldom included in these patriotic discourses. This is revealing of the reproduction of a political agenda, where indigenous subjects needed to adapt to the *blanco-mestizo* society, and not the other way around<sup>60</sup>. At that point in time, Quishpe was indigenous and had no equipment, and for Sandoval it was inconceivable that he had climbed Cotopaxi.

Throughout his book, Sandoval had one hero in mind, Nicolás Martínez. He contrasted his narrative of foreign scientists and mountaineers (Humboldt, Whympfer) with a national one (Martínez, and Nuevos Horizontes), and he positioned his climbing club (and himself) as the legitimate heirs of this grand scientific and mountaineering tradition. One of the most

important ways in which Martínez was remembered in Quito's mountaineering community was through Sandoval's work and in subsequent publications such as mountaineering magazines<sup>61</sup>. These narratives also gave a secondary position to subaltern figures such as Miguel Tul and made them fall between the cracks of a historiography under construction.

Equally important was the struggle to name places, especially mountain peaks. As a re-appropriation, Sandoval named the peak of Iliniza Sur (5,263 m) Nicolás G. Martínez, as he claimed that the previous climbers, all foreigners, had not claimed their right to baptize the summit. There was no question of asking if the summits already had a native name or not. As a mountaineering community was under formation in the 1950s and 1960s, these name suggestions often did not travel beyond the sphere of the mountaineering clubs. Also, any discussions were only held within a small urban mountaineering community that had legitimised itself.

Throughout the 1950s and 1960s, Nuevos Horizontes remained the dominant climbing club in Quito, and to access it an applicant needed to be backed by two established members. The candidate then had two months to «*prove his value*»<sup>62</sup>. By the late 1960s, climbing clubs had appeared everywhere in the city, as access to Nuevos Horizontes was so restrictive. Some of those clubs embraced spiritual values, while others were slightly more working-class oriented. This was closely related to the institutionalisation of Ecuadorean mountaineering, where access to this activity was decided by mountaineering clubs. As much as Sandoval was a product of a more literate society, his focus on written records and social distance from indigenous populations, he seemed to be a part of a new type of modernity. If Martínez and Sandoval had different attitudes towards orality and oral history, modernity played a major role in those transformations.

## Conclusion

As a foundational act, by naming a modern form of mountaineering *andinismo*, Nicolás Martínez not only translated an existing concept, he also imagined what scope this new practice, and its historiography, could reach. It was not only scientific, it could also be sportive, and there were health benefits attributed to this practice. He hoped to see a growing community of mountaineers over the years. In his texts, he elaborated on his experiences, encounters, and observations in the high Andes of Ecuador. These encounters were first and foremost very revealing for the social construction of this activity, but they also reflected and reproduced values of the more ample early 19<sup>th</sup> and early 20<sup>th</sup>-century Ecuadorean society.

In these two case studies I hope to have illustrated how different forms of modernity affected social life and relationships in the construction of a local form of *andinismo*. Where Nicolás Martínez gave great importance to the oral testimony of Lorenzo Guaigua, Sandoval was more reluctant to believe Miguel Quishpe. Guaigua's testimony was carefully handled as he symbolised a bridge between past and present, and embodied a territory. By the middle of the 20<sup>th</sup> century, *andinismo* had become more patriotic, and in Quito an incipient community was being formed. Because of this process of institutionalisation, the activity had become increasingly restrictive. In light of this, the testimony of Quishpe became a mere rumour, as he was delegitimised by the author. Orality in both texts by Martínez and Sandoval expressed ways to understand thoughts, feelings, and values that sometimes fell between the cracks of historiographical narratives and the limits of written language. They are also both clear examples of different forms of orality: one with authority and another without<sup>63</sup>. These oral testimonies were ultimately legitimised or de-legitimised by the two authors.

In the first few decades of the 20<sup>th</sup> century, subaltern indigenous figures such as Miguel Tul played key roles in the development of this activity. The texts of Nicolás Martínez and José Sandoval are vital to understanding the construction of this Andean historical subject<sup>64</sup>. This could be through their labour, acts, testimonies, or historical remembrance of particular places. Only a few decades later, the narratives about these figures had faded, and the historiography of Ecuadorean mountaineering had become more of a chronology of foreign explor-

ers and national heroes. Within this construction, oral testimonies had partially lost their importance. Subaltern figures were even further relegated to the margins through *mestizaje*-narratives by the *blanco-mestizo* urban upper social classes. Was *andinismo* Andean? This topic certainly needs more discussion. Subalternity and orality are only two components of how one Andean activity was formed, so further research on territory, landscapes, symbols, myths, and legends is mandatory to understand the scope of *andinismo* in the Andes.

**Biography:** Jeroen Derkinderen Lombeida (Leuven, Belgium, 1988) studied a master's degree in history and a master's degree in political science at the Vrije Universiteit Brussel. For these studies, he worked on the consular relations between Belgium and Latin America in the 19<sup>th</sup> century and on the struggles for food sovereignty in Ecuador in the 2010s. He is currently enrolled in the PhD programme of the Universidad Andina Simón Bolívar (2019-2023, Quito, Ecuador) where he specialises in the history of Ecuadorian Andinism in the second half of the 20<sup>th</sup> century. He focuses on the social, environmental and interconnected facets of the practice of the activity.

**Keywords:** *andinismo*, mountaineering, orality, modernity, subalternity, Ecuador, Andes.

**Résumé:** L'alpinisme a été étudié comme une activité faisant partie de différentes vagues de modernité. Dans les Andes équatoriennes, le pionnier Nicolás Martínez a qualifié cette activité comme *andinismo* en 1904. Mais à quel point l'*andinismo* était-il andin? Ce sport a été caractérisé par une évolution des valeurs et des pratiques, et est devenu progressivement une activité de loisirs pour une classe sociale lettrée. Dans les Andes, la pratique avait initialement une importante composante orale. La façon dont les histoires ont été racontées, peut ouvrir des discussions sur la représentation du sujet subalterne, la subjectivité des expériences et la mémoire personnelle et collective. L'oralité que l'on retrouve dans l'histoire de l'andinisme équatorien avait de nombreuses formes, et je propose mon interprétation d'écouter deux histoires particulières de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Ces récits différents reflètent l'évolution des relations avec les témoignages oraux, les sujets autochtones et les modes de légitimation.

**Mots-clés:** *andinismo*, alpinisme, oralité, modernité, subalternité, Équateur, Andes.



## Notes

- <sup>1</sup> CLASTRES Patrick, «Conclusion: de l'histoire de l'alpinisme à l'histoire mondiale des ascensionismes», in: CLASTRES Patrick, DEBONS Delphine, PITTELOU Jean-François & QUIN Grégory (éds), *Gravir les Alpes du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours. Pratiques, émotions, imaginaires*, Actes du colloque de Salvan/Les Marécottes des 22-24 septembre 2016, Rennes/Lausanne, PUR; ISSUL; SHSR, 2020, p. 190.
- <sup>2</sup> See, for instance: ECHEVARRIA Evelio, *The Andes: The complete History of Mountaineering in High South America*, Augusta, Missouri, Joseph Reidhead & Company Publishers, 2018, 827 p.; LOGAN Joy, *Aconcagua: The Invention of Mountaineering on America's Highest Peak*, Tucson, University of Arizona Press, 2011, 251 p.; CAREY Mark, «Mountaineers and Engineers: The Politics of International Science, Recreation, and Environmental Change in Twentieth-Century Peru», *Hispanic American Historical Review* 92 (1), 2012, pp. 107-141. In Ecuador the first thesis published on the subject was: AGUIRRE Patricio, *Montañas y sujetos: una aproximación a las construcciones simbólicas y sociales del andinismo en el Ecuador*, Bachelor's thesis, Quito, PUCE, 2013, 145 p.
- <sup>3</sup> AGUIRRE Patricio, «La referencia de lo "más alto" y la fundación de los sujetos históricos del montañismo en los Andes ecuatoriales», [Unpublished], 2020, 8 p.
- <sup>4</sup> SALZER Leonhard, NÖBAUER Anna, «(Auf) Humboldts Spuren. Eine bauforscherische Untersuchung der „Casa Humboldt“ am Antisana in Ecuador», *HiN-Alexander von Humboldt im Netz. Internationale Zeitschrift für Humboldt-Studien* 22 (43), 2021, pp. 65-82.
- <sup>5</sup> SANDOVAL PIEDRA José, *En pos de Nuevos Horizontes, Tomo I*, Quito, Ed. Mercedario Tirso de Molina, 1951, 65 p.
- <sup>6</sup> *Mestizaje* is a 19<sup>th</sup> and 20<sup>th</sup> century political and cultural narrative that responded to the need to construct a unitary nation-state. Mainly white elites sought ways to create narratives that included an indigenous component, in practice this meant that indigenous people needed to become more «white» and not the other way around. See, for instance: SANTACRUZ BENAVIDES Lucy Beatriz, *Feminismo y mestizaje: Una lectura desde la Clase, el Género y la Raza en Ecuador 1910-1940*, Doctoral dissertation, Quito, UASB, 2018, 252 p., and BUSTOS LOZANO Guillermo, *La urdimbre de la Historia Patria. Escritura de la historia, rituales de la memoria y nacionalismo en Ecuador (1870-1950)*, Doctoral dissertation, University of Michigan, 2011, p. 309.
- <sup>7</sup> SPIVAK Gayatri, «Can the Subaltern Speak?», in: NELSON Cary, GROSSBERG Lawrence (eds.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Basingstoke, Macmillan, 1988, pp. 271-313.
- <sup>8</sup> RADCLIFFE Sarah A., «Pachamama, Subaltern Geographies, and Decolonial Projects in Andean Ecuador», in: JAZELL Tariq, LEGG Stephen, *Subaltern Geographies*, Athens (Georgia), The University of Georgia Press, 2019, p. 119.
- <sup>9</sup> VICH Victor, ZAVALA Virginia, *Oralidad y poder. Herramientas metodológicas*, Bogotá, Grupo Editorial Norma, 2004, p. 108.
- <sup>10</sup> The construction of the *blanco-mestizo* dates from the 19<sup>th</sup> and early 20<sup>th</sup> centuries. It was a hegemonic narrative which proposed that the populations of the newly formed Latin American nations were made up of the descendants of indigenous and white populations. Most often, this resulted in a «whitening» narrative, where the indigenous peoples needed to adapt to a white, modern society. It even became an official state ideology. See: SANTACRUZ Beatriz, *Feminismo y mestizaje...*, pp. 32-33.
- <sup>11</sup> A considerable effort to understand the place and importance of mountains within pre-Inca cultures is: MORENO Segundo, «El Chimborazo: ancestro sagrado andino», *Antropología: Cuadernos de Investigación. Revista de la Escuela de Antropología* 7, 2007, pp. 87-107.
- <sup>12</sup> ORTNER Sherry B., *Life and Death on Mt. Everest*, Princeton, Princeton University Press, 1999, 376 p. In a similar perspective for Peru see: WALTER Doris, *La domestication de la nature dans les Andes péruviennes*, Paris, L'Harmattan, 2003, 244 p.
- <sup>13</sup> See for the Alps, for instance: KLEIN Kerwin Lee, «A Vertical World: The Eastern Alps and Modern Mountaineering», *Journal of Historical Sociology* 24, n° 4, december 2011, p. 521. He suggests that mountains played a key role in shaping the modern world.
- <sup>14</sup> I mostly follow Jorge Coronado's ideas on modernity and modernisation, see: CORONADO Jorge, *The Andes imagined. Indigenismo, Society, and Modernity*, Pittsburg, University Press, 2009, pp. 2-3. Reinhardt Koselleck understands modernity as the acceleration of times, see: KOSELLECK Reinhart, *Futures Past. On the semantics of historical time* (trans. Keith Tribe), New York, Colombia University Press, 2004, 317 p.
- <sup>15</sup> ECHEVARRIA Evelio, *The Andes...*, pp. 37-52 and pp. 295-323.
- <sup>16</sup> MORENO Segundo, «El Chimborazo...», pp. 87-107.
- <sup>17</sup> A famous documentary on the matter was: GUAYASAMIN Gustavo & Igor, *Los hieleros del Chimborazo*, 1980. See for the case of the Cotacachi volcano (4,944 m), north of Quito: RHOADES R., «Disappearance of the glacier on Mama Cotacachi: Ethnoecological research and climate change in the Ecuadorian Andes», *Pirineos* 163, 2008, pp. 37-50.

For oral accounts on the *hieleros* in the 1950s and 1960s: DERKINDEREN Jeroen, MADERA Sara, *50 años de Montañismo en Ecuador*, Quito, Club de Andinismo Politécnico, 2018, pp. 51, 87, 89.

- <sup>18</sup> Much has been written recently on the importance of local scientists to understand their influence on the works of foreign scientists such as Humboldt: CANIZARES-ESGUERRA Jorge, THURNER Mark, «Andes», in: THURNER Mark, PIMENTEL Juan, *New World Objects of Knowledge. A Cabinet of Curiosities*, London, University Press, 2021, pp. 217-224. See for the case of the Cordillera Blanca: CAREY Mark, «Mountaineers and Engineers: The Politics of International Science, Recreation, and Environmental Change in Twentieth-Century Peru», *Hispanic American Historical Review* 92 (1), 2012, p. 107.
- <sup>19</sup> During most of the 19<sup>th</sup> century and an important part of the 20<sup>th</sup> century, labourers, or *peones*, operated within a *concertaje* system, whereby haciendas had access to cheap (indigenous) labour; this resulted in exploitative practices where *peones* were bound to a particular hacienda through debt. OLSON Christa J., «Contradictions of Progress: Visions of Modernity, Infrastructure, and Labor in Late Nineteenth-Century Ecuador», *JAC* 33 (3/4), 2013, p. 639.
- <sup>20</sup> See: AGUIRRE NEGRETE Patricio Javier, «Edward Whympfer y el Chimborazo: 'el arte del montañismo' y la autoridad científica (1880-1892)», *Anuario de Historia Regional y de las Fronteras* 25.2, 2020, pp. 75-103. For the impact of these narratives: FITZELL Jill, «Teorizando la Diferencia en los Andes del Ecuador: Viajeros Europeos, la Ciencia del Exotismo y las Imágenes de los Indios», in: MURATORIO Blanca (ed.), *Imágenes e imaginarios. Representaciones de los indígenas ecuatorianos, Siglos XIX Y XX*, Primera Edición, Quito, FLACSO-Sede Ecuador, 1994, pp. 25-74.
- <sup>21</sup> WHYMPER Edward, *Travels amongst the great Andes of the Equator*, 2<sup>nd</sup> edition, London, John Murray, 1892, pp. 27, 225, 231 and 298.
- <sup>22</sup> The *Criollo* were descendants of the colonial Spanish elites; they held a privileged position within 19<sup>th</sup> century Ecuador.
- <sup>23</sup> MARTINEZ Nicolás, *Pioneros y Precursores...*, p. 151.
- <sup>24</sup> 5,578 m is the current altitude. Martínez climbed a mountain that he believed was 5,766 m high, according to the trigonometric measurements of Wilhelm Reiss and Alphons Stübel, two German scientists, taken in 1871 and 1872. STÜBEL Alphons, *Las montañas volcánicas del Ecuador*, Quito, Banco Central del Ecuador/UNESCO, 2004, p. 7. It is important to note that one of the main sources for this paper is: MARTÍNEZ Nicolás, *Pioneros y Precursores del Andinismo Ecuatoriano. Tomo I*, Quito, Abya Yala, 1994, 281 p. This publication uses several of Martínez original writings from 1915 until 1933, and it was curated by José Sandoval of Nuevos Horizontes.
- <sup>25</sup> MARTÍNEZ Nicolás, *Pioneros y Precursores...*, pp. 7 and 103.
- <sup>26</sup> See: THURNER Mark, *El nombre del abismo: meditaciones sobre la historia de la historia* (trans. Juan Carlos Callirgos), Lima, IEP, 2021, pp. 19-21.
- <sup>27</sup> This is briefly looked at in: ECHEVARRIA Evelio, *The Andes...*, pp. 103 and 303. Echevarría claims the term dates from 1906, but the original text is dated 1904, see: MARTINEZ Nicolás, *Pioneros y Precursores...*, p. 7. A Swiss traveller visiting the Chilean Andes once employed the term *andiniste*, without any repercussion. Also: AGUIRRE Patricio, «La referencia de lo "más alto" y la fundación de los sujetos históricos del montañismo en los Andes ecuatoriales», [Unpublished], 2020, 8 p.
- <sup>28</sup> This question came up during a seminar organised by the Universidad Andina Simón Bolívar in September 2021, asked by my colleague Patricio Aguirre.
- <sup>29</sup> On Whympfer's second climb to Chimborazo in 1880 he was accompanied by Francisco J. Campaña from Quito and David Beltrán from Machachi. AGUIRRE Patricio, *Edward Whympfer...*, p. 89.
- <sup>30</sup> From the Martínez family most famously Anacarsis, Luis A., and Augusto N. Martínez also practised mountaineering. Augusto N. Martínez was a graduate from the Escuela Politécnica Nacional, while Luis A. Martínez is celebrated as a writer and romantic painter. ESTUPINAN-FREIRE Tamara, *Una familia republicana: los Martínez Holguín*, Quito, Museos del Banco Central del Ecuador, 1988. For part of their work: MARTINEZ Luis A., *Pioneros y precursores del andinismo ecuatoriano. Tomo II*, Quito, Abya-Yala, 1994 and MARTINEZ Augusto N., *Pioneros y precursores del andinismo ecuatoriano. Tomo III*, Quito, Abya-Yala, 1994. This collection was published by the editorial house Abya Yala, Nuevos Horizontes, and counted on the involvement of José Sandoval.
- <sup>31</sup> MARTINEZ Nicolás, *Pioneros y Precursores...*, p. 13.
- <sup>32</sup> KLEIN Kerwin Lee, «A Vertical World...», p. 532.
- <sup>33</sup> ECHEVARRIA Evelio, *The Andes...*, pp. 302-304. *Andinismo* was officially approved by the Spanish Royal Academy of the Language in 1942.
- <sup>34</sup> Elisabeth Bolle Werner de Robalino was not only an Ecuadorean pioneer who scaled mountains in the early 20<sup>th</sup> century, but also a Latin American one: ECHEVARRIA Evelio, *The Andes...*, p. 119.
- <sup>35</sup> MARTINEZ Nicolás, *Pioneros y Precursores...*, p. 152.
- <sup>36</sup> MARTINEZ Nicolás, *Pioneros y Precursores...*, p. 163.
- <sup>37</sup> SANDOVAL José, *En pos de...*, pp. 21, 32, 34 and *Revista Montaña, Publicación del Grupo de Ascensionismo del Colegio San Gabriel* 2, Junio 1961,

- p. 25. In a short historical overview by the Ministry of Sports Miguel Tul is not mentioned: MINISTERIO DEL DEPORTE, *Memorias del Deporte 2: Montañismo*, Quito, Ochoyomedio, 2013.
- <sup>38</sup> MARTINEZ Nicolás, *Pioneros y Precursores...*, p. 12.
- <sup>39</sup> MARTINEZ Nicolás, *Pioneros y Precursores...*, p. 17.
- <sup>40</sup> MARTINEZ Nicolás, *Pioneros y Precursores...*, pp. 9 and 11.
- <sup>41</sup> See for Humboldt's voyage in the Americas: PRATT Mary Louise, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, London, Routledge, 2008, 257 p., and for Jiménez de la Espada: LOPEZ-OCON Leoncio, «La comisión científica del Pacífico: de la ciencia imperial a la ciencia federativa», *Bulletin de l'Institut français d'études andines* 32, n° 3, 2003, pp. 479-515.
- <sup>42</sup> I understand the concepts of place and space as presented in: JERRAM Leif, «Space: A Useless Category for Historical Analysis?», *History and Theory* 52, october 2013, pp. 403-404: space is a physical and material location; place, on the other hand, is the system of «values, beliefs, codes, and practices that surround a particular location». The question remains of how Guaigua saw the Antisana, so perhaps the conceptual distinction of place and space needs to be approached differently.
- <sup>43</sup> FITZELL Jill, «Teorizando la Diferencia en los Andes del Ecuador...», p. 26.
- <sup>44</sup> See for instance: BURKE Peter, *What is cultural history?*, Cambridge, Polity, 2008, p. 212 and VICH Victor & ZAVALA Virginia, *Oralidad y poder...*, p. 109.
- <sup>45</sup> MARTINEZ Nicolás, *Pioneros y Precursores...*, p. 12.
- <sup>46</sup> MARTINEZ Nicolás, *Pioneros y Precursores...*, pp. 16 and 131.
- <sup>47</sup> See: FRANCH-PARDO Iván, SUNYER MARTIN Pere, URQUIJO TORRES Pedro Sergio, JIMENEZ RODRIGUEZ Diana Laura, «Excursionismo y geografía en el México posrevolucionario: el Club de Exploraciones de México», *Investigaciones Geográficas* 97, diciembre 2018, pp. 1-17.
- <sup>48</sup> See for other sports, institutionalisation and social class: MACLEAN Malcolm, «A Gap but Not an Absence: Clubs and Sports Historiography», *The International Journal of the History of Sport* 30(14), p. 1694.
- <sup>49</sup> SANDOVAL José, *En pos de...*, p. 40.
- <sup>50</sup> DERKINDEREN Jeroen & MADERA Sara, *50 años...*, pp. 49-50.
- <sup>51</sup> BEVERLEY John, «Theses on subalternity, representation, and politics», *Postcolonial Studies: Culture, Politics, Economy* 1:3, 1998, p. 311.
- <sup>52</sup> VICH Victor, ZAVALA Virginia, *Oralidad y poder...*, p. 107.
- <sup>53</sup> Sandoval references both British mountaineer George Mallory (1886-1924) and British colonialist Francis Younghusband (1863-1942) throughout his text: SANDOVAL José, *En pos de...*, pp. 34, 36.
- <sup>54</sup> Born as John Wierlo (1919-2000), this ascetic experimented with different types of diets and considered himself a Buddhist. See: [https://everipedia.org/wiki/lang\\_en/Johnny\\_Lovewisdom](https://everipedia.org/wiki/lang_en/Johnny_Lovewisdom), accessed on 10/11/2021.
- <sup>55</sup> One of the most representative authors of the time was Jorge Icaza (1906–1978) with works such as *Huasipungo*, where, in an effort to give indigenous characters a voice, they become very essentialised. See: CORONADO Jorge, *The Andes imagined...*, p. 6.
- <sup>56</sup> «... en donde el indio vive su miseria muy conocida y sin solución.», in: SANDOVAL José, *En pos de...*, p. 40.
- <sup>57</sup> CARDOSO DE OLIVEIRA Roberto, «La politización de la identidad y el movimiento indígena», in: ALCINA FRANCH Jorge (comp.), *Indianismo e indigenismo en América*, Madrid, Alianza Editorial, 1990, p. 150, and FITZELL Jill, «Teorizando la Diferencia en los Andes del Ecuador...», p. 27.
- <sup>58</sup> SANDOVAL José, *En pos de...*, p. 13.
- <sup>59</sup> See: CABRERA HANNA Santiago (ed.), *La Gloriosa ¿revolución que no fue?*, Quito, UASB-E/Corporación Editora Nacional, 2016, 270 p.
- <sup>60</sup> SANDOVAL José, *En pos de...*, p. 10.
- <sup>61</sup> Throughout the first editions of *Revista Montaña* (n° 1 1960 to n° 10 1969), we can see an important reproduction of these narratives. By the 1980s, this genealogy of scientists became a common narrative in the same *Revista Montaña* (n° 14 1983 and n° 15 1984).
- <sup>62</sup> Archives of the AENH, *Carpeta Solicitudes de ingreso*, 1952-1962.
- <sup>63</sup> RIVERA CUSICANQUI Silvia, *Un mundo ch'ixi es posible. Ensayos desde un presente en crisis*, Buenos Aires, Tinta Lomón, 2018, p. 124.
- <sup>64</sup> AGUIRRE Patricio, «La referencia de...», p. 7.









**partie**

**Repères  
et éclairages**

# Grand entretien



# « VENIR DE LA PLAINE ET OBSERVER LA MONTAGNE »

## Entretien avec Jérôme Meizoz

Propos recueillis par

GRÉGORY QUIN et CHRISTOPHE JACCOUD

le 3 juin 2021

**E**nfant du Valais, mais du Valais « d'en bas » et plus exactement de Martigny où il est né en 1967, Jérôme Meizoz est à la fois écrivain reconnu, lauréat de nombreux prix d'estime (Fondation Schiller 2000, Prix Alker-Pawelke 2005, Prix suisse de littérature 2018) et professeur associé de littérature française à l'Université de Lausanne.

À la tête d'un parcours intellectuel qui l'a conduit à Paris et à la rédaction d'une thèse préfacée par Pierre Bourdieu, Jérôme Meizoz, au travers d'une œuvre qui mêle récits brefs, travaux critiques, éditions raisonnées et essais consacrés à des auteurs francophones, impose une voix originale sur la scène littéraire d'expression française contemporaine.

C'est à ce pratiquant d'une littérature dans laquelle la montagne n'est jamais très loin et qui se distingue encore par l'emprunt d'une voie résolument sociologique, attentive aux petites communautés et à leur évolution, aux vies ordinaires, aux interactions de proximité et aux partages sociaux, que nous avons voulu soumettre la pertinence de la grande topique qui soutient l'articulation générale de ce premier numéro.

**Grégory Quin, Christophe Jaccoud :** Nous avons fait l'hypothèse, en préparant le sommaire de ce numéro, qu'il fallait dépasser l'opposition tradition/modernité pour caractériser la montagne et les régions alpines. Tant il est vrai qu'à l'évidence, elles sont largement traversées par les dynamiques de la modernité. Comment le montagnard des contreforts et le chroniqueur de la survenue de la modernité, que tu décris dans *Haut Val des Loups* (2015) et dans *Absolument modernes* (2019), voit-il cela ?

**Jérôme Meizoz :** « Je trouve très intéressant de confronter la montagne avec la catégorie du "moderne", en essayant de dépasser l'opposition tradition-modernité, très classique, qui a servi de fil rouge à tous les travaux sur la montagne depuis les années 1970, au point de devenir presque une "tarte à la crème" de la réflexion. En Valais par exemple, lorsqu'il y avait une exposition sur ces thématiques, c'était toujours "tradition & modernité". Les expositions dont je me souviens se concentraient plutôt sur le pôle "tradition", avec cette idée que cela doit être conservé, que ces traditions font patrimoine. Il est temps d'envisager cette opposition sous un autre angle, pour la dépasser.



J'ajoute un point en préambule. Vous m'avez contacté à propos de mes racines valaisannes, mais elles ne sont pas montagnardes, je viens de la plaine. De fait, mon expérience courante, ma socialisation d'enfant, est peu liée à la montagne. On voit les montagnes, on est dessous, on les subit, on les connaît bien sûr, mais elles restent à distance. Cela dit, dans ma famille, et je pense que c'est fréquent en plaine, on ne connaît rien à la montagne, mes parents ne faisaient pas d'alpinisme, pas de ski non plus. J'avais de vagues cousins dans des villages de montagne, mais c'était avant tout un "ailleurs". Tout cela pour vous dire que le distinguo entre le haut et le bas demeure prégnant dans ces régions et constitue une catégorie structurante des imaginaires régionaux. »

**G.Q., C.J. : Pourrait-on dire qu'il y a, dans les régions de montagne, quelque chose que l'on pourrait décrire comme des prédispositions à la modernité ? Ou même peut-être quelque chose que l'on pourrait décrire comme une fascination ou une *complaisance* envers la modernité ?**

**J.M. :** « Ce que je constate de mon expérience des dernières décennies, c'est que – pour généraliser un peu – les gens de la montagne en ont assez de l'image d'arriérés qu'on leur renvoie en permanence. C'est d'ailleurs intéressant de souligner comment depuis une quinzaine d'années peut-être, l'humour rejoue cette image du montagnard (ou du campagnard) comme le "mauvais sauvage". Pour s'en tenir à l'actualité récente, les humoristes Vincent Kucholl et Vincent Veillon<sup>1</sup> sont des exemples de cette tendance, mais ils ne sont pas les seuls et de loin. Le "mauvais sauvage" dans leur version à eux, reprise par d'autres humoristes, c'est un peu le capitaliste des vallées (qu'on ne nommera pas, mais que le lecteur reconnaîtra)<sup>2</sup>, avec évidemment des traits caricaturaux, et force est de constater que cela fonctionne extrême-

ment bien dans le public romand. Tout le monde comprend ce qui est jeu lorsqu'apparaît la figure de l'entrepreneur local qui aime le hard rock, qui déteste les écolos, etc. Mais à mon avis, les gens de la montagne en ont plutôt marre de cette image qu'on leur renvoie. En réaction, ils font des choix extrêmement modernes dans certains secteurs de leurs vies. En plus, il faut indiquer que la modernité numérique tend à limiter l'effet de la distance entre les hautes vallées et la plaine, avec ce constat – peut-être personnel – que dans les montagnes, les gens mettent un point d'honneur à être au top de la technologie et cela dans plusieurs domaines. Cela peut être sur le plan architectural, en lien avec les nouvelles technologies de la communication. Il me semble que ces choix très modernes restent encore relativement méconnus ou en tout cas peu aperçus, cachés qu'ils sont derrière l'image du montagnard conservateur. »

**G.Q., C.J. : Peux-tu nous en dire plus, au travers de réalisations concrètes par exemple ?**

**J.M. :** « Oui, bien sûr ! Il y a beaucoup de choses, beaucoup de réalisations, et tout particulièrement sous l'angle de la culture. En matière d'événements et de manifestations culturels, je pense en premier lieu au Palp Festival. C'est une manifestation qui est née à l'initiative de trentenaires opposés aux clichés caricaturaux ou aux représentations teintées de conservatisme, et qui vise l'innovation par hybridation des formes. Comme le décrit son site internet, il s'agit d'un : *"festival évolutif qui se développe de mai à septembre à travers différents lieux, de l'appartement privé aux châteaux historiques, d'un amphithéâtre romain aux jardins publics, d'espaces culturels aux alpages les plus reculés, de villages aux centres urbains valaisans. Le PALP Festival est [depuis le début des années 2010] la promesse de créations uniques et atypiques où musique, terroir, nature et arts vivants sont à l'honneur."* (site du Palp : <https://palpfestival.ch/le-palp/>)



Ce festival réussit à recréer des équilibres entre tradition et modernité, entre des touristes souvent éloignés de la culture lorsqu'ils séjournent en Valais et des locaux en recherche d'autres horizons. On vise un public jeune et cosmopolite, en intégrant avec humour des éléments traditionnels comme la raclette. Par exemple, la "Rocklette" associe concert de rock et dégustation de raclette. Au-delà du cliché, cela permet de créer des publics composés de personnes d'âges différents, de mêler les touristes et les locaux, et c'est un facteur de brassage social et géographique. Il y a aussi des "Silent party" près des chalets, avec une programmation centrée sur les villages et les montagnes plus que sur les villes.

Je me souviens au moment du lancement de ce projet, j'étais au Conseil de la culture du canton du Valais, qui devait justement évaluer les demandes de fonds. Avec ce projet, il y avait une vraie rupture, cela cassait les codes habituels qui touchaient des publics souvent restreints et finalement un peu captifs.

On peut montrer aussi, et c'est assez nouveau, que désormais des artistes indigènes de réputation internationale restent au pays à la faveur de la captation et de l'usage des ressources liées au numérique. Je pense à des gens comme Valentin Carron, Pierre Mariétan ou encore Christophe Fellay. Ces acteurs culturels et les expressions qu'ils développent ne se coupent pas de l'ancrage local, de ses traditions et de ses références, et tous dessinent une perspective de jeu entre le local et le global.

Par exemple dans le domaine musical, Pierre Mariétan, compositeur de musique sérielle, élève de Boulez et Valaisan d'origine, tout comme le percussionniste Christophe Fellay, sont des bons exemples de cette capacité des milieux montagnards à s'emparer de la modernité de leurs espaces. C'est ici de la musique expérimentale produite depuis le Valais. Pour Christophe Fellay, c'est vraiment un choix, il s'est installé dans un village de montagne dont est originaire son épouse, les habitants ignorent

assez largement ses activités, mais il a un réseau et une reconnaissance qui dépassent les frontières de la Suisse. Il y a trente ou quarante ans, ce type de parcours n'aurait pas été possible.

Dans la même veine, les productions artistiques d'un Valentin Carron mobilisent précisément des éléments traditionnels – des poutres de chalet et d'autres objets du quotidien – pour les déplacer vers l'art contemporain, avec un effet "ready-made". Le plus étonnant c'est le succès rencontré – et je trouve cela fascinant – auprès de publics très divers. Ce déplacement de l'ancien vers le moderne était comme attendu, comme une issue vers l'avenir. C'est pourquoi les institutions culturelles valaisannes ont beaucoup misé sur Valentin Carron. »

**G.Q., C.J. : Pour rester dans le domaine économique, peut-on dire que des événements comme la constitution de clusters technologiques, autour de Lonza ou du transfert d'une partie des activités de l'UNIL-EPFL sont des vecteurs de modernité ? Notamment à travers l'arrivée de nouvelles populations urbaines porteuses de nouvelles modernités ?**

J.M. : « Certainement, même si ces populations étaient déjà là avant. Ce qui me semble fort, ce sont les tentatives d'implanter les universités au cœur des montagnes, avec aussi l'arrivée du nouveau personnel scientifique, qui va engendrer l'ouverture de bistrot, et – il faudrait regarder – avec de la cuisine probablement moins traditionnelle, etc. C'est donc un vecteur de modernité, qui me semble ancré dans un désir de rattraper un certain retard, de ne plus passer pour les arriérés. Ceci dit, il existe encore une bourgeoisie à Sion qui apprécie la raclette mais achète des vaches plutôt que des voitures. Les fameuses vaches "reines" de combat dont la valeur a décuplé ces dernières années, au point de devenir un vrai investissement. La vache a remplacé la Ferrari. On est vraiment dans un choc entre des cultures globalisées et des artefacts de tradition. »

**G.Q., C.J. : Est-ce que les échecs olympiques répétés (2002, 2006, 2026) constituent une forme de traumatisme en Valais ? Aussi au regard de ce que tu viens de dire sur l'importance de la modernité dans ces régions ? Est-ce que ces Jeux n'auraient justement pas permis de matérialiser ce dynamisme ?**

**J.M. :** « C'est difficile à décrire... l'ambition olympique est mondiale et implique des grosses organisations, très formalisées. Mais en Valais règnent encore des rapports sociaux fondés sur l'engagement oral. Il y a une sorte d'ultra-proximité de confiance où on peut tout obtenir parce que l'on est dans le même réseau. C'est finalement comme cela que fonctionnent des investisseurs et des notables comme les Julen, les Gianadda, les Constantin, ce sont des types qui claquent des doigts et qui imaginent que les choses sont réglées. J'ai l'habitude de les décrire comme des "empereurs", c'est-à-dire des gens qui sont les porte-parole de l'*imperium* (actuellement, sous sa forme financière) et qui, pour la population, détiennent presque des pouvoirs magiques. Enfin, au-delà de la déception populaire consécutive au vote du CIO en faveur de Turin pour les JO de 2006, on peut presque imaginer que le Valais a voté contre les JO 2026, car le projet était trop urbain... »

**G.Q., C.J. :** **On aimerait revenir si tu le veux bien à ton métier de chercheur et d'écrivain pour parler du couple tradition/modernité dans la littérature. À ce propos, il nous semble que cette articulation constitue en quelque sorte le cœur battant de la littérature alpestre. Ramuz, Chappaz, Bille, Zermatten, Lovay et quelques autres..., toutes et tous nous semblent avoir pris position par rapport à cette césure. Au point que l'on peut se demander si l'est correct de parler d'une littérature de la montagne qui serait une et indivisible ; un cliché qui a la vie dure...**

**J.M. :** « La question de la circulation des personnes et des idées me semble aussi fondamentale à prendre en compte pour bien appréhender l'opposition tradition/modernité ou pour saisir aussi les trajectoires des habitants des régions de montagne – et le Valais me semble être un bon exemple – qui font souvent une partie de leurs études ou de leurs expériences à l'extérieur pour y revenir ensuite.

Je vois assez bien cela en littérature, par exemple chez l'écrivain Jean-Marc Lovay. En deux mots, il a eu une belle carrière à Paris chez Gallimard, il a été ultra-médiatisé dans les années 1970, mais il n'était pas forcément très adapté à ce type de modernité médiatique. C'est aussi l'époque des hippies, et on voit dès ses premiers écrits à seize ou dix-huit ans que Lovay va au-delà des références de son éducation valaisanne. Gros lecteur, il profite de la nouveauté du "livre de poche" pour lire beaucoup et intégrer l'héritage moderniste en littérature, très en décalage avec les classiques de l'époque. C'est un excellent exemple d'intégration rapide de formes modernes dans des contextes qui ne semblent pas forcément très favorables, et avec une radicalité dans les choix qui n'a jamais été démentie, même si cela lui coûte cher : publié d'abord chez Gallimard, il est lâché par son éditeur au quatrième livre, sous prétexte que ses romans sont trop difficiles.

Ramuz est un autre exemple, même s'il était vaudois, il a beaucoup écrit sur le Valais. Il est maintenant pleinement reconnu pour avoir participé au grand courant moderniste du début du xx<sup>e</sup> siècle. Ses influences, pour faire court, ce sont le cubisme et le cinéma, bien plus que la littérature régionale, et cela a causé un immense malentendu de réception – partiellement nourri par Ramuz lui-même. Ses intrigues se passent à la campagne ou à la montagne, avec des personnages assez traditionnels, mais il a complètement transformé les habitudes d'écriture : il a continué à raconter des histoires traditionnelles, mais dans une langue et une structure narrative complètement

nouvelles qui ont beaucoup désarçonné. Alors, c'est devenu quelque chose de très connu, mais sa modernité a été longtemps sous-estimée. Bien évidemment, la parution de ses *Romans* en Pléiade et des *Œuvres complètes* chez Slatkine participe de la nouvelle compréhension de l'auteur, mais il y a encore quelques années, la confusion étant encore fréquente précisément entre la modernité narrative et des clichés très "traditionnels".

Pour revenir à Gallimard, Noëlle Revaz est aussi un exemple intéressant de ces auteurs et autrices suisses qui réussissent en France, mais qui s'inscrivent dans cette idée – portée par l'éditeur lui-même – que si l'autrice ou l'auteur est suisse, il y a un rapport quelconque à la montagne, que cela passe par le texte ou par la couverture du livre. Dans le cliché relayé par Gallimard, la Suisse ce sont les montagnes, même si une bonne partie du pays est en plaine. »

**G.Q., C.J. : Peut-on dire dans ce sens que la montagne « traditionnalise » en quelque sorte ?**

**J.M. :** « Oui, la présence de l'imaginaire de la montagne, dans les présentations des ouvrages dont je parlais précédemment, précontraint en quelque sorte la réception possible des œuvres. C'est presque un label, la figure du montagnard revient toujours, avec des écrivains un peu originaux, un peu décalés, ou inattendus, étrangers aux habitudes parisiennes. Cela dit chez Lovay, le malentendu a été réel, parce qu'il a grandi en plaine, à Sion, et il s'est ensuite installé dans un petit village du Val d'Anniviers : son écriture renvoie plutôt à Kafka, Joyce, Faulkner, donc il y a un décalage impressionnant entre l'esthétique et le mode de vie. Pour autant, les publicitaires ont préféré raconter qu'il était un montagnard élevant des poules... »

**G.Q., C.J. : Ou un « bien entendu » peut-être ?**

**J.M. :** « Les clichés sur la montagne dans la littérature remontent à une période assez

ancienne, au moins au XVIII<sup>e</sup> siècle. Cela permettait alors aux élites de régions périphériques de se construire en opposition à des élites plus urbaines, mais cela a engendré des tonnes de clichés qui perdurent. Il est intéressant de revenir à Ramuz ici, car il avait bien conscience que la montagne était devenue un cliché, aussi alimenté par les courants de littérature "alpestre" à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce sont tous les clichés que l'on retrouve dans *Heidi*, et des auteurs comme Ramuz s'opposent à cela. Ils inventent des formes nouvelles de narration, où la montagne n'est plus le lieu d'une pureté innocente, mais le lieu du suicide, de l'inceste. Finalement, Ramuz, c'est un peu Zola à la montagne : *La Bête humaine* sévit aussi à la montagne, alors qu'on a voulu jusque-là insister sur la pureté alpine.

Chez Maurice Chappaz, on retrouve aussi des formes de résistance aux clichés alpins dans la littérature. Chappaz par exemple est très, très rétif à la littérature officielle, représentée alors par Maurice Zermatten, un écrivain d'origine montagnarde – de Saint-Martin – qui est devenu l'intellectuel officiel du Valais dans les années 1950 et 1960. Il était colonel de l'armée suisse, catholique pratiquant, de droite, et lui, il avait une vision de la montagne qui était celle de Ramuz mais sans *La Bête humaine* : les clichés alpestres du XIX<sup>e</sup> siècle dans une littérature naturaliste moderne encore sous l'emprise du catholicisme. Du reste Zermatten produit jusqu'aux années 1980, et son roman *À l'est du Grand-Couloir* publié chez Denoël (1983) a une belle audience en France même si c'est surtout auprès de lecteurs de littérature régionaliste (ou régionalisante), qui justement ont besoin de cet ancrage dans un terroir. »

**G.Q., C.J. : On est frappé, quand on voit le panorama de la littérature alpestre la plus récente, par le succès de nouveaux auteurs, en général jeunes, qui approchent la montagne d'une manière que l'on a envie de décrire comme un peu « enchantée ». On pense ici**

au succès de Paolo Cognetti et à son *Garçon sauvage*, paru en 2016. Quel regard portes-tu là-dessus ?

J.M. : « Je partage tout à fait votre point de vue. Je suis moi aussi frappé par ce phénomène de “retour à la montagne”, mais d’une montagne idéalisée, d’une montagne *Bonne Mère*, d’une montagne qui devient ou qui redevient le lieu d’une expérience humaine quasi mystique. C’est une littérature du genre “développement personnel”, avec la montagne comme décor apaisant. Il y a beaucoup d’exemples comme cela. J’ai par exemple lu récemment un auteur tessinois, Fabio Andina, un quadragénaire qui a écrit *Jours à Leontica*. C’est assez proche de Paolo Cognetti, avec le même schéma narratif : un type de la ville, en situation de malaise, se réinstalle à la montagne et y trouve une sorte de paix. On frôle la vision idéalisée de la montagne et des territoires alpins. C’est assez loin de Ramuz ou de Chappaz, de leur description de l’âpreté de la vie en montagne, avec son lot de violences et de souffrances sociales. Ici la montagne est salvatrice, ses habitants simples et directs. Je crois que cette perspective, qui remonte à très peu d’années maintenant, relève d’un changement de paradigme du fait d’un avenir bouché, des craintes liées à la crise environnementale. La montagne, pour ces auteurs, est quelque chose comme le dernier endroit qui ne soit pas tout à fait détruit. Je vois là quand même comme un écho, l’écho d’un fantasme survivaliste. Une posture très intéressante du point de vue de l’histoire littéraire de la montagne mais aussi du point de vue d’une façon nouvelle, moderne, de l’appréhender. Ceci dit plusieurs tendances ou courants peuvent coexister dans une même génération d’auteurs. L’écrivain italien Davide Longo, par exemple, auteur de *Le Mangeur de pierres*, met en scène une montagne et des communautés alpines pauvres et violentes, marquées par la corruption et le manque d’espoir... »

G.Q., C.J. : Mais sans nous tromper, il nous semble que l’engagement écologiste de Maurice Chappaz se faisait au nom de la montagne et de sa pureté ?

J.M. : « Oui et c’est très intéressant, car on peut aussi associer Maurice Zermatten à cela. Il a d’ailleurs été un pionnier de la défense du patrimoine, mais en lien avec le “*Heimatschutz*”, donc du point de vue des bourgeois urbains cultivés (et conservateurs) qui avaient redéfini la nécessité d’une protection patrimoniale, à travers des objets fétiches comme le chalet, etc. Mouvement très urbain donc, mais Zermatten se fait le porte-parole de ces dynamiques en Valais. Il a notamment tenu le bulletin du “*Heimatschutz*” et a mené des combats contre la construction de barrages dans les années 1950 ; en ce sens il y a une certaine résistance à la modernité chez lui.

Chappaz est plus polémiste, *Les Maquereaux des cimes blanches* (1976) est un poème-pamphlet qui accuse très violemment les entrepreneurs, les avocats, les hommes politiques d’avoir fait une sorte de pacte silencieux pour machiniser la montagne. C’est un livre qui s’adresse à la jeunesse, et bien que l’on soit à la fin de la vague hippie, il propose un appel à la résistance. De fait, Chappaz est plus proche des conceptions actuelles de l’écologie, notamment par sa fréquentation des naturalistes comme René-Pierre Bille. Il a un rapport à la montagne bien moins patrimonial que Zermatten, chez lui la contre-culture est bien plus présente, comme chez Lovay. Tous deux partageaient du reste un jugement très critique sur les stations de ski et le tourisme de masse des années 1970. Ce n’est pas tant le “ski” comme sport qui pose un problème ici, mais bien plutôt l’urbanisation de la montagne poussée par le tourisme de masse.

On retrouve d’ailleurs chez Chappaz ou chez Lovay des formes de pratiques sportives, mais ce n’est pas le ski alpin avec la vie de station. Ce sont les randonnées à skis, la Haute Route entre copains, l’alpinisme. Dans les années 1970, la



randonnée à peau-de-phoque avait une forte connotation de contre-culture. C'était le gros pull en laine, la barbe, le joint ou la bouteille de vin blanc dans le sac, avec l'idée d'échapper aux parents, aux flics, au monde urbanisé de la plaine. C'était sans balisage, et les randonneurs avaient une vraie détestation des stations de ski... »

**G.Q., C.J. : Tu parles de tendances libertaires, mais il y avait dans les années 1970-1980 une espèce de festival très particulier qui se tenait au-dessus de Martigny...**

**J.M. :** « Oui, tout à fait, le Festival de Sapinhaut, c'était une forme de Woodstock valaisan, c'est vrai. Presque une ZAD avant l'heure, avec cette idée que sur les hauteurs, on était loin des autorités, loin des pouvoirs, de la police. Je crois qu'il y a eu trois ou quatre éditions [quatre éditions entre 1971 et 1976, ndlr]. D'ailleurs, il y a un excellent film réalisé par Pierre-André Thiébaud, un cinéaste valaisan, qui documente précisément ce festival et cette époque. »

**G.Q., C.J. : Venons-en si tu le veux bien à ton histoire personnelle. Tu es un auteur originaire du Valais, homme de la plaine toutefois, qui est parti d'une région périphérique mais qui a été élevé dans un village économiquement et sociologiquement ancré dans la modernité, dans une famille qui t'a donné une éducation plutôt « moderne ». Pour le dire autrement, dans ta propre histoire, est-ce qu'il y a des moments qui te confrontent justement à la modernité, et au travers de quels signes ?**

**J.M. :** « Sans chercher à faire de mon cas quelque chose de particulier, je dois dire que j'ai grandi dans un village – Vernayaz – très intéressant du point de vue de son histoire. C'est un village de plaine très récent, qui a été érigé en commune en 1912 seulement, et qui est un vecteur de la modernité dans la plaine. Vernayaz s'est constitué autour de la ligne CFF,

de l'usine CFF qui a rapidement été construite, de la fabrique de charbon, et de la route principale. Une partie de la population est venue "d'en haut" (Salvan) au moment du développement du village. Les conservateurs ont préféré rester en haut et les radicaux sont descendus. Des radicaux qui portaient d'ailleurs la modernité en Suisse à cette époque. En plaine s'impose rapidement la modernité. Mes deux parents sont nés à Vernayaz, ils avaient clairement accepté cette modernité, ils étaient sans discours nostalgiques sur la montagne, au contraire. Ma mère avait encore des cousins à Salvan, elle parlait avec une légère ironie de ceux qui étaient restés en haut... »

De fait, par mon enfance et mon éducation, j'ai assez rapidement associé la montagne à une sorte de conservatoire de choses anciennes, et c'est sans doute aussi cela que j'observais lorsqu'on y allait en promenade ou à différentes occasions. Mais mon expérience première, c'est la modernité de la plaine, et à cela s'ajoute l'expérience sociologique de la famille. Mon père était mécanicien, militant socialiste, donc minoritaire au village. Toute la famille se retrouvait dans cette minorité vis-à-vis du Parti démocrate-chrétien dominant. Cela n'a fait que renforcer son adhésion à la modernité, en soudant ce petit groupe de peut-être quatre-vingts socialistes dans un village de mille habitants.

J'ai voulu raconter cette expérience dans *Absolument modernes!* (2019) en poussant au-delà de ma propre mémoire pour raconter tout le siècle, avec l'arrivée du supermarché, dont mes parents m'ont parlé régulièrement : ce magasin où tu te sers toi-même où tu peux toucher tous les produits, ce qui leur semblait un truc dingue. »

**G.Q., C.J. : Du reste, si vous aviez besoin d'aller chez le dentiste, chez le médecin, vous alliez où ?**

**J.M. :** « On allait à Martigny, la ville la plus proche. Évidemment, au jeu des découpages en district, la centralité administrative c'était Saint-

Maurice, mais en fait on faisait tout à Martigny. Plus tard, je faisais le trajet en vélomoteur pour boire des verres, mais je ne crois pas que je l'associais forcément à une grande ville. Être né à Vernayaz – et pas ailleurs – a exercé une grande influence sur mon parcours. Cela a engendré une rupture de transmission, déjà entamée à la génération précédente, avec une sorte de pari sur l'avenir et l'ailleurs. Je l'ai ressenti assez tôt, je crois, se sentir poussé à aller vers l'ailleurs. Du reste, je crois que tous mes camarades qui ont fait le bac sont partis, à la grande différence il faut le dire, de ceux qui n'ont pas fait le bac... Il y a évidemment des exceptions, mais une tendance forte existe ici, comme ailleurs.

Dans l'expérience vécue dans ce village, très vectorisé par la modernité, le pari sur l'ailleurs et le moderne était le plus frappant. Du reste, mon père utilisait beaucoup le mot "moderne", je l'entendais beaucoup dans cette génération. C'est aussi avec ce prisme que je peux lire avec pertinence ma découverte de la sociologie – à la toute fin des années 1980 : comme une révélation, comme si d'un coup je voyais clair dans tout ce que l'on m'avait caché jusqu'alors, ou dans tout ce que j'avais observé depuis mon enfance sans comprendre les forces qui faisaient s'animer ce théâtre social. On peut revenir au vélomoteur. Mais aussi à la figure du "cadet" des familles, "le cadet de mes soucis" dont parle très bien Pierre Bourdieu dans *Le bal des célibataires* sur la condition paysanne en Béarn. C'est une figure sociologique importante, ce plus jeune fils, dans les familles paysannes, dont on ne savait pas bien quoi faire et qui risquait de devenir solitaire et buveur. Voilà une triste figure sociologique.

D'un coup, des expériences qui semblaient des fatalités ont pris de la substance et de l'épaisseur. Et j'avoue que je ne suis pas sorti de cette "religion", la religion de l'explication sociale. Alors évidemment, il faut toujours nuancer, mais il n'en demeure pas moins qu'il faut expliquer, et pour moi, Bourdieu a permis cela. »

**G.Q., C.J. : Pierre Bourdieu, on sait que c'est une référence centrale pour toi, qu'il a préfacé ta thèse, qu'il t'a fait découvrir la sociologie. Comment s'est passée cette expérience parisienne qui te voit partir pour ainsi dire vers le Vatican de la sociologie ? Pour paraphraser précisément Pierre Bourdieu, peut-on parler de « déracinement » ?**

**J.M. :** « Avec Bourdieu, j'ai tout de suite ressenti – très platement – cette affinité pour les personnes avec qui on partage une expérience sociale. Bourdieu avait clairement cet intérêt, cette fascination pour des parcours particuliers. Au-delà des anecdotes, c'est pour cela que j'ai tout de suite "croché" sur l'envie de partager. J'ai eu la chance à une période d'aller presque deux heures chaque mois dans son bureau, et c'était une forme d'examen oral. Difficile d'imaginer cela avec d'autres intellectuels parisiens célèbres. Si un jeune chercheur lui écrivait une lettre, Bourdieu répondait tout de suite. Un peu naïvement, je lui ai envoyé une lettre pour lui parler de ma recherche sur la littérature de Suisse romande comme périphérie culturelle, une lettre sans doute très maladroite, mais tout de suite il a dit son intérêt et m'a invité dans son séminaire. Je crois que cela tenait à sa capacité à reconnaître des expériences sociales singulières, dans une solidarité d'anciens dominés. »

**G.Q., C.J. : Ramuz, pour revenir à lui, a des phrases assez dures sur les presque quatorze années qu'il passe à Paris. Est-ce que cela a aussi été ton cas ?**

**J.M. :** « Mon expérience de ce point de vue est assurément plus positive, même si bien sûr, on est constamment renvoyé à son origine, à cause de son accent, des choses que l'on ne comprend pas. On est forcément désarçonné au début, mais rapidement il y a eu une fraternité parmi les doctorant-e-s de Bourdieu qui m'a bien aidé. »

**G.Q., C.J. : Tu as aussi travaillé assez longuement sur Ramuz et d'autres auteurs perçus comme régionaux. Est-ce que qu'on peut dire que c'est là comme une fatalité ou un déterminisme, et que, en une formule, c'est la montagne qui te rattrape à la ville ?**

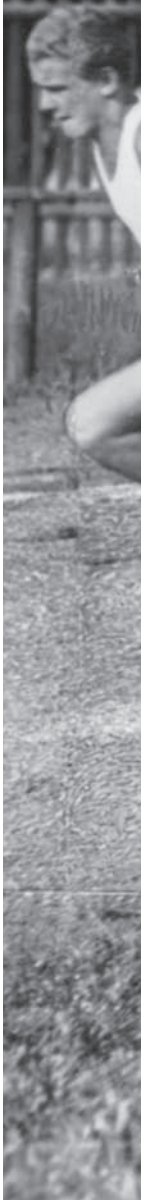
**J.M. :** « Je crois surtout que si j'ai travaillé sur Ramuz ou Chappaz, c'est parce que j'avais une familiarité avec ce type de mondes culturels. Cela me rassurait de connaître déjà un peu mon objet. Ces écrivains étaient accessibles, proches, réels, et la montagne était au premier plan. Il faut bien dire aussi que cela colore la réception de mon travail, notamment auprès des journalistes qui font souvent des raccourcis entre Ramuz, Chappaz et Bourdieu. »

**Biographie:** Jérôme Meizoz enseigne la littérature française à l'Université de Lausanne. Lauréat du Prix de l'Académie suisse des sciences humaines (2005), il a publié notamment: *Ramuz. Un passager clandestin des Lettres françaises*, Zoé, 1997; *L'Âge du roman parlant 1919-1939*, préface de Pierre Bourdieu, Droz, 2001; *Faire l'auteur en régime néo-libéral (Rudiments de marketing littéraire)*, Slatkine « Érudition », 2020; *Coulisses du nom propre (Louis-Ferdinand Céline)*, BSN Press, 2021. Il a participé à l'édition des *Romans* de C.F. Ramuz dans la Bibliothèque de la Pléiade (2005) et aux *Œuvres complètes* de Ch.-A. Cingria (*L'Âge d'Homme*, 2012-2018). Parmi ses ouvrages littéraires: *Malencontre*, Zoé, 2022; (avec Alberto Nessi) *Storie di paese/Histoires de village, poèmes en traductions croisées*, Empreintes, 2022. En février 2018, il a reçu à Berne le Prix suisse de littérature pour *Faire le garçon* (Zoé).

## Notes

- <sup>1</sup> Deux humoristes romands à succès dont les émissions de radio et de télévision pastichent volontiers des personnages ramenés à des attributs ou à des traits réputés propres à une région ou à un canton.
- <sup>2</sup> Référence est faite ici à Christian Constantin, dirigeant de football, promoteur immobilier et personnage emblématique du Valais romand, dont on moque volontiers la brutalité des manières et l'attachement quasi caricatural à une prétendue « identité » valaisanne.

# Voir et entendre





# «JA, WEIT DIR EINISCH UFE FAHRE?»

Ein paar Fakten und Geschichten zur Skiliftnation Schweiz

DANIEL ANKER  
Bern

**In der Schweiz lief der erste Bügelskilift der Welt. Und auch wenn immer mehr solche Aufstiegshilfen aus unterschiedlichen Gründen verschwinden, ist das Land immer noch eine Ski(lift)nation.**

«*Pas de problèmes. Première mise en marche du télésiège de l'hiver.*» Eintrag im *Journal d'exploitation* des Télésiège de Montvoie vom Freitag, 17. Januar 1986. Der 350 Meter lange Doppelbügelskilift mit 70 Höhenmetern am Nordhang des Col de Montvoie (858 m) auf der Pâture de Calabri lief von 1984 bis 2013 als einer von zwei fest installierten und auf der Landeskarte der Schweiz eingetragenen Skiliften des Kantons Jura; der andere befindet sich südlich von Les Genevez am Rande der Franches Montagnes – und läuft seit 1970 in jedem Winter, wenn sein Hang denn weiss ist<sup>1</sup>.

Die Webcam des Aérodrome de Bressaucourt (566 m) zeigte am 10. Februar 2021 etwa zehn Zentimeter Schnee. Das versprach noch ein paar Zentimeter mehr auf dem Col de Montvoie, der Porrentruy in der Ajoie mit Glère am Doubs in Frankreich verbindet. Ich startete am 11. Februar in der Postauto-Endstation La Motte, zog meine Spur über den Weiler Montvoie auf schweizerischem, zuletzt über französisches Territorium zum Hügelzug Les Laives (910 m),

querte hinüber zum Col de Montvoie und kurvte in bestem Schnee über die ehemalige Piste hinab zur Talstation des Skiliftes, dessen Seil noch immer eingezogen war; nur die Bügel baumelten nicht daran. Tür und Fenster des Talstation-Häuschens waren offen, die Betriebsbücher lagen ungeordnet oben auf einem Brett, ein paar aber auch auf dem Tisch, von Mäusen angefressen. Ein trister Anblick. Umso schöner dann die Neuschneeabfahrt bis an den nördlichen Dorfrand von Bressaucourt. Das war meine erste Skifahrt im Kanton Jura. Nun fehlen mir nur noch die Kantone Basel-Stadt und Genf. Dort gab es nie Skilifte; bei genügend Schnee könnte man allerdings an der St. Chrischona (522 m) schon ein paar Schwünge hinlegen.

Am Samstag, 20. Februar 2021, publizierte die Berner Tageszeitung *Der Bund* unter dem Titel «*Die Ski führen uns in die Heimat*» ein von mehreren Autoren verfasste «*Ode ans Skifahren*». Ausschnitt aus dem Text von Michael Marti: «*Heute betreiben 24 von 26 Kantonen Skianlagen und wir dürfen sagen: Die Schweiz hat keine Skigebiete. Sie ist ein Skigebiet.*»<sup>2</sup> Dazu ein paar Zahlen. Dem Download *Fakten & Zahlen zur Schweizer Seilbahnbranche 2021* von Seilbahnen Schweiz (SBS), dem Verband der Schweizer Seilbahnbranche, ist zu entnehmen: Insgesamt laufen hierzulande 2427 Anlagen,



**Figure 1** Télési de Montvoie et le Château de Porrentruy, 2021. Foto Daniel Anker.

davon 757 Schlepplifte, 465 Kleinskilifte (tiefe Seilführung, Kinderskilifte) und 350 Sesselbahnen. «Inbesondere in den 1990er-Jahren wurden viele Schlepplifte rückgebaut oder durch Umlaufbahnen bzw. Sesselbahnen ersetzt. Ihre Anzahl hat sich von 1194 im Jahr 1990 auf 757 Schlepplifte im Jahr 2020 reduziert.»<sup>3</sup> Einer von diesen 437 Schlepplift- oder Skiliften in der Schweiz, die in den letzten 30 Jahren verschwunden sind, ist der Télési de Montvoie. Von anderen Liften ist vor Ort nichts mehr zu sehen, wie beim Skilift von Walde im Ruedertal; er war von 1965 bis 2003 der längste Skilift des Kantons Aargau. Oft sind noch die Betonfundamente der Stützen auszumachen, so im Centovalli an der Sciovia di Moneto auf die Cülmina (1061 m); in Camedo blieb bei der Abzweigung der Strasse nach Moneto an einem Haus der Wegweiser «SCIOVIA SKILIFT» bis Ende 2022 stehen.

Der im Januar 2022 herausgekommene Führer *Après-Lift. 49 Skitouren auf Ex-Bahn-Berge der Schweiz*<sup>4</sup> widmet sich abgestellten und abgebauten Transportanlagen für Skifahrer und Snowboarderinnen, allerdings nur solchen, die auf oder gegen Gipfel führten. Nun sind diese Gipfel für TourengängerInnen wieder zu einem eigenen Ziel geworden. Das Buch stellt 78 Skilifte, 17 Sessel- und 8 Seilbahnen vor, die nicht mehr laufen; von der Barilette an der Dôle, dem westlichen Gipfel der Schweiz, bis zum Passo del

Bernina, vom Ottenberg ob Weinfeldern bis zu drei Gifelskiliften am Monte Lema im Südtessin. Und wie schon zwei frühere, gross angelegte Publikationen<sup>5</sup> geht *Après-Lift* auch den Fragen nach, warum es an diesen fürs Pistenskifahren eigentlich günstigen Bergen keinen Skilauf und schon gar kein *Après-Ski* mehr gibt.

Wenn der Schnee ausbleibt (daran leiden Skigebiete unterhalb 1500 Metern wegen der Klimaerwärmung besonders stark)<sup>6</sup> und die Konzession abläuft, wenn das Geld fehlt für Renovationen oder gar einen Liftersatz, für die Umsetzung strengerer Sicherheitsvorschriften, für bessere Pistenfahrzeuge oder überhaupt für eines, für Schneekanonen, die in zu tief gelegenen Gebieten dennoch kaum für eine weisse Unterlage sorgen, für die Auffrischung des Pistenbeizli, ja vielleicht für den Bau eines solchen: Wenn solche Fälle auftreten, einzeln oder oft gar miteinander, dann läuft's schlecht. Und der Lift eben gar nicht. Aber es gibt noch andere Gründe für Stilllegungen. Fehlendes Interesse am Skifahren zum Beispiel – das ganze Volk fährt schon lange nimmer Ski. Die «kollektive Schneesportbegeisterung»<sup>7</sup>, die ab den 1960er-Jahren mit Vico Torriani's Lied «*Alles fährt Ski*», mit dem Skilift-Sketch des Cabaret Rotstift und vor allem mit den Sapporo-Goldmedaillen von Marie-Theres Nadig und Bernhard Russi

von 1972 für rasante und anhaltende Lift- und Schussfahrten sorgte, hat längst individuellen (Winter-)Sportaktivitäten Platz gemacht. Allerdings sind noch weitere Gründe für das Aus von Liften auszumachen. Streit (bis zur letzten Schneeflocke) zwischen Lifieigentümern und Landbesitzern, auf deren Boden die Stützen stehen. Überhaupt ungünstiges Gelände und ungünstig angelegte Anlagen. Oder günstige und bessere Skigebiete im Nachbardorf, im Nachbarkanton, ja gar im Ausland. Konkurrenz von Gebieten untereinander, zuweilen gar Konkurrenz bei Liftbetreibern im gleichen Gebiet. Man gönnt dem Konkurrenten ja keinen leeren Bügel. Kam und kommt leider vor. Anstatt dass man zusammenspannt. Wie das grosse Gebiete in den Alpen machen, die kleine in den Voralpen unterstützen: die Dorfskilifte, die nur am Mittwochnachmittag laufen und am Wochenende. Wenn es denn Schnee hat. Aber wenn es hat, dann fahren dort vor allem die Kinder, begeistern sich für das Stemmen und Bögeln und Jumpen. Und werden kleine Bernhards und Marie-Theres' bzw. Beats und Laras, hoffentlich fürs Leben. Die grossen Skistationen freut's. Den Schweizer Tourismus ebenfalls. Die Skiliftheistoriker und -nostalgiker erst recht.

Die Skilift-Geschichte begann am 23. Dezember 1934. An diesem Tag wurde am Bolgen in Davos der erste Bügelstilift der Welt in Betrieb genommen, nach dem Patent des Zürcher Ingenieurs Ernst Gustav Constam. 270 Meter lang, 60 Meter Höhendifferenz, J-förmige Einerbügel, Talstation mit einem 24 PS starken elektrischen Antrieb, fünf Zwischenstützen und eine obere Umlenkstation<sup>8</sup>. In der Wintersaison 1935/36 wurde die Förderleistung verdoppelt, dank T-förmigen Zweierbügeln. Constams Bolgenlift war der Start für eine sehr erfolgreiche Mechanisierung des Skisportes: 31 Lifte in Europa (15 in der Schweiz) von 1934 bis 1940 (in diesem Jahr wanderte Constam in die USA aus); 43 Lifte in Europa von 1941 bis 1961 durch seinen Nachfolger Henri Sameli-Huber (dieser hat bereits



Figure 2 Cùlmina. 2009. Foto Daniel Anker.

ab 1937 Constam-Lifte installiert); neun nordamerikanische Lifte von 1935 bis 1939, gebaut ohne Constam-Lizenzen; 69 nordamerikanische Lifte von 1940 bis 1964, gebaut mit Constam-Lizenzen<sup>9</sup>. Und weitere Doppelskilifte wurden auf der ganzen Welt errichtet<sup>10</sup>.

Doch zurück ins gebirgige Land, von dessen 2427 Seilbahn-Anlagen immer noch knapp die Hälfte Skilifte sind. Mit ein paar besonderen soll kurz gefahren werden. Seit 2021 ist der Dietiker Skilift im Kanton Zürich der tiefstgelegene; er führt von 460 auf eine Höhe von 490 Meter. Er löste den Skilift Engi im aargauischen Holderbank ab, der 2021 dicht machte<sup>11</sup>. Die beiden höchst gelegenen führen im Gletscherskigebiet von Zermatt – Breuil-Cervinia auf die Gobba di Rollin (3898 m); der Südliche verläuft mehr oder weniger über die sich wegen des Gletscherrückgangs verändernde Staatsgrenze Schweiz-Italien<sup>12</sup>. Die Gletscherlifte auf dem Plateau Rosa und dem Breithornplateau sind zugleich die südlichsten der Schweiz. Fast ebenso meridional liegt der Télési Les Arpalles in La Fouly, während sich die Sciovina Bedea in Novaggio im Südtessin schon deutlich nördlicher befindet. Der westlichste ist der Télési Tabagnoz im Skigebiet La Dôle, der östlichste war der Cauogls-Lift am Dorfrand von Münstair; nun ist es der Alp Trider Ecklift in der Internationalen Silvretta Arena Samnaun/Ischgl. Den nördlichsten Skilift, einen Lift mit tiefer Seilführung, lernte ich am Samstag, 16. Januar 2021, kennen. Vom tief verschneiten Schaffhausen nahm ich den Bus ins Reiat, den östlichen Nord-



zipfel des Kantons, um einmal mit dem Skilift Stich in Opfertshofen zu fahren; die Koordinaten der Talstation lauten 2'691'427, 1'292'189<sup>13</sup>. Ein kleiner Lift, der zu grosser Freude verhilft bei Klein und Gross, bei der Fahrt nach oben und nach unten. Oder auch nur beim Zuschauen. Eine Skibegeisterung, wie sie auf alten schwarz-weißen Fotos zu sehen ist, zum Beispiel vom Ex-Liftgebiet Ahorn.

Am Ahorn (1140 m) im Napf-Gebiet gab es von 1959 bis 1981 zwei Skilifte, nicht etwa

neben- oder nacheinander, sondern deutlich versetzt; der eine, fast beängstigend steil, im Kanton Bern, der andere halbwegs im Kanton Luzern. Wohl damit die reformierten Skifahrer auf dem Doppelbügel nicht mit den katholischen Skifahrerinnen fahren mussten bzw. durften. Da entstanden Geschichten, skitechnische, konfessionelle und andere. Mein zehn Jahre älterer Nachbar Hans Peter Müller, mit dem ich schon hunderte von Skitouren unternommen habe, machte als Jugendlicher mit dem Vater



**Figure 3** Ahorn, oberer Lift. 1960er Jahre. Archiv Peter Röthlisberger.



seine erste Skitour auf das Ahorn. Am Freitag, 27. Februar 2009, standen er und ich wieder oben, legten die Felle zum Trocknen über den Stacheldrahtzaun auf der Kantonsgrenze und unterhielten uns über dies und das. Vielleicht auch über Lifte, denen der Strom nicht abgestellt worden war. «*Und was machen wir jetzt?*», fragte Hans Peter den Daniel nach der Abfahrt vom Ahorn im schweren Neuschnee.

Wir fuhren nach Walterswil im Oberaar-gauer Hügelland. Dort war ein 1970 erstellter Skilift noch in Betrieb, ein richtiger Gipfelloft, bis hinauf auf den 777 Meter hohen Schiteracher. Leider lief er an diesem Freitagnachmittag nicht,

oder nicht mehr. Doch der Betriebsleiter war noch da, wir kamen mit ihm ins Gespräch, interessierten uns für seinen Lift, erzählten ihm von unserer Liftsuche am Ahorn, fragten, wie viel Schnee denn nötig sei, damit er den Lift in Gang setze, musterten die Anlage und den Nordhang. Bis er uns fragte: «*Ja, weit dir einisch ufe fahre?*»<sup>14</sup> Und ob wir wollten!

Ob der Skiliftmann diese Extrafahrt ins Betriebsbuch eingetragen hat? Ich weiss es nicht. Der Eintrag im *Journal d'exploitation* des Téléski de Montvoie vom Samstag, 18. Januar 1986, liegt mir aber vor: «*Câble déraillé à la sortie de la station du haut. 1 archet cassé. Le soir la neige fond.*»

## Notes

<sup>1</sup> www.bergbahnen.org; weitere Sites mit Infos vor allem zu ehemaligen Liften sind: www.remontees-mecaniques.net, www.seilbahnmuseum.ch, www.seilbahn-nostalgie.ch, www.skiliftbuegelgeber.ch, www.skiresort.ch, www.sommerschi.com, www.stahlseil.ch, www.swisskimuseum.com, www.enviadi.com, www.rieggi.ch/skialpin

<sup>2</sup> «Die Ski führen uns in die Heimat», *Der Bund*, 20.2.2021, p. 9.

<sup>3</sup> www.seilbahnen.org (abgerufen am 27.12.2021).

<sup>4</sup> ANKER Daniel, *Après-Lift. 49 Skitouren auf Ex-Bahn-Berge der Schweiz*, Zürich, AS Verlag, 2022. Ausstellung «Après-lift. Skiberge im Wandel» im Alpinen Museum der Schweiz in Bern vom 17. Dezember 2022 bis 28. Mai 2023.

<sup>5</sup> HEISE Matthias, SCHUCK Christoph (Hg.), *Aufgebaut, aufgegeben und ausgestorben. Verlassene Skigebiete in der Schweiz*, Essen, Klartext Verlag, 2016; HEISE Matthias, SCHUCK Christoph (Hg.), *Letzte Bergfahrt. Aufgegebene Skigebiete und ihre touristische Neuausrichtung*, Zürich, AS Verlag, 2020.

<sup>6</sup> JÄGER Andreas, *Die Alpen im Fieber. Die 2-Grad-Grenze für das Klima unserer Zukunft*, Salzburg, Bergwelten Verlag, 2021, pp. 222-223.

<sup>7</sup> KRAPP Christof, «Das Leiden der kleinen Skilifte», *St. Galler Tagblatt*, 1.12.2016, p. 19.

<sup>8</sup> WALDIS Samuel, «Skifahren, auch wenns bergauf geht», *SonntagsZeitung*, Ski-Extra, 12.12.2021, p. 27.

<sup>9</sup> HITZ Luzi, *Ernst Gustav Constam, Erfinder des erfolgreichsten Skiliftsystems*, 2012 (Archiv Daniel Anker); *Ernst Gustav Constam, inventor of history's most influential ski lift design*, in: www.swisskimuseum.com

<sup>10</sup> HEYCKE Stefan, *Das Skibuch*, Hamburg, Marmota Maps, 2021, pp. 228-229.

<sup>11</sup> BRÜNGGER Christian, «Was Sie über die Ski-Nation Schweiz wissen sollten», *SonntagsZeitung*, Ski-Extra, 12.12.2021, p. 19.

<sup>12</sup> WENGER Brigitte, «Grenzüberschreitung», *Die Zeit*, Schweiz-Ausgabe, 2.12.201, p. 39.

<sup>13</sup> www.skilift-stich-opfertshofen.ch (abgerufen am 27.12.2021).

<sup>14</sup> Berndeutsch für: «*Ja wollt ihr einmal hochfahren?*».



# LES ALPES PAR LES SONS: QUELQUES RÉFLEXIONS ET PISTES DE RECHERCHE

NELLY VALSANGIACOMO  
Université de Lausanne

**D**epuis les années 1990, les sciences humaines et sociales ont développé un grand intérêt pour les phénomènes acoustiques et auditifs, l'enjeu étant de dénaturer la perception du son, en démontrant qu'il est une partie intégrante de nos constructions culturelles.

Il semblait inévitable de parler de tournant, à l'instar de tous ces élargissements de perspective qui se sont produits à partir des années 1970 ; presque par contraste au *visual turn*, l'*auditory turn* et l'*acoustic turn* ont fait leur apparition. Employés différemment selon les approches privilégiées, ces « tournants » se veulent des moments constitutifs de ce courant d'intérêt pour les sonorités, courant souvent défini avec le terme – désormais généralisé – de *sound studies*.

Sur le fond, il y a la volonté de redéfinir la hiérarchie des sens en les sortant du domaine de la « naturalisation » et en montrant la pertinence de leur prise en charge dans l'étude de phénomènes complexes, socio-économiques et politiques, culturels, médiatiques.

Plus spécifiquement, pour les historien-ne-s, l'attention pour les sonorités s'inscrit aussi dans une histoire socioculturelle en continuelle mutation, donnant naissance à de nouvelles approches, dont l'histoire des sensibilités<sup>1</sup> (notamment les travaux d'Alain Corbin)<sup>2</sup> qui a beaucoup influencé les *sound studies*.

Ces dernières années, la riche production d'articles et d'ouvrages scientifiques, mais aussi la création de revues dédiées à cet objet, a consacré l'institutionnalisation des études sur les sonorités. L'importance heuristique des sens pour comprendre la complexité des phénomènes sociaux et culturels semble être désormais acquise.

Parmi les nombreuses pistes parcourues, les questionnements sur l'environnement sonore occupent une part non négligeable des recherches. Nombre d'ouvrages avec des approches différentes arborent désormais dans leur titre le terme de « paysage sonore ». Que cette définition recouvre une globalité un peu floue, comme évoquée en premier lieu par Raymond Murray Schafer dans son ouvrage éponyme<sup>3</sup>, ou désigne des aspects sonores plus ponctuels prompts à déconstruire le terme même de paysage sonore, à l'exemple de l'approche critique de Tim Ingold<sup>4</sup>, ou encore propose une lecture sonore de repères et sources historiques, cela fait quelques décennies que l'environnement sonore est étudié et que de nombreuses disciplines y apportent leurs réflexions.

L'expérience du son s'avère donc être une grille interprétative possible, applicable aussi à la montagne, qui s'appuie et dépasse les recherches très riches sur certaines pratiques musicales et

DOI : 10.33055/SPORTSMODERNES.2023.001.01171

vocales. L'enjeu est surtout de comprendre le lien entre des sonorités objectives et leur appréhension par une collectivité : que cela soit un attachement identitaire, un apprentissage sonore, des suggestions perceptuelles, des rituels politiques et sociaux, des pratiques vocales ou autre ; ce qui importe, c'est la relation entre l'écoute et les sons, et son évolution dans le temps. L'étude des sonorités se révèle ainsi être une entrée féconde pour travailler sur l'espace alpin comme lieu de vérification et de déconstruction de nos visions de la tradition, de la modernité et du progrès, et comme espace d'interrogation des aspects de multifonctionnalité et de durabilité du territoire. Les pistes sont nombreuses, faute d'espace on peut ici en rappeler au moins deux.

Tout d'abord le rôle joué par la géomorphologie et les sonorités naturelles sur plusieurs plans, des pratiques aux représentations. Dans les années 1930, l'écrivain Ludwig Hohl, pour contester une Suisse qui se mure dans son identité alpestre, écrivait : « *L'ouïe des Suisses ressemble à une poutre. Les avalanches, les éboulements et ce genre de phénomènes naturels doivent leur avoir infligé cette infirmité.* »<sup>5</sup> Si le propos se veut provocateur, les sonorités naturelles ont en effet une grande importance : elles deviennent des fonds sonores identitaires. Pensons au phénomène de l'écho ou à l'eau des rivières dans les vallées qui colorent la relation à la montagne dans le temps, de l'effroi au sublime du silence, comme nous le montre bien la littérature depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils induisent l'acquisition de compétences spécifiques et génèrent aussi de fausses croyances, comme l'idée selon laquelle il faut s'abstenir de crier et de faire trop de bruit pour ne pas faire détacher des masses de neiges.

Certaines pratiques sonores sont d'ailleurs nées de stratégies adaptatives au territoire, au climat et à d'autres facteurs naturels ; on peut penser aux différents chants de pâtres, à la parole sifflée ou les bêtes ensonnaillées. Ce sont des pratiques qui nous rappellent tout d'abord des activités se déployant dans de grands espaces,

mais aussi la nécessité de trouver des moyens de communication, à la fois délimitateurs spatiaux et repères territoriaux, là où le visuel s'avère parfois insuffisant. Elles nous parlent de la construction d'un territoire, mais en même temps sont à l'origine de maintes représentations. On peut penser au Ranz des vaches, qui – selon la légende rendue célèbre par Rousseau qui la cita dans son *Dictionnaire de musique* de 1767 – ne pouvait pas être chanté par les mercenaires puisqu'il causait le mal du pays, le *Heimweh*, qu'on considérait comme typiquement helvétique<sup>6</sup>, ou encore au cor des Alpes, désormais symbole iconique de cette région, presque autant que le Cervin ; pour ne pas parler des cloches des vaches, ces marqueurs symboliques qui, avec une série d'autres objets, sont au cœur de la construction de l'imaginaire alpin en tant que noyau de l'identité helvétique.

Si ces pratiques deviennent souvent une matérialisation sonore d'un rêve nostalgique et idéologisé, elles participent aussi à la construction d'une identité alpine prise en charge activement par les communautés locales et qui nourrit l'imaginaire touristique, notamment autour de l'organisation de moments à la fois identitaires et folkloriques.

Cette utilisation presque atemporelle de certaines pratiques sonores se confronte avec d'autres sonorités, bien plus modernes, auxquelles le tourisme a donné un fort élan ; c'est le deuxième aspect que j'aimerais aborder.

Si l'arrivée du téléphone et de la radio<sup>7</sup>, mais aussi, parmi d'autres signes de la modernité, la construction des routes et des barrages, renouvelle l'environnement sonore quotidien des habitants des régions de montagnes et mériterait des recherches ultérieures, le tourisme aussi a un fort impact sur la modernisation sonore de ces lieux. Depuis les années 1930, les inaugurations des remontées mécaniques se succèdent dans les Alpes, jusqu'à atteindre dans les années 1970 et 1980 les sommets les plus importants, comme cela fut le cas à Zermatt en 1979 avec l'inauguration du téléphérique entre Trockener Steg et



le petit Cervin (Klein Matterhorn) à 3 820 m d'altitude. Dès les années 1960, les vols de plaisir se multiplient, les voitures débarquent en masse dans les vallées et la musique conquiert les restaurants sur les pistes enneigées. Le confort du tourisme sportif n'est pas sans conséquences, sonores entre autres.

Le tourisme change donc la manière de proposer et d'appréhender les pratiques sonores d'antan, à la fois en figeant certaines sonorités dans un espace folklorique atemporel et en accentuant une modernité technique qui mue aussi l'environnement en altitude. De là découlent le développement d'une urbanisation à tache de léopard et parfois une gentrification des lieux plus convoités<sup>8</sup> qui vient effacer les spécificités du lieu et engendrer aussi des difficultés de cohabitation, souvent en lien avec les sensibilités, notamment l'odorat et l'ouïe.

Tandis que le tourisme sportif génère de puissantes sonorités, le silence devient un objet de marketing. Dans la deuxième partie du xx<sup>e</sup> siècle, les annonces immobilières proposent des chalets à la montagne, dans la tranquillité, mais à côté du confort des remontées mécaniques ; ces dernières décennies, au moment même où la biophonie<sup>9</sup> se tait suite aux lourdes

interventions humaines, l'engouement pour le silence et les sonorités naturelles augmente, en lien avec une nouvelle sensibilité pour la protection des paysages alpins et de haute montagne, et de la faune qu'ils abritent<sup>10</sup> (les sorties à l'écoute de la nature connaissent un franc succès). Après une phase d'exploitation touristique de masse comme ressource pour sauver les Alpes du dépeuplement, ces nouvelles propositions semblent laisser partiellement place à une vision à la fois patrimoniale et touristique qui se veut plus écologique, en accord avec la durabilité, la lenteur et des sonorités dites « naturelles ».

Pour conclure, les Alpes, très anthropisées, comptent en leur sein des altitudes peu habitées et des vallées fortement urbanisées. L'étude des sensibilités, dont fait partie l'attention à l'écoute, est un des paramètres possibles pour étudier les mutations de ces espaces fragiles et nos perceptions à leur égard : des pratiques aux constructions culturelles, en passant par les conflits ; les sensibilités et les sonorités font partie des éléments à prendre en compte pour interroger la complexité de ces régions et leurs transformations dans le temps.

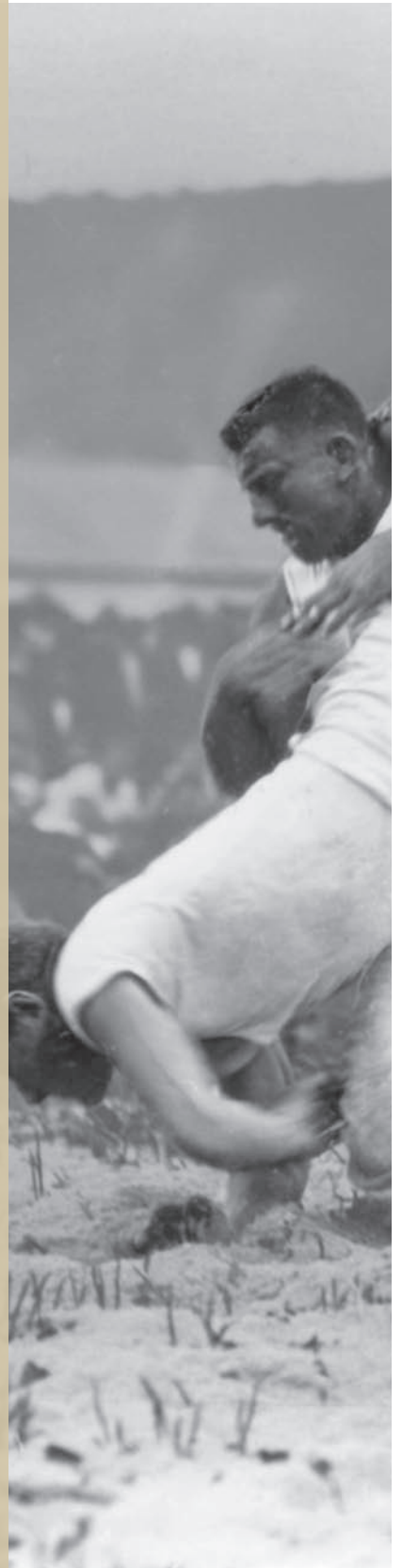
**Biographie :** Nelly Valsangiacomo. Professeure ordinaire d'histoire contemporaine à l'Université de Lausanne. Parmi ses domaines de recherche, une place particulière est donnée aux sources sonores et audiovisuelles. Dernièrement, elle s'intéresse tout spécialement aux sonorités en lien avec les régions alpines.

## Notes

- <sup>1</sup> Ce point de vue est développé notamment par SMITH Mark M., « Making Sense of Social History », *Journal of Social History* 37/1, 2003, pp. 165-186.
- <sup>2</sup> CORBIN Alain, *Les cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 2013 (première édition: 1994).
- <sup>3</sup> Le terme « paysage sonore » a été utilisé, à peu près en même temps et indépendamment, par le compositeur canadien Raymond Murray Schafer et par l'urbaniste Michael Southworth. L'ouvrage de Schafer *The Tuning of the world* (1977), traduit en français par *Le paysage sonore. Le monde comme musique* (1979), est à l'origine du terme.
- <sup>4</sup> INGOLD Tim, « Against soundscape », in : CARLYLE Angus (ed.), *Autumn Leaves: Sound and the Environment in Artistic Practice*, Paris, Double Entendre, 2007, pp. 10-13.
- <sup>5</sup> Tiré de UTZ Peter, *Culture de la catastrophe. Les littératures suisses face aux cataclysmes*, Genève, Éditions Zoé, 2001, p. 175.
- <sup>6</sup> SCHMID Christian, « Mal du pays », *Dictionnaire historique de la Suisse* (DHS), version du 31 mars 2010, traduit de l'allemand. Online : <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/017439/2010-03-31/>, consulté le 13 décembre 2021. METRAUX Guy, PHILIPONA Anne, *Le Ranz des vaches. Du chant de bergers à l'hymne patriotique*, Lausanne, Ides et Calendes, 2019.
- <sup>7</sup> Pendant les années 1930, on développe une vaste campagne en Suisse pour la diffusion de la radio en montagne, aussi à travers du radioscolaire. Voir par exemple CESCHI Raffaello, « La radio ai montanari », *Archivio storico ticinese* 117, anno 32, giugno 1995, pp. 25-34.
- <sup>8</sup> Cf. PERLIK Manfred, « Alpine gentrification: The mountain village as a metropolitan neighborhood », *Revue de géographie alpine* 99(1), 2011, pp. 1-13.
- <sup>9</sup> Sur ces aspects cf. KRAUSE Bernie, *Chansons animales et cacophonie humaine. Manifeste pour la sauvegarde des paysages sonores naturels*, Arles; Paris, Actes Sud; Fondation Cartier pour l'art contemporain, 2016 (première édition: 2015).
- <sup>10</sup> Depuis 2007, l'article 12 du Protocole transport de la Convention alpine régule les problèmes du bruit des avions et des hélicoptères. En 2013, la Fondation suisse pour la protection du paysage rappelle que le trafic aérien en montagne à des fins touristiques est depuis toujours en conflit avec le repos et la tranquillité, et avec les dispositions sur les paysages protégés.



# Faire vivre





# LES NOUVELLES MONTAGNES DE BERNARD CRETZAZ

LAURENT TISSOT  
Université de Neuchâtel

Ce texte est basé sur un entretien réalisé avec Bernard Crettaz à son domicile à Fribourg le 19 octobre 2021. Il avait trouvé son approbation à sa relecture. Bernard se réjouissait beaucoup de prendre connaissance de la revue. Malheureusement, son décès le 28 novembre 2022 ne lui en donnera pas l'occasion. Même si son voyage s'est interrompu, nous tenons à publier le texte dans version originale.

**P** arler de montagnes avec Bernard Crettaz, c'est faire un long voyage aussi riche, accidenté et imprévu que ce que ces mêmes montagnes peuvent offrir au voyageur curieux : leur beauté comme leur laideur, leur attrait comme leur rejet, leur pouvoir de séduction comme de répulsion. Car les montagnes, Bernard Crettaz les a toujours vues. Il en a toujours été proche. Il y est né, il y a vécu, il y a travaillé. Il les a regardées, les a parcourues, les a montrées, les a analysées. Ne désavouant pas la provocation, il les a souvent défendues, parfois dénoncées et aussi critiquées. Il en a fait l'histoire pour essayer de comprendre ce qu'elles ont été, ce qu'elles sont et ce qu'elles signifient. Ses écrits sont nombreux<sup>1</sup>.

Même si le voyage se poursuit encore aujourd'hui, il est forcé d'admettre qu'après « *la pandémie, personne ne peut faire une prophétie de ce que sera la montagne de demain* ». Désarmé si ce n'est désabusé, Bernard Crettaz n'en dresse pas moins des constats qui s'appuient sur de longues observations historico-sociologiques. Sans entrer dans les détails, reprenons-en quelques éléments<sup>2</sup>.

C'est d'abord la typicité des montagnards dans l'histoire ou plutôt la création de cette typicité qui fait qu'ils sont « *identifiables comme de vrais Occidentaux* » mais, dans le même temps,

chargés de caractéristiques qui permettent de les reconnaître comme « *une "race à part", une vraie "race de la montagne"* » non sans que cette typicité soit forcément désirée ou préméditée. Elle est dans une forte mesure imposée. Ce processus s'inscrit dans quatre séquences chronologiques qui voient, à terme, l'émergence et l'affirmation du mythe alpestre. Ces séquences que Bernard Crettaz métaphorise par des hôtels – les hôtels des Messieurs – se confondent avec des cérémonies particulières qui rendent visibles la création du mythe alpestre : en 1815, dans le temple Salève près de Genève, des savants, des philosophes, des littérateurs fondent la Société helvétique des sciences naturelles ; en 1866, au Sommet de la Bella-Tola, des ascensionnistes et des voyageurs fêtent le Club alpin suisse ; en 1896, à l'Exposition nationale de Genève, des artistes, des architectes, des industriels mais aussi des politiciens inaugurent le Village suisse ; en 1940, dans la Forteresse de la Suisse centrale et du Gothard, la patrie en danger a été rassemblée autour des militaires.

Ce substrat, diligenté par la ville, amène Bernard Crettaz à s'interroger ensuite sur sa manipulation dans le cadre de l'explosion touristique née dans les années soixante où l'or blanc se déverse comme un torrent tempétueux char-

DOI : 10.33055/SPORTSMODERNES.2023.001.01177

riant les attentes les plus folles. Il en découle un bricolage qui révèle une miniaturisation des Alpes où les restes des cultures montagnardes se retrouvent enjolivés, réinventés, réinterprétés, mis au goût du jour dans l'illusion de croire que rien n'a changé et que le citadin-touriste s'épanouit à leur rencontre. En répondant aux attentes urbaines, le montagnard joue sa partition avec conscience et sérieux, sachant que la « blague » fonctionne, mais sachant aussi qu'en jouant ce rôle, il se métamorphose autant en villageois urbanisé qu'en urbain « villageoisé ». Avec l'aboutissement de ce processus – la création d'un véritable paradis –, Bernard Crettaz se demande, à juste titre, si nous n'allons pas assister à « *la fin des Alpes* », épuisées à force d'être manipulées, tripotées, triturées, disneylandisées...

Ces quelques propos, on l'a dit, n'ont pas la prétention de retracer le cheminement sociologique de la pensée de Bernard Crettaz dans son observation des Alpes. Ils n'ont d'autre but que de se demander : et maintenant ? La nouvelle culture qu'il entrevoyait dans ce salmigondis d'attitudes, de croyances, de certitudes, a-t-elle trouvé une assise, une signification ? Assistons-nous vraiment, comme il l'avait annoncé, à la fin des Alpes ? Trente ans après son diagnostic, que sont-elles devenues et qui sont-elles aujourd'hui à ses yeux ?

Ce qui est patent pour Bernard Crettaz, c'est que de nouvelles montagnes sont apparues. Il croit en cette affirmation en raison de sa rencontre avec Albert V. Carozzi (1925-2014). Docteur en sciences de l'Université de Genève, Carozzi fait une brillante carrière de professeur à l'Université d'Illinois à Champaign-Urbana où il enseigne la géologie structurale, la pétrographie sédimentaire et l'histoire de la géologie. Il est reconnu comme un leader dans le domaine de la pétrologie et de la pétrographie des roches carbonatées. À côté de ses activités scientifiques ordinaires, il consacre aussi son temps à Horace-Benedict de Saussure, notamment à l'étude de ses carnets. Fasciné par le personnage, il publie une biographie<sup>3</sup> et une douzaine de travaux

qui remettent en cause l'idée que De Saussure n'apporte aucune connaissance nouvelle sur la structure des Alpes. Pour Bernard Crettaz, sa rencontre avec Carozzi est décisive, car elle l'amène à voir autrement la montagne. Son regard n'est plus uniquement porté sur le sommet, le point culminant, le faite d'où l'on domine, mais sur ce qui fait véritablement l'existence de la montagne, à la fois son épaisseur et sa matérialité, soit les plissements, les strates, les couches successives qui sont les fondements de toute la géologie. C'est un renversement de point de vue, car les conclusions de Carozzi le conduisent à comprendre que les plis géologiques peuvent être métaphoriquement transposés à la société. Ils peuvent se lire comme des plis sociaux qui s'accumulent au cours du temps et sont constitutifs du mythe alpestre<sup>4</sup>. Il ne s'agit plus de vaincre le haut pour comprendre le bas mais bien de partir du bas pour comprendre le haut.

Si de nouvelles montagnes sont en train de naître, c'est qu'elles ne cessent d'amonceler, à l'excès, de nouveaux plis. Le plus visible d'entre eux est l'entrée de la montagne dans le monde de la finance internationale ou, autrement dit, sa financiarisation. Sous l'influence de promoteurs et d'investisseurs pour la plupart étrangers, les Alpes sont devenues « *un bijou suréquipé* ». Bernard Crettaz se sert d'une autre métaphore, celle des quatorze stations du Chemin de croix pour décrire l'achèvement de ce processus. La station est dotée en tout : commerces, banques, piscines, boutiques, saunas, routes, voies cyclables, sentiers, remontées mécaniques, salles de concert, salles de sport, centres de conférences, terrains de sport, night-clubs, musées, établissements de soin, restaurants, hôtels, web-cafés, chalets, jeux, casinos, héliports, etc., bref la station se mue en une ville à part entière, se suffit à elle-même et vit pour elle-même.

Elle façonne ainsi de nouvelles sociabilités, de nouvelles cultures et attire de nouveaux « envahissements » où le possible est le maître mot, l'impossible une frontière à dépasser. Les sports

extrêmes en sont la plus vibrante illustration, ce qui n'exclut pas, à l'opposé, un culte des vieux objets... La montagne est contenue dans la ville qui en résume l'existence. Faire la sociologie de la montagne aujourd'hui, c'est faire l'inventaire de ces nouvelles pratiques qui entraînent un néobricolage d'altitude sous la forme d'une « surchaletisation », soit ces bâtisses construites en quinze jours avec du bois amené par des camions d'Europe de l'Est...

Bernard Crettaz voit dans son expérience d'enseignant à l'École d'accompagnateur en moyenne montagne de Saint-Jean (VS) d'autres plis constitutifs de ces nouvelles montagnes. Fondée en 1996 par la doctoresse Madeleine Wiget, cette école l'amène à rencontrer une nouvelle clientèle d'admirateurs<sup>5</sup> de la montagne. Médecins pour la plupart, ils se passionnent pour les « thérapies » que la montagne est en mesure d'offrir – notamment l'observation par la marche à pied, la méditation, la cuisine à base de plantes, le bio, etc. – et s'investissent dans une meilleure connaissance de celles-ci. L'histoire, le patrimoine, la pédagogie, l'animation, la botanique, la zoologie, l'alimentation, la sylviculture, la biologie, etc. se combinent pour doter ces futurs professionnels de la montagne des éléments permettant de la faire vivre et de transmettre à d'autres tous ses « secrets » sans la nécessité, pour la connaître, de la gravir à tout prix jusqu'au sommet. C'est l'élévation de la « montagne à vaches » au titre de guérisseuse des maux modernes : stress, bruit, vitesse, trépidation, agitation, hyperactivité, etc. La mise à profit des vertus montagnardes s'inscrit, elle aussi, dans cette « réponse à tout » ce qu'elle est censée donner. Ironie de l'histoire : alors que cette formation est aujourd'hui reconnue officiellement par le Club alpin suisse et l'Association suisse des guides de montagne, elle s'est heurtée à l'origine, malgré son succès immédiat, à leur ferme opposition de même qu'à celle des habitants du val d'Anniviers.

Un autre pli est discernable dans la stratification des clientèles. Des quartiers pour ultra-

riches et de ceux pour les classes moyennes à ceux favorisant le « tourisme doux », la ville à la montagne concentre une foule bigarrée, hétérogène. Loin de créer un *melting-pot* où tout le monde en vient à se ressembler, elle fait se rencontrer les forçats du VTT ou les coureurs en montagne et les randonneurs amoureux de l'environnement, les skieurs du *freeride* et les pratiquants débutants, les adeptes du vol libre (deltaplane, parapente, etc.) et les touristes enfermés dans une cabine de téléphérique. Ces rencontres improbables alimentent l'idée que c'est dans la ville à la montagne que réside le monde de tous les possibles. La fréquentation du carnotzet et la consommation d'une raclette sont suivies, le lendemain, par la prise de risques les plus fous. À l'abri des interdits, elle est ainsi le lieu d'un processus de destruction et de réalpisation permanentes.

Un dernier pli interpelle encore Bernard Crettaz. Ces nouvelles montagnes sont indissociables d'une technologisation extrême. Tant dans les dispositifs d'aménagement d'accès (routes, remontées mécaniques, etc.) que dans ceux de loisirs (neige artificielle, *wellness*, médecine sportive) et dans les équipements eux-mêmes (hôtels, chalets), le recours à des connaissances sophistiquées s'impose pour assurer l'annualisation des séjours montagnards. Ces technologies soutiennent l'idée que ce « tout est possible » permet d'associer travail (*home office*) et loisirs sans délocalisation. Même si les volets clos ne sont pas rares, la ville de montagne devient un lieu possible de résidence permanente et non plus périodique.

Ces observations n'occulent pas les interrogations qui subsistent. Et Bernard Crettaz de mentionner l'avenir des barrages, la lutte contre les éoliennes. Sur un plan plus politique, l'adéquation entre la Suisse, pays paradis, et le paradis alpin va-t-elle persister ? Bref, autant de points qui méritent des réflexions que Bernard Crettaz nous invite à prolonger. Les nouvelles montagnes restent encore à observer, à découvrir, à conquérir et à libérer.

## Notes

- <sup>1</sup> Citons plus particulièrement *Le village suisse. Le temps, la mémoire, la mort et les dires de Robert Rouvinez, paysan, organiste et conteur à Grimentz*, Sierre ; Lausanne, Éditions Monographic ; Éditions d'En Bas, 1982 ou encore *La beauté du reste. Confession d'un conservateur de musée sur la perfection et l'enfermement de la Suisse et des Alpes*, Genève, Éditions Zoé, 1993.
- <sup>2</sup> Nous reprenons ici les hypothèses développées dans CRETTAZ Bernard, *La beauté du reste...*, pp. 63 et suivantes.
- <sup>3</sup> *Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799): un pionnier des sciences de la Terre*, Genève, Slatkine, 2005.
- <sup>4</sup> Il en est résulté une exposition qui a fait l'objet d'une publication : *Les plis du temps - mythe, science et H.-B. de Saussure*, Musée d'ethnographie de la ville de Genève, Annexe de Conches, Conservatoire d'art et d'histoire de la Haute-Savoie, Annecy, 1998.
- <sup>5</sup> Le féminin s'applique à la formulation.





# Découvrir



# LABISALP : UN QUART DE SIÈCLE À ÉTUDIER L'HISTOIRE DES ALPES

Entretien avec Luigi Lorenzetti, directeur du LabiSAlp

PHILIPPE VONNARD  
Université de Lausanne

## En préambule

*Cet entretien a été conduit en juin 2021. Il s'est tenu en marge d'une journée d'étude intitulée « De la plaine aux Alpes » organisée par le Laboratorio di Storia delle Alpi (LabiSAlp) à Mendrisio. Cette manifestation scientifique s'inscrivait dans le cadre du séminaire d'été du projet FNS « La fabrique des sports nationaux » conduit actuellement à l'Université de Lausanne<sup>1</sup>.*

*Dans le texte qui suit, il s'agit de revenir, en compagnie du directeur du LabiSAlp, Luigi Lorenzetti, sur quelques aspects relatifs à l'histoire et aux activités de cet institut fondé à la fin des années 1990 et qui jouit d'une reconnaissance internationale.*

*Trois axes seront traités dans le cadre de cette conversation. Premièrement, nous reviendrons sur les origines de l'institut. Deuxièmement, l'entretien portera sur quelques projets (terminés ou en cours) conduits par l'équipe de recherche du LabiSAlp et des collaborations développées par l'institut au fil des années (en Suisse et à l'étranger). Troisièmement, nous échangerons brièvement sur sa place au sein de la Faculté d'architecture de Mendrisio et des liens entretenus par ses membres avec les collègues architectes.*

**Philippe Vonnard :** Luigi Lorenzetti, tout d'abord merci beaucoup de nous accorder cet entretien et plus largement de nous accueillir dans ce beau cadre de l'Académie d'architecture de Mendrisio. La première question que j'ai envie de vous poser porte sur les origines du LabiSAlp. Aussi, quand et comment cet institut a-t-il vu le jour ?

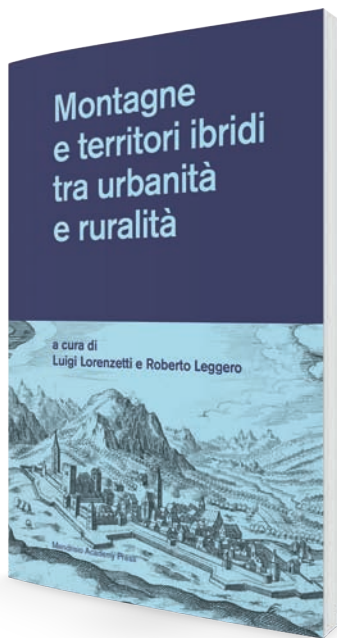
**Luigi Lorenzetti :** « Depuis les années 1970-1980, Jean-François Bergier<sup>2</sup>, qui avait conduit de nombreux travaux sur l'histoire des Alpes, poursuivait, avec plusieurs collègues suisses et étrangers, le projet de créer un espace de discussion et de rencontre dédié à l'histoire des Alpes et des sociétés alpines.

Ces efforts se sont finalement concrétisés en octobre 1995 à Lucerne durant un colloque international qui a réuni des historiens et des historiennes provenant de sept pays alpins. Les participant-e-s se sont mis d'accord et ont créé une association qui a pris le nom d'Association internationale pour l'histoire des Alpes (AIHA)<sup>3</sup>.

Une année plus tard, elle lançait sa propre revue trilingue intitulée *Histoire des Alpes – Storia delle Alpi – Geschichte der Alpen*. C'était le début de l'aventure ! »

**P.V. :** Dans un livre retraçant son parcours professionnel, Jean-François Bergier mentionne qu'il n'y avait alors pas d'infrastructure et que lui et ses collègues « cherchaient donc une institution qui voudrait [les] abriter »<sup>4</sup>. Et ce fut l'Université de la Suisse italienne...

**L.L. :** « Il faut rappeler tout d'abord que l'Università della Svizzera italiana (USI) venait d'être fondée<sup>5</sup>, les moyens étaient donc limités. Cependant, Jean-François Bergier et ses collègues ont réussi à trouver un accord avec cette



jeune Université pour créer un “Institut d’histoire des Alpes” (ISAIP). Vraisemblablement, les relations étroites tissées au fil des ans par Bergier avec le canton du Tessin (avec des chercheurs et chercheuses, mais aussi avec des personnalités influentes comme l’architecte Mario Botta et l’homme politique Flavio Cotti) ont pu jouer un rôle dans l’établissement de cet accord. Au départ, l’institut a été rattaché directement au Rectorat de l’USI. Le premier directeur de l’ISAIP était Jon Mathieu<sup>6</sup>, l’un des meilleurs spécialistes de l’histoire alpine et ayant une large expérience dans le domaine de la recherche. »

**P.V. : Y a-t-il d’autres personnes qui ont œuvré à la mise en place de l’ISAIP ? Vous y étiez déjà à cette époque ?**

**L.L. :** « Il faut préciser que l’Institut a commencé ses activités en 2000 et qu’il était alors basé à Lugano. Oui j’ai fait partie de l’équipe dès le début, en occupant un poste de collaborateur scientifique à temps partiel. Maître assistant en histoire économique à l’Université de Genève, où les possibilités de continuer ma carrière étaient restreintes, j’avais vu une annonce pour le poste et cela m’avait tout de suite intéressé. Pendant quatre ans, j’ai donc alterné mon activité de recherche entre Genève

et Lugano. Nous avons pu également compter sur l’appui d’une secrétaire, Monica Bancalà. »

**P.V. : Si je comprends bien, l’ISAIP était une petite structure. Quand cet institut a-t-il commencé à s’autonomiser ? Et deuxième question, quand est-il devenu le LabiSAIP ?**

**L.L. :** « L’Institut a toujours joui d’une très large autonomie opérationnelle tout en étant le fruit d’un partenariat entre l’USI et l’AIHA. En 2005, il y a toutefois eu un changement important puisque, pour des questions d’organisation interne à l’USI, il a été intégré dans la Faculté d’architecture basée à Mendrisio<sup>7</sup>. C’est à ce moment-là qu’il a pris le nom de LabiSAIP. En conséquence, nous étions désormais une entité reconnue au sein d’une faculté. Ce fut, je dois le dire, un pas important du point de vue institutionnel, car il a notamment permis aux membres de l’institut d’obtenir des activités d’enseignements.

La même année, Jon Mathieu est parti à l’Université de Lucerne où il a obtenu un poste de professeur. J’ai donc repris la coordination de l’institut. Au même moment, la faculté nous a permis d’embaucher à temps partiel (40 %) une nouvelle collaboratrice scientifique, en la



personne de Vanessa Giannò Talamona, qui a repris mes fonctions précédentes. Puis, en 2012, Roberto Leggero, qui occupe actuellement un poste de maître d'enseignement et de recherches (80 %), a rejoint l'institut. Au fil des années, divers collaborateur·trice·s temporaires (des docteur·e·s et un postdoc qui a récemment achevé sa thèse à l'Université de Lausanne) se sont ajouté·e·s à l'équipe de recherche. Ces personnes ont indéniablement contribué à susciter une dynamique scientifique féconde et stimulante. Enfin, nous avons toujours pu compter sur un solide soutien administratif avec notre secrétaire, poste actuellement occupé par Marisa Furci Macchione. »

**P.V. : Et malgré ce changement de statut, le lien avec l'AIHA a perduré.**

**L.L. :** « Exactement. Le LabiSAlp héberge toujours le siège de l'AIHA et de fait, la personne qui s'occupe de l'administration de notre institut est également en charge de l'association. Pour rappel, l'AIHA a mis sur pied treize colloques depuis ses débuts. Ceux-ci se tiennent tous les deux ans et sont organisés, si possible, dans des endroits différents. En outre, le LabiSAlp gère la publication de la revue qui sort une fois par année. Nous en sommes désormais au vingt-sixième numéro<sup>8</sup>. »

**P.V. : Après avoir posé ces quelques jalons historiques sur le LabiSAlp, parlons un peu de ses activités. Si on regarde votre site internet, on constate que celles-ci sont multiples. Pouvez-vous nous les décrire ?**

**L.L. :** « En fait, nous conduisons plusieurs activités qui s'inscrivent essentiellement dans deux axes de recherches<sup>9</sup>. Le premier, à savoir l'histoire économique et sociale de l'espace alpin, a été développé autour de deux projets FNS.

Un projet initial a été conduit de 2006 à 2009. Intitulé "Tra montagna e piano : economie regionali, famiglia e mercati in Vallese, Ticino e Valtellina (1850-1930)", il consistait à évaluer

dans quelle mesure les transformations économiques qui ont eu lieu dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ont affecté et modifié les rapports territoriaux entre les aires de montagne et celles de la plaine des trois régions prises en considération (Tessin, Valais et Valteline).

Le deuxième projet, qui est actuellement en cours, est intitulé "Migrations and development in mountain borderlands of Switzerland and Slovenia : a comparative perspective (18th-20th centuries)". Il porte sur les effets des migrations dans des régions/territoires de montagne et propose une comparaison entre la Slovénie et la Suisse. De fait, nous sommes régulièrement en contact avec des collègues de l'Université de Ljubljana. »

**P.V. : J'ai vu également que vous avez organisé passablement de colloques/journées d'études autour de cet axe.**

**L.L. :** « Oui, nous avons effectivement organisé plusieurs manifestations scientifiques. Sans être exhaustif, je peux citer en particulier le colloque international tenu en 2008 sur le travail des femmes dans les montagnes européennes ou celui organisé en 2013 autour de l'histoire de la famille dans ce même espace géographique. En outre, nous proposons souvent des panels lors de conférences ou des colloques nationaux et/ou internationaux. Par exemple, un panel intitulé "Les réseaux marchands dans les régions alpines" s'est tenu durant les dernières *Journées suisses d'histoire* en 2019 à Zurich. »

**P.V. : Et quel est le deuxième axe de recherche ?**

**L.L. :** « Il s'agit de l'histoire du territoire, du paysage et de l'habitat alpin. C'est une thématique qui s'est développée ces dernières années, car elle permet de renforcer les liens avec les collègues de la Faculté d'architecture. Nous avons également obtenu deux projets FNS sur cet axe de recherche.

Le premier a été mené de 2012 à 2016 et était intitulé "Les montagnes négociées. Tourisme et

régulations territoriales dans les Alpes, 1870-1970". Il consistait en une étude sur les processus de gestion territoriale dans deux localités alpines à l'agencement diamétralement opposé (Champéry-Morgins dans le Valais et Madesimo dans la province de Sondrio en Italie). Notre but était de montrer comment des cultures territoriales locales ont orienté la trajectoire touristique de ces deux territoires.

Le deuxième projet, qui s'est terminé récemment (conduit de 2016 à 2020) portait comme titre "Propriété, ressources et construction territoriale. Les fonds de vallées dans l'espace alpin, 1700-2000". S'inscrivant sur une longue durée et se basant sur la comparaison de trois études de cas (la Combe de Savoie ; la vallée de l'Adige et la plaine de Magadino) il s'est focalisé sur l'analyse des processus de construction territoriale dans ces espaces particuliers que sont les fonds de vallées. »

**P.V. : Là aussi, on peut dire que vous avez été particulièrement actifs dans la mise sur pied d'événements scientifiques !**

L.L. : « Nous avons en effet développé diverses collaborations avec des collègues d'autres institutions comme le Centre régional d'études des populations alpines (CREPA) de Sambracher, afin de réfléchir sur l'usage de la terre sur le monde rural. De même, nous avons mis sur pied des journées d'étude (à Aoste, Lausanne, Mendrisio et Sion) dédiées au patrimoine industriel dans les Alpes. Enfin, nous avons collaboré avec des collègues basés à Grenoble et Milan autour des enjeux liés aux transformations des territoires, à la notion de paysage ou encore à la multilocalité résidentielle dans les Alpes. »

**P.V. : Tout ceci est très impressionnant, mais je crois savoir que vous organisez également, et donc en parallèle de ces différents projets, d'autres événements avec plusieurs partenaires (et pas seulement académiques).**

L.L. : « Tout à fait. Par exemple, en 2018, nous avons participé, avec les collègues de l'Université de Grenoble, à l'organisation de la troisième Université internationale d'hiver. Celle-ci a réuni près de vingt chercheurs et chercheuses confirmé-e-s et une cinquantaine de doctorant-e-s. C'était un très beau moment qui s'est déroulé au Monte Carasso (au-dessus de Bellinzona), dans un ancien mayen récemment restauré.

Nous travaillons également en relation étroite avec des partenaires suisses et locaux. Ainsi, en novembre 2020, avec l'Institut suisse de Rome, nous avons mis sur pied une journée d'étude sur les origines du christianisme dans les terres alpines. Comme déjà évoqué, au fil des ans, nous avons tissé des liens avec d'autres instituts ou Centre de recherche reconnus à l'échelle nationale comme le Centre interdisciplinaire de recherche sur la montagne (CIRM) de l'Université de Lausanne, le CREPA de Sembracher, l'Institut "Kulturen der Alpen" de l'Université de Lucerne ou des associations scientifiques, telles que la Société suisse d'histoire rurale. »

**P.V. : Y a-t-il encore un aspect au sujet des activités du LabiSAlp qui vous vient à l'esprit ?**

L.L. : « Depuis les débuts de l'institut, nous organisons des activités avec nos chercheurs et chercheuses associé-e-s. Il s'agit de moments d'échanges qui permettent aux participant-e-s de présenter et partager leurs activités et leurs recherches. Les présentations touchent divers thèmes et domaines de la recherche historique sur les Alpes : de l'histoire de l'Antiquité à l'histoire contemporaine ; de l'histoire économique à l'histoire politique ou des idées. Sur notre site internet, il est possible de consulter les *working papers* présentés lors de ces journées<sup>10</sup>.

Le LabiSAlp héberge aussi une bibliothèque qui possède de nombreux titres portant sur l'histoire de la montagne. De fait, des étudiant-e-s et/ou des collègues viennent régulièrement nous rendre visite pour consulter notre collection. »

**P.V. : Vous nous avez dit que votre institut a été rattaché à la Faculté d'architecture de Mendrisio. Pour conclure cet entretien, j'aurai deux questions à ce sujet. Tout d'abord, quelles sont les collaborations possibles ?**

**L.L. :** « Tout d'abord, je dirais que ce rattachement est bénéfique, car il nous oblige à avoir un œil attentif aux approches interdisciplinaires. En fait, nous avons mis en place différents congrès avec nos collègues et qui ont parfois réuni des spécialistes d'autres disciplines (anthropologues, juristes, sociologues). Je peux mentionner le projet "St. Gothard. Landscape, Myths, Technology" qui a réuni une trentaine de chercheurs et chercheuses qui se sont penché·e·s sur ce lieu de passage, si important pour l'histoire suisse, selon diverses perspectives et approches. De même, le colloque "Au feu" qui s'est tenu en 2007 sur le thème de l'incendie abordé selon une perspective interdisciplinaire. Ces échanges sont très stimulants, tout en ouvrant des pistes à la construction d'une méthode et d'un savoir interdisciplinaire. »

**P.V. :** Ces échanges doivent être assurément bénéfiques intellectuellement parlant, mais l'interdisciplinarité n'est pas toujours évidente à gérer...

**L.L. :** « En effet, il y a parfois quelques difficultés. La première réside dans le fait que, dans le monde de l'architecture, l'activité de recherche telle qu'on la conçoit chez les sciences humaines et sociales est une dimension relativement nouvelle et encore en cours de définition. Il faut donc trouver des manières de dialoguer et de trouver un langage commun, tout en respectant nos propres spécificités disciplinaires. À ce propos, le colloque dédié au centième anniversaire de la publication du livre *Alpine Architektur* de l'architecte Bruno Taut, que nous avons coorganisé avec les collègues architectes et historien·ne·s de l'art et de l'architecture, nous a offert de nombreux enseignements. »

**P.V. :** Luigi, au nom du comité de rédaction de la revue *Les Sports Modernes*, je vous remercie infiniment pour votre disponibilité et vous souhaite, ainsi qu'à l'équipe du LabiSAlp, une bonne continuation dans vos diverses activités.

**L.L. :** « Merci à vous aussi. Ce fut un grand plaisir de vous accueillir au LabiSAlp à Mendrisio. »

**Biographie :** Philippe Vonnard est docteur de la Faculté des sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne et occupe la fonction de Chercheur FNS senior sur le projet « La mondialisation des Alpes. Du paysage à l'environnement » qui est conduit au sein du Département d'histoire contemporaine de l'Université de Fribourg (Suisse) et au sein duquel il prépare une Habilitation sur la protection de l'environnement alpin dans une perspective d'histoire globale. Philippe Vonnard est membre du comité de rédaction de la revue Sciences sociales et sport et co-dirige (avec Amanda Shuman) la série « RERIS studies in International Sport relations » (De Gruyter).

## Pour des informations sur les publications et les activités du LabiSAlp

<https://www.labisalp.arc.usi.ch/it>, site internet du LabiSAlp.

<https://www.infoclio.ch/de/interview-con-luigi-lorenzetti>, interview de Luigi Lorenzetti lors des *Journée suisses d'histoire* 2019.

## Pour aller plus loin sur le sujet

LORENZETTI Luigi, « Introduzione. Un itinerario ventennale lungo i crinali della storia », in : LORENZETTI Luigi (éd.), *Le Alpi di Clio. Scritti per i venti anni del Laboratorio di Storia delle Alpi (2000-2020)*, Locarno, Armando Dado Editore, 2020, pp. 11-19.

## Notes

<sup>1</sup> Pour des informations sur le projet : <https://wp.unil.ch/fabrique-sports-nationaux/>. L'auteur remercie Christophe Jaccoud et Grégory Quin pour lui avoir offert l'occasion de proposer cet article ainsi qu'à Luigi Lorenzetti pour sa grande disponibilité. De même, il est redevable à Gil Mayencourt pour sa relecture du texte.

<sup>2</sup> Si Jean-François Bergier est connu, notamment dans les médias et auprès du public, pour avoir dirigé les travaux de la Commission indépendante d'experts (CIE) qui s'est penché, entre 1996 et 2001, sur différents aspects du rôle joué par la Suisse dans la Seconde Guerre mondiale, une grande partie de son travail d'historien a porté sur des thématiques relatives à l'histoire des Alpes. Voir : MÜLLER Bertrand, BOSCHETTI Pietro, *Entretiens avec Jean-François Bergier*, chapitre 4 « Les Alpes et leur histoire », Genève, Zoé, 2006.

<sup>3</sup> L'association s'adresse alors « à toutes les personnes et toutes les institutions qui portent un regard scientifique sur l'histoire des Alpes, dans le but de promouvoir la communication et les échanges ». *Histoire des Alpes*, vol. 1, 1996 [éditorial]. À la fin de ce premier numéro, l'Association publie un manifeste de deux pages en trois langues (allemand, français et italien) qui décrit ses buts et son organisation. Sur l'AIHA, voir également : BERGIER Jean-François, « The International Society for Alpine History (AIHA) », *Mountain Research and Development* 26, 2006, pp. 370-371.

<sup>4</sup> MÜLLER Bertrand, BOSCHETTI Pietro, *Entretiens avec Jean-François Bergier...*, p. 261.

<sup>5</sup> Celle-ci voit le jour plus précisément en 1996.

<sup>6</sup> Parmi ces travaux, on citera notamment : MATHIEU Jon, *Geschichte der Alpen 1500-1900: Umwelt, Entwicklung, Gesellschaft*, Wien, Böhlau Verlag, 1998 [livre qui a été traduit en italien en 2000 puis en anglais en 2009]; MATHIEU Jon, *The Alps. An Environmental History*, Oxford, Polity Press, 2019. Pour un aperçu des travaux de Jon Mathieu et de leur importance dans le développement de l'histoire des Alpes, et plus largement dans l'histoire de la montagne, on lira : MOCARELLI Luca, « Jon Mathieu, uno storico con la montagna nella mente e nel cuore », *Histoire des Alpes* 22, 2017, pp. 277-282.

<sup>7</sup> Jean-François Bergier ajoute qu'un conflit personnel existe aussi entre le président de l'Université et le directeur de l'ISAIP, ce qui favorise cette prise d'autonomie du rectorat et le changement d'emplacement de l'institut. MÜLLER Bertrand, BOSCHETTI Pietro, *Entretiens avec Jean-François Bergier...*, p. 261.

<sup>8</sup> Les numéros sont disponibles sur la plateforme *e-periodica*.

<sup>9</sup> Pour des informations sur ces projets : <https://www.labisalp.arc.usi.ch/en/research/progetti>

<sup>10</sup> <https://www.labisalp.arc.usi.ch/it/pubblicazioni/working-papers>



# DAS URNER INSTITUT «KULTUREN DER ALPEN» DER UNIVERSITÄT LUZERN ENTDECKEN

ROMED ASCHWANDEN

Universität Luzern

**E**s gibt die klassischen alpinen Destinationen in der Schweiz: Davos, St. Moritz, Gstaad, Zermatt. Und es gibt Andermatt. Hier, am Fusse des Gotthard, realisiert seit einigen Jahren das Unternehmen Andermatt Swiss Alps ein Tourismusressort. Im Endstadium soll es sechs Hotels im Vier- und Fünf-Sterne-Bereich, rund 500 Apartments, 28 Privatvillen, eine Schwimmhalle, Kongressräumlichkeiten sowie einen 18-Loch-Golfplatz umfassen<sup>1</sup> – und will sich damit in den Rang der etablierten Alpendestinationen aufschwingen. Es ist allgemein festzustellen, dass sich Tourismus auf die sozialen und ökonomischen Strukturen in einer lokalen Gesellschaft auswirkt<sup>2</sup>. Es überrascht daher nicht, dass die Planung und Umsetzung eines neuen Ressorts in der genannten Grössenordnung höchst unterschiedliche Reaktionen in der Bevölkerung der ganzen Region hervorgerufen hat. Dies, obwohl Andermatt durchaus eine beachtliche Vergangenheit im Zusammenhang mit Fremdenverkehr aufzuweisen hat.

Seit Menschengedenken durchqueren Reisende das Urserntal, die Passregion im Dreieck zwischen Gotthard, Oberalp und Furka, wo Andermatt liegt. Ende des 19. Jahrhunderts versuchten Hoteliers, das Tal als Kurort zu vermarkten – allerdings erfolglos<sup>3</sup>. Kurz nach der Jahrhundertwende erreichte der Skisport die Ausläufer des Gotthard: Dank der bestehenden touristischen Infrastruktur, der verkehrstechnischen Erschliessung und der Präsenz der Schweizer Armee (ab 1886 waren Kommando,

Waffenplatz und Zeughaus der Gotthard-Truppen in Andermatt angesiedelt), deren Soldaten sich zu begeisterten Wintersportlern entwickelten, mauserte sich der vormals erfolglose Höhenkurort zu einem Hotspot des Wintersports in der Schweiz<sup>4</sup>. Mit dem Bau und der Eröffnung der Luftseilbahn Andermatt-Gemsstock im Februar 1962 holte die Destination eine während der beiden Weltkriege verpasste Erweiterung nach<sup>5</sup>. Jedoch blieb der Konkurrenzdruck hoch und der Niedergang des Tourismus in Andermatt liess sich nicht abwenden. Schliesslich verschwand auch das Militär als Arbeitgeber und sozialer Akteur, als 2004 Festung und Waffenplatz geschlossen wurden. Als bald darauf der Investor Samih Sawiris seine Ressort-Idee präsentierte, erschien diese wie ein «Märchen»<sup>6</sup>.

Der Exkurs nach Andermatt illustriert eine von vielen Herausforderungen, die sich den Berggebieten stellen. Von den Konjunkturschwankungen im Tourismus ist es ein intellektueller Katzensprung zu Fragen der Abwanderung, nach dem Verhältnis von Einheimischen und «Zweheimischen» und der Beziehung der verschiedenen Wirtschaftssektoren zueinander<sup>7</sup>. Denkt man über alpinen Tourismus und Sport nach, kommt unweigerlich auch der Klimawandel ins Spiel: Wie kann sich der Wintersport entwickeln bei abnehmender Schneesicherheit? Wie gefährlich wird der Sommersport unter den Bedingungen des schwindenden Permafrosts? Wie wirken sich die klimatischen Perspektiven auf die Zukunft der Tourismusindustrie aus?

DOI : 10.33055/SPORTSMODERNES.2023.001.01189







Solche Entwicklungen wecken das Interesse von Historikerinnen, Sozial- und Wirtschaftswissenschaftlern. Forschung produziert Wissen, das auch für die lokalen Gemeinschaften von Bedeutung ist. Allerdings gibt es keine Garantie, dass akademisches Wissen bei der Bevölkerung der Berggebiete auf offene Ohren stösst, verfügt doch diese über ein eigenes, tradiertes und lokal verwurzelt Spezialwissen über die Gegebenheiten in der Region, über eigene Narrative und Interpretationen der lokalen Gesellschaft und ihrer Geschichte. Dieses lokale Wissen wird zunehmend auch von der Forschung entdeckt und ernst genommen<sup>8</sup>.

Das Urner Institut «Kulturen der Alpen» an der Universität Luzern sieht sich hier als Schnittstelle, um zwischen Akademie und Alltag zu vermitteln. Ohne den «Graben zwischen Unterland und Berggebiet» beschwören zu wollen, ist es zweifellos ein Vorteil für eine Forschungseinrichtung, vor Ort zu sein. Dabei geht es nicht nur darum, physisch näher am Forschungsgegenstand zu sein, sondern in Zusammenarbeit mit der lokalen Bevölkerung Forschungsfragen zu entwickeln, Forschungsfelder zu erschliessen und Wissenslücken zu füllen. Ein Versuch, dies umzusetzen ist das Projekt «Uri im Wandel. Bevölkerung und Wissenschaft im Dialog», das am Institut «Kulturen der Alpen» unter der Co-Leitung von Dr. Rahel Wunderli und Prof. Dr. Daniel Speich Chassé durchgeführt wird.

Das Projekt zielt darauf ab, die Dynamik des Wandels im Bergkanton Uri genauer zu untersuchen und so zur Entwicklung präziserer Vorstellungen und Modelle von Wandel beizutragen. Im Projekt werden einerseits interessierte Personen aus der Bevölkerung und Wissenschaftlerinnen bei Dialogveranstaltungen zusammengebracht. Die Veranstaltungen werden aufgezeichnet, ausgewertet und zu Podcasts oder anderen medialen Formaten aufbereitet. Andererseits wird das Projekt von einer Gruppe begleitet, die aus engagierten lokalen Persönlichkeiten besteht. In einem rollenden Prozess werden gemein-

sam mit dieser Begleitgruppe Fragestellungen für die Dialogveranstaltungen entwickelt und geschärft. Damit wird der Dialog mit der Bevölkerung über einen langen Zeitraum aufrechterhalten, denn die Mitglieder der Begleitgruppe fungieren auch als Resonanzkörper für eine grössere Bevölkerungsgruppe.

Ein erster Dialog fand im April 2021 zum Themenfeld Landschaft statt. Der digital durchgeführte Abend drehte sich um die Fragen «Welche Zukunft für die Urner Landschaft? Welche Zukunft für die Menschen, die darin arbeiten?» Zu teils emotionalen Äusserungen führte die Diskussion über die Ansprüche verschiedenster Gruppen an die Landschaft der Berggebiete (Erholungsraum, Ästhetik, rationale Landwirtschaft usw.). Das Spannungsfeld zwischen «Eigenständigkeit und Abhängigkeit»<sup>9</sup> bleibt als genuin alpines Thema aktuell. Für die Geschichtswissenschaft bilden hier Kontinuitäten und Brüche in den Argumentationslinien interessante Untersuchungsobjekte. Für die lokalen Akteurinnen und Akteure erscheint hingegen wichtiger, an welchen Gegenständen sich die Konflikte entfachen und wie ein Interessenausgleich möglich wird, beispielsweise im Bereich Landschaftsnutzung.

Damit sind wir bereits wieder beim Ausgangsthema, den Touristinnen und Touristen, den Sportlerinnen und Sportlern, die durch eine «intakte Natur»<sup>10</sup> zu wandern wünschen oder eine perfekte Skipiste erwarten. Dass die wohlbekannte «Alpenlandschaft» einer intensiven Pflege bedarf, dass Abfahrtpisten den Boden und Schneekanonen den Wasserhaushalt beeinflussen, darum kümmern sich indes nur wenige der saisonalen Gäste. Ein Dialog muss folglich nicht nur zwischen Wissenschaft und lokaler Bevölkerung etabliert werden, sondern auch mit den dritten im Bund, den «Auswärtigen». Ein lokal verankertes Forschungsinstitut kann dazu beitragen, indem es die (emotionalen) Reaktionen der Interessengruppen aufnimmt, sie einordnet in Lebenswelten und ökonomi-

sche Kontexte, und damit auch eine objektivere Diskussion ermöglicht. Es ist zudem auch die Aufgabe von Wissenschaftlerinnen und Wissenschaftlern, überregionale und globale Zusammenhänge einzuflechten, historische und kulturelle Dimensionen zu berücksichtigen und naturwissenschaftliche Erkenntnisse einzubringen beziehungsweise der Komplexität menschlichen Zusammenlebens Rechnung zu tragen.

Das Urner Forschungsinstitut «Kulturen der Alpen» an der Universität Luzern versteht sich

damit nicht nur als reine Forschungseinrichtung, sondern auch als öffentliches Forum berggebietspezifischer gesellschaftlicher Fragen und Lösungsansätze. Es verfolgt die Überzeugung, dass diesem Anliegen nur durch einen transdisziplinären Ansatz gerecht zu werden ist: Indem der Dialog zwischen Natur-, Geistes- und Sozialwissenschaften, zwischen Wissenschaft, Erfahrungswissen und Künsten, zwischen akademischen, kulturellen und politischen Denkmustern aufrechterhalten wird.

**Biografie:** Romed Aschwanden ist Geschäftsführer des Instituts «Kulturen der Alpen» in Altdorf/Luzern. Er studierte in Basel und Bologna Geschichte und Religionswissenschaft und bildete sich an der Hochschule Luzern im Kulturmanagement weiter. 2019 promovierte er an der Basel Graduate School of History zu Umweltbewegungen in den Alpen im Kontext der Europäischen Integration.

## Notes

<sup>1</sup> DURRER EGGERSCHWILER Beatrice, NÄTHER Caroline, EGLI Hannes et al., *Langzeit- und Begleitstudie BESTander matt. Soziokulturelle und sozioökonomische Auswirkungen des Tourismusresorts Andermatt. Schlussbericht der vierten Teilstudie 2019/2020*, Rapport 4, Hochschule Luzern – Soziale Arbeit, 2021, p. 1. En ligne: <https://bestandermatt.files.wordpress.com/2021/06/schlussbericht-der-vierten-teilstudie-bestandermatt-2021-1.pdf> [consulté le 17 juin 2021].

<sup>2</sup> Trotzdem wird bemängelt, dass die tatsächlichen Auswirkungen bisher nicht hinlänglich erforscht worden sind, vgl. DURRER EGGERSCHWILER Beatrice, NÄTHER Caroline, EGLI Hannes et al., *Langzeit- und Begleitstudie BESTander matt...*, p. 2.

<sup>3</sup> SCHEUERER Silvia, «Luxustourismus in Andermatt. Eine 150-jährige Geschichte», *Der Geschichtsfreund* 164, 2011, pp. 287-308.

<sup>4</sup> FRYBERG Stefan, «Die Hochblüte des Urner Tourismus nach dem Bau der Gotthardbahn», *Historisches Neujahrsblatt Uri* 106, 2016, p. 113.

<sup>5</sup> HALTER Silvio, «Gründung der Luftseilbahn Andermatt-Gemsstock (LAG)», *Historisches Neujahrsblatt Uri* 107, 2017, p. 93.

<sup>6</sup> So die Frankfurter Allgemeine Zeitung vom 06.01.2006, zit. nach SCHEUERER Silvia, «Luxustourismus in Andermatt...», p. 288.

<sup>7</sup> MEILI Rahel, MAYER Heike, «New Highlander Entrepreneurs in the Swiss Alps», *International Mountain Society* 3, 2016, pp. 267-275; MÜLLER-JENTSCH Daniel, *Strukturwandel im Schweizer Berggebiet. Strategien zur Erschliessung neuer Wertschöpfungsquellen*, Zürich, Avenir Suisse, 2017, pp. 56-58.

<sup>8</sup> SCHAFFNER Martin, «Kategorien des Wissens. Zur Wissensgeschichte der Nutzung von Common Pool Resources im Urserntal (Uri, Schweiz)», *Histoire des Alpes – Storia delle Alpi – Geschichte der Alpen* 24, 2019, pp. 194-214; In Bezug auf den Klimawandel vgl. REICHEL Christian, *Mensch – Umwelt – Klimawandel: Globale Herausforderungen und lokale Resilienz im Schweizer Hochgebirge*, Bielefeld, Transcript-Verlag, 2020, 298 p.

<sup>9</sup> BRUGGER Ernst A., FURRER Gerhard, MESSERLI Paul et al. (éd.), *Umbruch im Berggebiet. Die Entwicklung des schweizerischen Berggebietes zwischen Eigenständigkeit und Abhängigkeit aus ökonomischer und ökologischer Sicht*, Bern, Haupt, 1984.

<sup>10</sup> <https://www.ander-matt-swissalps.ch/de/portraet/ander-matt-responsible/alles-was-man-zu-ander-matt-responsible-wissen-muss>



# LE CREPA, TRENTE ANS D'ÉTUDES DES POPULATIONS ALPINES

YANN DECORZANT

Centre régional d'études  
des populations alpines

**L**e Centre régional d'études des populations alpines (CREPA) est une institution basée à Sembrancher, en Valais. Il est soutenu par dix communes valaisannes<sup>1</sup> regroupées en association, ainsi que par le Service des hautes écoles de l'État du Valais. Les activités du CREPA sont structurées autour de deux axes principaux, la recherche et l'animation socioculturelle avec l'objectif de tisser des ponts entre ces deux pôles.

Le CREPA a commencé ses activités en 1991. Cependant, ses origines sont à chercher dans le Centre de recherche historique de Bagnes (CRHB) qui l'a précédé et qui avait été fondé en 1975 pour élaborer les généalogies des familles bourgeoises de la commune de Bagnes<sup>2</sup>.

Aujourd'hui, le CREPA regroupe une équipe fixe de huit collaboratrices et collaborateurs, pour la plupart à temps partiel, ainsi que d'un-e chercheur-se boursier-ère, de stagiaires de la HES-SO Valais-Wallis et des mandataires pour un total d'environ 5,5 équivalent plein temps annuel.

Sur le plan de la recherche, la généalogie reste une des thématiques centrales traitées par le Centre<sup>3</sup>. Toutefois, dès les années 1990, de nouvelles thématiques de recherche ont émergé, telles que le patrimoine alpin matériel et immatériel et sa conservation, la vie sociale des populations de montagne ou encore l'immigration en zone de montagne, faisant du CREPA un centre

de recherches multidisciplinaires aux compétences en histoire, sociologie et anthropologie des populations de montagne. De plus, le champ d'action du CREPA s'est petit à petit étendu, de nombreux projets collaboratifs ayant progressivement été mis sur pied, que ce soit dans le cadre de programmes d'études avec les écoles de la région (programme « L'Enfant à l'écoute de son village ») ou au sein de projets Interreg développés avec la région autonome Vallée d'Aoste et la Haute-Savoie voisine.

En 2005, le CREPA obtient son premier projet soutenu par le Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS). Intitulée « Femmes, hommes, parenté et réseaux sociaux dans une vallée alpine : le Val de Bagnes (VS) entre 1700 et 1900 »<sup>4</sup>, cette étude, reposant sur la recherche généalogique, a été le fruit d'une collaboration entre le Centre, alors dirigé par Gabriel Bender au niveau scientifique, et Sandro Guzzi-Heeb (Université de Lausanne). À la suite de cela, un deuxième projet FNS est obtenu, toujours en collaboration avec Sandro Guzzi-Heeb en 2015. Il est intitulé « Sexualité illicite, contraception, parenté : dimensions et différences régionales »<sup>5</sup>. D'autres projets suivront dans lesquels le Centre sera impliqué en tant qu'institution partenaire. Ainsi, en 2021, le CREPA est institution partenaire de trois projets soutenus par le FNS : « Devenir local en zone de montagne : diversification,



Crédit photo : Fernand May.

gentrification, cohabitation. Une comparaison Alpes suisses-Pyrénées espagnoles »<sup>6</sup>, dirigé par la Prof. Viviane Cretton (HES-SO Valais-Wallis) et Andrea Boscoboinik (Université de Fribourg) ; « Les confréries dévotionnelles dans la région alpine (1700-1850) »<sup>7</sup>, dirigé par Sandro Guzzi-Heeb ; « Vieillir en montagne quand on est une femme ou un homme de 80 ans ou plus : une recherche sur les manières d'habiter chez soi »<sup>8</sup>, dirigé par la Prof. Clothilde Palazzo-Crettol (HES-SO Valais-Wallis). Durant ces dernières années, le CREPA a également participé à des programmes européens dans le cadre des projets Interreg. Entre 2016 et 2019, il a ainsi pris part au projet Alpine Space Programme « AlpFoodway » qui visait à valoriser le patrimoine alimentaire alpin par le biais d'un inventaire des pratiques, de projets pilotes et de réflexions autour des ques-

tions de marketing et de droits des communautés porteuses de ce patrimoine. Si ce projet est maintenant terminé, les partenaires continuent leur collaboration et travaillent à préparer une demande d'inscription du patrimoine alimentaire alpin au Patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO. En 2021, le CREPA est également impliqué dans le projet ALCOTRA PITER 4 « Parcours » consacré à la valorisation du patrimoine naturel et culturel de l'Espace Mont-Blanc.

Parmi les autres projets en cours, le Centre est partenaire du projet « LABEAU Irrigation » du CIRM de l'Université de Lausanne, aux côtés de différents instituts de l'Université de Lausanne et du Jardin botanique Flore-Alpe de Champex. Ce projet vise à mieux comprendre, dans une approche interdisciplinaire, les pratiques d'irrigation dans différentes communes de la région.

Depuis quelques années, le patrimoine bâti a également été mis en exergue par le Centre qui cherche à le valoriser par le biais de publications mais aussi de propositions de promenades et de visites guidées qui permettent à un large public de découvrir ou d'approfondir ses connaissances dans ce domaine. Les thématiques des consortages et des propriétés collectives, de la culture des petits fruits rouges ou encore des programmes de soutien aux agriculteur·trice·s de montagne font également partie des recherches en cours au CREPA.

Un autre pan important de l'activité du Centre est sa fonction de lieu d'archivage et de bibliothèque. Depuis ses débuts, il récolte et conserve des ouvrages sur les Alpes ainsi que des archives privées de la région, dons ou dépôts de particuliers. Ces archives, ouvertes au public et aux chercheur.e.s, sont également valorisées par le Centre dans le cadre de projets de recherche ou de médiation scientifique. À titre d'exemple, depuis 2020, le CREPA a lancé un projet intitulé « 1 mois, 1 archive, 1 commune » qui met en exergue pendant un mois un document d'histoire locale dans une commune membre. L'archive est imprimée sur une structure qui est déposée dans un lieu public et fréquenté et les habitant.e.s et visiteur.se.s peuvent la découvrir et en apprendre plus sur la thématique grâce à un code QR qui renvoie vers des informations complémentaires, écrites, sonores ou audiovisuelles.

Le CREPA est très actif dans le domaine de la médiation scientifique. Décloisonner la recherche et la rendre accessible à la population régionale est une des missions clefs du CREPA. À ce titre, depuis 2014, il organise deux cycles de conférences annuels dans lesquels des universitaires sont invité.e.s à présenter leurs recherches à un large public. Ces conférences sont organisées à tour de rôle dans les différentes communes et villages du CREPA. Elles visent à rendre accessibles des recherches qui concernent les populations locales mais qui sont bien souvent

essentiellement présentées dans les réseaux académiques. Dans cette volonté d'ouverture de la recherche au grand public, depuis 2014, le CREPA coorganise avec la HES-SO Valais-Wallis une journée d'étude annuelle qui fait dialoguer chercheur·e·s, professionnel·le·s du terrain et population locale. Parmi les thèmes abordés ces dernières années, on citera, par exemple, la relation entre nature et population alpine, la mobilité dans les Alpes, les populations âgées vivant en montagne ou encore les nouveaux habitant·e·s des zones alpines.

Enfin, le CREPA se veut également un lieu de formation et d'accueil pour les étudiant·e·s. À ce titre, il accueille chaque année des stagiaires de la HES-SO Valais-Wallis dans le cadre de leur bachelor en travail social. D'autre part, depuis de nombreuses années, le CREPA organise régulièrement des écoles d'été et des séminaires, en collaboration avec différentes universités romandes, en particulier dans le domaine de l'histoire et de l'anthropologie. Enfin, ponctuellement, le Centre accueille aussi des stagiaires venant d'autres disciplines comme, par exemple, des études en tourisme.

Via ses activités d'animation socioculturelle, le CREPA contribue à la valorisation du patrimoine auprès d'un large public. Ainsi, aux côtés d'activités ponctuelles comme les expositions, les projets temporaires ou l'organisation d'activités dans le cadre du « passeport vacances », l'équipe a mis en place six sentiers didactiques intitulés « Charlotte la Marmotte » qui visent à faire découvrir le patrimoine culturel et naturel de la région à un public familial. En parallèle, un autre concept de sentiers, les LaboNature ont été développés. En plus de panneaux pour le grand public, ces nouveaux sentiers comprennent des fiches pédagogiques, réalisées avec la Haute école pédagogique (HEP) du Valais permettant aux enseignant·e·s du primaire de venir travailler sur le terrain avec leurs classes. L'idée de ces sentiers est de permettre l'étude *in situ* de thématiques du plan d'étude romand (PER)

et d'offrir la possibilité aux classes de faire des observations à différents moments de l'année, ce qui est particulièrement intéressant pour les questions de sciences naturelles.

Ce survol rapide de certaines activités menées par le CREPA ces dernières années met en évidence l'aspect varié des missions du Centre. Toutefois, le fil rouge qui les unit toutes

est l'intérêt pour la vie passée et présente des populations alpines, la valorisation de la richesse de leur patrimoine mais aussi la promotion d'un dialogue entre la recherche académique et la cité, que ce soit par le biais d'expositions, de conférences, de sentiers, de moments d'échange ou de projets de médiation.

**Biographie :** Yann Decorzant est docteur en Sciences économiques et sociales, mention histoire économique et sociale, de l'Université de Genève. Après avoir enseigné l'histoire économique à l'Université de Genève en tant qu'assistant, puis maître-assistant et chargé de cours suppléant, il est aujourd'hui directeur du Centre d'études des populations alpines (CREPA). Ses recherches actuelles portent sur l'étude des populations alpines, au niveau historique, mais également dans une logique interdisciplinaire.

## Notes

<sup>1</sup> Les communes membres et partenaire sont : Bourg-Saint-Pierre, Bovernier, Finhaut, Fully, Liddes, Orsières, Salvan, Sembrancher, Trient et Val de Bagnes.

<sup>2</sup> À ce propos, voir les cinq volumes consacrés à ce travail de longue haleine : Commune de Bagnes et Centre régional d'études des populations alpines (CREPA), *Familles de Bagnes du XII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle : généalogie, histoire, étymologie, armoiries*, tomes 1 à 5, Le Châble, Commune de Bagnes, 2005, 2006, 2006, 2007, 2008.

<sup>3</sup> Le CREPA continue son travail dans ce domaine en développant et en entretenant une base de données intitulée « Registre historique de la population valaisanne (RHPV) » qui englobe à ce jour plus de 340 000 individus ayant vécu dans la région du CREPA et dans la région du Grand Martigny.

<sup>4</sup> 2005-2009, n° FNS 105567.

<sup>5</sup> 2015-2017, n° FNS 163136.

<sup>6</sup> 2017-2021, n° FNS 172807.

<sup>7</sup> 2020-2023, n° FNS 184975.

<sup>8</sup> 2021-2024, n° FNS 197355.



# LE CIRM: UN CENTRE DE RECHERCHE INTERDISCIPLINAIRE POUR RÉFLÉCHIR AUX ENJEUX DES RÉGIONS DE MONTAGNE

EMMANUEL REYNARD

MÉLANIE CLIVAZ

IAGO OTERO

Université de Lausanne

**E**n raison de leurs spécificités physiques (pente, altitude, intensité de nombreux processus climatiques, hydrologiques et géomorphologiques) et socio-économiques (isolement et difficulté d'accès, périphérisation, faible nombre de places de travail et exode rural), les territoires de montagne font face à de nombreux défis liés aux changements globaux. À l'échelle globale, les montagnes sont particulièrement frappées par le changement climatique<sup>1</sup>: au cours du xx<sup>e</sup> siècle, les températures ont augmenté deux fois plus vite dans les Alpes qu'à l'échelle globale et le réchauffement se traduit en particulier par une fonte accrue de la cryosphère (glaciers, permafrost) et par une intensification des phénomènes météorologiques extrêmes (sécheresses, précipitations intenses). Ces transformations ont des répercussions sur les quatre secteurs économiques majeurs des montagnes européennes: l'agriculture, la foresterie, la production d'énergie et le tourisme. Ces changements induisent des besoins d'adaptation de la part des sociétés de montagne<sup>2</sup> et ces transitions, qu'elles soient écologiques, économiques ou sociétales, ne se font pas sans mal sachant

que les économies de montagne sont souvent fragiles. La complexité de ces changements et les interrelations entre phénomènes naturels, économiques et sociétaux induisent un besoin d'approches holistiques capables d'appréhender cette complexité<sup>3</sup>, y compris dans une perspective diachronique.

C'est pour répondre à ces enjeux de recherche que l'Université de Lausanne (UNIL) a créé en automne 2018 un Centre interdisciplinaire de recherche sur la montagne (CIRM). Cet article présente les objectifs et l'organisation du CIRM, avant de s'attarder sur trois exemples de projets.

## Pourquoi le CIRM ?

Le CIRM est un projet pilote soutenu par la Direction de l'Université de Lausanne pour une période de huit ans (2018-2026). Il constitue l'un des cinq centres interdisciplinaires de recherche stratégiques soutenus par la Direction de l'UNIL, aux côtés du Centre de compétence en durabilité, du Centre interdisciplinaire de recherche sur le sport, du Centre interdisciplinaire de recherche en éthique et du Centre de recherche sur les parcours de vie et les vulnérabilités.

DOI : 10.33055/SPORTSMODERNES.2023.001.01197

Le CIRM a pour objectif de renforcer et développer la recherche inter et transdisciplinaire sur la montagne au sein de l'Université de Lausanne<sup>4</sup>. Sa création est le résultat d'une triple motivation<sup>5</sup> : (i) la nécessité de développer des approches interdisciplinaires innovantes pour faire face aux défis auxquels font face les régions de montagne ; (ii) la longue expérience de l'UNIL dans la recherche sur la montagne et le bénéfice qui pourrait découler d'une mise en commun interdisciplinaire des diverses expertises présentes à l'UNIL ; (iii) le contexte institutionnel favorable au développement de l'interdisciplinarité au sein de l'UNIL.

### Les missions, l'organisation et les instruments du CIRM

Le CIRM s'est fixé trois missions principales<sup>6</sup> : (i) le renforcement et le développe-

ment de recherches interdisciplinaires sur les enjeux (naturels, sociaux, économiques, sanitaires, culturels, historiques) des territoires de montagne ; (ii) le développement de projets de recherche transdisciplinaires en collaboration avec les populations de montagne, en particulier dans les cantons de Vaud et du Valais ; (iii) la mise en œuvre d'activités de médiation sur les thématiques de montagne.

Il comprend deux types de membres (fig. 1) : des scientifiques menant des recherches sur la montagne au sein de l'Université de Lausanne et des institutions de recherche et de médiation partenaires du CIRM. À la fin 2022, le CIRM comptait environ cent membres, vingt partenaires régionaux et nationaux (centres de recherche, musées, parcs naturels, associations et fondations) et quatre partenaires internationaux. Le centre comprend trois organes :

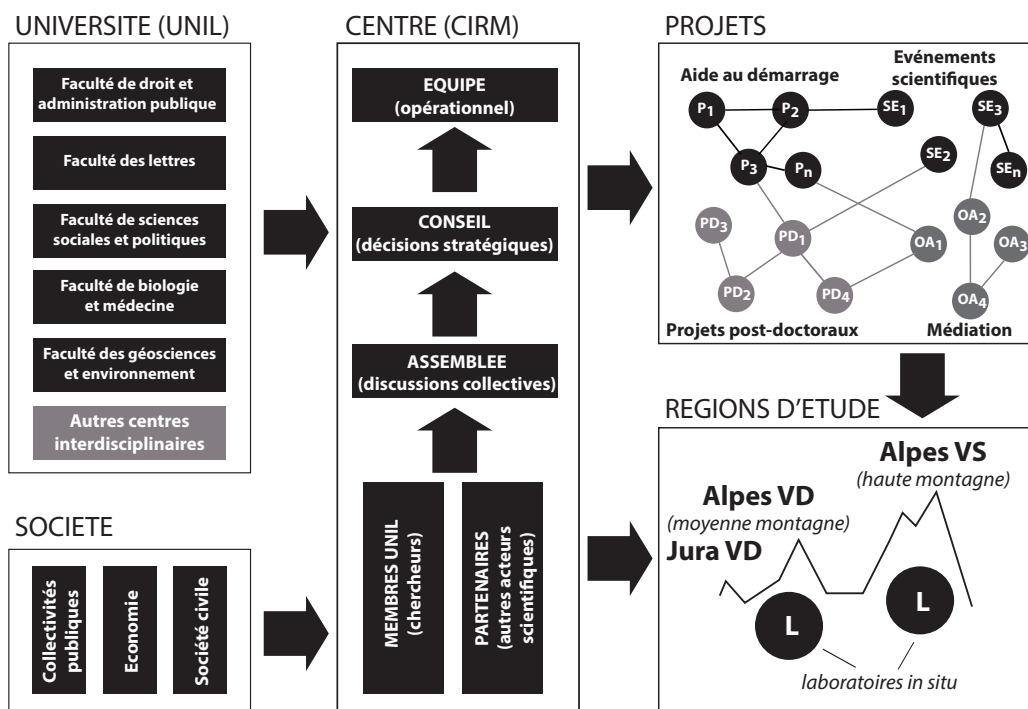


Figure 1 Organisation, instruments et zone d'action du CIRM.

l'assemblée, qui réunit tous les membres et les partenaires une fois par année ; le Conseil, qui est l'organe décisionnel du CIRM et comprend des délégués des différentes facultés concernées ainsi que des représentants de la société civile des cantons de Vaud et du Valais, qui se réunit deux fois par année ; et l'équipe, qui est l'organe opérationnel mettant en œuvre les décisions du Conseil.

Le CIRM fonctionne essentiellement par projets au moyen de différents instruments incitatifs (fig. 1). Au cours de la période pilote, six recherches postdoctorales, d'un à deux ans, ont été menées, portant sur des thématiques aussi variées que la pollution dans les grandes vallées alpines (Alexandre Elsig), l'érosion sous-glaciaire et l'évolution des paysages de montagne (Günther Prasicek), les relations entre rivières et lacs de montagne (Janine Rüegg), l'impact du changement climatique sur la fonction protectrice des forêts de montagne (Christine Moos) et sur l'alpinisme (Jacques Mourey), ainsi que la conceptualisation d'un observatoire socio-écologique de montagne (Hélène Cristofari). Le CIRM a également soutenu le démarrage de douze projets de recherche interdisciplinaire (*seed funding*). Ces projets ont touché des problématiques naturelles (érosion glaciaire, forêts et protection contre les crues), paysagères (microtoponymie et paysage, promenades littéraires et géomorphologie), de santé (pratiques alimentaires, santé et environnement à l'hospice du Grand-Saint-Bernard ; effet de l'altitude modérée sur la santé) et de durabilité (refuges de montagne et transition récréative, jeu sérieux sur l'adaptation au changement climatique, nouveaux communs de montagne, mise en place d'un observatoire socio-écologique de montagne, monitoring de l'irrigation de montagne, éducation à la durabilité).

Le CIRM soutient également des colloques et séminaires organisés par ses membres et met sur pied deux programmes scientifiques : le cycle d'événements *Montagne et Société*, qui a



**Figure 2** Le CIRM concentre ses travaux sur deux régions : les Alpes vaudoises et le Valais. Col des Mosses, juillet 2017 (photo E. Reynard).

pour but de diffuser de manière vulgarisée les résultats de recherche auprès des communautés habitant les montagnes, ainsi que le cycle de séminaires *Regards sur la montagne*, dont l'ambition est de partager des résultats de recherche disciplinaire auprès d'un public scientifique d'autres disciplines. Plusieurs manifestations ont traité du sport en montagne, en particulier deux soirées sur l'histoire et le futur du ski en Suisse, organisées à Leysin à l'occasion des Jeux olympiques de la Jeunesse Lausanne 2020.

Le CIRM a également monté des programmes thématiques d'envergure, sur une certaine durée : en 2020, le *Mois du paysage dans le Val d'Hérens* a permis d'appréhender la question du paysage sous différentes formes (excursion, atelier, conférence, table ronde) et au travers de différentes disciplines ; toute l'année 2021 a été dévolue à une série d'événements rappelant les séismes de 1946 en Valais : l'objectif était d'entretenir la mémoire du risque à l'occasion des septante-cinq ans du dernier grand séisme de Suisse.

Après deux années marquées par un soutien assez ouvert aux recherches proposées par les

membres du centre, dès 2020, le Conseil du CIRM a choisi de concentrer les efforts sur six projets prioritaires : (i) le projet *ValPar.CH – Les valeurs de l’infrastructure écologique dans des parcs suisses*<sup>7</sup> aborde de manière interdisciplinaire les valeurs écologiques, sociétales et économiques de l’infrastructure écologique – c’est-à-dire les milieux naturels et semi-naturels des écosystèmes et des paysages importants pour conserver la biodiversité et assurer la fourniture de services écosystémiques à la société<sup>8</sup> – et leur évolution dans le futur ; (ii) la Plateforme Paysage, mise en place par le CIRM et le Centre des sciences historiques de la culture (SHC) de l’UNIL, a pour ambition de réunir les recherches et l’enseignement sur le paysage au sein d’une seule plateforme ; en 2021 a été développé un cours interdisciplinaire de bachelor sur le paysage : *Le paysage au prisme des disciplines* ; (iii) le projet *BlueMount* veut développer un observatoire intégré des systèmes socio-écologiques de montagne, avec pour objectif de fournir aux décideurs des indicateurs sur l’état et les tendances des territoires de montagne ; (iv) le projet *Val d’Hérens 1950/2050* a pour finalité de développer différentes actions transdisciplinaires, collaboratives et participatives afin de coconstruire avec la population de la vallée une vision de l’évolution du territoire sur un siècle ; (v) le projet « *4°C ou +* » : *quels paysages aux horizons 2050 et 2100 ?* vise à projeter les effets possibles du changement climatique sur les types de paysages les plus importants de Suisse, notamment en montagne ; (vi) finalement, le projet *Multifonctionnalité des barrages alpins* a pour objectif d’étudier, sous l’angle social et institutionnel, la question des usages multiples de l’eau et des barrages alpins dans le contexte du retour des concessions hydroélectriques.

Dans la prochaine section, nous détaillons trois projets en cours.

## Trois exemples de projets

### **BlueMount – Un observatoire intégré des environnements de montagne**

Comme indiqué en introduction de cet article, les territoires de montagne sont confrontés à des enjeux caractérisés par la forte imbrication des problématiques environnementales et socio-économiques. Or, les politiques publiques sont pour la plupart sectorielles (forêts, agriculture, énergie, tourisme) et de nombreux projets sont fondés sur une connaissance lacunaire des processus et chaînes de rétroaction complexes caractérisant ces systèmes.

Le projet *BlueMount* vise à pallier ce manque de connaissance holistique des systèmes de montagne en proposant un concept d’observation à long terme des systèmes socio-écologiques de montagne. Le modèle conceptuel se fonde sur l’approche des contributions de la nature aux personnes (*Nature’s Contribution to People* [NCP] développé par l’Intergovernmental Science-Policy Platform on Biodiversity and Ecosystem Services IPBES)<sup>9</sup>. Il s’agit de documenter les différents sous-systèmes naturels (atmosphère, cryosphère, hydrosphère, biosphère, pédosphère, lithosphère) et socio-économiques (énergie, foresterie, agriculture, tourisme, gestion de l’eau, urbanisation, etc.), et de mettre en évidence les facteurs directs (changements d’utilisation du sol, changement climatique, etc.) et indirects (démographie, évolution technologique, gouvernance et institutions, etc.) de changement au moyen d’indicateurs accessibles de manière centralisée. Ces indicateurs seront mis à disposition de la recherche scientifique et des organes décisionnels afin de soutenir le développement de politiques de durabilité plus intégrées et mieux documentées.

### **Val d’Hérens 1950/2050**

Le développement durable cherche d’une part à équilibrer les dynamiques environnementales, économiques et sociales des territoires et d’autre part à préserver de bonnes conditions



de vie pour les générations futures. La science citoyenne peut à la fois contribuer à la durabilité et à la transformation de la société en impliquant les habitants dans la coproduction de connaissances<sup>10</sup> et servir d'outil pour promouvoir la compréhension par le public de la science en général<sup>11</sup> et des moteurs et impacts des changements globaux en particulier.

Le projet de science citoyenne *Val d'Hérens 1950/2050 – Vies, images et pratiques d'un territoire en mutation* est mené conjointement par le CIRM et le Service culture et médiation scientifique (SCMS) de l'Université de Lausanne afin d'aborder ces deux dimensions de la durabilité : l'équilibre entre le développement économique et la protection de l'environnement en impliquant la société, et la dimension intergénérationnelle. Le projet associe recherche participative, activités de médiation scientifique et approches artis-

tiques. Il se déroule sur cinq ans (2021-2025) et implique plusieurs équipes de recherche ainsi que des habitants de la vallée. L'objectif général est de répondre à la question : quels sont les enjeux de la vie en montagne dans un contexte de changements globaux ?

Les équipes de recherche, impliquées dans le projet suite à un appel interne du CIRM, travaillent sur huit thématiques : l'évolution et la perception des paysages, les paysages sonores, le développement socio-économique, les impacts du changement climatique sur l'alpinisme, sur la limite de la forêt ou sur les plantes patrimoniales, les perceptions climatiques, ainsi que les pratiques de chasse. En ce qui concerne l'échelle temporelle, le projet s'articule autour de trois périodes : (i) Passé : collecter et partager l'histoire vivante de la vallée ; (ii) Présent : établir des diagnostics partagés (avec la population) ;



**Figure 3** Le Val d'Hérens, Valais, fait l'objet d'un vaste projet de science participative sur l'évolution des territoires de montagne. Arolla, mars 2022 (photo E. Reynard).

et (iii) Futur : imaginer et projeter des futurs possibles. Le but est de développer, à terme, des stratégies partagées d'anticipation des changements et d'adaptation à ces derniers.

### **HutObsTour – Les refuges comme observatoires de la transition touristique en montagne**

Ce projet, financé par le programme *Lead Agency* de l'Agence nationale de la recherche (ANR) française et du Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS), réunit des équipes de recherche de l'Université Grenoble Alpes et de l'UNIL. Il fait suite à des travaux préliminaires financés par le CIRM (*seed project*) et par le programme *Refuges sentinelles* du Labex ITTEM et il se focalise sur la montagne « peu aménagée », c'est-à-dire en dehors des stations touristiques qui ont été bien étudiées jusqu'ici. Durant quatre ans (2021-2025), trois axes de recherche seront développés : (i) la mise en œuvre de dispositifs d'observation appropriés à la dispersion spatio-temporelle de la fréquentation de la montagne peu aménagée ; (ii) une étude de la transformation des cultures professionnelles des métiers de la montagne ; (iii) une analyse du rôle structurant des refuges de montagne dans la gouvernance de la montagne peu aménagée et la diversification touristique.

Cette recherche vise à investiguer des enjeux importants de la transition touristique en montagne. En effet, la crise climatique actuelle associée à certains développements technologiques (vélo électrique par exemple) induit une remise en question du modèle économique des stations de sports d'hiver dominant au cours des cinquante dernières années<sup>12</sup> et un glissement à la fois temporel (tourisme quatre saisons) et spatial (nouvel intérêt pour la montagne peu aménagée) des activités touristiques de montagne.

### **En guise de conclusion**

Ces trois projets mettent bien en évidence certains des points saillants de l'activité de recherche du CIRM. Il s'agit tout d'abord dans les trois cas de projets interdisciplinaires, mobilisant des expertises dans des champs disciplinaires variés, notamment dans les domaines de sciences humaines et sociales et des sciences naturelles. À chaque fois, l'ambition est d'étudier de manière holistique les interfaces socio-environnementales des systèmes montagnards. Deuxièmement, ces projets investiguent des territoires variés, allant de la moyenne montagne, fortement influencée par les activités humaines (agriculture en particulier), voire les phénomènes de périurbanisation, à la haute montagne peu anthropisée, théâtre de changements environnementaux rapides. Troisièmement, ils ont, comme la plupart des projets du CIRM, une dimension diachronique : il s'agit non seulement de documenter, d'observer et d'analyser des phénomènes, naturels ou anthropiques, mais surtout de caractériser, voire quantifier, leur évolution au cours du temps, dans le passé mais aussi, avec une visée prospective, dans les futures décennies. Enfin, chacun de ces projets a une dimension transdisciplinaire : à des degrés divers, la population des vallées et massifs montagneux est mobilisée pour participer à la coproduction de connaissances sur les territoires de montagne. Il est à espérer que ces travaux aboutissent à une transformation vers plus de durabilité dans une perspective de science transformative<sup>13</sup>.

**Biographie:** Emmanuel Reynard est professeur de géographie physique à l'Institut de géographie et durabilité de l'Université de Lausanne, et directeur du CIRM. Il mène des recherches sur la gestion de l'eau en montagne et dans les milieux arides, sur la géohistoire et l'évolution des paysages, ainsi que sur les géopatrimoines et leur mise en tourisme.

**Biographie:** Mélanie Clivaz est titulaire d'un master de géographie de l'Université de Lausanne. Elle est chargée de projet au sein du CIRM et s'occupe principalement des activités de médiation et de communication. Elle assure la coordination de plusieurs actions du CIRM telles que le cycle d'événements Montagne et Société et le projet Val d'Hérens 1950/2050. Parallèlement, elle mène des recherches sur l'évolution des paysages de montagne.

**Biographie:** Iago Otero est docteur en sciences environnementales de l'Université autonome de Barcelone. Chargé de recherche au sein du CIRM, il assure des tâches de coordination, dans les domaines de l'interdisciplinarité et des relations internationales, ainsi que des activités de recherche sur les systèmes socio-écologiques et la gouvernance de la biodiversité, principalement au sein du projet de recherche ValPar.CH, sur les valeurs de l'infrastructure écologique en Suisse.

## Notes

- <sup>1</sup> KOHLER Thomas, WEHRLI André, JUREK Matthias (eds), *Mountains and climate change: A global concern*, Bern, Centre for Development and Environment (CDE), Swiss Agency for Development and Cooperation (SDC) and Geographica Bernensia, 2014, 136 p.; FORT Monique, «Impact du changement climatique sur les dynamiques des milieux montagnards», *Revue de géographie alpine*, vol. 103, 2015 [en ligne], <https://doi.org/10.4000/rga.2875>
- <sup>2</sup> MCDOWELL Graham, STEPHENSON Eleanor, FORD James, «Adaptation to climate change in glaciated mountain regions», *Climatic Change* 126, 2014, pp. 77-91; VIJ Sumit, BIESBROEK Robbert, ADLER Carolina, MUCCIONE Veruska, «Climate change adaptation in European mountain systems: A systematic mapping of academic research», *Mountain Research and Development*, vol. 41, pp. A1-A6.
- <sup>3</sup> BJÖRNSÉN GURUNG Astrid, WYMAN VON DACH Susanne, PRICE Martin F. et al., «Global change and the world's mountains – Research needs and emerging themes for sustainable development», *Mountain Research and Development* 32 (suppl.), 2012, pp. S47-S54.
- <sup>4</sup> REYNARD Emmanuel, OTERO Iago, CLIVAZ Mélanie, «The Interdisciplinary Centre for Mountain Research (CIRM): Fostering transdisciplinarity for transformation research in mountains», *Mountain Research and Development*, vol. 40, pp. P1-P3; OTERO Iago, DARBELLAY Frédéric, REYNARD Emmanuel et al., «Designing inter- and transdisciplinary research on mountains: What place for the unexpected?», *Mountain Research and Development*, vol. 40, 2020, pp. D10-D20.
- <sup>5</sup> REYNARD Emmanuel et al., «The Interdisciplinary Centre for Mountain Research...».
- <sup>6</sup> REYNARD Emmanuel et al., «The Interdisciplinary Centre for Mountain Research...».
- <sup>7</sup> REYNARD Emmanuel, GRÊT-REGAMEY Adrienne, KELLER Roger, «The ValPar.CH project – Assessing the added value of ecological infrastructure in Swiss Parks», *eco.mont*, vol. 13, 2021, pp. 64-68.
- <sup>8</sup> GRÊT-REGAMEY Adrienne, RABE Sven-Erik, KELLER Roger et al., *Opérationnalisation de l'infrastructure écologique fonctionnelle*, Zurich, ValPar. CH Working Paper Series, 2021.
- <sup>9</sup> DÍAZ Sandra, DEMISSEW Sebsebe, CARABIAS Julia et al., «The IPBES conceptual framework – connecting nature and people», *Current Opinion in Environmental Sustainability* 14, 2015, pp. 1-16; INTERGOVERNMENTAL SCIENCE-POLICY PLATFORM ON BIODIVERSITY AND ECOSYSTEM SERVICES IPBES, «Global assessment report on biodiversity and ecosystem services», *Debating nature's value*, 2019, [https://doi.org/10.1007/978-3-319-99244-0\\_2](https://doi.org/10.1007/978-3-319-99244-0_2)
- <sup>10</sup> PETTIBONE Lisa, BLÄTTEL-MINK Birgit, BALÁZS Balint et al., «Transdisciplinary sustainability research and citizen science: Options for mutual learning», *GAIA*, vol. 27, 2018, pp. 222-225; FRAISL Dilek, CAMPBELL Jilian, SEE Linda et al., «Mapping citizen science contributions to the UN sustainable development goals», *Sustainability Science* 15, 2020, pp. 1735-1751; SAUERMANN Henry, VOHLAND Katrin, ANTONIOU Vyron et al., «Citizen science and sustainability transitions», *Research Policy*, vol. 49, p. 103978; STRASSER Bruno J., BAUDRY Jérôme, MAHR Dana et al., «“Citizen Science”? Rethinking Science and Public Participation», *Science & Technology Studies*, vol. 32, 2019, pp. 52-76.
- <sup>11</sup> STRASSER Bruno J., BAUDRY Jérôme, MAHR Dana et al., «Citizen Science...».
- <sup>12</sup> BOURDEAU Philippe, «De l'après-ski à l'après-tourisme, une figure de transition pour les Alpes?», *Revue de géographie alpine*, vol. 97, 2009 [en ligne], <https://doi.org/10.4000/rga.1049>; LANGENBACH Marc, CLIVAZ Christophe, FRANÇOIS Hugues, «Ré-invention des territoires touristiques: quelle transition pour les stations des Alpes?», *Via Tourism Review*, vol. 18, 2020 [en ligne], <https://doi.org/10.4000/viatourism.5756>
- <sup>13</sup> OTERO Iago et al., «Designing inter- and transdisciplinary research on mountains...».



# DAS INSTITUT FÜR KULTURFORSCHUNG GRAUBÜNDEN – VOR ORT VOM ORT FÜR DEN ORT FORSCHEN

CORDULA **SEGER**

Institut für Kulturforschung Graubünden

**G**raubünden oder, mit Blick auf die Geschichte in der Zeit von 1524–1798, der republikanische Freistaat der Drei Bünde hat sich bereits im 16. Jahrhundert als Territorium des Transits und damit verbunden des ökonomischen, kulturellen und sprachlichen Austauschs sowie als Knotenpunkt transnationaler Verflechtungen entworfen. Wenn man Orte der Moderne also ganz allgemein als Schauplatz verdichteter Erfahrungswelten sowie beständiger Umbrüche und Veränderungen fassen will<sup>1</sup>, wie sie sich aus dem Zusammenstoss zwischen Süden und Norden (fast) zwangsläufig ergeben, dann ist Graubünden als ein solcher zu begreifen.

Dies wird nicht zuletzt in Ulrich Campells topografischer Beschreibung des alpinen Rätien von 1573 fassbar; dabei handelt es sich um die erste ausführliche, von einem Bündner verfasste Darstellung der Drei Bünde einschliesslich der Untertanenlande im Süden, wozu das Veltlin und das Val Chiavenna gehörten. Mit seiner *Rætiae Alpestris topographica descriptio* schreibt Campell Graubünden gleichsam in die intellektuelle Landkarte seiner Zeit ein, gehörte der Verfasser doch zum Netzwerk eidgenössischer Humanisten und stand in einer Reihe mit Joachim Vadian, Aegidius Tschudi, Johan-

nes Stumpf, Conrad Gessner und Josias Simler. Letzterer hatte dem gebürtigen Unterengadiner Campell, der zu Beginn der 1570er-Jahre als Pfarrer an der Churer Regulakirche wirkte, den Auftrag zu einer entsprechenden Beschreibung der Drei Bünde erteilt, die Teil eines helvetischen Projekts werden sollte.

So weit kam es jedoch nicht, denn als der Zürcher Gelehrte Campells Manuskript in Händen hielt, befand er es als viel zu lang. Und als Simler kurz darauf verstarb, blieb das auf Latein verfasste Werk unveröffentlicht und sollte, obschon durch zahlreiche Abschriften und mittels Übersetzungen von Auszügen bekannt und für die Bündner Historiografie entsprechend wichtig, 450 Jahre auf eine integrale Edition warten. Diese konnte das Institut für Kulturforschung Graubünden (ikg) unter federführender Bearbeitung des Historikers Florian Hitz im Herbst 2021 in Form dreier gewichtiger Bände vorlegen und damit eine empfindliche Lücke schliessen<sup>2</sup>.

## **Landschaft des Ungleichzeitigen**

Die Edition repräsentiert mit Blick auf die Thematisierung des Topografischen in beispielhafter Weise das Selbstverständnis des Instituts

für Kulturforschung Graubünden, das aus der ortsverbundenen Nahsicht heraus seine vielfältige Forschungstätigkeit im Bereich der Geistes-, Sozial- und Kulturwissenschaften entwickelt. Schon Campell nutzte die räumlichen Bezüge auf bemerkenswert moderne Weise, um gesellschaftliche, sprachliche und kulturelle Entwicklungen und Vorstellungen fassbar und dadurch erzählbar zu machen. Diese enge Verknüpfung von Schauplatz, Gesellschaft, Geschichte und Wandel – seine individuellen ortsbezogenen Erfahrungen spielte Campell insbesondere in den Kapiteln zum Engadin aus – macht sein Werk ebenso aktuell und lebendig wie wegweisend für unser Institut, das die Verbindung von Territorium und Kultur bereits im Namen trägt.

Seinen Anfang nahm das ikg 1990, als der Verein für Bündner Kulturforschung in Chur eine Geschäfts- und Forschungsstelle eröffnete, die 2002 in ein eigenständiges und unabhängiges Institut überführt werden konnte. Dieses genießt den Status einer «Forschungsinstitution von nationaler Bedeutung» und wird entsprechend von Bund und Kanton alimentiert. Seine besondere Bedeutung besteht eben darin, dass es keine Forschung *über* den Alpenbogen betreibt, sondern mit seinem Hauptsitz in Chur und einer Zweigstelle in Sils im Engadin *vor Ort vom Ort und für diesen* in engem Austausch mit der Bevölkerung forscht<sup>3</sup>.

Dass die Anfänge des ikg in die Zeit des sogenannten «spatial turn»<sup>4</sup> zurückgehen und damit auf jenen Paradigmenwechsel verweisen, der seit Ende der 1980er-Jahre die Kultur- und Sozialwissenschaften mittels der Wiederentdeckung des geografischen Raums als kultureller Grösse befeuert und befruchtet hat, scheint im Nachhinein nur folgerichtig. In all seinen weitgefächerten Forschungsprojekten stellt sich nämlich immer wieder die Frage: Warum Graubünden? Was zeichnet dieses Territorium im Besonderen aus?

Dies sind denn auch Leitfragen des aktuellen SNF-Projekts «Ein Erfahrungsraum – drei Literaturen. Lektüren des Umbruchs in Graubünden nach 1945», welches das ikg seit September 2021

zusammen mit der Professur von Rico Valär für Rätoromanische Literatur und Kultur an der Universität Zürich bearbeitet. Es lässt sich konstatieren: Der beschleunigte kulturelle Wandel der Nachkriegszeit, angetrieben von einem beispiellosen wirtschaftlichen Aufschwung, ist ein europäisches Phänomen, das urbane Zentren wie den ländlichen Raum gleichermaßen erfasste. Gerade in alpinen Regionen der Schweiz, im 20. Jahrhundert von eigentlichen Kriegshandlungen verschont geblieben, erscheint der kulturelle Wandel, der mit einer umfassenden Mechanisierung, Mobilitätssteigerung und Touristifizierung<sup>5</sup> einherging, aber auch mit der Möglichkeit (weit weg in die Ferne) zu reisen, eine Berufsausbildung freier Wahl zu absolvieren und aus überkommenen Strukturen auszubrechen, als einschneidendes, ja teilweise traumatisches Erlebnis. Zugleich muss Graubünden aber als eine Landschaft des Ungleichzeitigen bedacht werden: Während St. Moritz bereits ab 1879 elektrifiziert wurde, wartete Furna im Prättigau bis 1960 darauf. Die Gegensätze sind mitunter eklatant.

Aus einer anderen Perspektive heraus, nämlich aus jener, die Christina Caprez in *Die illegale Pfarrerin. Das Leben von Greti Caprez-Roffler (1906–1994)* einnimmt, einer 2019 aus einem Forschungsprojekt des ikg hervorgegangenen Publikation<sup>6</sup>, ist Furna allerdings absolute Avantgarde: «Am 13. September 1931 tut das Bündner Bergdorf Furna etwas, was zuvor noch keine Gemeinde der Schweiz gewagt hat: Es wählt eine Frau zur Pfarrerin. Ein Skandal, der bis nach Deutschland Schlagzeilen macht, sogar der berühmte Theologe Karl Barth mischt sich ein. Greti Caprez-Roffler ist 25 Jahre alt, frisch gebackene Theologin und Mutter. Sie zieht mit ihrem Baby ins Bergdorf, ihr Mann bleibt als Ingenieur in Zürich. Die Behörden konfiszieren das Kirchgemeindevermögen, doch die Pfarrerin arbeitet weiter, für <Gottes Lohn>.»<sup>7</sup>

Fortschritt und Retardierung sind letztlich nur die beiden Seiten derselben Medaille. Also sind die Fragen, ob und wie sich die (Bündner) Berge als Territorium der Moderne entwerfen lassen, nur mit Blick auf das Spezifische zu beantworten.

## Moderne Inszenierung des Gestrigen

Der Topos jedenfalls, dass sich alpine Regionen als zurückgeblieben, hinterwäldlerisch und weltenfern präsentieren, erwies sich schon immer als produktiv: Bereits bei Campell bildete er Motivation für gelehrte Widerlegung.

Seit der Touristifizierung Graubündens jedoch und damit seit mindestens 170 Jahren ist das Von-gestern-Sein Programm, oder anders gesprochen, innerhalb des *Handlungsraums* Graubünden wird eine unglaubliche Geschäftigkeit entwickelt, die darauf abzielt, den *Anschaungsraum*<sup>8</sup> für die Gäste so herzurichten, wie sie ihn sich vorstellen und erwarten – authentisch nämlich. Der Kurzschluss und damit die Überlagerung dieser beiden Räume erscheint nirgends greifbarer als an den kommerziellen Durchgangsorten Graubündens, wo, wie der Kulturwissenschaftler Thomas Barfuss in *Authentische Kulissen. Graubünden und die Inszenierung der Alpen*<sup>9</sup>, einer weiteren im Rahmen des ikg entstandenen Forschungsarbeit, festhält, seit den späten 1980er-Jahren neue Welten einer perfektionierten Kulisse entstehen.

Die 1990 eröffnete Autobahnraststätte «Heidiland», ein «*Engadiner Grossviehstall, dem man ein Maienfelder Türmlein aufgesetzt hat*», wie sich eine kritische Stimme damals in der Zeitung äusserte, schuf eine lokale Bühne für globale Waren und Bedürfnisse. Entlang der einschlägigen Marketingliteratur lässt sich dabei verfolgen, wie solche Rezepte zur Herstellung durchkomponierter Erlebniswelten inzwischen längst auch die klassischen Tourismusorte erreicht haben, wo eine passgenaue Inszenierung jene Authentizität schaffen soll, nach der das Publikum verlangt. Damit finden wir uns heute in einer vielfach potenzierten Ableitung der Formel «Tradition erfinden»<sup>10</sup> wieder, wie sie der kongeniale Baumeister und Chaletfabrikant Alexander Kuoni mit seinen Sehnsuchtsbauten auf dem Maloja bereits vor 140 Jahren bediente<sup>11</sup>.

Kuoni war in den 1880er-Jahren nämlich nicht nur der Mann vor Ort, der die Umsetzung der hochtrabenden Baupläne des Investors

Graf Camille de Renesse und seines belgischen Architekten Jules Rau verantwortete – unter seiner Leitung wurde der kolossale Neorenaissancebau des Kurhaus Maloja (später unter dem Namen Maloja Palace bekannt) innert Rekordfrist hochgezogen –, sondern baute auch, vorwiegend auf eigene Kosten, verschiedene Villen sowie das Hotel Schweizerhaus als ebenso ausladendes wie heimeliges Chalet. Damit setzte er auf jenen Bautypus, der zwar für Engadin und Bergell in keiner Weise typisch ist, sich jedoch als Ausdruck des Alpin-Schweizerischen schlechthin in den Lustgärten des europäischen Adels wie auch an den Weltausstellungen bestens bewährt hatte.

Dass sich Moderne und alpines Flair nicht widersprechen müssen, beweist etwa der Umstand, dass das Hotel Schweizerhaus in die bedeutende Sammlung *Moderne Architektur* (1889–1891), herausgegeben von den Architekten André Lambert und Eduard Stahl, aufgenommen wurde. Präzise Umsetzung also und Vorwegnahme des vom Publikum Erwarteten machte den alpinen Raum zum Pionieraum, dessen Ausstattung mitunter auch erfolgreich exportiert wurde. Das vorgefertigte Chalet jedenfalls sollte, vermittelt durch Architekten wie Jacques Gros, der als junger Berufsmann im Engadin gearbeitet hatte, auch in urbaner Umgebung für sehnsuchtsvolle Landlust sorgen.

Allein schon diese kursorische Wanderung durch Zeit und Raum offenbart, wie dicht und vielfältig sowie mitunter kontrovers, vielstimmig und vielsprachig der Schauplatz Graubünden bespielt wurde und immer noch wird; daraus schöpft das Institut für Kulturforschung Graubünden seine Forschungsfragen und schärft die Antworten durch den präzisen Blick vor, vom und für den Ort.

**Biografie:** Cordula Seger hat Germanistik und Kunstgeschichte in Zürich und Berlin studiert und 2003 zum Thema «Grand Hotel. Schauplatz der Literatur» promoviert. Anschließend war sie unter anderem Lehrbeauftragte im Fachbereich Germanistik an der Universität in Wien, wissenschaftliche Mitarbeiterin an der Architekturabteilung der ETH Zürich und Dozentin an verschiedenen Fachhochschulen. Lange lebte sie im Engadin und war von dort aus als Forschende, Publizistin und Kuratorin im Spannungsfeld zwischen Literatur, Architektur und Kulturwissenschaft tätig. Seit August 2017 leitet sie das in Chur domizilierte Institut für Kulturforschung Graubünden (ikg). Aktuell forscht sie zu den Literaturen Graubündens nach 1945.

## Notes

- <sup>1</sup> Anders etwa als in GEISTHÖVEL Alexa, KNOCH Habbo (Hrsg.), *Orte der Moderne. Erfahrungswelten des 19. und 20. Jahrhunderts*, Frankfurt am Main, Campus Verlag, 2005, wird hier Moderne weniger als Epochenbegriff verstanden, sondern als philosophisch kulturwissenschaftliches Konzept des Umbruchs.
- <sup>2</sup> CAMPPELL Ulrich, *Das alpine Rätien. Topographische Beschreibung von 1573*, herausgegeben vom Institut für Kulturforschung Graubünden, bearbeitet und erläutert von Florian Hitz, 3 Bände, Zürich, Chronos Verlag, 2021.
- <sup>3</sup> Vgl. zu Geschichte, Organigramm, Forschungsschwerpunkten, Projekten und Publikationen des ikg [www.kulturforschung.ch](http://www.kulturforschung.ch)
- <sup>4</sup> Den Begriff führte der US-amerikanische Geograf Edward Soja 1989 in die internationale Debatte ein (Vgl. [www.socialnet.de/Lexikon/Spatial Turn](http://www.socialnet.de/Lexikon/Spatial%20Turn)).
- <sup>5</sup> Vgl. zum Begriff der Touristifizierung: WÖHLER Karlheinz, *Touristifizierung von Räumen: Kulturwissenschaftliche und soziologische Studien zur Konstruktion von Räumen*, Wiesbaden, VS Verlag, 2011.
- <sup>6</sup> CAPREZ Christina, *Die illegale Pfarrerin. Das Leben von Greti Caprez-Roffler (1906–1994)*, Zürich, Limmat Verlag, 2019.
- <sup>7</sup> Ankündigung auf [www.kulturforschung.ch/Publikationen/Die illegale Pfarrerin](http://www.kulturforschung.ch/Publikationen/Die%20illegale%20Pfarrerin).
- <sup>8</sup> Die Begrifflichkeiten des Anschauungsraums sowie Handlungsraums gehen auf die Philosophin Elisabeth Ströker zurück. Vgl. STRÖKER Elisabeth, *Philosophische Untersuchungen zum Raum*, Frankfurt am Main, Klostermann, 1965.
- <sup>9</sup> BARFUSS Thomas, *Authentische Kulissen. Graubünden und die Inszenierung der Alpen*, Baden, Hier und Jetzt, 2018.
- <sup>10</sup> Die Wendung «Invention of Tradition» geht auf folgende Publikation zurück: HOBBSAWM Eric, RANGER Terence, *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.
- <sup>11</sup> Vgl. zu Alexander Kuoni und seiner Tätigkeit in Maloja: SEGER Cordula, *Biografie eines Hauses – Chesa sur l'En St. Moritz*, Zürich, AS Verlag, 2020, pp. 44–65 (eine weitere Publikation, die mit Unterstützung des ikg entstanden ist).





The background of the slide is a composite image. A central vertical band is a semi-transparent, light beige color. On either side of this band are vertical panels showing black and white aerial photographs of a mountainous region. The left panel shows a valley with a winding road and a small lake. The right panel shows a larger valley with a prominent lake, a small town or village, and dense forested slopes. In the distance, snow-capped mountain peaks are visible under a clear sky.

# Découvrir une région : L'Engadine

# DAS KULTURARCHIV OBERENGADIN – ARCHIV CULTUREL D'ENGIADIN'OTA

DORA LARDELLI  
Kulturarchiv Oberengadin

**D**as Kulturarchiv Oberengadin ist eine öffentliche Institution, welche die Geschichte des Engadins und dessen Bevölkerung dokumentiert. Die dort zusammengetragenen Fotografien, Glasnegative, Briefe, Architekturpläne, Zeichnungen, Dekorationsmalereien und auch einige Gegenstände, wie zum Beispiel eine Laterna Magica, ein Theodolit, eine Künstlerpalette, ein Zuckerhut oder ein Tropenhelm, machen fast jeden neugierig auf das Geschehen im Tal und das Leben der BewohnerInnen in den letzten 500 Jahren.

Es muss vorweggenommen werden, dass das Engadin keineswegs ein abgelegenes Tal in der Peripherie des Landes ist, sondern seit Jahrtausenden ein Durchgangsland. Das Oberengadin, auf 1'800 Meter über dem Meeresspiegel im Zentrum der Alpen gelegen, wurde von Menschen seit der Jungsteinzeit begangen. Die Heilquellen in St. Moritz wurden seit der Bronzezeit aufgesucht. Als Durchgang zwischen Nord und Süd, West und Ost war das Tal für ganz Europa strategisch wichtig. Da die Existenzgrundlage für die BewohnerInnen wegen der Kargheit der Gegend nicht genügend war, zogen viele in die Städte, um zu arbeiten oder Geschäfte aufzubauen oder auch um in der Fremde als Söldner zu dienen.

Im Kulturarchiv Oberengadin dokumentieren Tausende von Schriften den Austausch zwischen den im Ausland – meist als Zuckerbäcker – tätigen EngadinerInnen und den in der Heimat zurückgebliebenen Teilen der Familien.

Seit dem 18. Jahrhundert befassten sich NaturwissenschaftlerInnen mehr und mehr mit den Alpen und den noch zu entdeckenden Naturphänomenen, der Flora und der Fauna. Analysen der Quellwasser (Paracelsus), Zeichnungen der Landschaft, Stiche und sorgfältig angelegte Herbarien belegen das grosse Interesse für die teils erstmals erkundeten Landschaften.

Im 19. Jahrhundert begann – als Ausgleich zum eher ungesunden Leben in den Industriestädten – der Tourismus. Diese Entwicklung bekam dank dem Reichtum und den Erfahrungen der Rückwanderer aus dem Ausland, die geschickt zu investieren wussten, eine besonders starke Stellung, die bis heute die wirtschaftliche Grundlage des Engadins bildet. Neben wunder-

DOI: 10.33055/SPORTSMODERNES.2023.001.01.211



**Figure 1** Die Chesa Planta in Samedan, wo das Kulturarchiv Oberengadin seit 1991 beheimatet ist. Das stimmungsvolle Patrizierhaus bietet neben dem Kulturarchiv auch eine romanische Bibliothek, Ausstellungen, Konzerte und andere Veranstaltungen.





**Figure 2** Per Ende 2023 wird das Kulturarchiv in die Chesa Planta in Zuoz umziehen. Foto: Patrick Blarer.

schönen Panoramabildern der Landschaft (zum Beispiel von Giovanni Segantini) dokumentieren Fotografien von englischen Gästen, die sich mit den Schlittschuhen auf dem Eis oder beim Skeleton-Rennen vergnügen, den Wert der Natur und der Landschaft des Engadins für den Menschen.

Im Kulturarchiv Oberengadin sind nicht nur Dokumente über bereits bekannte Persönlichkeiten (Friedrich Nietzsche, Giovanni Segantini, Alberto Giacometti, etc.) zu finden, sondern auch von Figuren, die weniger geläufig sind, aber dazu beitragen, die Geschichte des Engadins zu vervollständigen.

Noch mehr: Das Kulturarchiv Oberengadin hat es sich zur Aufgabe gemacht, insbesondere unbekanntere Persönlichkeiten aus der Vergangenheit zu holen und (wieder) bekannt zu machen. Dies ist beispielsweise bei der englischen Bergsteigerin, Schriftstellerin und Fotografin Elizabeth Main gelungen. Über die rund 400 Fotografien des Engadins aus der Zeit 1880–1900, die dem Kulturarchiv Oberengadin geschenkt wurden, wusste man anfänglich fast nichts. Recherchen in den Schweizer SAC-Büchern sowie in englischen Archiven ergaben, dass diese bemerkenswerten Albumin-Fotoabzüge von einer Londoner Dame stammten, die mit einer grossen Fotokamera und schweren Glasplatten in die Berge stieg. Das Kulturar-

chiv publizierte über sie ein Buch, organisierte Ausstellungen und integrierte damit die Pionierbergsteigerin und -fotografin in die Geschichte der frühen Bergfotografie und des Alpinismus.

### **Die «Erfindung» des Kulturarchivs**

Bevor das Kulturarchiv Oberengadin gegründet wurde, musste es zuerst als Typus definiert, d. h. als Institution mit ihrer Aufgabe und Funktion «erfunden» werden. Die ersten «Funken», die das «feu sacré» entfachten, das die Institution noch heute weiter gedeihen lässt, sprangen bei den Vorbereitungsarbeiten der Ausstellung «Das Oberengadin in der Malerei», die 1985 in der Parkhausrondelle und im Segantini Museum in St. Moritz gezeigt wurde. Es ging dabei um die Zusammenstellung einer Präsentation mit entsprechender Aufarbeitung der Landschaftsmalerei des Engadins von seinen Anfängen bis in die heutige Zeit. Es wurden 110 Werke von 91 verschiedenen KünstlerInnen (dann ist es gleich wie im vorherigen Text), Künstlerinnen und Künstlern präsentiert, die teilweise zuvor noch nie öffentlich gezeigt wurden. Der Bildhauer Giuliano Pedretti und Unterzeichnende hatten den Auftrag der Recherche und der Präsentation der Werke vom Verkehrsverein Oberengadin erhalten. Um die Werke ausfindig zu machen, wendeten sie sich nicht nur an





**Figure 3**  
 Johann Jacob Scheuchzer,  
*Das Engadin*, 1703,  
 Nachlass Flück, Pontresina.

Museen, sondern auch an Private, insbesondere im Engadin, die Engadiner Landschaftsbilder in ihren Wohnräumen aufgehängt oder diese auf dem Dachboden gelagert hatten und zudem auch etliches über die KünstlerInnen zu erzählen wussten. Bei der Suche nach Kunstwerken bemerkten Giuliano Pedretti und Unterzeichnende, dass in den geräumigen Engadinerhäusern und Dachböden grosse Mengen von alten Briefen, Plänen, Zeichnungen, Glasplatten und anderen Dokumenten lagerten. Auf die Frage, was mit diesen für die Geschichte wertvollen Dokumenten passieren soll, wusste niemand zu antworten. Viele Besitzerinnen und Besitzer empfanden diese verstaubten Papierstapel und die mit jahrhundertalten Dingen gefüllten Truhen eher als Last und hätten diese am liebsten weggeworfen. Ein Aufatmen der Erleichterung kam auf, als Giuliano Pedretti und ich vorschlugen, einen geeigneten Raum dafür zu schaffen, d. h. ein «Kulturarchiv» für deren Unterbringung und Nutzung zu gründen.

Nun ging es darum, das Versprechen in die Tat umzusetzen und diese noch in der Imagination stehende Stätte für die Aufbewahrung der Dokumente zur Engadiner Geschichte zu schaffen. Die Suche nach Vorbildern für ein «Kulturarchiv» blieb erfolglos. Somit blieb nichts anderes übrig, als solch eine Institution selbst zu definieren. Schliesslich – sagten wir uns – sind selbst die erfolgreichsten Museen aus privater Initiative entstanden: Das Victoria & Albert Museum in London hatten 1851 der Kunstmäzen Henry Cole und Prinz Albert, der Gemahl von Königin Victoria, gegründet; das Engadiner Museum in St. Moritz war 1906 auf Initiative des Heimatforschers und Bierbrauers Riet Campell entstanden und das Segantini Museum, ebenfalls in St. Moritz, hatte Segantinis Arzt Dr. Oscar Bernhard mithilfe des Mailänder Kunsthändlers Alberto Grubicy 1907 ins Leben gerufen.

Für den neuen Typus «Kulturarchiv» definierten die Initianten Ziel und Zweck. Zudem musste im tourismusorientierten Engadin



**Figure 4** Elizabeth Main, *Piz Bernina und Piz Roseg vom Piz Corvatsch*, Fotografie 1880–1900, Schenkung Andrea Badrutt, St. Moritz.



**Figure 5** Elizabeth Main, *Eissegler auf dem Silsersee*, Fotografie 1880–1900, Schenkung Andrea Badrutt, St. Moritz.

vorerst überhaupt das Verständnis für die Institution eines Archivs geweckt werden. Man kannte wohl Antiquariate, die mit alten Objekten handeln, nicht aber Archive, deren Zweck darin besteht, Dokumente zur Geschichte für Kulturinteressierte bereitzustellen, ohne einen finanziellen Gewinn daraus anzustreben.

Während die beiden Initianten bereits Dokumente entgegennahmen – oder in Empfang nehmen mussten, weil sie sonst weggeworfen worden wären – und diese in einem selbst gemieteten Raum in dem eben umgebauten Alten Spital in Samedan unterbrachten, überlegten sie, welche juristische Form für das zu gründende Kulturarchiv die beste sein könnte.

### **Von der Gründung bis heute 1988–2021**

Am 11. August 1988 war es so weit: Im stimmungsvollen Sulèr – so nennt sich der breite, eingewölbte Eingangsbereich der Engadinerhäuser – des Restaurants Central Samedan wurde unter dem Tagespräsidium von Dr. Nuot P. Saratz und in Anwesenheit von 27 Kulturinteressierten der Verein Kulturarchiv Oberengadin/Archiv culturel d'Engiadin'Ota gegründet. Die Statuten wurden – wie aus dem folgenden Passus hervorgeht – zum Leitfaden für den weiteren Aufbau und die Projekte des Kulturarchivs: *«Der Verein bezweckt die fachgerechte Förderung und Vertiefung der Kulturkenntnisse des Engadins und der angrenzenden Regionen, insbesondere in den Bereichen Kunst, Architektur, Archäologie, Geschichte, Fotografie, Film, Literatur, Sprache, Musik, Naturkunde usw. Dieses Ziel soll durch den Aufbau eines umfassenden Informationssystems und mithilfe auswärtiger und einheimischer Personen und Institutionen erreicht werden.»*

Der Erfolg blieb nicht aus: In nur kurzer Zeit trafen wichtige Nachlässe ein, die eine solide Basis bildeten und das Bestehen der jungen Institution glaubhaft machten. Bereits im ersten Jahr nach der Gründung konnten wichtige Bestände des 19. Jahrhunderts entgegengenommen werden: Der Nachlass des Dekorationsmalers



Kaspar Donatsch aus Celerina, die vielen Akten des Rechtsanwaltes und Politikers Anton Philipp Ganzoni, ebenfalls aus Celerina, die Herbarien des Naturforschers Johann Luzi Krättli aus Bever und Tausende von romanischen Schriften und Fotografien. Im Geschäftsjahr 1991 kamen die Nachlässe des Architekten Max Alioth aus Basel und St. Moritz, jene der Samedaner Englischlehrerin Clara Stoffel und Dokumente verschiedenster Donatoren dazu. Offensichtlich entsprach das Kulturarchiv einem echten Bedürfnis der Engadiner Bevölkerung und auch der Gäste.

Das 25 Quadratmeter grosse, hohe Zimmer im Alten Spital war aber bald mit Dokumenten überfüllt und es musste nach neuen räumlichen Lösungen Ausschau gehalten werden. Glücklicherweise stellte die Fundaziun de Planta 1991 in der Chesa Planta Samedan im Erdgeschoss den ehemaligen «Waffensaal» als Empfangsbüro und im Untergeschoss Depoträume mietweise zur Verfügung. Der Vorstand des Kulturarchivs und freiwillige Helfer übernahmen den Umzug und die Neueinrichtung. Architekt Gian Peider Davoli verwandelte mit willigen Firmen den Keller kostenlos in ein archivtaugliches Depot.

In den Jahren 1999 und 2012 konnten dank grosszügigen Spenden der Vontobel-Stiftung im Haus drei weitere Depots eingerichtet werden. Die durch den Architekten Patrick Blarer und Schreinermeister Ramon Zangger mit Lärchenholz eingerichteten Räume wurden dem Sponsor und dem Mitgründer des Kulturarchivs gewidmet und «Sela Vontobel» bzw. «Sela Giuliano Pedretti» genannt.

Heute sind die Archivalien, zu welchen immer wieder neue dazukommen, in zwölf Räume (insgesamt rund 400 Quadratmeter) sorgfältig eingereiht. Zu den bis zu 500 Jahre alten Schätzen zählen vor allem Dokumente auf Papier (Briefe, Verträge, Postkarten, Landkarten, Manuskripte, Tagebücher, Zeitschriften, Bücher, Katasterpläne, Plakate, Fotografien), aber auch ganze Fotosammlungen auf Glasplatten, Filme, Ölgemälde, Aquarelle und



**Figure 6** Eissegeln auf dem St. Moritzer See, 1904, Schenkung Hans Nater, St. Moritz.



**Figure 7** Albert Steiner, Sonja Henie an den Olympischen Winterspielen in St. Moritz, 1928, Schenkung Hans Nater, St. Moritz.

kostbare Herbarien. Zu den bereits genannten Beständen kamen bald zahlreiche weitere dazu, wie der Nachlass des Hoteliers und Geschäftsmanns Gustav Pinösch-Gredig aus Pontresina und Vulpera, der Nachlass der Ärztesfamilie Berry aus St. Moritz, die Dauerleihgabe der Hoteliersfamilie Saratz aus Pontresina, die Schenkung der Familie Frizzoni aus Celerina, die umfangreiche Dokumentation über die Zuckerbäcker von Dolf Kaiser aus Samedan und Zürich, die minutiösen Aufzeichnungen des Vogelflugs von Schwester Maria Juon aus Samedan, die Schmetterling-Fotos des Ingenieurs und Naturforschers Othmar Lesnik



**Figure 9** Herbarium-Blatt von Johann Luzi Krättli, um 1860–1880, Schenkung Paul Fried, Bever.



**Figure 8** Gymkhana in St. Moritz, ca. 1905, Titelseite des Programmheftes der Skating Association in St. Moritz, Schenkung Hedwig Sidler, St. Moritz.

aus La Punt, die Dokumentation über den Handel mit dem Veltliner Wein der Firma Romedi aus Madulain, die Aufzeichnungen über die Steinbock-Wiederansiedelung von Andreas Rauch Senior und Junior aus Pontresina, der Nachlass der begabten Künstlerin Elvezia Michel aus dem Bergell und die umfangreiche Dokumentation zum Maler Giovanni Segantini.

Ohne die Initiative und den unermüdlichen Einsatz der beiden Archivgründer wären ganze Teile der Engadiner Geschichte verloren gegangen. Auch heute sorgt das Kulturarchiv

Oberengadin stets dafür, Dokumente vor dem Wegwerfen zu retten.

Eigentlich hätte man schon viel früher ein Archiv gründen sollen – viele Dokumente seien schon verloren gegangen – und noch heute kommt den Archivverantwortlichen leider immer wieder zu Ohren, dass Dokumente nach dem Tod der Besitzer oder bei Handänderungen von Häusern kurzerhand achtlos weggeworfen werden.

Zum Gelingen des Unternehmens «Kulturarchiv Oberengadin» trugen die beruflichen Voraussetzungen und die soziale Vernetzung der Gründer wesentlich bei. Dora Lardelli nutzte die Kenntnisse und Verbindungen aus ihrer gleichzeitigen Tätigkeit als Direktorin des Segantini Museums St. Moritz, als Mitgründerin und Präsidentin der Vereinigung Museen Graubündens, der Zusammenarbeit mit dem Verein für Bündner Kulturforschung, der vierjährigen Mandatstätigkeit als Mitglied der Schweizerischen Kulturkommission der UNESCO, sowie durch die öffentliche Anerkennung als Trägerin des Bündner Anerkennungspreises der Kultur und des Terra Grischuna-Preises.

Der Bildhauer Giuliano Pedretti, der als Künstler einen breit gefächerten Bekanntenkreis hatte, war brennend an der Engadiner Geschichte, insbesondere an Neuentdeckungen von Künstlern und Dokumenten, interes-



siert und verstand es, gefährdete Dokumente ausfindig zu machen. Er konnte mit viel Fantasie und Enthusiasmus die Geschichte des Engadins, sowohl Einheimischen als auch Gästen, bildlich und spannend erzählen und trug so wesentlich zur Öffnung des Kulturarchivs bei. Dem Gespann Lardelli/Pedretti gelang es, mit Unterstützung des Vorstands zahlreiche Pläne von Ausstellungen und Buchpublikationen zu realisieren, uns so, die Notwendigkeit der langfristigen Sicherstellung der Institution gegenüber den Behörden und der Öffentlichkeit zu beweisen.

Bald erkannten die Gemeinden, der Kanton Graubünden und die Schweizerische Eidgenossenschaft die Wichtigkeit der Institution und unterstützen, zusammen mit etlichen Stiftungen und Privaten, die Projekte und Arbeiten des Kulturarchivs. Seit 2018 bestehen mit den Oberengadiner Gemeinden und dem Kanton Graubünden Leistungsvereinbarungen, die eine sorgfältige mehrjährige Planung erlauben und damit die Effizienz der Institution steigern. Die organisatorische Eingliederung der Pionierinstitution des Kulturarchivs in den Verband der Museen Graubündens (seit 2015) bietet eine zusätzliche Vernetzung.

Während die Inventarisierung und die Bereitstellung der Archivalien vorwiegend von der öffentlichen Hand finanziert sind, werden Sonderprojekte, Bücher, Ausstellungen und Filme von Stiftungen – insbesondere der Stavros Niarchos Foundation, der Willy Muntwyler-Stiftung, der Stiftung Biblioteca Engiadinaisa usw. – und Privaten unterstützt.

## **Dokumente der Engadiner Geschichte werden zugänglich**

Die umfangreiche Archivarbeit, bestehend aus Verhandlungen für die Entgegennahme neuer Archivalien, Transporte, Reinigung, Ordnung, Restaurierung, Inventarisierung und Bereitstellung für BenutzerInnen, wird von einem qualifizierten, gut eingearbeiteten Personalstab und von zahlreichen Helfenden verrichtet.

Die Kriterien der Ablage, Erfassung und Inventarisierung wurden aufgrund der Erfahrungen in anderen Museen und Archiven, insbesondere im Staatsarchiv Graubünden, festgelegt.

Die Bestände – Schenkungen, Nachlässe, Ankäufe, Leihgaben – bleiben räumlich vereint, was bei Recherchen Vorteile bietet, weil auf diese Art die Personen und ihre Tätigkeit umfassend betrachtet werden können.

Die einfache Auflistung wurde 1996 durch die Inventarisierung im Computer ersetzt.

2006 wurde diese, dank der Unterstützung der Stavros Niarchos Foundation und der Schweizerischen UNESCO-Kommission, auf der neu eingerichteten Homepage online gestellt ([www.kulturarchiv.ch](http://www.kulturarchiv.ch)). Seither melden sich Benutzerinnen und Benutzer aus aller Welt. Über Suchbegriffe gelangt man auf die Archivalien und in der Folge virtuell in das Kulturarchiv Oberengadin.

Das System wirkte vorbildlich: Es wurde auch von den Segantini-Archiven, dem Archiv cultural d'Engiadina Bassa und dem Kulturarchiv Foppa (Bündner Oberland) übernommen.

## **Die Nachfrage**

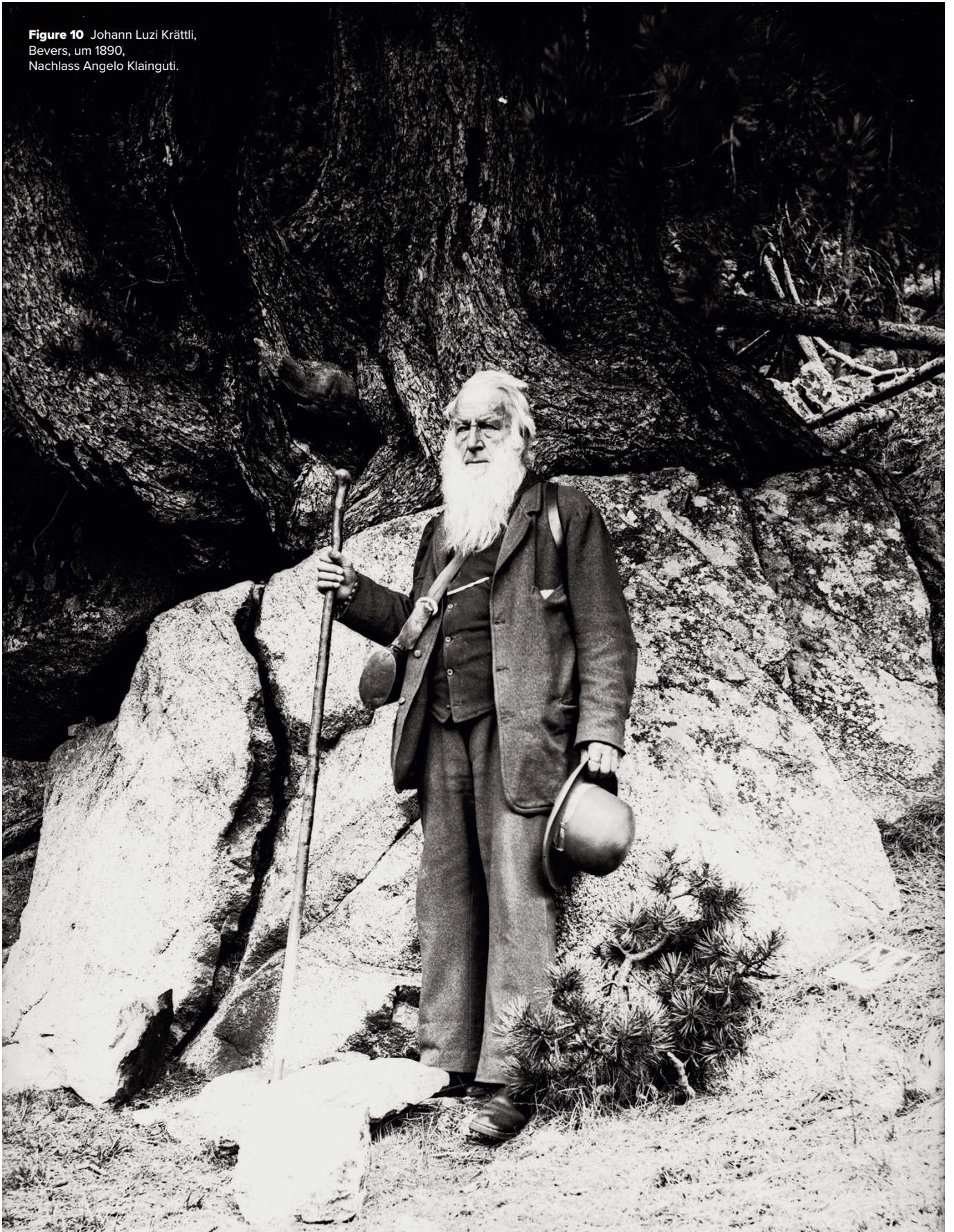
Das Kulturarchiv ist seit 1988 ohne Voranmeldung Donnerstagnachmittag und auf Voranmeldung auch während des ganzen Jahres, zugänglich.

In den stimmungsvollen Räumen, in welchen die Dokumente in beschrifteten Archivschächeln sauberlich abgelegt sind, befinden sich an den Wänden und auf den Tischen auch etliche Objekte, die auf erzählerische Art das Leben und die diversen Tätigkeiten der Engadinerinnen und Engadiner dokumentieren.

Zahlreich sind die KünstlerInnen, Filmleute, FotografInnen, PublizistInnen und interessierten Leute, die das Archiv besuchen. Sie sind fasziniert von der stimmungsvollen Umgebung und schätzen die gut geregelte Zugänglichkeit der Archivalien. Das Büro mit dem grossen,



**Figure 10** Johann Luzi Krättli,  
Bever, um 1890,  
Nachlass Angelo Klainguti.





stets Wärme spendenden Holzofen und die mit Gestellen aus Lärchenholz kunstvoll ausgestatteten «Keller», wo früher die Salis und die Planta ihre Vorräte horteten, haben zweifelsohne eine ganz besondere Ausstrahlung.

Die Mitarbeitenden des Kulturarchivs Oberengadin setzen sich dafür ein, die vielen unterschiedlichen Anfragen und Anliegen der Forscher und Interessierten möglichst gut zu beantworten. Die Dokumentation ist dermassen umfassend, dass es kaum eine Anfrage gibt, die mit Nein beantwortet werden muss.

### **Das Kulturarchiv Oberengadin tritt nach aussen**

Das Kulturarchiv legt grossen Wert auf die Pflege der Kontakte nach aussen und hat ein solides Netz zu den Oberengadiner Gemeinden, dem Kanton Graubünden, der Schweizerischen Eidgenossenschaft, Kulturinstitutionen, Bildungs- und Forschungszentren, Stiftungen und zu Privaten aus dem In- und Ausland aufgebaut. Besonders wertvoll ist die Zusammenarbeit mit dem Staatsarchiv Graubünden, dem Rätischen Museum, dem Institut für Kulturforschung Graubünden und dem Schweizerischen Institut für Kunstwissenschaft. Eine besondere Plattform für das Kulturarchiv Oberengadin bot in den vergangenen Jahren das Kulturhotel Laudinella in St. Moritz. Im Foyer zum Konzertsaal finden seit 2001 immer wieder wechselnde Jahresausstellungen des Kulturarchivs statt.

Zur Bekanntmachung des Kulturarchivs Oberengadin dienen vor allem jene Bestände, die inhaltlich und visuell spannend sind und wichtige Aspekte des Engadins beleuchten. Dabei stehen unter Anderem folgende Themen für Ausstellungen, Buchpublikationen, Installationen und Filme im Zentrum:

- Die rund 400 Fotografien aus der Zeit zwischen 1880 und 1900 der englischen Fotografin, Bergsteigerin und Schriftstellerin Elizabeth Main zum Engadin.



**Figure 11** Giovanni Segantini mit einem Jungadler, um 1898, Leihgabe Segantini-Archiv.

Die 2003 in englischer und deutscher Sprache erschienene Buchpublikation wurde in der Schweizer Botschaft in Anwesenheit des Kurdirektors von St. Moritz Hans Peter Danuser in London vorgestellt.

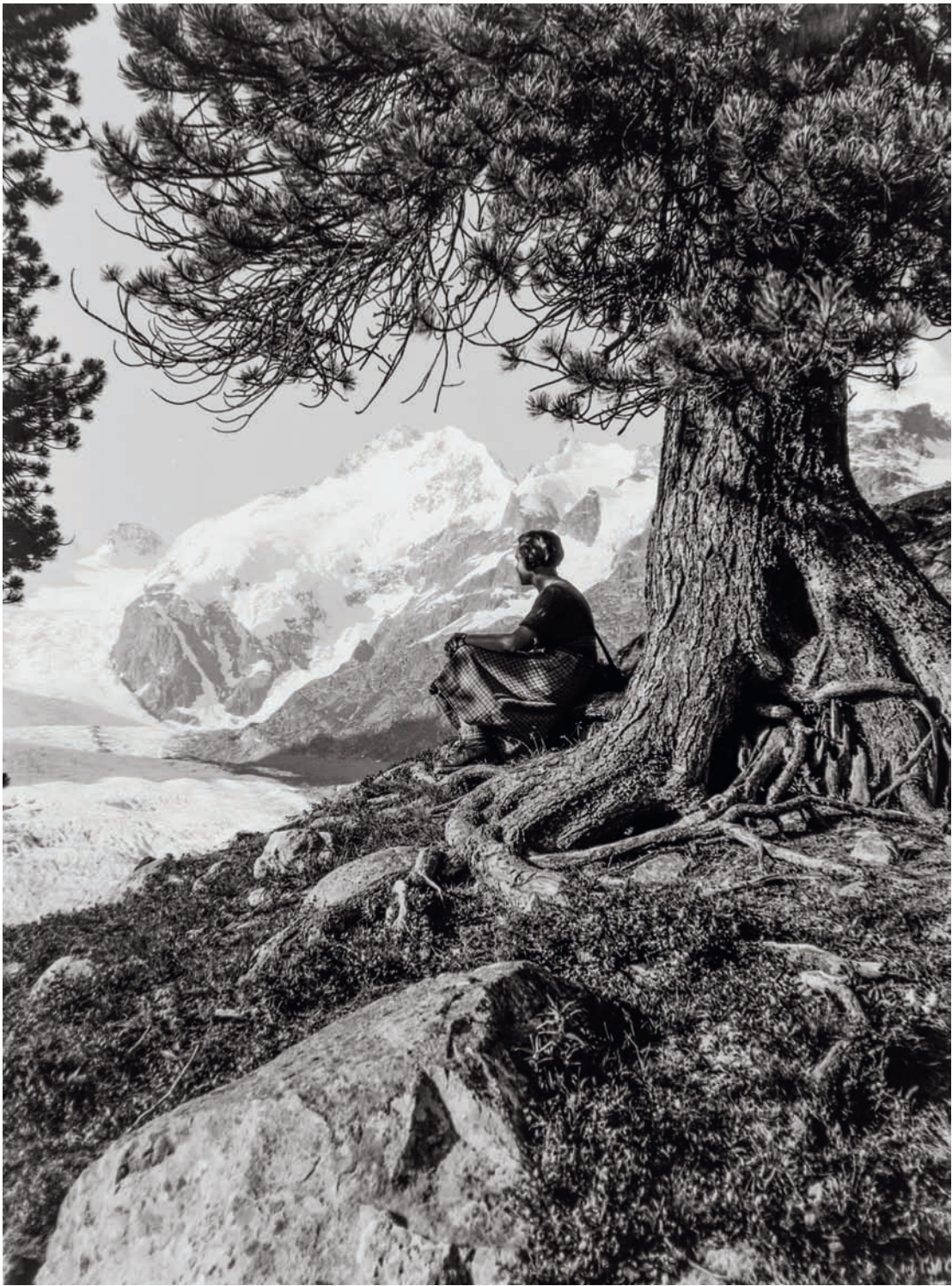
- Die über 40'000 Glasplatten des in Samedan wohnhaft gewesenen Fotografen Gustav Sommer, welche die Engadiner Dörfer, die Landschaft und auch die Leute und die Bräuche der Zeit zwischen 1912 und 1950 beinahe lückenlos dokumentieren.

Über sein Schaffen wurde in der Chesa Planta eine Ausstellung gezeigt und 2015 in Zusammenarbeit mit der Familie eine Monografie herausgegeben.

- Die Ölbilder und Aquarelle der Bergeller Malerin Elvezia Michel aus der Zeit zwischen 1890 und 1930, die sowohl von der Fundgeschichte als auch von der Qualität her etwas Einzigartiges darstellen.

Ihr Werk fand man – einem Aufruf von Charlotte von Salis folgend – verwahrlost in einem Estrich in Borgonovo (Bergell), restaurierte es sorgfältig und realisierte 1993 eine Monografie über die Künstlerin. Ihr Werk wurde mehrmals ausgestellt, als Einzelausstellung im Talmuseum Ciäsa Granda in Stampa und in der Sala Segantini in Savognin, zudem waren ihre Bilder in Mailand und Mannheim im Rahmen von Giacometti-Ausstellungen zu sehen.





**Figure 12** Gustav Sommer, *Aussicht auf den Morteratsch-Gletscher*, um 1950, Nachlass Gustav Sommer, Samedan.





**Figure 13** Pfarrer Camill Hoffmann, *Kamel in St. Moritz*, um 1900, Nachlass Camill Hoffmann, St. Moritz.

- Die rund 80 Reiseplakate des Nachlasses Jenny aus der Zeit von 1890 bis 1920, die von den Reisen der Touristen, aber auch der ArbeiterInnen in die weite Welt erzählen. Die schön gerahmten Blätter wurden im Talmuseum Engelberg, in der Chesa Planta Samedan, im Maloja Palace, im Touriseum Meran und in Stuttgart ausgestellt.

- Die Herbarien von Johann Luzi Krättli, Michael Caviezel und Moritz Candrian aus der Zeit von 1840 bis 1930, welche die einzigartige Natur der Alpen, die Reisende und Forscher verschiedener Länder anzog, dokumentieren. Fasziniert von den kunstvoll gestalteten Blättern stellte die Mailänder Kulturwissenschaftlerin Susanna Sala Massari eine bebilderte Publikation zusammen, welche sämtliche im Kulturarchiv gefundenen Spezies in fünf Sprachen aufführt. Mit den Herbarien inszenierte der Pariser Fotograf und Regisseur Mark Blezinger 2013 für das Jubiläum des Kulturarchivs Oberengadin ein beeindruckendes Lichtspiel, das während fünf Wochen auf die Fassade der Chesa Planta in Samedan projiziert wurde.

- Die anmutigen Malschablonen und Vorlageblätter des Dekorationsmalers Kaspar Donatsch aus Celerina, in welchen Farben und Formen der

Pionierzeit der Engadiner Belle Époque wieder aufleben.

Zahlreiche dieser Blätter wurden im Buch *The Magic Carpet – Kunstreise zu den Oberengadiner Hotels 1850–1914* von Dora Lardelli reproduziert. Sie dienten 2014 als Quellenmaterial der multimedialen Lichtschau «Lichtrausch Belle Époque» (Reihe AlpenMythenSehen) im Maloja Palace.

- Die Laterna Magica, wovon sich Exemplare in diversen Sammlungen befinden, mit alten Reisediapositiven, stösst wegen ihrer Magie auf grosses Interesse.

Die «Zauberlaterne» wurde im Rahmen von Vorträgen immer wieder gezeigt. 2017 gab dieser Projektionsapparat den Anstoss zur Realisierung der multimedialen Ausstellung «Laterna Magica» (Reihe AlpenMythenSehen), die in der Chesa Planta Samedan und im Rätischen Museum in Chur gezeigt wurde.

- Die «Segantini-Archive», eine Sammlung von Dokumenten, Briefen und Fotos der Künstlerfamilie Segantini, stossen bei Forschern und für Ausstellungen (Kunsthhaus Zürich, Atelier Segantini Maloja, Segantini in Savognin) sowie zur Nutzung in Büchern und Filmen auf reges Interesse.

- Die Dokumentation über Bündner Zuckerbäcker im Ausland des Geschichtsforschers Dolf Kaiser und jene anderer Engadiner Familien wie Florio Pult und Angelo Klainguti, Familie Saratz und vieler weiterer mehr bildet einen wichtigen Teil der Engadiner Geschichte. Über die umstrittene Frage des Erfinders der Bündner Nusstorte wurde 2013 für die Fernsehserie «Kassensturz» in den stimmungsvollen Depoträumen des Kulturarchivs ein Interview mit Dolf Kaiser aufgenommen.

### Das Kulturarchiv gehört allen

Das Kulturarchiv steht im Dienst der Kultur und damit der Leute des Engadins und Engadin-Interessierter. Der Einbezug der Bevölkerung, Familien und Schulen ist wichtig, um einen Bezug zur Kulturinstitution herzustellen und zu festigen. Die Homepage mit der Fernsuche durch das Online-Inventar und sozialen Plattformen öffnen die Tore zur ganzen Welt und umgekehrt.

Die Institution hat ihre Notwendigkeit bewiesen: Sie wird gut besucht und die Leute nehmen sie heute wahr. Dazu kommt, dass ganze Teile der Engadiner Geschichte ohne den Einsatz des Kulturarchivs – zwei Drittel der heute im Archiv eingeordneten Dokumente wurden vor der Vernichtung gerettet! – fehlen würden. Persönlichkeiten wie Elisabeth Main, Elvezia Michel, Max Alioth, Johann Luzi Krättli und Kaspar Donatsch wären nicht bekannt.

Das Kulturarchiv Oberengadin steht der Engadiner Bevölkerung und deren Gäste in den museal eingerichteten, stimmungsvollen Räumen der historischen Chesa Planta Samedan zur Verfügung. Manch Viele Leute entdeckt in den Archivschachteln auch ihre eigene Geschichte und merken, dass sie diese ja eigentlich mitschreiben. Diese Feststellung ist in einem Satz über dem Eingang des Museu Historico Nacional in Rio de Janeiro in grossen Buchstaben treffend festgehalten: «*A história é você quem faz – You make the History*» (*Du machst die Geschichte*).

Das Kulturarchiv Oberengadin wappnet sich auch für das steigende Interesse an der Engadiner Geschichte. Es werden nicht nur immer mehr Dokumente eingelagert und zugänglich gemacht, auch die Benützerschaft wird immer grösser. Die Konsultation der Dokumente nimmt sowohl online als auch im Archiv selbst gleichermassen zu.

Um der positiven Entwicklung der Institution auch räumlich und konservatorisch zu genügen, wird das Kulturarchiv Oberengadin 2023 in ein neues Haus, die Chesa Planta in Zuoz, ziehen. Zurzeit wird es für diesen Zweck umgebaut und eingerichtet. Die Engadiner Geschichte wird damit in einem ihr würdigen Rahmen aufbewahrt zugänglich gemacht und weiter leben.

**Biografie:** Im Bergell geboren und aufgewachsen. Abschluss als Kunsthistorikerin lic. phil. I. an der Universität Basel. 1975 – 1997 Direktorin des Segantini Museums in St. Moritz. 1981 Gründungsmitglied und 1991 – 2000 Präsidentin des Dachverbands der Museen Graubündens. 1988 Mitbegründerin des Kulturarchivs Oberengadin, ein damals europaweit einziger Archivtypus. Seither ist Lardelli dessen Präsidentin und Leiterin. 2004 – 2008 war sie Mitglied der schweizerischen Kulturkommission der UNESCO. Unterrichtstätigkeit in Kunst und Kulturgeschichte; Vermittlung durch Vorträge, Führungen und Filme zu kunst- und kulturgeschichtlichen Themen; Organisation verschiedener Ausstellungen sowie eine vielseitige Forschungs- und Publikationstätigkeit runden Lardellis umfangreiches Schaffen ab.

# MUSEUM ALPIN PONTRESINA

STEFANIE **STEGEMANN**

ANNEMARIE **BRÜLISAUER** (ehemalige Betriebsleiterin)

Museum Alpin Pontresina

**P**ontresina – auf 1'805 Meter in einem Hochtal gelegen, ganz nah am Berninamassiv mit den zwei bekanntesten Gipfeln des Engadins: Piz Palü und Piz Bernina. Letzterer ist mit 4'049 m ü. M. der höchste Gipfel der Ostalpen. Wo, wenn nicht hier, sollte ein alpines Museum beheimatet sein?

Im Museum Alpin, einem Engadiner Haus aus dem frühen 18. Jahrhundert, hat die Bündner Bergwelt eine facettenreiche Ausstellungsstätte gefunden: Die Fauna, Flora und Geologie der Bündner Berge werden hier ebenso vorgestellt wie die alpine Kultur, der Alpinismus und Tourismus.

Gegründet wurde das Museum auf Initiative des Bergführervereins von Pontresina. Ein Schwerpunkt ist daher auch die Vermittlung der Alpinismus-Geschichte. Gezeigt werden Modelle und Einrichtungen von Hütten des Schweizerischen Alpenclubs (SAC), auch beherbergt das Museum die SAC-Bibliothek der Sektion Bernina.

In der naturkundlichen und alpinhistorischen Sammlung des Museums Alpin in Pontresina finden sich einige Raritäten wie eine mehr als 150-jährige Vogelsammlung von Gian Saratz – einem bekannten Pontresiner Hotelier der Gründerzeit des Tourismus. Mineralien aus der Region sowie die «Zauberwelt der Mineralien» von Dr. Ernst Sury werden gezeigt. Die Entwicklung des Sommer- und Winteralpinismus, von der Pionierzeit bis zum modernen Alpinismus, wird mit Schautafeln und vielen Exponaten lebhaft dargestellt. Das Museum profitiert sammlungs- und vermittlungstechnisch vom Wissen und von der praktischen Erfahrung des Bergführervereins Pontresina. Die Vermittlung erfolgt unter Einbezug von Multimediaschauen («Bergerlebnis», «Alpenpflanzen», «Schmetterlinge»). Einzelne Aspekte des alpinen Lebensraums werden in jährlich wechselnden Sonderausstellungen thematisiert.



Foto Flury Pontresina

DOI: 10.33055/SPORTSMODERNES.2023.001.01.223













Auch erhält der Besucher einen Einblick in die Engadiner Wohnkultur. Die «Chesa Delnon» (erbaut 1716) wurde von der Besitzerfamilie Delnon bis Anfang der 1980er-Jahre bewohnt. So stammen die meisten der im ehemaligen Wohnbereich ausgestellten Gegenstände aus dem Besitz der Familie.

## Geschichte des Alpinismus

Die ersten Bergsteiger waren berggewohnte Einheimische, z. B. Förster und Jäger. Der aufkommende Bergtourismus erfuhr speziell durch das Bekanntwerden des imposanten Berninamassivs mit den Erstbesteigungen des Piz Bernina (1850) durch den Alpinisten und Gebirgstopografen Johann Wilhelm Coaz grossen Aufschwung.

[...] «Tausend und tausend Bergspitzen lagerten sich um uns, felsig aus glänzenden Gletschermeeeren emportauchend», notierte Johann Wilhelm Fortunat Coaz 1850 nach der Erstbesteigung des

4049 Meter hohen Piz Bernina. Pontresina wird ab da zum Ausgangspunkt für Bergsteiger, im frühen 20. Jahrhundert aber auch Ausgangspunkt der Berninabahn, die heute Teil des UNESCO-Welterbes «Rhätische Bahn in der Landschaft Albula/Bernina» ist.

Das goldene Zeitalter des Alpinismus war eingeleitet. Mit der stetigen Zunahme der Reisetätigkeit wurde die Zahl der «Fremden» und der Bedarf nach Bergführern und Trägern immer grösser.

So wurde 1871, als dritter Bergführerverein in der Schweiz, der Führerverein von Pontresina gegründet und damit der «Beruf» des Bergführers offiziell. Aus- und Weiterbildungskurse erhöhten das Wissen und die technischen Fähigkeiten der Führer – und damit auch die Sicherheit für die Gäste. 1907 fand in Pontresina eine kantonale Weiterbildung mit 70 Teilnehmern statt. Dies verdeutlicht das grosse Interesse und den Bedarf an solchen Kursen.

Schon 1891 wurde die Secziun Bernina des Schweizer Alpenclubs (SAC) gegründet. Unter ihrem Patronat wurden Klubhütten gebaut, welche als Ausgangsbasis für Hochgebirgstouren und als Schutz bei Wetterumstürzen dienten. Die anfänglich sehr einfache Ausstattung der Hütten wurde mit der Zeit erweitert sowie modernisiert und noch heute dienen diese Gebäude vielerorts den Alpinisten als Unterkunft.

1935 gründete der aus einer Bergführerfamilie stammende Chasper Grass die Bergsteigerschule Pontresina, welche 1961 nach einem längeren Unterbruch von Paul Nigg zu neuem Leben erweckt wurde. Die Bergsteigerschule Pontresina zählt zu den bekanntesten der Schweiz und bietet ein breites, ganzjähriges Programm. Nicht nur Bergführer für private Touren können gebucht werden, auch Trendsportarten wie Eisklettern und Canyoning sowie Lawinenkurse sind im Angebot.

Das Tätigkeitsfeld des Bergführers hat sich enorm entwickelt. Neben der Arbeit in der heimischen Bergwelt werden die Gäste vermehrt in

verschiedene Gebiete der Alpen oder auf andere Kontinente begleitet. Neben der eigentlichen Führertätigkeit haben sich neue Tätigkeitsfelder wie Felssicherungsarbeiten, Sicherheitsverantwortung in Skigebieten usw. eröffnet. Die Vereinsmitglieder kontrollieren auf ihren Touren auch, ob Hochrouten sicher sind, und legen falls notwendig Hand an, um Markierungen, Haken, Ketten etc. zu installieren. Sie sorgen somit dafür, dass die Alpinisten am Berg das Naturerlebnis bei grösstmöglicher Sicherheit geniessen können. Auch der Sportklettersteig «La Resgia» in den Südwänden am Languard-Wasserfall über Pontresina mit vielen pfiffigen Action-Elementen wurde vom Verein installiert. Zudem investiert der Bergführerverein gezielt in die Nachwuchsförderung. Dies bietet Gewähr, dass der Beruf des Bergführers auch in Zukunft erstrebenswert bleibt und der Weiterbestand des Bergführervereins Pontresina-St. Moritz gesichert ist.

Derzeit sind 89 Bergführer/-innen, vier Wanderleiter/-innen und eine Kletterlehrerin als Mitglieder eingetragen. Die Anforderungen an den Bergführerberuf sind in jüngster Zeit vielfältiger und anspruchsvoller geworden. Eines hat sich jedoch in den letzten 150 Jahren nicht verändert: Der Bergführer/die Bergführerin war und ist Botschafter/-in unserer Umwelt, insbesondere unserer Berge.

## Material und Entwicklung

Die ersten Bergsteiger verfügten nur über einfache Lederschuhe, deren Sohlen mit Kappennägeln als Gleitschutz versehen waren. Die Wasserundurchlässigkeit konnte durch Ölen

nur mässig verbessert werden. Die Bekleidung bestand vornehmlich aus Stoffhosen, Jacken und Pullovern aus Wolle – ein Material, welches in der Pionierzeit im Haushalt selbst hergestellt werden konnte. Mit dem Aufkommen der Kunstfaser setzte die Entwicklung zu immer leichteren, wasserabstossenden und isolierenden Geweben ein.

Auch die technischen Hilfsmittel wie Pickel und Seil machten eine lange Entwicklung durch. Die ersten Bergsteiger verfügten nur über eisenbeschlagene lange Bergstöcke aus Holz. Die Hanfseile waren nicht wasserabweisend und gefroren deshalb oft. Ab den 1940er-Jahren wurden diese durch Nylonseile ersetzt. Auch kam der Klettergurt auf, welcher dem Kletterer eine erhöhte Sicherheit verschaffte. Der Gurt wurde eigentlich von der Feuerwehr übernommen, welche diesen Ausrüstungsgegenstand für ihre Einsätze gebrauchte.

Zur Verbesserung der Trittsicherheit auf Eis und Firn gehören die Steigeisen, die anfänglich aus einfachen Zacken aus Eisen gefertigt waren und an den Schuh festgeschnallt wurden.

Auf Bildern der Pionierzeit sieht man oft, wie schwierige Passagen in Fels und Eis mit Leitern überwunden werden. Dies geschieht heute mit einem ausgeklügelten Sortiment von Haken, Keilen, Seilschlingen mit Klemmstücken.

Wer das Museum erkunden möchte, kann dies von Montag bis Samstag, 15.30 bis 18.00 Uhr (bis Mitte April und ab Mitte Juni bis Ende Oktober 2023).

Führungen und Sonderöffnungen sind jederzeit möglich.

**Biografie:** Dipl. oec. troph. Stefanie Stegemann - schon als Kind wollte ich Archäologin werden. Doch es ergab sich anders, ich studierte Wirtschaft und Ernährungswissenschaften. Doch die Faszination «Geschichte» und ein grosser Bewegungsdrang blieben. Bei Auslandsaufenthalten wanderte ich auf den Spuren der Lykianer oder erkundete das Tal der Könige. Seit 2021 bin ich meinem Kindheitstraum wieder ein Stück nähergekommen: Ich gehe nun nicht nur zusammen mit meinen beiden kleinen Söhnen auf Entdeckungstour durch das Engadin sondern bin froh und stolz, darf ich das Museum Alpin Pontresina als Betriebsleiterin vertreten und immer wieder neue und spannende Geschichte(n) präsentieren.





Lire  
et relire,  
voir  
et revoir



# L'ESPRIT DE L'ALPINISME

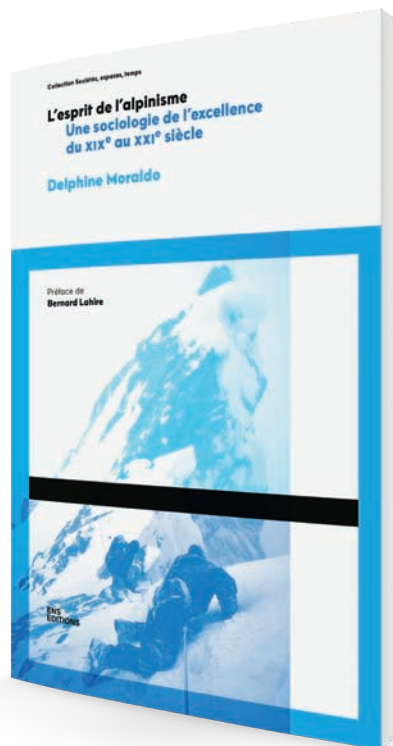
## UNE SOCIOLOGIE DE L'EXCELLENCE

### DU XIX<sup>e</sup> AU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE

DELPHINE MORALDO

**E**n janvier 2018, un incident sur le Nanga Parbat (8 126 m), fait réapparaître l'alpinisme dans les médias non spécialisés. En redescendant du sommet, atteint en style alpin, le Polonais Tomasz Mackiewicz présente des signes d'œdèmes pulmonaires. Sa compagne de cordée, la Française Élisabeth Revol, descend chercher de l'aide. Elle est récupérée à 6 000 m, après trois nuits sur la montagne et de graves gelures. Mackiewicz meurt à 7 200 m. En octobre 2019, Revol publie le récit de l'ascension, *Vivre*, où elle explique être « *addict à la montagne* » : « *Même si j'ai vécu des choses terriblement dures, insupportables en haute montagne, l'attraction reste toujours plus forte.* »<sup>1</sup> Elle escalade l'Everest moins d'un an après le drame.

Lors de tels épisodes, ce sont presque toujours les mêmes justifications qui sont avancées, les mêmes références à la « vocation » qui pousse à retourner en montagne, à la « noblesse » ou à la « grandeur » d'une activité qu'on ne saurait assimiler à un simple sport. Revol, par exemple, évoque la « *quête intérieure* » que représente l'ascension, la « *noble passion* » de la montagne qu'éprouvait son compagnon, mais aussi « *l'éthique* » qui était la leur<sup>2</sup>. Ces propos ne sont pas nouveaux : ils font écho à ceux que tenaient déjà les alpinistes anglais du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque de l'invention de cette pratique. En 1871, Leslie Stephen, gentleman de l'*Alpine Club* (1856), décrit l'alpinisme comme « *la plus noble des activités* »<sup>3</sup>. En 1914, le célèbre George Mallory, mort sur l'Everest



en 1924, explique que « *l'Alpinisme est au sport ce que l'Art est à l'art* »<sup>4</sup>. Des décennies plus tard, on peut lire sous la plume de grands alpinistes différents par leur nationalité, leur classe ou leur sexe, que « *l'alpinisme est bien plus qu'un sport* »<sup>5</sup> ou que « *seuls la manière et l'esprit dans lequel on gravit une montagne sont importants* »<sup>6</sup>. Dans l'alpinisme, en effet, il ne suffit pas d'arriver au sommet pour être reconnu comme un « grand », encore faut-il y parvenir de la bonne manière, en respectant un code éthique d'autant plus prégnant qu'il est basé sur la bonne foi de l'auteur de l'ascension, en l'absence d'institution ou d'arbitre chargés de veiller à son respect.

Les propos tout juste cités ne sont pas ceux de tous les alpinistes ni de tous les individus qui s'expriment sur l'alpinisme. Ils sont émis depuis une position bien particulière : celle de « grand alpiniste », d'alpiniste de « haut niveau ». Il s'agit ainsi de discours d'excellence, produit par une élite. C'est pour comprendre le maintien de ce discours d'excellence dans le temps, et sa diffusion dans l'espace (géographique) que j'ai entrepris ce travail. Comment s'est forgé ce discours ? D'où provient-il ? Quels groupes sociaux l'ont émis à l'origine ? Que signifie-t-il ? Quelle est cette « éthique » à laquelle font si souvent référence les alpinistes ? Comment informe-t-elle les manières de pratiquer l'alpinisme et pourquoi sert-elle à justifier aujourd'hui que des hommes et des femmes soient prêts à risquer leur vie pour escalader des montagnes ? Toutes ces croyances, valeurs, principes éthiques, représentations, règles qui modèlent l'excellence en alpinisme, forment « l'esprit de l'alpinisme », qui donne son titre au livre<sup>7</sup>. Cet esprit, le livre en retrace la genèse et la perpétuation au fil du temps.

Le livre étant tiré d'une thèse en sociologie est trop dense pour être résumé ici. J'en donnerai un aperçu à travers un point saillant du raisonnement : le fait que l'esprit de l'alpinisme garde un caractère élitiste et distinctif (socialement et sexuellement) alors même que la pratique se démocratise et se féminise.

En effet, l'alpinisme comme pratique autonome ne voit le jour qu'à partir du moment où, dès les années 1850, des individus commencent s'attaquer à d'autres montagnes, dans une optique de conquête. Cette période, que les Britanniques considèrent comme « l'âge d'or » de l'alpinisme (1854-1865), voit la conquête de la plupart des sommets alpins par des Britanniques (sur les trente-neuf ascensions de sommets alpins majeurs, trente et un sont britanniques), aidés de guides locaux. C'est aussi l'époque de la création de l'*Alpine Club* (1856). À titre de comparaison, le Club alpin français (CAF) ne voit le jour qu'en 1874.

L'alpinisme est ainsi « inventé » par des hommes des élites britanniques. Ce sont eux qui, dans un contexte favorable (une période de stabilité économique et politique, bien différente de la situation française au même moment), l'ont codifié et autonomisé d'activités comme la science ou l'art.

La remarquable homogénéité sociale et sexuée de l'*Alpine Club*, un club fermé aux femmes (jusqu'en 1974) et formé essentiellement de membres de la haute bourgeoisie, va jouer pour beaucoup dans la construction de « l'esprit de l'alpinisme ». Si ses membres se considèrent comme des *gentlemen*, bien qu'appartenant à la bourgeoisie, c'est parce que le terme a évolué et désigne, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, autant une position sociale que les qualités (honneur, droiture) qui lui sont associées. Être considéré comme des *gentlemen* devient à cette époque l'ambition des membres des nouvelles fractions de la bourgeoisie, qui commencent à fréquenter les mêmes lieux d'éducation que la vieille aristocratie et *gentry* : les *public schools* et les grandes universités. Le passage par ces lieux d'éducation contribue à l'existence au sein de l'*Alpine Club* d'un véritable esprit de corps appuyé sur des idéologies qui vont marquer la manière dont ces élites envisagent l'alpinisme. Parmi elles, l'impérialisme, une certaine vision de la domination masculine, ou encore le *fair-play* sportif. Ce dernier se perçoit, encore aujourd'hui, dans « l'éthique » de l'alpinisme, cet ensemble de principes qui organisent une ascension menée dans les règles.

Finalement, construit par des hommes membres des classes supérieures pour leurs semblables, l'alpinisme se pare de modalités élitistes depuis ses débuts. Celles-ci se perçoivent dans la manière dont les alpinistes se considèrent par rapport aux autres usagers des montagnes, comme des individus supérieurs, des « élus ». En cela, ils mobilisent une rhétorique de la grandeur et de l'élévation qui joue sur différents plans – physique, moral, social, et sexuel. Au fur et à mesure que le tourisme alpin

se développe, l'alpiniste voit arriver des « intrus » sur son terrain de jeu alpin, touristes mais aussi alpinistes aux méthodes et principes différents. Les alpinistes anglais vont se différencier de ces autres usagers en créant une hiérarchie des montagnards dont ils occupent le sommet. La manière dont ils opèrent cette différenciation permet de voir que ce qui sous-tend cette prétendue supériorité est, encore une fois, une approche de la montagne attachée à des valeurs et des principes bien spécifiques, ceux des hommes des classes supérieures britanniques.

Or, une grande partie de l'ouvrage consiste à montrer que, alors même que l'alpinisme, au fil du <sup>XX</sup><sup>e</sup> siècle, se démocratise et se féminise, son esprit, fondé sur des bases socialement et sexuellement élitistes, demeure. Cette conception élitiste de l'alpinisme, cet « esprit », est restée particulièrement vivace au fil du temps. Ainsi, ce n'est pas parce que l'alpinisme finit par s'ouvrir à de nouvelles populations que les critères traditionnels de l'excellence se délitent. Il résiste notamment aux changements structurels de la deuxième moitié du <sup>XX</sup><sup>e</sup> siècle, dont sa démocratisation ou encore sa professionnalisation ou sa (toute relative) féminisation : le « grand alpinisme » reste pensé comme une pratique électorale, amateur et fondamentalement masculine. Ainsi, les grands alpinistes continuent de défendre une conception désintéressée, vocationnelle, de leur activité, même lorsqu'elle est rémunérée. De même, la timide entrée des femmes dans l'alpinisme engendre une réaction de défense de l'ordre ancien d'autant plus forte qu'elle n'est, souvent, pas explicite. S'il est un changement remarquable, c'est peut-être le fait que l'excellence se désindexe progressivement du milieu social de ses pratiquants. Cependant, l'arrivée d'*outsiders* sociaux (des jeunes hommes de milieux populaires, surnommés les *hard men* au Royaume-Uni) dans l'alpinisme après la guerre ne remet pas en question le modèle d'excellence antérieur, car ces derniers s'y conforment dans ses aspects les plus importants, notamment celui de l'éthique, qu'ils réaffirment. Sans le savoir, ils reprennent en fait

à leur compte les codes, les normes, et une partie de l'idéologie des *gentlemen* victoriens à l'origine de la codification de l'excellence.

L'ouvrage propose également une réflexion méthodologique sur les matériaux à disposition du sociologue pour étudier l'excellence, sur le long terme, dans une pratique difficilement observable (à moins d'être soi-même excellent) comme l'alpinisme. Un de ces matériaux (parmi d'autres) est l'autobiographie, rédigée et publiée par les grands alpinistes depuis les années 1920. Matériau suspect pour la sociologie, peu usité, il n'en est pas moins particulièrement adéquat pour mener une enquête sur l'excellence et sur « l'esprit de l'alpinisme ».

**Biographie :** Delphine Moraldo est docteure en sociologie, chercheuse au centre Max Weber (Lyon). Elle a travaillé sur l'excellence en alpinisme dans une perspective socio-historique et vient de publier un livre à ce sujet : *L'esprit de l'alpinisme. Une sociologie de l'excellence du XIX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle*, Lyon, ENS Éditions, 2021.

## Notes

- <sup>1</sup> REVOL Élisabeth, *Vivre*, Paris, Arthaud, 2019, diverses pages (consultation sur Kindle, sans pagination).
- <sup>2</sup> REVOL Élisabeth, *Vivre...*
- <sup>3</sup> STEPHEN Leslie, *The Playground of Europe*, Londres, Longmans, 1904 (première édition : 1871), p. 311. Nous traduisons.
- <sup>4</sup> MALLORY George, « The mountaineer as artist », *Climbers' Club Journal* 53, 1914, pp. 28-40. Nous traduisons.
- <sup>5</sup> TULLIS Julie, *Clouds from both sides*, Londres, Grafton Books, 1986, p. 220. Nous traduisons.
- <sup>6</sup> SEIGNEUR Yannick, *La conquête de l'impossible*, Paris, Flammarion, 1976, p. 72.
- <sup>7</sup> Dans un parallèle avec le travail de Max Weber sur un autre « esprit », celui du capitalisme. WEBER Max, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964.





# PLAIRE, SKIER VITE ET MOURIR JEUNE : SUR LA VIE ET LA MORT DE WLADIMIR « SPIDER » SABICH

À propos d'*Aspen Terminus* de Fabrice Gaignault

CHRISTOPHE JACCOUD  
Université de Neuchâtel

C a s'est passé peu avant 15 heures, dans un lotissement luxueux. L'individu avait un trou vers le milieu de la poitrine. On l'avait abattu sur le seuil de sa salle de bains. On était le 21 mars 1976 à Aspen, dans le Colorado. Il ne fallut pas bien longtemps au policier Baldrige et à l'agent Roy Griffith, le responsable de la sécurité du condominium du 372 North Starwood Road – les premiers sur les lieux – pour identifier celle qui tenait encore le pistolet échauffé, un vieux Lüger, presque une antiquité, et celui qui agonisait sur le carrelage.

Les premiers mots de la jeune femme furent : « *Je m'appelle Claudine Longet et j'ai tué Spider.* » Les premiers constats médicaux établirent que le jeune homme blond se mourait d'une hémorragie péritonéale et qu'il n'était plus temps de le sauver.

Crime passionnel ? Assassinat ? Erreur de manipulation ? Histoire de rien du tout, fait divers local, un parmi tant d'autres que les quotidiens accueillent avec la placidité que l'on accorde aux accidents domestiques, dans un pays réputé pour son encouragement à la diffusion massive des armes à feu ?

L'histoire pourrait s'arrêter là. C'est d'ailleurs le choix que fit la justice en condamnant

Claudine Longet à trente jours d'emprisonnement : juste peine après tout pour ce qui fut apprécié par les juges et les avocats de la défense comme un concours de circonstances malheureux, une maladresse féminine atavique en quelque sorte. Bien qu'il ait été de notoriété publique qu'entre la scintillante jeune femme et le champion de ski aux allures de play-boy, les ailes de l'amour étaient devenues des ailes de plomb et que le long rail d'une histoire d'amour de quatre années grinçait désormais de sa musique d'étincelles et de fracas. Bien que la rumeur ait évoqué aussi le goût marqué du couple pour la cocaïne<sup>1</sup>. Bien qu'il filtrât assez vite que la préservation de la scène de crime n'avait pas vraiment été conforme avec les fondamentaux de la science forensique.

L'histoire pourrait s'arrêter là donc. Mais voilà, les protagonistes de ce mauvais roman-feuilleton sont des enfants de la Renommée que cette union a grandis encore, exposant régulièrement leur bonheur et les prouesses de l'orthodontie américaine à la devanture des magazines *people*. La victime, mélange de Ryan O'Neal et de Vitas Gerulaitis, est un prince des neiges, un aristocrate du slalom<sup>2</sup>. La tueuse d'un jour, fine et gracieuse comme un bâton de réglisse, est une

DOI : 10.33055/SPORTSMODERNES.2023.001.01.233

chanteuse française à succès, ex-meneuse de revue au Tropicana Hotel de Las Vegas, épouse divorcée de l'immense crooner Andy Williams et familière de la famille Kennedy. Enfin, les faits se déroulent à Aspen, à la fois pôle magnétique du développement du ski professionnel aux États-Unis et « *modern Sodom et Gomorrha* », ainsi que le titrait le *Daily Mirror* au lendemain du procès. Station mythique en tous les cas, lancée après-guerre par une poignée de pionniers autrichiens du ski, puis régulièrement fréquentée par une bohème du cinéma et des médias ne semblant pas obsédée par la préoccupation de se conduire vertueusement et de mener une vie édifiante.

### Une enquête-fiction

La rencontre de deux lumières peut-elle produire de l'obscurité, ainsi que le proposait le physicien Thomas Young, l'un des précurseurs de la théorie ondulatoire de la lumière ? Le destin avait-il programmé Wladimir Sabich et Claudine Longet à devenir les tristes héros d'une pièce du dramaturge Edward Albee ?

C'est le décor que pose Fabrice Gagnault dans son cinquième roman, paru en 2010, roman d'amour, de mort et de ski aussi dont le titre et le rapprochement qu'il propose demeurent a priori mystérieux. De quoi et pour qui cette singulière et huppée station de sports d'hiver des montagnes Rocheuses, qui s'étend le long de la Roaring Fork River, est-elle le terminus ? À dire vrai, le lecteur est promptement éclairé : Wladimir « Spider » Sabich, l'araignée des portes, le roi américain du ski à l'allure aussi stylée que les ambitions sont de ciment, est tué dans sa salle d'eau par la balle d'un pistolet manipulé par Claudine Longet, sa compagne du moment, actrice que l'on a vue chez Blake Edwards et au générique de nombreux feuilletons américains, celle dont on aime à dire qu'elle a réussi là où Edith Piaf, Line Renaud ou Liliane Montevecchi ont échoué avant elle : vendre des disques, ici mâtinés de bossa nova, au public américain.

Prenant conscience de son acte, elle appelle secours et police, mais il est trop tard. Si le grand Sabich avait été blessé plus d'une fois au long de sa carrière, aux genoux, aux jambes et aux vertèbres, c'est bien son existence terrestre qui touche à sa fin ce printemps-là, fauchée par une balle de calibre 22. Dans l'année de ses trente et un ans.

Parce qu'il est question d'un meurtre, parce que Gagnault nourrit son histoire du dépouillement d'archives et d'entretiens menés auprès de divers témoins, *Aspen Terminus*, qui s'offre explicitement au lecteur comme un roman, présente tous les atours d'une enquête. En possède même assurément nombre des codes narratifs : une quête labyrinthique<sup>3</sup>, pleine de silhouettes désormais floues (l'entraîneur de ski Bob Beattie, l'écrivain et ex-pilote de chasse James Salter), d'énigmes et de secrets conduite par un auteur-détective dont on ne connaît aucune des coordonnées sociologiques propres à l'identifier et, encore moins, les motifs qui le conduisent à pousser des portes et à ressusciter le passé ; un skieur vedette abattu presque à bout portant par une starlette. Enfin, l'atmosphère ambiguë d'une station de ski sur laquelle tombe sans relâche une neige étouffante.

Mais cette enquête relève sans doute davantage d'une enquête-fiction que d'une investigation policière. Il n'est pas vraiment question, pour Gagnault, d'exhumer une vérité : on connaît les protagonistes, il n'y a peut-être pas eu de crime à proprement parler ; enfin l'affaire a été jugée. Reste que l'on parvient à comprendre ce qui a déraillé entre ces deux amoureux auxquels la vie semblait devoir promettre un avenir de champagne. Mais aussi en quoi Aspen, dont un informateur du romancier nous dit qu'elle était « *so laissez faire and free wheeling, it was like no other place on this earth* », noue inextricablement topologie et intrigue, dans cette combinaison dont parle Robert Louis Stevenson dans ses *Essais sur l'art de la fiction*<sup>4</sup>. Pour susciter alors jalousie, turbulences et, *in fine*, envies de chevrotine.

La chronique littéraire a retenu que Fabrice Gagnault est un auteur qui a installé son observatoire sur les territoires où rôdent les figures crépusculaires (celle de Rimbaud dans *Éthiopie itinérances*, 2006), les célébrités et la fragilité de la gloire (*La Chasse à l'âme*, 2004), mais aussi les icônes de la pop culture (*Égéries sixties*, 2006). *Aspen terminus*, évocation d'un fait d'hiver passionnel sur fond de chalets cossus, de soirées folles et de bars sans horaires de fermeture<sup>5</sup>, relève de cette veine narrative. Pour s'inscrire à son tour dans la continuité d'une manière de photographie des seventies, du compte rendu et de la saisie de l'âme d'une époque avec ses figures (Roman Polanski, Jack Nicholson et le journaliste gonzo Hunter S. Thompson sont des voisins), ses séductions vénéneuses et ses nonchances, ses excès aussi et, assurément, une conception de l'éclat médiatique qui est peut-être l'une des pentes maudites d'un certain *American way of life*.

Par les faits tragiques qu'il raconte, par une manière de les raconter qui reste fidèle aux perspectives de la littérature, le livre de Fabrice Gagnault s'offre aux lecteurs comme une méditation aigre-douce, et éventuellement cynique, sur les zones obscures de l'âme humaine, sur la violence qui advient quand la vie belle sort de ses gonds. Sur certains escamotages de la vérité aussi, quand cette violence et les motifs qui la portent se révèlent par trop dérangeants pour la communauté environnante.

*Aspen Terminus*, et ce n'est pas la moindre de ses qualités, met également en circulation une part des mythes et des figures qui sont constitutifs des standards de la culture populaire : un sportif (ange blond au style éruptif) qui collectionne autant les conquêtes sportives que les conquêtes féminines ; une jet-setteuse, *from Paris*, faussement ingénue<sup>6</sup> ; les arrangements de la justice (Claudine Longet, au terme du procès, épouse Ron Austin, l'avocat qui lui a été fourni par son ex-mari...) ; une ville et ses habitants qui se taisent enfin, en retenant leur souffle et en priant pour que leur réputation ne soit pas écornée.

## Une socio-histoire du ski américain

Spider à moto, Spider dans son avion, Spider au volant de sa Porsche, Spider devant une maison bâtie de ses mains, le pull-over blanc de Spider<sup>7</sup> et ses skis de marque K 2, Spider et sa belle gueule, Spider, Bill Kid et Hank Kashiwa, les compagnons des belles heures, tout sourire, partageant un même podium, Spider, le « *pro skiing's richest racer* » qui gagne 200 000 dollars par saison...

Aux États-Unis, Wladimir Sabich est un homme qui a ciselé sa propre légende et qui apparaît aux foules en roi du ski, en prince des neiges. Il est tout entier un *style* pour tout dire : style de skieur, style d'homme, style de vie aussi<sup>8</sup>. À travers l'évocation de la vie surexposée et dramatiquement météoritique de cette star du sport américain – dont il faut rappeler que le palmarès s'est construit pour l'essentiel sur le circuit professionnel nord-américain<sup>9</sup> –, Fabrice Gagnault fait aussi revivre un personnage, ainsi qu'un certain modèle de célébrité, qui font du ski américain des années 1970 le laboratoire d'une modernité sportive qui n'a peut-être pas son équivalent en Europe. Au point de faire passer les grands skieurs de l'arc alpin européen pour des petits garçons ou de timides montagnards aux joues rouges.

Enfin, cette exploration, toute romanesque qu'elle est, vient documenter certaines des spécificités du ski américain, et singulièrement le caractère original de la production de ses élites, portée à la fois par la filière du sport universitaire et par une pente mercantile dont Aspen a constitué l'épicentre. Spider Sabich, comme bien d'autres compétiteurs de cette époque (Bill Kidd, Jimmie Heuga, Buddie Werner, Bill Marolt...), est issu de l'équipe de ski de l'Université du Colorado à Boulder, entraînée par le mythique et charismatique Bob Beattie, véritable *spiritus rector* dont la mentalité rigoureuse et l'éthique du travail ont forgé une génération de champions qui offre le visage d'une manière de synthèse sportive entre la Compagnie de Jésus et le corps des Marines.

Et c'est le même Beattie qui, à la suite d'une première impulsion donnée dès 1960 par l'ex-skieur autrichien Friedl Pfeifer – initiateur de l'International Professional Ski Racers Association –, sera à l'origine de la création, en 1970, du World Pro Ski Tour sur lequel brilleront nombre de ses élèves, défiant la Fédération internationale de ski et le Comité international olympique sur la très sensible question de l'amateurisme et de la rétribution financière des champions.

Un roman peut-il faire histoire ? Un objet littéraire vient-il nourrir le savoir historique ou sociologique ? Le plaisir du texte a-t-il vertu à fabriquer du réel, « à *décrire le monde et à donner à le penser* » ?<sup>10</sup> C'est ce qu'inspire la lecture d'*Aspen Terminus* dont la forme emprunte certains des protocoles et des procédures propres aux sciences sociales : une enquête sur un terrain bien circonscrit, des entretiens auprès de

témoins, la consultation d'archives, une observation au long cours, la visite de lieux.

Ce faisant, ce roman nous semble s'inscrire de plain-pied au cœur de préoccupations épistémologiques et historiographiques contemporaines qui interrogent et s'interrogent sur le rôle de la littérature et de son heuristique dans sa contribution à la production des écritures du social<sup>11</sup>. Fabrice Gagnault, en faisant revivre par le détour de la fiction feu Wladimir Spider Sabich, produit *mezzo voce* nombre d'énoncés sociographiques (des portraits de personnages, les caractéristiques d'une ville et de ses habitants, des styles de vie...) qui documentent avec pertinence les conditions d'exercice de la pratique du ski professionnel aux États-Unis vers le milieu des années 1970, ses acteurs, ses vedettes et certains de leurs excès peut-être.

C'est bien ce rapprochement fécond entre « *textes d'observation sociale et production littéraire* »<sup>12</sup> que suggère la lecture de ce court roman. Pour rappeler alors, comme nous encourage à le faire Catherine Darbo-Peschanski, « *que l'historia peut-être à la fois art (technè) et science (epistêmè)* »<sup>13</sup>.

**Biographie :** Christophe Jaccoud est professeur associé de sociologie du sport à l'université de Neuchâtel et collaborateur scientifique au Centre international d'étude du sport (CIES) de cette même institution. Ses travaux récents concernent le sport féminin et les formes d'émancipation qui sont attachées à des engagements associatifs juvéniles.



## Notes

- <sup>1</sup> CLARK Miles, « Murder, Cocaine, Olympics and skiing. California Golden Boy Spider Sabich », *Snow Brains*, July 2020.
- <sup>2</sup> BROWN Gwylin, « The spider who finally came in from the cold », *Sports illustrated*, December 1971, pp. 90-96 ; MEYERS Charlies, « Spider Sabich : A Tale Larger Than Life », *Skiing Heritage* 3, pp. 22-26.
- <sup>3</sup> Qui n'est pas sans évoquer les ouvrages récents d'auteurs tels que Patrick Modiano, Olivier Guez ou encore Adrien Bosc pour n'en citer que quelques-uns et dont les projets littéraires, bien que différents, s'inscrivent dans une même disposition : situer, à travers une narration, l'historicité de toute vie et celle de la société.
- <sup>4</sup> « Certains lieux parlent distinctement. Certains jardins humides appellent à grands cris un meurtre, certaines vieilles maisons demandent à être hantées, certaines côtes ne se dressent que pour des naufragés. » STEVENSON Robert Louis, *Essais sur l'art de la fiction*, Paris, Payot, 2007, 443 p., p. 28.
- <sup>5</sup> Le film *Aspen Extreme* (Patrick Hasburgh, 1993) qui narre, entre *Buddy movie* et *Coming-of-age movie*, l'apprentissage social et l'éducation sentimentale de deux copains venus y enseigner le ski, décrit bien l'ambiance du lieu.
- <sup>6</sup> À laquelle les Rolling Stones consacreront d'ailleurs une chanson, sobrement intitulée *Claudine*.
- <sup>7</sup> L'auteur de ces lignes avait demandé à sa grand-mère de lui tricoter un tel emblème.
- <sup>8</sup> Roman Polanski et Robert Redford s'inspirent du personnage pour l'écriture du film *La Descente infernale* qui sera réalisé en 1969 par Michael Ritchie.
- <sup>9</sup> Sabich participe aux compétitions de Coupe du monde de 1967 à 1970, finissant trois fois sur un podium de slalom, remportant une seule victoire, en avril 1968, à Heavenly Valley. Il termine à la cinquième place du slalom des Jeux olympiques de Grenoble. Il rejoint le circuit professionnel dès 1970, s'adjugeant le titre de champion du monde professionnel en 1971 et en 1972.
- <sup>10</sup> ZENETTI Marie-Jeanne, « Paradigmes de l'enquête et enjeux épistémologiques dans la littérature contemporaine », *Revue des sciences humaines* 334, 2019, pp. 2-19.
- <sup>11</sup> LYON-CAHEN Judith, « Littérature et savoir sur le monde social en France dans les années 1840 », *Revue d'histoire des sciences humaines* 17, 2007, pp. 99-118 ; JABLONKA Ivan, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, 2014, 352 p. ; HADDAD Elie, MEYZIE Vincent, « La littérature est-elle l'avenir de l'histoire ? Histoire, méthode, écriture », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 64, 2015.
- <sup>12</sup> LYON-CAHEN Judith, « Les mots et les récits des morts », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 65(2), pp. 54-67.
- <sup>13</sup> DARBO-PESCHANSKI Catherine, *L'Historia. Commencements grecs*, Paris, Gallimard, 2007, 592 p., p. 11.



# MONTAGNES, MODERNITÉ ET GLOIRE

À propos du livre *The Summits of Modern Man. Mountaineering after the Enlightenment* de Peter H. Hansen

LAURENT TISSOT  
Université de Neuchâtel

L' alpinisme se résume-t-il à la volonté d'« être le premier » et, si oui, n'a-t-il pas symbolisé, par voie de conséquence, une société favorisant, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la compétition à tout prix garante de la sélection du meilleur comme fondement de ce que nous appelons aujourd'hui la modernité où l'acte d'exister se confond souvent avec celui de vaincre ? La lecture de l'ouvrage de Peter H. Hansen nous y invite, ses conclusions montrant de plus, avec l'émergence du concept d'anthropocène, que cette obsession mène l'humanité à la catastrophe... C'est en effet ce qu'une histoire de l'alpinisme nous apprend : la montagne est bel et bien au cœur d'une transformation capitale de nos attitudes, de nos actions, de nos façons d'être et cela depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un événement marque cette césure : l'ascension du mont Blanc en 1786. Avant, la montagne n'est guère recherchée, tout au moins son sommet. Même si, aux yeux de plusieurs auteurs, Pétrarque et son ascension du mont Ventoux en 1336 sont vus comme la véritable naissance de l'alpinisme et de la modernité, même si les découvertes des glaciers aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles amorcent un véritable intérêt pour la montagne, ce que réalisent Jacques Balmat, un chasseur de cristaux et de chamois, et le docteur Michel-Gabriel Paccard, ce fils de notaire et partisan de l'émancipation de la Savoie, délivre, le 8 août 1786 à 18 h 30, le message clair sur la puissance de l'homme et sa supériorité sur la nature. L'ascension du mont Blanc prend d'autant plus d'importance qu'elle s'inscrit dans les vagues révolutionnaires, en France mais aussi

à Genève. Elle s'en prend à l'Ancien Régime, les vertus de la méritocratie supplantant les anomalies de l'origine sociale. Elle avait été précédée de beaucoup d'essais, dans tous les cas d'envies, à l'instar du naturaliste et géologue Horace-Bénédict de Saussure, lui qui s'y essaya à trois reprises avant de toucher au Graal l'année suivante, le 3 août 1787, Balmat lui servant de guide avec dix-huit autres personnes, dont son valet. « *Pour englober la vue depuis le sommet, ils [de Saussure et Balmat] devaient voir avec des yeux nouveaux. Ces yeux n'étaient pas ceux d'un autre, ou de toute autre personne, mais les "yeux vivants" de l'individu souverain au-dessus du sommet.* » C'est en ces termes que Hansen évoque le spectacle grandiose que ces premiers conquérants admirent depuis leur position. Victoire de l'individu souverain, il est vrai, mais la conquête du mont Blanc inaugure une autre conquête qui marque non seulement l'histoire de l'alpinisme jusqu'à aujourd'hui mais une société qui a mis délibérément la gloire, la primeur, la gagne dans ses fondements. Pour ce faire, Hansen déroule non pas une histoire classique de l'alpinisme avec ses succès et ses échecs mais une histoire de sa symbolique « *Who was first ?* » et de sa signification.

Le mont Blanc est vaincu, mais par qui ? Balmat, Paccard, De Saussure ? Tout l'intérêt va se porter sur cette question, intérêt qui domine – sans exclure d'autres approches – l'existence même de l'alpinisme. Pour les uns, le pauvre paysan Balmat doit littéralement porter jusqu'au sommet le riche médecin Paccard à bout de force, pour d'autres Paccard est si déterminé qu'il entraîne Balmat à

sa suite, un portraitiste essayant de clore le débat en les représentant comme complémentaires dans cette recherche effrénée du sommet, le savant raisonnant d'un côté, l'homme énergique de l'autre, la combinaison définissant un nouvel ordre de masculinité. Mais n'est-ce pas oublier ce qu'apporte à la science l'ascension de Saussure ? N'est-ce pas lui le véritable vainqueur ? Le débat renaît de sa belle mort au XIX<sup>e</sup> siècle puis au XX<sup>e</sup> siècle mêlant indifféremment philosophie (Emmanuel Kant), littérature (Alexandre Dumas fils, Blaise Cendrars), alpinisme (Edward Whymper et Heinrich Dübli qui ne cessent de défendre Paccard), sculpture (le monument érigé en 1886 en l'honneur de Saussure et Balmat et, cent ans plus tard, celui dédié à Paccard), 7<sup>e</sup> art (*Der ewige Traum* en 1934, les reportages de la télévision française à l'occasion du deux centième anniversaire de l'ascension), etc.

Cette bataille des premiers rebondit en 1953 en pleine guerre froide avec la conquête de l'Everest, la version diffusée en Grande-Bretagne et en Nouvelle-Zélande présentant Edmund Hillary comme le vainqueur alors qu'au Népal et en Inde, on célèbre son sherpa, Tenzing Norgay, considéré comme le premier à avoir posé le pied sur toit du monde. Cette opposition met au grand jour un autre enjeu du post-colonialisme, l'annonce de la victoire d'Hillary coïncidant avec le couronnement de la reine Elisabeth II... On s'empresse d'honorer le Néo-Zélandais du titre de Chevalier de l'Empire britannique. En raison de l'incertitude qui pèse sur sa nationalité, on attribue finalement à Norgay la Médaille de George, honneur moindre qui récompense les membres du Commonwealth ayant accompli des actions héroïques. Deux poids, deux mesures... Les controverses ont été très vives dans la presse, certains stigmatisant ces différences de traitement comme autant de preuves d'un colonialisme encore bien vivant.

Avec les exemples de la conquête du mont Blanc et de l'Everest, Peter Hansen montre très bien comment ces expéditions ont nourri des débats qui dépassaient souvent ce que pensaient les protagonistes eux-mêmes. Elles ont été instrumentalisées à des fins politiques, médiatiques, géostratégiques, nationalistes ou économiques et se sont focalisées sur celui qui, le premier, avait atteint le sommet. D'autres exemples pourraient être donnés, l'ascension du Cervin, de l'Eiger, de l'Annapurna, du K2 et bien d'autres encore... où l'idéologie du « premier » a laissé dans l'ombre les raisons pour lesquelles l'alpinisme reste une activité qui combine de multiples ingrédients philosophiques, scientifiques, sportifs, physiques, culturels, psychologiques, symboliques... Ces dernières décennies ont été particulièrement riches en ascensions de toutes sortes qui ont vu des alpinistes suisses, Gerhart Lorétan, Ueli Steck, Dani Arnold, Jean Troillet, André Georges, Sophie Lavaud s'illustrer et non sans controverses s'engager dans une chasse aux records pour escalader l'Eiger le plus rapidement possible ou trois sommets de plus de 8 000 mètres en deux semaines sans compter l'explosion des sports extrêmes. Elles ont surtout été caractérisées par la montée en puissance de l'aspect commercial qui impose maintenant ses règles en la matière, les « premières » s'identifiant à un marché qui prend des allures de foire... La montagne se serait-elle avachie dans les bas-fonds de la surenchère ?

Avec l'ascension du Cervin en juillet 1865, Gustave Doré a donné une superbe allégorie des « premières » où tout le monde tire à la même corde. Avant le terrible drame qui les attend au retour, l'arrivée au sommet voit soudain Edward Whymper hâter le pas et dépasser ses compagnons de cordée pour s'assurer d'être le premier...

**Biographie :** Laurent Tissot est professeur émérite de l'Université de Neuchâtel. Il a travaillé plusieurs années sur l'histoire des loisirs, des transports et du tourisme. Il est notamment l'auteur de *Naissance d'une industrie touristique. Les Anglais et la Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle* (Lausanne, Payot, 2000). Il a été membre du bureau exécutif de la Commission internationale pour l'histoire du voyage et du tourisme.



# MONTAGNES, RELIGION ET MODERNITÉ

À propos du livre *Le baptême de la montagne. Préalpes fribourgeoises et construction religieuse du territoire (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)* de Jacques Rime et d'une carte de la gymnastique en Suisse à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle

GRÉGORY QUIN  
Université de Lausanne

**A**priori, pour le lecteur, cette carte n'a certes rien à voir avec l'argumentation de Jacques Rime, mais elle constitue en fait une excellente introduction à l'importance du fait religieux dans l'essor de la modernité, ici en interaction avec le développement du mouvement gymnique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. En outre, c'est sûrement son premier intérêt, la carte indique que les régions de montagne ne sont pas les plus accueillantes envers la gymnastique à une époque où elle est déjà devenue une obligation scolaire, notamment pour la formation des citoyens-soldats. Par ailleurs, l'œil averti peut aussi appréhender l'incompatibilité apparente entre religion catholique et présence des sociétés de gymnastique. Trois exemples : les cantons de Fribourg et du Valais (qui ne comptent que quelques sociétés), le canton d'Appenzell Rhodes-intérieures (explicitement plus clair sur la carte que ses voisins et aussi plus explicitement catholique) et, sur des éléments encore plus précis, la rive ouest de la Reuss où le catholicisme est plus implanté que dans le reste du canton d'Argovie et où la gymnastique est nettement moins présente. Force est de le constater, espace géographique, modernité et religion sont en intenses interactions.

Mais revenons aux Préalpes fribourgeoises et à leur façonnement par le fait religieux depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, dans un canton dont l'histoire est tout entière en lien avec la religion catholique, depuis l'implantation de chapelles et jusqu'au fribourgeoisisme de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Au-delà de certaines évidences nourries par le « désenchantement du monde » de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, Jacques Rime nous invite à comprendre « comment un espace plutôt indépendant est devenu un territoire religieux et ecclésial, en étant apprivoisé, occupé, voire conquis, d'abord par droit de propriété et exploitation économique [...] mais aussi [...] par appropriation symbolique, ritualité, présence fraternelle et pastorale et participation à l'élaboration d'une culture populaire » (p. 12).

De fait, il est toujours complexe de synthétiser la publication d'un travail académique, laquelle essaye de maintenir l'impératif de précision dans la structuration des arguments et une ouverture vers une réelle lisibilité du propos. Cependant, soulignons-le ici, Jacques Rime relève fort joliment ce défi de la lisibilité. Sans entrer dans la simplicité d'un plan chronologique *stricto sensu*, il procède de manière à accompagner ses lecteurs dans ce qui va être un « baptême progressif de la montagne » à travers quatre siècles. Partant



**Figure 1** Carte des sociétés de gymnastique en Suisse en 1895. SPÜHLER J., RITTER M., SCHAECHTELIN A., *Festschrift zum 75 jährigen Jubiläum des Eidgenössischen Turnvereins (1832-1907)*, Zürich, Juchli & Beck, 1907, annexe 3.

des croyances anciennes qui existent dans les territoires de montagne, il poursuit ses analyses autour des rôles joués par les clercs et les laïcs dans la découverte des Alpes au XVIII<sup>e</sup>, mais surtout au XIX<sup>e</sup> siècle. Par la suite, Jacques Rime s'intéresse aussi à la manière dont l'Église va entrer en interaction avec les différentes populations présentes dans les montagnes, ce sont ainsi les bergers, mais aussi les randonneurs, dans le cadre de l'élaboration d'une culture populaire.

Autour de la figure du pasteur Bridel, et autour de la Gruyère, Jacques Rime se met dans les traces d'autres auteurs qui avant lui ont cherché à comprendre les spécificités de certaines régions, où vont cohabiter des tentations régionalistes et des volontés d'agrégations « nationales ». Ces dynamiques si classiques dans le XIX<sup>e</sup> siècle de la construction des États-nations sont réactualisées de manière singulière en Suisse avec des frontières linguistiques et religieuses qui ne coïncident pas et dont le décalage paradoxalement constitue un facteur d'unité dans l'acceptation de la diversité. Si Bridel est protestant, les folkloristes qui vont littéralement « inventer » la Gruyère sont à plus de 50 % catholiques et

font du territoire un savant mélange entre un « éden biblique » et une « *arcadie profane* » pour reprendre les termes de Jacques Rime dans son chapitre 4. De fait, ce chapitre est aussi une illustration de la volonté de l'auteur de créer un équilibre dans son analyse entre une réelle ambition « micro-historienne » et un souhait de s'inscrire dans le courant de l'histoire culturelle et de la circulation des représentations du monde.

Si les activités corporelles ne sont pas l'objet des analyses de Jacques Rime, ce sont à la fois ses conclusions sur la participation de la religion à la construction d'un territoire (en fait de sa réalité dans la tête des êtres humains qui vivent dessus, on est presque tenté d'écrire « dedans », ou qui le fréquentent occasionnellement) et sa capacité à relater la fragilité des équilibres sociaux, politiques et économiques qui se jouent sur fond de pastoralisation depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. La montagne n'est pas seulement baptisée sous la plume de Jacques Rime, elle se révèle dans sa complexité et sa modernité, elle invite à la réflexion et c'est bien l'ambition de ce numéro qui s'achève, une ambition que nous espérons poursuivre ces prochaines années.

# ANNEMARIE SCHWARZENBACH ET ELLA MAILLART DANS LES MONTAGNES AFGHANES

CLAIRE NICOLAS  
Université de Londres

## Vivre libre

Née dans une famille bourgeoise libérale à Genève en 1903, Ella Maillart s'adonne aux sports dès son enfance : navigation sur le lac Léman, ski et randonnée dans les Alpes, mais aussi hockey sur gazon, allant jusqu'à représenter annuellement la Suisse aux championnats du monde de ski de 1931 à 1934, mais aussi en tant qu'unique concurrente de l'épreuve alors exclusivement masculine de yachting, lors des Jeux olympiques de 1924. Elle navigue dans la mer Méditerranée et l'Atlantique, seule ou en compagnie de son amie, l'helléniste Hermine de Saussure. Dans les années 1930 et 1940, elle voyage pendant de longs mois en Asie centrale soviétique, en Chine (entre autres avec Peter Flemming), en Afghanistan, en Iran, Turquie, en Inde... Elle vivra d'ailleurs dans ce dernier territoire durant la Seconde Guerre mondiale. Pendant ses voyages, elle réalise des reportages, écrit des livres et prend de nombreuses photographies. Voyageuse autonome, ses reportages lui assurent sa subsistance. Après ses périples, elle finira sa vie en 1997, à Chandolin, un village à 2 000 m d'altitude, avec vue sur le Matterhorn. Cinquante ans plus tôt, elle publiait un ouvrage, *La voie cruelle*, qui relatait son périple de Genève à Kaboul en 1939, en compagnie d'une amie, Christina, qui n'était autre qu'Annemarie Schwarzenbach.

Celle-ci naît à Zurich en 1908, dans une des plus riches familles de Suisse. En 1931, après un passage par la Sorbonne, elle soutient une

thèse sur l'histoire de l'Engadine à l'université de Zurich et publie son premier livre. Elle s'installe alors à Berlin où elle s'intègre à des cercles antifascistes et subversifs. En compagnie de ses amis Erika et Klaus Mann, elle vit une vie libre (ayant notamment une liaison avec Erika Mann), avant d'être interdite de séjour par le régime nazi en 1934. En 1935, elle épouse un diplomate français, ce qui lui permet d'obtenir un passeport français. Mais Schwarzenbach souffre du rejet de sa famille, de dépression (elle fait plusieurs tentatives de suicide) et, pendant les années 1930, d'addiction à la morphine. Écrivaine et photographe prolifique, ses œuvres interrogent le voyage et les identités. Elle écrit ainsi une biographie de l'alpiniste suisse Lorenz Saladin. Elle voyage en Europe, mais aussi en Turquie, en Syrie, au Liban, en Palestine, en Irak, en Perse, en Russie, au Congo, au Maroc, aux États-Unis, en Afghanistan et en Inde. Après quelques mois de voyage avec Ella Maillart, souffrant de ses addictions et affaiblie, elle retourne se soigner en Suisse. Après de nouveaux voyages, elle retourne à Sils travailler sur ses manuscrits congolais en 1942, mais meurt quelques mois après, des suites d'un violent accident de bicyclette.

## Voyager, écrire, photographier

L'une et l'autre sont anticonformistes et subvertissent les rôles de genre, se jouant des assignations sexuées. Elles écrivent, photographient, participent à des fouilles archéologiques,

DOI : 10.33055/SPORTSMODERNES.2023.001.01.243

parlent de nombreuses langues... Ella Maillart revêt des costumes sportifs masculins, porte régulièrement le pantalon et fume la pipe. Annemarie Schwarzenbach a longtemps été habillée en garçon par sa mère. Mais, si elle assume d'être lesbienne et revendique sa liberté, sa famille, sympathisante de l'extrême droite suisse et du régime nazi, la désavoue violemment.

Pour ces deux femmes éprises d'indépendance, le voyage constitue un espace de liberté inespéré, de renouveau de soi, alors que l'Europe sombre d'une guerre à l'autre. Ainsi Ella Maillart semble souhaiter s'éloigner irrésistiblement d'une « civilisation » vouée à l'échec et fuit pendant les années de guerre. L'engagement d'Annemarie Schwarzenbach est double. Sur le plan politique, en Allemagne, elle soutient la revue antifasciste *Die Sammlung*, puis s'échappe pour mieux combattre l'emprise du nazisme. Ses positions sont lisibles dans ses photographies et ses récits qui dénoncent la marginalisation, le nazisme et le racisme, mais aussi dans son travail archéologique par lequel elle veut prouver l'inanité des théories raciales nazies.

Filles des années 1930, l'une et l'autre sont attirées par un ailleurs exotisé et fantasmé. Le voyage est aussi voyage intérieur, où l'on perçoit l'infini, mais un infini médiatisé par la lentille de l'appareil photo ou le récit de voyage. Annemarie Schwarzenbach pose une réflexivité singulière et nuancée vis-à-vis des personnes

qu'elles rencontrent dans les montagnes afghanes. Et leurs regards sont forgés par la montagne. Pour Ella Maillart, contrairement à ses compatriotes masculins, les sommets ne sont pas l'objet d'une conquête : ce sont des « portes vers d'autres mondes », vers d'autres gens.

### À lire...

LEBART Luce, ROBERT Marie (dir.), *Une histoire mondiale des femmes photographes*, Paris, Textuel, 2020, pp. 171 et 221.

MIERMONT Dominique Laure, LE BRIS Nicole, « Annemarie Schwarzenbach et l'Orient », *Anabase* 9, 2009, pp. 285-296.

SCHWARZENBACH Annemarie, BOUVIER Nicolas, MAILLART Ella, *Bleu immortel. Voyage en Afghanistan*, Genève, Éditions Zoé, 2003.

STEINERT BORELLA Sandra, *The Travel Narratives of Ella Maillart. (En)Gendering the Quest*, New York, Peter Lang, 2006.

### Et à explorer

Les archives d'Ella Maillart sont conservées à la Bibliothèque de Genève (correspondance, manuscrits, papiers personnels) et au Musée de l'Élysée de Lausanne (photographies).

Les archives (photographies, correspondances, manuscrits, papiers personnels) d'Annemarie Schwarzenbach sont conservées aux Archives littéraires suisses à la Bibliothèque nationale (Berne).

**Biographie:** Claire Nicolas est historienne du sport et du genre, spécialiste des activités sportives au Ghana et en Côte d'Ivoire. Après avoir réalisé une thèse de doctorat entre l'université de Lausanne et SciencesPo Paris, elle est actuellement chercheuse du Fonds National Suisse à la School of Oriental and African Studies (université de Londres). En plus de différentes publications académiques, elle a récemment écrit des articles sur la photographie, l'éducation physique et le genre en Afrique de l'Ouest, pour l'encyclopédie numérique ehne.fr.





# CONSIGNES POUR LA RÉDACTION DES CONTRIBUTIONS

Chaque numéro est organisé autour d'une thématique et se divise en deux parties.

## Partie scientifique

Toutes les contributions de la partie académique de la revue seront soumises à un processus de double expertise anonyme organisé par le comité de rédaction, en coordination avec le groupe des correspondant-e-s.

## Partie « Repères et éclairages »

Cette partie est subdivisée en différentes sous-parties « Grand entretien », « Voir et entendre », « Faire (re)vivre », « Découvrir », « Lire et relire, voir et revoir ».

« **Grand entretien** » : Ici, il s'agira en lien avec le thème du dossier thématique de donner à lire un entretien avec une figure marquante de la scène sportive, culturelle, politique ou encore académique.

« **Voir et entendre** » : Une collection de photos ? Un enregistrement inédit ? Des affiches originales ? Le son d'une crémaillère ? Le lecteur trouvera ici de quoi nourrir ses sens au-delà de la matérialité du texte.

« **Faire (re)vivre** » : En forme d'ode à ceux et celles qui ne sont plus, cette sous-partie ambitionne de libérer les formes de la nécrologie pour faire découvrir (pour faire vivre et revivre) des parcours originaux au cœur ou aux marges du sport.

« **Découvrir** » : Cette sous-partie doit nous inviter à penser, elle doit éveiller notre curiosité intellectuelle, en nous menant dans des lieux singuliers, au cœur du travail de passionné-e-s, dans la fabrique du savoir.

« **Découvrir [un sport, une région, une année, etc.]** » : Le propos est ici de concentrer l'attention sur une activité sportive, celles et ceux qui l'ont fait, sur une région dans sa qualité de territoire sportif, sur un événement mémorable également.

« **Lire et relire, voir et revoir** » : Sans omettre les classiques comptes rendus de lecture, cette sous-partie souhaite ouvrir ses colonnes à des analyses de bandes dessinées, d'expositions, de films ou encore de pièces de théâtre. Un seul mot d'ordre, créativité.

Conformément aux usages, les autrices et auteurs s'engagent à ne pas soumettre simultanément leurs textes à d'autres revues.

Pour la première partie de la revue, les contributions doivent faire environ 30 000 à 35 000 signes (espaces et références comprises).

Pour la seconde partie de la revue, les contributions doivent être d'un format variable situé entre 5 000 et 15 000 signes (espaces et références comprises).

La revue *Les Sports Modernes* publie des textes en cinq langues : français, allemand, italien, romanche et anglais.

Chaque contribution de la partie scientifique devra être accompagnée d'un résumé d'environ 750 signes (accompagné de cinq mots-clés) dans la langue de la contribution, d'une traduction de ce résumé en anglais (avec une traduction des cinq mots-clés en anglais).

Toutes les contributions devront être accompagnées d'une biographie de l'autrice/l'auteur d'environ 750 signes dans la langue de la contribution.

La présentation de l'appareil critique, celui-ci devant apparaître en notes de bas de page, devra suivre le modèle de l'éditeur Alphil, disponible sur le site internet de la maison d'édition.

L'intégration d'illustrations est encouragée par la rédaction. Ces dernières devront être libres de droits et transmises dans un format (au minimum 300 dpi) favorisant une édition de bonne qualité. La direction de la revue se réserve le droit de supprimer les illustrations dont la qualité ne serait pas suffisante. Les illustrations proposées devront systématiquement apporter une plus-value à l'argumentation et les autrices et auteurs devront indiquer précisément la localisation où les illustrations devront s'insérer dans les textes.

Les manuscrits doivent nous parvenir en format électronique à l'adresse suivante :  
[lessportsmodernes@avahs.net](mailto:lessportsmodernes@avahs.net)

Les ouvrages pour des comptes rendus ou d'autres documents peuvent être adressés par voie postale à l'adresse suivante :

Revue *Les Sports Modernes*  
*Association pour la valorisation des archives*  
*et de l'Histoire des sports*  
c/o Grégory Quin  
Institut des sciences du sport  
de l'Université de Lausanne  
Bâtiment Synathlon  
CH-1015 Lausanne

## Politique de libre-accès

La revue *Les Sports Modernes* est publiée en green open access, elle est en libre-accès 18 mois après sa publication officielle, sur le site des Éditions Alphil :

[www.alphilrevues.com](http://www.alphilrevues.com) et sur [www.libreo.ch](http://www.libreo.ch)

Il est possible d'acheter des exemplaires papier ou des exemplaires électroniques ou des articles sur les sites :

[www.alphilrevues.com](http://www.alphilrevues.com) et [www.libreo.ch](http://www.libreo.ch)

Les auteur-e-s reçoivent un exemplaire de leur article en pdf. Ils peuvent envoyer l'article à des collègues et le mettre sur une plateforme institutionnelle dont l'accès est réservé aux membres de leur institution. Les articles électroniques sont identifiés par un DOI qui permet d'accéder au fichier.

Il n'est pas autorisé de mettre l'article sur d'autres plateformes.

Achevé d'imprimer  
en mars 2023  
pour le compte des  
Éditions Alphil-Presses universitaires suisses

# Collection Sport et sciences sociales



N° 3115

**Grégory Quin, Philippe Vonnard,  
Christophe Jaccoud (dir.)**

## **Des réseaux et des hommes**

Participation et contribution de  
la Suisse à l'internationalisation  
du sport (1912-1972)

**CHF 29.—**  
232 pages

Cet ouvrage propose d'analyser la genèse et les développements de ce processus en mettant l'accent sur les actions, individuelles et collectives, de plusieurs dirigeants qui occupent de hautes fonctions dans les fédérations sportives internationales entre la première décennie du siècle dernier et les années 1970. Beaucoup de ces figures sont de nationalité suisse. Plus largement, le pays se profile comme une terre d'accueil particulièrement favorable à l'organisation de nombreuses compétitions internationales et à l'établissement des organisations sportives internationales, ainsi qu'un espace dans lequel se forgent de nombreuses pratiques sportives. Il s'agit dès lors de s'interroger sur cette situation originale, car elle est avant tout promue par des acteurs privés.

**ISBN 978-2-88930-247-5**



N° 3203

**Orlan Moret**

## **Marqués**

Carrières et après-carrières  
des hockeyeurs suisses

**CHF 39.—**  
492 p.

« Du point de vue moral et professionnel, t'es dix fois plus solide que n'importe qui. Une carrière de hockeyeur, c'est un renforcement humain. »

Marqués par l'expérience du hockey sur glace, les joueurs sont-ils ensuite en mesure de se démarquer? Ce livre cherche à rendre compte des après-carrières des hockeyeurs suisses dans une perspective sociologique en plongeant dans la culture de la pratique et dans ses transformations récentes.

**ISBN 978-2-88930-473-8**



N° 3167

**Véronique Czäka**

## **Histoire sociale et genrée de l'éducation physique en Suisse romande**

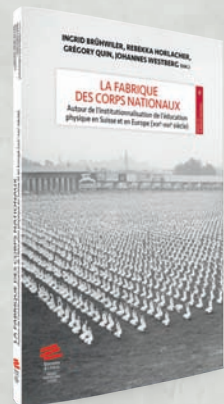
(milieu du XIX<sup>e</sup> siècle-début  
du XX<sup>e</sup> siècle)

**CHF 39.—**  
616 p.

Qui n'a pas de souvenirs de cours de gymnastique ou de natation suivis à l'école? Appréciée par certains élèves, crainte par d'autres, l'éducation physique a un statut à part dans les programmes et une histoire toute aussi particulière.

La gymnastique est la seule branche scolaire dépendant directement de la Confédération depuis 1874. Cette mainmise fédérale, qui concerna longtemps les seuls garçons, a eu pour effet de laisser dans l'ombre l'histoire des pratiques des écolières...

**ISBN 978-2-88930-331-1**



N° 3205

**Ingrid Brühwiler,  
Rebekka Horlacher, Grégory Quin,  
Johannes Westberg (dir.)**

## **La fabrique des corps nationaux**

Autour de l'institutionnalisation  
de l'éducation physique en Suisse  
et en Europe (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)

**CHF 37.—**  
258 p.

Obligatoire à l'école depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en Europe, l'éducation physique (la « gymnastique »!) scolaire verra ses contenus définis par les États, mais surtout par les enseignants responsables de la branche. « Universitaires » depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle à travers le continent, les formations des futurs maîtres-ses d'éducation physique ont beaucoup évolué depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Dans le cadre de ce projet collectif, notre ambition est de donner à lire la complexité des processus aboutissant aux formations contemporaines en sciences du sport. L'éducation physique est un objet particulièrement stimulant qui appelle à de nouveaux travaux aux confins de dynamiques transnationales et de processus d'affirmation nationale.

**ISBN 978-2-88930-486-8**



# Numéro 1

# La montagne : territoire du moderne ?

La montagne est-elle « moderne » ou mieux est-elle un *territoire du moderne* ? Se plonger dans l'histoire amène à répondre de façon très contrastée, voire contradictoire. D'un côté, elle est massivement condamnée à raison de son inertie dès lors qu'elle est comparée à d'autres communautés. Lieu d'isolement, de repli, de retard, d'ignorance et de conservatisme, base d'exode, elle ne ferait qu'accumuler les handicaps propres à la laisser loin derrière les progrès réalisés dans le monde d'en bas. La rendre abordable, fréquentable et pour tout dire *aimable* passe donc par l'imposition de normes venues d'ailleurs. D'un autre côté, elle s'affirme précurseur, par ses contraintes et ses ressources propres, notamment dans l'expérimentation et la mise en œuvre de formes de démocratie, et l'on pense ici à des modalités inédites de gestion collective des biens communs et à des pratiques de gouvernance anticipant des évocations qui, pour paraphraser Thomas Mann, la rendent à bien des égards « magique ». L'émergence des sanatoria et des sports d'hiver répond aussi, comme en écho, à cette valorisation des espaces montagneux et à la recomposition du regard porté sur ces derniers.

La revue *Les Sports Modernes* entend explorer ces questions et ces dynamiques avec son numéro dédié à « la montagne : territoire du moderne », un numéro inaugural où l'ascension de l'Everest jouxte une contribution sur les noms des sommets, des découvertes en Engadine, ou encore un entretien avec le romancier et enseignant Jérôme Meizoz.

ISBN 978-2-88930-534-6



9 782889 305346